ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Le Glaneur, 7ème année, Bruxelles, Janvier 1908 – 10 juin 1909 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives &Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

III
46.965
A
BIBLIOTHEQUE
ROYALE
46965
3ME SERIE

III
L16.965
A

Septième année. — N° 1 Janvier 1908

BIBLIOTHÈQUE ROYALE ALBERT Ier

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : Les almanachs. — L'électrique Bruxelles-Anvers : *suite et fin* (Alphonse Müllender). — Pages d'histoire. — Le roman du jour. — Le violon d'Eugène Ysaye. — Pages oubliées : Le président Séguier (Rousse). — Une grande fête de charité au Cirque Royal. — La revue du mois (Lector). — Quelques classiques. — Sommaire des revues.

LES ALMANACHS

Avec l'an nouveau, les almanachs nous sont revenus, légion comme toujours ; c'est une invasion contre laquelle nous ne pouvons rien : ne viennent-ils pas à point d'ailleurs pour désennuyer nos longues soirées d'hiver ?

Tous pourtant ne sont pas également recommandables ; quelques-uns, tels l'*Almanach du fin de siècle* l'*Almanach de la vie en, culotte rouge*, sont d'un décolleté qui dépasse les bornes permises ; sans leur dénier certaines qualités littéraires, nous ne pouvons néanmoins les conseiller à la jeunesse : mieux vaut les laisser à la clientèle des gens aux mœurs faciles.

D'autres, comme l'*Almanach de la chasse illustrée*, sont destinés à telles catégories spéciales de lecteurs. Celui-ci est une véritable encyclopédie des connaissances indispensables aux chasseurs, aux veneurs et aux amateurs de chiens.

A lire : Le choix d'un fusil, les munitions de chasse, par Ed. Romain ; à la billebaude, par le C^te^ Clary ; le tir sur pigeons artificiels, par Ed. Béjot ; la chasse au grand duc, par le B^on^ F. de l'Epine ; le braconnage du perdreau et l'art de détourner les animaux, par H. Bodmer ; le chant du gibier d'eau noté en musique ; le dressage et l'alimentation des chiens, par L. Lesèble.

Le lecteur y trouvera encore tous les renseignements nécessaires en ce qui concerne les expositions canines et les field-trials, les grandes sociétés de chasse et de chiens, les clubs spéciaux, les gardes particuliers, leur assermentation, leurs devoirs ; les premiers soins à donner en cas d'accidents, les assurances, les recettes de cuisine de chasse, les textes de la loi sur la chasse et des résolutions votées par le Congrès, etc., etc.

Enfin, parmi les almanachs vraiment populaires, nous citerons au hasard.

l'*Almanach du Pélerin*, qui devient d'année en année plus attrayant ; l'édition 1908 se distingue par les nombreuses gravures en couleurs qui illustrent un texte choisi ;

Mon almanach, destiné à la jeunesse et aux familles ouvrières, instructif, intéressant et amusant :

l'*Almanach des Français*, somptueuse, publication de plus de 400 pages grand in-8°, contenant 400 gravures dont un bon nombre en couleurs, et des articles absolument inédits, dûs à la plume de nos meilleurs écrivains ; voilà un joli cadeau pour les gens sérieux :

l'*Almanach du bon Français*, qui sous un format réduit, renferme beaucoup de bonnes choses, utiles à tous, grands et petits ;

l'*Almanach des chaumières*, qui paraît pour la trente-et-unième année, toujours gai, toujours moralisateur ;

l'*Almanach de l'ouvrier*, proche parent du précédent et plus ancien encore ; il en est à sa quarante-et-unième édition ; ils et surtout édité en vue des classes laborieuses, et nous en recommandons spécialement la diffusion dans ces milieux ;

l'*Almanach du Petit Illustré*, qui fera certainement les délices de nos joyeux bambins : une bonne et franche gaîté y règne d'un bout à l'autre.

L'Électrique Bruxelles-Anvers

(Suite)

Installations électriques.

Le courant électrique nécessaire à la traction et à l'éclairage de la ligne serait emprunté à une usine indépendante, telle que l'usine Empain.

Le courant électrique pourrait probablement être obtenu à moins de 8 centimes 8/10 le kilowatt-heure. La tension maximum serait de 1,100 volts

aux moteurs. Les câbles d'alimentation de l'éclairage et de la force motrice seraient distincts pour éviter l'interruption totale du service si l'un des câbles venait à souffrir d'une interruption.

Les fils de trolley et la conduite de l'éclairage seraient supportés par des poteaux en acier, distants entre eux de 35 mètres et au nombre de 1,230 environ. Les trolleys seraient du type à lyre adopté entre autres par les Tramways de Bâle pour éviter les déclenchements trop fréquents par suite de la grande vitesse.

Matériel roulant.

Le matériel roulant se composerait de: 48 voitures motrices, 48 voitures de remorque; un wagon-citerne pour l'arrosage de la ligne en été, un wagon chasse-neige, un wagon-échelle pour l'entretien des fils de trolley, etc.

La réserve serait constituée par 24 voitures motrices et 24 remorques. Les voitures seraient remisées par moitié à Anvers et à Bruxelles. Les voitures motrices seraient équipées de quatre moteurs. Pour le maximum de vitesse, sur le remblai, les quatre moteurs seraient en circuit; pour les vitesses réduites, dans les agglomérations, deux moteurs seulement seraient en activité.

Vitesse.

Dans les parties urbaines, la vitesse serait de 12 à 20 kilomètres; sur le remblai, entre Vilvorde et Kiel, elle serait de 100 à 150 kilomètres a l'heure.

Les 28 kilomètres séparant Vilvorde de Kiel seraient franchis en 11 à 17 minutes suivant la vitesse.

Prix de transport.

Le prix du transport serait uniformément : 2 francs en première classe et 1 fr. 50 en deuxième classe, sans réduction pour les billets de retour.

Toutefois, si après deux années d'exploitation, ce tarif était trouvé trop bas, le prix serait porté à 2 francs sans distinction de classe.

D'autre part, si les résultats étaient satisfaisants, le prix pourrait être réduit à 1 fr. 50 en première classe et à 1 franc en seconde.

Abonnements.

Les abonnements seraient *impersonnels* et couteraient par année 500 fr. en première classe et 400 francs en seconde; pour six mois, 300 francs en première classe et 250 en seconde.

Départs.

Les départs auront lieu toutes les cinq minutes tant au terminus d'Anvers qu'à celui de Bruxelles, depuis 6 heures du matin jusqu'a minuit, soit un total de 432 trains par jour.

Chaque train se composerait d'une voiture motrice et d'une remorque et pourrait transporter 60 voyageurs.

Toutefois, comme un contingent minimum de 20 voyageurs non abonnés est indispensable par voyage pour couvrir les frais, et que pendant certaines heures des mois d'octobre à mars, ce contingent pourrait n'être pas atteint, la Société aurait le droit de faire partir, entre 6 et 8 h. le matin, et entre 19 et 24 heures le soir, les trains de 15 en 15 ou de 30 en 30 minutes, et de ne composer ces trains que d'une voiture motrice.

Coût de l'entreprise.

Le capital immobilisé par l'entreprise ne serait que de quinze millions de francs, se répartissant comme suit:

1. Coût du terrain	Fr.	3,108,000
2. Pont sur le Rupel	»	1,100,000
3. Viaducs	»	500,000
4. Remblai	»	4,417,665
5. Construction de la voie	»	1,823,200
6. Installation électrique	»	1,075,000
7. Matériel roulant	»	1,700,000
8. Aubettes-stations	»	35,000
9. Dépôt du matériel et atelier de réparation à Bruxelles	»	200,000
10. Id. à Anvers	»	200,000
11. Divers et imprévus ; fonds de roulement ; réserve	»	841,135
Total	Fr.	15,000,000

Avantages.

Après les renseignements qui précèdent, il est à peine nécessaire de faire ressortir les avantages considérables du présent projet de tramway électrique à grande vitesse.

Avantages techniques.

Le tracé est évidemment le meilleur qui se puisse concevoir, étant données les conditions où l'on se trouve.

La ligne réunit entre eux les centres commerciaux de deux villes, et, dès qu'elle sort des agglomérations, elle devient absolument droite et plane, ce qui est éminemment favorable aux grandes vitesses: elle est exempte de passages à niveaux, et, grâce aux vingt viaducs, elle ne peut entraver la circulation sur les routes; sa construction ne causera pas plus d'obstacle à Bruxelles et à Anvers que celle d'un tramway ordinaire, puisque les rails seront posés au niveau du sol dans les rues, sans nécessiter ni démolition, ni expropriation.

Enfin, le tracé est le plus économique qui se puisse concevoir, puisque la construction n'entraînerait pas une dépense de quinze millions de francs, en prenant les estimations les plus larges et en prévoyant les moindres détails.

Avantages commerciaux.

Comme on le voit, les avantages techniques sont considérables. Les avantages commerciaux le sont peut-être plus encore.

Reliées par cette nouvelle ligne rapide à service intensif, il est évident que la capitale et la métropole acquerraient bientôt une importance dont rien ne peut faire prévoir les limites, tant au point de vue économique qu'au point de vue social.

En quelques années, ces deux villes ne formeraient plus qu'un immense centre industriel et commercial, et la ligne desservirait une agglomération de plus d'un million d'habitants.

Une entente avec les tramways bruxellois et anversois pour l'emprunt des lignes, accroîtrait encore la facilité des communications et les avantages pour les deux villes.

Ces avantages seraient, d'ailleurs, réalisés à très bref délai, puisque la ligne pourrait éventuellement être prête pour l'Exposition de Bruxelles en 1910, au succès de laquelle elle est, pour ainsi dire, indispensable.

L'Etat se propose, dit-on, d'organiser un service intensif entre Bruxelles et Anvers pendant la durée de l'Exposition, mais il est à peu près matériellement impossible, malgré toute la bonne volonté qu'on peut y mettre, d'organiser sur la ligne Bruxelles-Anvers, si encombrée, un service ininterrompu, avec départs de 5 en 5 minutes depuis 6 jusqu'a 24 heures.

Ce service coûterait énormément, provoquerait immanquablement de nombreux accidents sur cette ligne déjà surchargée.

D'autre part, outre le trafic énorme de marchandises entre la capitale et la métropole, trafic qui exige la circulation de trains de marchandises pratiquement nuit et jour, il y a à tenir compte de la multiplicité toujours croissante des « express internationaux » et des trains ordinaires desservant à toute heure les treize stations entre Bruxelles et Anvers. Le service est déjà si intense qu'il a fallu construire une ligne pour détourner une partie du trafic par Muysten.

De toute façon, il est certain que malgré toutes les améliorations que le Gouvernement a apportées et peut encore apporter à la ligne Bruxelles-Anvers via Schaerbeek-Malines, il y a une limite qu'il ne pourra dépasser et cette limite n'est pas loin d'être atteinte, si elle ne l'est déjà.

Cela seul montre l'urgence d'une solution nouvelle et cette solution ne peut être meilleure que celle proposée par M. Müllender, du moins dans les conditions existantes.

En effet, bien que dans les rues de Bruxelles et d'Anvers la vitesse ne puisse dépasser 12 kilomètres à l'heure, le transport sera encore d'une grande rapidité grâce à la section de 28 à 29 kilomètres en ligne absolument droite, ce qui permet d'atteindre et de maintenir des vitesses de 100 à 150 kilomètres. A cette dernière vitesse, la distance entre Vilvorde et Kiel serait franchie en 11 minutes.

Cette vitesse n'a maintenant plus rien d'utopique, comme l'ont prouvé les expériences faites sur le chemin de fer Marienfeld-Zossen où des vitesses de plus de 200 km. à l'heure ont été facilement atteintes.

Faut-il faire remarquer aussi la grande facilité des communications qui résulterait, d'abord, des départs de

trains toutes les 5 minutes dans les deux sens et des arrets facultatifs établis a Bruxelles, à Vilvorde et a Anvers; ensuite, de la modicité du prix de transport et des abonnements impersonnels dont l'économie et le but pratique incontestables assurent le succès.

Ces abonnements impersonnels seraient une sorte de libre parcours « au porteur ». Une seule carte permettrait, par exemple, dans l'espace d'une journée, à 6 ou 8 personnes différentes, Monsieur, Madame, les enfants, sujets ou employés, de faire le voyage de Bruxelles à Anvers et vice-versa.

Il est évident qu'un tel système aurait un succès énorme dans le monde des affaires et ne contribuerait pas peu à assurer et à augmenter les recettes.

Avantages économiques.

Indépendamment des énormes avantages économiques qui résulteraient nécessairement des facilités de transport dont nous venons de parler, de l'accroissement considérables des relations commerciales qui en serait la conséquence, on peut citer encore comme avantage économique le fait que les quinze millions de francs prévus pour la construction de la ligne seraient entièrement dépensés en Belgique et contribueraient a la prospérité nationale. Les travaux relatifs à la construction du remblai, à l'établissement de la voie, les rails, le ballast, les billes, les poteaux, etc., le pont sur le Rupel, les viaduc, l'installation électrique, le matériel roulant, etc., etc., tout serait exécuté par des firmes belges.

Avantages pour l'État belge.

L'État serait directement intéressé à l'exploitation.

En effet, dès que le bénéfice net annuel serait supérieur à 340,000 fr., l'excédent serait distribué en parts égales entre le Gouvernement belge ee les actionnaires de la ligne électriqut Bruxelles-Anvers.

D'autre part, si le Gouvernement belge désire plus tard reprendre et exploiter pour son compte cette ligne électrique, il trouvera en pleine prospérité une ligne excellente, à double voie, à écartement normal, par trolley, solidement construite sur remblai et ayant un matériel roulant de tout premier ordre.

ALPHONSE MULLENDER.

Pages d'histoire

L'Empire libéral,

par ÉMILE OLLIVIER.

Nous voici au tome XII[e] de ce grandiose monument historique qu'est l'*Empire libéral* de M. Emile Ollivier; le volume s'occupe du ministère du 2 janvier, dont il narre longuement la formation; — de l affaire Victor Noir, qui faillit causer la chute de l'Empire; — du complot Hohenzollern, du procès du prince Pierre Bonaparte, et des grands événements politiques qui ont précédé ou préparé la guerre de 1870. L'auteur, qui fut, on le sait, garde des sceaux en 1870, était spécialement qualifié pour écrire ces pages historiques : il l'a fait avec l'autorité et l'érudition qui s'attachent à son nom.

La société française pendant le Consulat,

par GILBERT STENGER.

La librairie Perrin met en vente la 6[e] série de l'*Histoire de la Société française pendant le Consulat;* ce volume est le dernier de cette œuvre considérable, et il couronne dignement les lumineuses et passionnantes études, contenues dans les premières séries. On y trouvera quel était l'état de l'armée, à la naissance du Consulat; on y lira par quelles difficultés passa Bonaparte, pour l institution du Concordat; on y apprendra ce qu'était la magistrature, au temps de la monarchie, et avec quelle vigueur Bonaparte la fit sortir de sa décrépitude; enfin quels efforts dut faire le premier Consul, pour réorganiser l instruction publique. La diversité est grande en ce dernier volume; la société qui y est dépeinte est curieuse à connaitre; les portraits et les anecdotes y abondent. Le succès des premières séries est certainement réservé à la dernière.

Souvenirs d'un Parisien,

par HENRI BOUCHER.

Cette autobiographie ne manque pas d'intérêt: elle raconte, au jour le jour, les menus événements de la vie sociale pendant la seconde République. Les notes de M. Boucher nous sont transmises par ses neveux dans leur simplicité originale; ce décousu ne

manque pas d'attrait, et nous est d'ailleurs le meilleur garant de la sincérité de l'écrivain qui les a jetées sur le papier. Il en résulte encore une plus grande variété d'impressions, et la facilité pour le lecteur de choisir le passage qui répond le mieux à ses préoccupations du moment : il sera donc possible de reprendre le livre au hasard des loisirs de la vie.

Tels qu'ils nous sont présentés, ces fragments sont susceptibles de nous intéresser ; ils jettent en tous cas une vive lumière sur vingt-deux années de république.

Iéna, Eylau, Friedland,

par JOSEPH PERREAU.

C'est pour satisfaire à une sorte d'actualité rétrospective que le commandant Perreau vient de publier cette étude sur les batailles d'*Iéna*, *Eylau*, *Friedland*, dont les centenaires répondaient aux années 1906 et 1907. Devant le fléau de la propagande antipatriotique, l'actualité se double d'un exemple salutaire.

Servi par sa documentation historique et militaire, obéissant d'autre part à son cœur de soldat, l'ancien professeur de Saint-Cyr a su se montrer ici critique averti aussi bien qu'écrivain patriote, évoquer de glorieux épisodes de l'histoire nationale, dégager les leçons de l'expérience et prononcer, sur les acteurs du drame et sur Napoléon lui-même, des jugements impartiaux, étrangers à tout parti-pris d'admiration ou de dénigrement.

Les Zouaves,

par HENRIOT.

La campagne du Maroc donne une précieuse actualité au volume pittoresque qui vient de paraître à la Bonne Presse sous une couverture de couleur et intitulé les *Zouaves*.

En voici les divisions : livre I : les *Zouaves en Afrique ;* livre II : les *Zouaves en Crimée ;* livre III : les *Zouaves en Italie ;* livre IV : les *Zouaves au Mexique ;* livre V : les *Zouaves en 1870 ;* livre VI : les *Zouaves pontificaux à Rome, en France.* — Epilogue : *les futurs mémoires de Charrette.*

Ce programme et le nom de l'auteur sont la meilleure recommandation.

Ajoutons que ce livre est le premier d'une histoire anecdotique de l'armée française que M. Henriot se propose de poursuivre.

RÉFÉRENCES :

OLLIVIER (Emile). — *L'Empire libéral.* T. XII : Le Ministère du 2 janvier. Un vol. in-16 de 642 pages. Paris, 1908, Garnier. Prix : 3 fr. 50.

STENGER (Gilbert). — *La Société française pendant le Consulat.* Sixième série : l'armée, le clergé, la magistrature, l'instruction publique. Un vol. in-12 de 450 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 5 fr.

BOUCHER (Henri). — *Souvenirs d'un Parisien* (1830-1852). Un vol. in-16 de 170 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

PERREAU (Joseph). — *Iéna, Eylau, Friedland.* Un vol. in-16 de 144 pages. Paris, 1908, Berger-Levrault. Prix : 2 fr.

HENRIOT. — *Les Zouaves.* Un vol. in-16 de X-256 pages. Paris, 1907, Bonne Presse. Prix : 2 fr. 50.

LE ROMAN DU JOUR

HORS DES CHAINES,

par A. BRUN.

Un jeune homme voit mourir dans les plus atroces souffrances son père, alcoolique invétéré ; il se fait à lui-même le serment de réagir énergiquement contre la tare héréditaire que lui a léguée cette ascendance fatale. L'étude lui paraît le plus sûr remède, mais la nature affaiblie cède peu à peu, et le mal inexorable, la folie, menace de détraquer le cerveau de l'étudiant. Un docteur, ami du malade, essaie d'une cure d'air à la campagne ; à force d'énergie, le malheureux adolescent parvient à rappeler à lui la vie qui allait lui échapper, le mal est vaincu, et, vous vous y attendez, le jeune homme voit se réaliser un rêve d'amour longtemps caressé. La note chrétienne est absente de ce roman ; il présente néanmoins une haute portée sociale, et sa lecture sera fructueuse.

LE CALVAIRE DE MADELEINE,

par STENO BOUDOUIN.

Roman de la collection du *Livre universel*, série de vulgarisation à 50 centimes. Il rentre dans la série des grands romans d'aventures, faits de péripéties dramatiques et poignantes. Assassinats, désespoir, misère, folie, amour, rien n'y manque ; quelques pages auraient gagné à être moins indiscrètes : l'œuvre peut néanmoins être lue par les amateurs d'œuvres hardies et vécues. Ajoutons que la texture du roman est plus brillante que le style.

HUMBLES VICTIMES,

par FRANÇOIS VEUILLOT.

Sous ce titre modeste, M. François Veuillot a réuni seize nouvelles, d'intérêt si poignant, de charme si vif, de lecture si facile, qu'il n'est pas un lecteur qui se résignera à fermer le livre avant d'en avoir tourné le dernier

feuillet. Et ce n'est pas une « illusion d'auteur » que de croire « que ces fantaisies pourront distraire honnêtement le bon public ». En vérité, ces « fantaisies » sont souvent de petits chefs-d'œuvre d'émotion ou de franche gaieté. Si vous êtes morose, lisez la *Dernière Poupée,* cousine Claire aura tôt fait de vous décider. Si vous voulez pénétrer les souffrances des victimes des persécutions, demandez à la *Fin du Bedeau*, aux *Étrennes de Sœur Mélanie,* de vous les révéler. Et si vous ne savez rien de la peine des petits miséreux, cherchez une instruction dans la *Part des pauvres*. Couronnant l'œuvre, de délicieux *Noëls* laisseront de cette lecture une impression durable, dominée par une haute philosophie chrétienne.

FUMÉES DE GLOIRE,

par JEANNE DE COULOMB.

Suivant une expression consacrée, Jeanne de Coulomb nous offre ici une « tranche de vie » taillée dans le drame humain et servie aux gourmets de choses vécues. Sans un détail ni un mot déplacés, l'auteur entre dans le vif d'une situation délicate et atteint pathétiquement le réel sans passer par le réalisme. Et les « héros » de son livre sont tellement vrais, si bien cueillis autour de nous, qu'on est souvent tenté de substituer aux noms fictifs ceux de personnes de nous connues et sombrées en de lamentables aventures. Qui n'a, plus ou moins, coudoyé dans le monde un Jacques Rolland, poète, musicien, peintre, artiste à un titre quelconque ; une Thylda Dumenhir, fanfreluchée de fausse gloire et juchée sur les ruines de son foyer comme en un piédestal ?

LA ROBE BRODÉE D'ARGENT,

par M. MARYAN.

Un vrai livre de coin de feu, ce délicieux roman d'écriture coquette et d'allure pimpante. Pour en rencontrer les héros, l'auteur nous conduit, par des sentiers fleuris d'ajoncs et de genêts, jusqu'à la vieille gentilhommière du Coatlanguy, auprès de ces hommes d'autrefois taillés dans la pierre dure, de ces femmes presque hiératiques dans l'austérité de leur foi. Dans ce paysage fermé par les pentes arides de l'Arrez et de la Montagne-Noire, vit, séparée du monde, une famille de hobereaux sévèrement drapée dans ses traditions, et c'est en vain que la naïve Lénaïk chercherait la jolie fleur de rêve, qu'elle est en âge de cueillir, parmi ces paysans vêtus de bure sombre et ces pennerez à la coiffe monastique.

La délicieuse enfant trouve le bonheur ailleurs, au prix de quels sacrifices, l'écrivain nous le raconte. Sacrifices largement compensés par la somme de joie et de tendresse qui couronne la généreuse abnégation de l'héroïne.

Une fois de plus, M. Maryan nous a donné une œuvre morale, sincèrement chrétienne, écrite avec le talent qui lui est coutumier. Nous recommandons vivement ce volume à tous les amateurs de bonne et saine lecture.

ONCLE RAOUL,

par Mrs PAUL.

Ce roman est célèbre en Angleterre, où il trouve des lecteurs et surtout des lectrices par milliers. Il ne plaira pas moins à nos jeunes filles françaises, car il n'est pas d'histoire sentimentale plus émouvante que celle de cette Miriam Leigh, qui nous charme par ses défauts même, tant ils mettent en relief sa personnalité morale, sa tendresse, son cœur, sa délicatesse. Le courage de la jeune orpheline ne se dément pas un instant au milieu des épreuves de toutes sortes qui l'assaillent et dont elle finit par triompher. Tous les autres personnages de ce beau roman sont aussi vrais, aussi nettement dessinés. On les voit, on vit réellement au milieu d'eux ; mais l'on ne peut se détacher de cette figure de Miriam, vraiment délicieuse, et qui, à elle seule, explique le succès obtenu chez nos voisins par *Oncle Raoul*.

L'INQUISITION MAÇONNIQUE,

par MARTIAL D'ESTOC.

Sous forme de roman, Martial d'Estoc s'efforce de nous insuffler sa haine de tout ce qui sent la franc-maçonnerie ; nous comprenons aisément qu'un homme de cœur soit révolté devant les lamentables ruses que la secte sème autour d'elle, et nous estimons avec l'auteur que l'on ne saurait assez mettre en garde les honnêtes gens contre les fourberies sataniques de ses adeptes. Aussi applaudissons-nous de tout cœur à la courageuse attitude d'un écrivain qui a consacré sa plume et son argent à dévoiler les turpitudes des loges.

Nous devons néanmoins faire d'expresses réserves au sujet de certaines pages contenues dans les deux volumes ; le roman aurait parfaitement atteint son but sans l'insertion de détails fort crûs sur certaines mœurs de mauvais goût, qui ont cours dans les sphères maçonniques, mais qu'un lecteur honnête ne désire pas voir évoquées dans un roman. Supprimons ces passages trop réalistes et l'œuvre sera parfaite.

NOCES DE NEIGE,

par B. DE BUXY.

Les noces de neige ne sont pas gaies : l'héroïne de ce roman en a fait l'expérience bien pénible. Anne Beaufort est une brave enfant, dont toute l'existence n'est qu'un

acte incessant d'abnégation et de désintéressement ; pour faire le bonheur de ceux qui l'entourent, pour leur conserver un peu de joie, elle sacrifie tout : sa santé, sa vie, ses rêves d'amour, sa liberté. Après bien des épreuves, elle parvient enfin à retrouver dans la tendresse de son époux un peu de cette douce tranquillité d'âme qui constitue le plus clair du bonheur humain, et c'est sur un riant tableau que se ferme cette œuvre aussi impressionnante que finement ciselée.

LA MAISON DES YEUX BLEUS,
par JACQUELINE RIVIÈRE.

La maison des yeux bleus est le rendez-vous de la tristesse et du bonheur : tristesse d'un époux qui vient de perdre une femme indigne, tristesse d'un père dont l'unique enfant brise toutes les espérances, tristesse de deux fiancés qu'une futile vivacité menace de séparer à tout jamais ; d'autre part, le bonheur nous apparaît sous la forme d'une famille rurale dont trois générations nous donnent le plus bel exemple d'union intérieure, de calme, de tranquillité : c'est le modèle du foyer chrétien, sur lequel Dieu répand à pleines mains ses bénédictions.

Beau sujet, style agréable, action vive et enjouée : tel est en trois mots ce joli roman.

RÉFÉRENCES :

BRUN (A.). — *Hors des chaines*. Un vol. in-16 de 244 pages. Paris, 1907, Nathan. Prix : 3 fr.

BOUDOIN (Steno). — *Le calvaire de Madeleine*. Un vol. in-16 de 288 pages. Paris, 1907, Edition nouvelle. Prix : 0 fr. 50.

VEUILLOT (François). — *Humbles victimes*. Un vol. in-16 de 268 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 2 fr. 50.

DE COULOMB (Jeanne). — *Fumées de gloire*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1907, Gautier. Prix : 3 fr.

MARYAN (M.). — *La robe brodée d'argent*. Un vol. in-16 de 324 pages. Paris, 1907, Gautier. Prix : 3 fr.

PAUL (Mrs). — *Oncle Raoul*. Un vol. in-16 de 312 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 3 fr. 50.

D'ESTOC (Martial). — *L'inquisition maçonnique* (La marche à la mort, leur dernier crime). Deux vol. in-16 de 332 et 382 pages. Paris, 1907, Courrier littéraire de la Presse. Prix : 3 fr. 50 le vol.

DE BUXY (B.). — *Noces de neige*. Un vol. in-16 de 324 pages. Paris, 1907, Gautier. Prix : 3 fr.

RIVIÈRE (Jacqueline). — *La maison des yeux bleus*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1907, Gautier. Prix : 3 fr.

Le Violon d'Eugène Ysaye

Eugène Ysaye a perdu son violon ; on le lui a volé à Pétersbourg. C'était un stradivarius, disent les agences, qui valait 60,000 francs.

Les agences exagèrent.

Ce stradivarius, surnommé l'Hercule, Ysaye l'a acquis d'un procureur. M. Nothomb, procureur du roi, à Marche, est un dilettante ; et, comme tous les dilettanti, excellents amateurs, mais rien de plus, M. Nothomb a une collection de violons et d'archets.

Les dilettanti se figurent généralement que s'ils ne parviennent pas à rendre un son, c'est leur violon qui en est cause. Alors, ils cherchent un autre violon qui rende ce son particulier. Et, ainsi, ils ont pour chaque son un violon spécial. Cela les mène parfois loin. Ils sont forcés, dès lors, à faire une sorte de trafic de violons, des échanges ou des ventes.

M. Nothomb possédait l'Hercule ; Eugène Ysaye, tenté par la beauté de ses formes, s'en rendit acquéreur, en donnant en échange un Guadarius et 9,000 francs ; soit une somme de 12,000 francs.

Malheureusement, cet Hercule avait passé par les mains de Dalila, c'était un Samson auquel on avait coupé la toison. Il ne sonnait plus.

Ysaye le conservait plutôt comme objet d'art curieux que comme instrument de concert. Il ne le jouait jamais.

Le voleur est donc volé ; et d'autant plus, qu'un stradivarius de la forme de celui d'Ysaye est reconnaissable à cinquante pas ; que tous les luthiers, prévenus du vol, vont avoir l'œil ouvert ; et que le voleur devra, s'il ne veut pas se faire pincer, mettre en lieu sûr,

pendant dix ou quinze ans, l'Hercule qui, après ce repos bien mérité, aura sans doute retrouvé sa vigueur première.

Alors, espérons-le, Ysaye rentrera en sa possession.

L'Hercule, qui valait il y a une vingtaine d'années, époque à laquelle Ysaye l'acheta à M. Nothomb, 12,000, vaut aujourd'hui le double.

Les stradivarii ne sont guère plus en faveur, ils ont été trop fatigués, on s'en est trop servi. On peut encore en trouver de bons dans certaines collections de dilettanti qui n'en abusent pas, mais ils sont rares.

La vogue est allée toute entière aux Guadarii, dont Eugène Ysaye a un exemplaire superbe et dont il se sert dans les concerts où il joue. Ils valent une vingtaine de mille francs. Ils appartiennent, comme les Amati et les Stradivarii, à la grande époque de Crémone, au commencement du XVIII^e^ siècle.

Les Guadanini sont également très recherchés; c'est sur un de ces instruments que joue habituellement Thomson.

PAGES OUBLIÉES

Le Président Séguier

Je vois encore ce petit vieillard, alerte, blotti et comme tapi sur son banc, ramassé dans les plis de sa robe, le mortier sur les yeux, l'air à la fois spirituel et chagrin, le regard inquiet, semblant guetter plutôt qu'attendre les plaidoiries. Il les écoutait d'abord avec une patience résignée, puis bientôt il s'y mêlait par un entrain involontaire. Son front, ses yeux s'animaient et sa familiarité turbulente débordait en interruptions et en saillies. Tantôt il approuvait l'avocat et pour le lui bien faire voir, il parlait avec lui, il le questionnait, il le devinait, il allait en avant, il le rappelait en arrière, il l'escortait des chuchottements incommodes de sa voix discordante. Tantôt l'orateur lui semblait lourd, diffus, la cause mauvaise, le plaideur déloyal. Alors c'était une guerre à outrance : il pressait l'avocat, il le poussait, il l'éperonnait de sés malices criardes, il le gourmandait avec aigreur, lui, son client et son procès, jusqu'à ce qu'il l'eut réduit à se taire. Jamais on ne vit un auditeur plus gênant dans son humeur. Mais à travers ces défauts très sensibles il avait dans les veines du vrai sang de magistrat, la tradition et l'instinct de la justice, l'horreur de la fraude et avec l'art de tout animer autour de lui, des coups d'esprit et des lumières soudaines qui le faisaient souvent voir loin et juger juste.

ROUSSE (1816).

Une grande fête de charité au Cirque Royal

Le Comité belge de la *Croix Verte Française* (Société de secours aux militaires coloniaux, à leurs veuves et orphelins) donnera le mercredi 29 courant une grande soirée de gala *à bureaux ouverts* au Cirque Royal, rue de l'Enseignement.

Le programme sera particulièrement brillant ce soir-là. En effet, outre les intéressants numéros donnés par la troupe régulière, il y aura, au cours de la première et de la seconde partie, un grand assaut d'armes auxquels participeront les plus fines lames du pays.

Cette fête franco-belge ne peut manquer d'attirer un public nombreux. Le Prince et la Princesse Albert, M. le Ministre de France et de nombreuses personnalités officielles y seront invités.

Les places en location peuvent être retirées : pour les loges, au secrétariat général de l'œuvre, 23, rue Ant. Dansaert; — pour toutes les autres places, soit chez M. Detry, 73, rue Van Aa.

A partir du 25 courant, les places ne seront en vente qu'aux bureaux du Cirque Royal, rue de l'Enseignement.

Le prix des places est établi comme suit : loges, 5 fr; — stalles, 2 fr. 75; — balcon, 1 fr. 75; — premières, 1 fr. 10; — seconde, 0 fr. 60.

REVUE DU MOIS

ALHAIZA (A.). — *Ce qu'est la franc-maçonnerie.* In-16 de 22 pages. Paris, 1907, Daragon.

Prix : 0 fr. 50.

En quelques jours la première édition de cette brochure a été épuisée ; de nombreux groupes en ont fait une ample distribution à leurs membres, et les demandes de France et de l'étranger, affluant quotidiennement, ont décidé l'auteur à compléter cette édition de pièces absolument inédites. Ce n'est un mystère pour personne que la Franc-Maçonnerie est toute-puissante, qu'elle mène à tout et retourne tout. Il est on ne peut plus opportun de pouvoir s'initier rapidement et exactement sur les côtés les plus essentiels et les secrets les plus cachés de cette ténébreuse société. Ces quelques pages rapides et inédites la leur feront connaitre à fond et nous ne saurions trop en recommander la lecture.

ANDRÉ (G.). — *Une page d'histoire sur les associations cultuelles.* Un vol. in-16 all. de 128 pages. Paris, 1907, Lethielleux.

Prix : 0 fr. 60.

La question des cultuelles revêt en France une douloureuse actualité ; sans vouloir prendre position dans le débat, il nous parait à première vue que l'établissement de ces institutions laïques présente de graves inconvénients, pour ne pas dire de sérieux dangers. L'histoire est là, d'ailleurs, pour nous inspirer une légitime défiance à l'égard de ce rouage pseudo-administratif ; l'Amérique du Nord a tenté, avant la France, une déplorable expérience ; les « trustees », corporations cultuelles laïques, ont essayé d'y vivre et d'y fonctionner, et le résultat le plus net de leur ingérence dans le domaine spirituel fut une ère de troubles qui causa bien des ruines dans l'église des Etats-Unis. Il est à espérer que nos voisins d'outre-Quiévrain profiteront de l'expérience désastreuse tentée par delà l'Océan.

ASSELIN (Georges). — *Les jardins ouvriers* à Amiens et dans la Somme. In-16 de 34 pages. Amiens, 1907, Yvert et Tellier.

Prix : 0 fr. 50.

L'œuvre des jardins ouvriers tend à se répandre partout, les résultats obtenus à Amiens et dans la Somme sont assez importants pour mériter un exposé sommaire. Telle est la justification de cette brochure, dont la lecture sera profitable en Belgique ; nos hommes d'œuvres, nos secrétariats d'études sociales, feront bien d'en prendre connaissance.

BARBE (Paul). — *Telle écriture, tel caractère.* Un vol. in-16 de 126 pages. Paris, 1907, Rouff.

Prix : 0 fr. 50.

Les adeptes de la graphologie feront un succès retentissant à cet ouvrage, dans lequel ils trouveront tous les moyens de découvrir, avec deux lignes d'écriture, le caractère de leurs parents, amis et connaissances. Nous doutons fort que des hommes sérieux perdent leur temps à cette étude ; mais, si on la considère comme un passe-temps ou un amusement de salon, elle peut contribuer à divertir, tout en ménageant parfois de très curieuses surprises : car il arrive de temps en temps que les lois graphologiques ne se sont pas trompé, d'où des découvertes imprévues. Essayez, et vous serez édifiés.

CAPUS (A.). — *Les cantines scolaires.* Un vol. in-16 de VI-64 pages. Paris, 1907, Nathan.

Prix :

Mlle Capus nous parle d'expérience des cantines scolaires annexées aux écoles maternelles ; la science de l'hygiène évolue depuis

quelques années, grâce aux patientes recherches de médecins compétents, et l'auteur estime que les cantines scolaires doivent prendre leur part des progrès accomplis.

Il y a du vrai dans cette appréciation, et nous pensons que nos maîtresses primaires liront utilement cet opuscule; elles y trouveront en tous cas la façon de préparer des mets appétissants et substantiels avec le minimum de frais.

CAUVIÈRE (Jules). — *Discipline militaire et obéissance passive.* Un vol. in-16 all. de 128 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 0 fr. 60.

Voici un excellent opuscule que nous voudrions voir aux mains de tous nos officiers, et même des soldats de toutes armes. C'est un code d'honneur et de discipline, les deux vertus primordiales qui doivent distinguer les citoyens appelés à la défense du drapeau et de la patrie; à une aussi noble tâche correspondent des devoirs : noblesse oblige, et l'armée est une véritable école de noblesse; il faudra donc que tout militaire se rende digne du rôle important auquel il est appelé : ces rapides pages lui en donneront le moyen et la vaillance.

CLERC (dom Armand). — *La royauté de Jésus-Christ et la vénérable Jeanne d'Arc.* In-32 de 32 pages. Chevetogne, 1907, abbaye Saint-Martin. Prix : 0 fr. 50.

Excellente brochure de propagande antimaçonnique, dont nous recommandons la diffusion à tous nos amis : ils y puiseront de solides arguments pour démolir la prétendue tolérance des loges.

COLLEVILLE (c^te^ de). — *Eugénie de Guérin intime.* Un vol. in-16 de 224 pages. Paris, 1907, Librairie des Saints-Pères. Prix : 2 fr.

En quelques lignes de sympathique admiration, M. François Coppée a présenté au grand public ce nouveau tableau de la galerie des femmes chrétiennes. Le nom et les hautes vertus d'Eugénie de Guérin sont connus de tous : nous n'y reviendrons pas; nous insisterons donc surtout sur l'exquise manière dont nous est offerte cette biographie. L'auteur décèle pour son héroïne un véritable culte : ceci nous explique la piété touchante avec laquelle il relate ses joies et ses douleurs, son existence toute d'abnégation et de renoncement : un parfum de sainteté se dégage de ces pages émouvantes, d'un attrait profond. Admirable modèle proposé à nos épouses, à nos jeunes filles : puissent-elles, par son imitation, nous préparer des générations mâles et sincèrement religieuses.

COMBES (Paul). — *Le livre de la maîtresse de maison.* Un vol. in-16 de XX-168 pages. Avignon, 1907, Aubanel. Prix : 3 fr.

Cet ouvrage n'est pas, comme on pourrait le supposer, un manuel d'économie domestique; le but de l'auteur est essentiellement d'étudier et de proposer les grandes règles qui doivent présider à l'organisation morale et matérielle du foyer : c'est, plus nettement, de caractériser le rôle et les moyens d'action de la maîtresse de maison, son influence et ses devoirs; il examinera donc dans le détail la manière pratique dont ces multiples attributions obtiendront le plus parfait exercice, par l'ordre, l'économie, la vertu et l'activité. Voilà certes un ouvrage que nos mères et nos épouses vont lire et relire : il leur sera un guide précieux, un directoire permanent.

CUCHE (Paul-Joseph). — *Etude sur le monisme.* In-8° de 40 pages. Montligeon, 1907, Imprimerie de Montligeon. Prix : 1 fr.

L'auteur de cette étude n'entend pas prendre position dans la question du monisme; il se contente d'en faire un exposé complet et sincère. A ce titre, sa brochure présente un sérieux intérêt documentaire et se recommande à l'attention de tous ceux qui désirent pousser à fond l'étude de ce sujet philosophique.

DE LESCLUZE (G.). — *La méthode maternelle appliquée au solfège.* In-8° de 16 pages. Roulers, 1907, De Meester. Prix : 0 fr. 40.

Ingénieuse adaptation de la méthode maternelle à l'étude du solfège; nous la recommandons aux instituteurs chargés des cours de chant; ils y trouveront d'utiles conseils.

DESURMONT (Achille). — *La vie vraiment chrétienne.* Un vol. in-16 de VIII-552 pages. Paris, 1907, Librairie de la Sainte-Famille.

Prix : 4 fr.

Les revues ecclésiastiques de France ont signalé avec éloge l'apparition des premières œuvres du Père Desurmont. En digne fils de saint Alphonse, l'éminent religieux s'est donné la mission d'écrire un traité complet et lumineux d'ascétisme chrétien : il n'est pas question ici de ces maximes larges et pernicieuses, qui autorisent et excusent toutes les compromissions avec la conscience. Non ; l'auteur traite non pas de la vie chrétienne, mais bien de la vie *vraiment* chrétienne, et tout son livre n'est que la justification du titre. Fidèles, prêtres et religieux ont un égal intérêt à se pénétrer de ces enseignements virils, de ces conseils d'énergie, qui les conduiront sûrement vers le chemin de la perfection.

DUPANLOUP (M^gr^). — *L'Esprit-Saint.* Un vol. in-16 all. de VIII-256 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 2 fr.

Ce petit volume a causé dans le monde religieux une légitime émotion ; les fidèles admirateurs de M^gr^ Dupanloup, et ils sont nombreux, croyaient connaître l'œuvre entière de l'éminent prélat. Et voici qu'un heureux concours de circonstances vient de retirer du boisseau un admirable traité sur l'Esprit-Saint, suite de méditations que le pieux évêque faisait comme préparation au saint sacrifice de la messe. Le succès d'un tel ouvrage est assuré, puisque prêtres et fidèles auront tous à cœur de le posséder, de le méditer et d'en retirer d'amples fruits de salut.

Essais de stéréoscopie rationnelle. — Un vol. in-16 de 40 pages. Paris, 1907, Mendel.

Prix : 0 fr. 60.

Très bonne petite brochure, composée d'articles signés : d'Héliécourt, Aerts, Quintana, Stockhammer, etc., tous noms avantageusement connus dans le monde photographique.

GAUBERT (Ernest). — *La sottise espérantiste.* In-16 de 30 pages. Paris, 1907, Grasset. Prix : 1 fr.

Le titre de cet opuscule indique assez que son auteur fait le procès de l'espéranto. Cette audace pourrait paraître hardie en présence du mouvement qui semble se dessiner en faveur de cette pseudo-langue universelle. Il faut cependant bien reconnaître, avec M. Gaubert, que cette invention linguistique n'a pas d'avenir : quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, un dialecte unifié est et restera une pure utopie. Dès lors, pourquoi s'obstiner à perdre son temps avec toutes les langues bleues inventées depuis cinquante ans?

GIRARDOT (M^me^). — *Théâtre et marionnettes.* Un vol. in-8° de 80 pages. Paris, 1907, Nathan. Prix : 2 fr. 50.

Le sous-titre du volume : *Pour les petits*, indique la délicate pensée à laquelle a obéi M^me^ Girardot en composant ce charmant ouvrage ; pour arriver à éveiller dans les jeunes intelligences les sentiments de vertu, d'honneur, de devoir, pour y faire germer la droiture, la générosité, le dévouement, le meilleur moyen est certainement l'exemple, l'exemple palpable et frappant. L'auteur a donné corps à son enseignement intuitif, en une série de petites scènes intéressantes et morales, que la maîtresse d'école représentera au moyen de poupées. Ce petit Guignol, personnages et accessoires, sera monté à peu de frais : un peu d'initiative féminine, quelque peu d'originalité, suffiront à rendre attrayantes ces représentations : elles graveront dans l'esprit de nos bébés de saines notions qui, plus tard, leur serviront de guide dans le chemin de la vie.

HÉBERT (Georges). — *L'éducation physique.* Un vol. in-8° de X-188 pages. Paris, 1907, Vuibert et Nony. Prix : 3 fr.

Beaucoup écrivent sur l'important sujet de l'éducation physique ; presque tous, théoriciens émérites, s'en tiennent à des discours abstraits, qui manquent de portée utile. M. Hébert, lui, a commencé par l'expérience pratique ; à l'école des fusiliers marins de Lorient, il s'est montré éducateur distingué ; il y a établi tout un système d'éducation physique dont les résultats ont été des plus

remarquables. De l'expérience acquise, l'auteur a déduit une série de principes éducatifs, véritable école progressive de vigueur et de santé.

Ce n'est pas tout à fait la gymnastique suédoise ; c'est mieux encore, en ce sens que la méthode raisonnée préconisée par M. Hébert est plus intimement appropriée encore au développement progressif et harmonieux des parties du corps humain.

JOUIN (Henry). — *Paroles dans la tourmente*. Un vol. in-16 de 276 pages. Paris, 1907, Garnier. Prix : 2 fr.

Cet ouvrage s'adresse tout particulièrement au public français ; c'est l'examen, ou plutôt la dissection d'une législature (mars 1906 à février 1907). Bilan triste s'il en fut : les lamentables résultats s'en font sentir par toute la France en ce moment.

La situation n'est pas, grâce à Dieu, la même en Belgique ; dans notre petite patrie, la liberté de conscience n'est pas encore un vain mot. Et pourtant nous recommandons instamment la lecture du travail de M. Jouin. Les hommes d'œuvre, et tous ceux qui s'occupent de politique ou de sociologie trouveront en ces pages des enseignements précieux, beaucoup d'idées à creuser, des conclusions dignes d'une méditation attentive. Il est toujours intelligent de profiter de l'expérience de son voisin.

LAMBERT (Eugène). — *Rollon*. In-8° de 28 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 1 fr.

Après Vercingétorix et Bayard, voici une troisième héroïde : *Rollon*, qui témoigne de la grande facilité de l'auteur. Le terme : *héroïde* pourrait paraître un peu hors de propos, affecté à ce simple récit ; nous ne le discuterons pas, puisque les vers en sont bons et beaux.

LAVEILLE (A.). — *Le bienheureux Grignion de Montfort*. Un vol. in-8° de XXXII-562 pages. Paris, 1907, Poussielgue. Prix : 5 fr.

Ainsi que le fait remarquer le cardinal V. Vannutelli dans sa lettre à l'auteur, la vie du bienheureux Grignion de Montfort n'était pas chose aisée à écrire : les Jansénistes, dans leur rage contre le serviteur de Dieu, avaient accumulé contre lui les plus stupides calomnies, et comme toujours de tous ces mensonges il était resté quelque chose. L'abbé Laveille publie cette biographie en vue surtout de jeter la pleine lumière sur une existence tant décriée ; en des pages d'une clarté victorieuse, il nous montre un apôtre zélé, un prêtre pieux, un enfant dévoué de Marie, en un mot le modèle parfait du champion chrétien.

Nos séminaristes, nos prédicateurs, nos conférenciers liront avec fruit ce remarquable ouvrage : il serait difficile de présenter à leur admiration un plus beau type de perfection sacerdotale.

MAUMUS. — *La défense de la foi*. Un vol. in-16 de VIII-312 pages. Paris, 1907, Plon. Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre du P. Maumus est une éloquente et vigoureuse apologie de la vérité catholique. L'auteur déclare, dans sa préface, que « profondément attaché à la doctrine traditionnelle en dehors de laquelle il n'y a pas de vérité catholique » il a « évité avec soin les opinions nouvelles, parce que, dans le domaine de la foi, toute nouveauté est synonyme d'erreur ». Cette rigoureuse orthodoxie répond à un besoin du temps et aux dangers signalés par le décret *Lamentabili sans exitu*. L'ouvrage vient donc à une heure opportune.

Ce qui ajoute aussi à son mérite, c'est la solidité de son argumentation et la clarté de son exposition. Même les hommes peu habitués à méditer les problèmes religieux liront facilement ce livre écrit dans une langue vive et claire qui se prête, avec souplesse, aux exigences de la dialectique aussi bien qu'aux émotions de l'éloquence. Les croyants seront fortifiés dans leurs croyances quand ils auront constaté la solidité de leur foi, l'harmonie de la foi et de la raison, l'éclat de la lumière divine et l'impuissance des efforts de ceux qui voudraient éteindre cette étoile dont les rayons viennent du ciel. Après une étude approfondie de tous les problèmes qui gravitent autour de ce point central, la foi, le P. Maumus analyse les principales vérités de la foi, de sorte que son livre est une exposition complète de tout ce que doit savoir un chrétien qui veut s'éclairer et se rendre compte par lui-même des raisons de sa croyance.

PERROT (Jean) et FAU (Fernand). — *Deux cents images faciles* à raconter par les tout-petits. Un vol. in-16 de 38 pages. Paris, 1905, Nathan. Prix :

La lecture de l'image est devenue un exercice courant dans les écoles ; ce petit livret est

donc tout indiqué pour retirer de cette méthode intuitive les meilleurs résultats. L'enfant s'y familiarise avec les objets qui l'entourent, et en même temps il enrichit son vocabulaire des termes les plus usuels, qu'il fixe dans sa mémoire par des études comparatives.

PUYO (C.). — *Le procédé Rawlins à l'huile*. Un vol. in-16 de 62 pages. Paris, 1907, Photo-club de Paris. Prix :

Voici un opuscule que tous les photographes, amateurs et professionnels, feront bien de lire avec la plus grande attention. L'auteur y décrit dans le détail toute la théorie du procédé, le matériel qu'il exige et les modes d'opération. Les résultats curieux et intéressants obtenus par les expérimentateurs semblent réserver un rôle important à cette nouvelle méthode, et en justifier une étude approfondie.

REGNIER (Adolphe). — *Saint Martin*. Un vol. in-16 de 210 pages. Paris, 1907, Gabalda.
Prix: 2 fr.

Nous avons tous conservé le souvenir du tableau qui nous représente saint Martin tranchant d'un coup d'épée son manteau militaire pour couvrir les épaules d'un pauvre malheureux. Le serviteur de Dieu était coutumier du fait; à Ligugé, à Tours, à Marmoutier, dans la Somme, en Flandre, partout où il a passé, on a pu dire de lui les paroles de l'écrivain sacré! *Transiit benefaciendo*, il a passé en faisant le bien.

C'est cette existence de charité, de zèle infatigables, que M. Regnier nous raconte avec l'intéressante vivacité d'un roman. Il y a beaucoup à glaner dans une vie si bien remplie; les exemples foisonnent qui appellent de notre part la réflexion, et surtout l'imitation. Grâce à ce rapide exposé d'un apostolat sans repos, il n'est plus de fidèle qui puisse ignorer d'aussi sublimes exemples.

REMISCH (Jos). — *Vade-mecum de l'excursionniste en Ardenne*. Un vol. in-16 de 72 pages. Houffalize, 1907, Lemaire.
Prix: 0 fr. 75.

Aux amateurs de cyclisme, d'automobilisme, aux touristes et pédestrians, à tous ceux que l'Ardenne inconnue tente et attire, nous recommandons ce petit guide. Munis de ce précieux auxiliaire, qui leur donnera tous les renseignements possibles, qui leur enlèvera tout souci en établissant les itinéraires à suivre, ils profiteront largement de leur excursion dans les parties les plus pittoresques, les moins déparées de notre Belgique. Qui ne voudrait d'un compagnon dont le coût est insignifiant, eu égard aux services rendus!

REY (Pierre). — *Dans le golfe de Siam*. Un vol. in-16 de 256 pages. Paris, 1907, Plon.
Prix : 3 fr. 50.

Dédié « aux femmes des officiers, des colons et des fonctionnaires qui vaillamment suivent leurs maris dans les postes perdus des lointaines colonies », ce recueil de notations rapides, d'une précision colorée, vibre d'une émotion exquise. Les jeunes mariés dont l'auteur conte l'odyssée pittoresque et touchante aux pays neufs n'ont rien de commun avec ceux dont Balzac a narré le bonheur précieux et fragile; leur destinée, rare et brève, se déroule dans le décor éblouissant de l'Indo-Chine, au milieu de populations mal connues, arrivées à la seconde enfance des longues civilisations, puériles et raffinées dans leurs habitudes désuètes. Que de drames lamentables en ces postes d'avant-garde où l'Européen se déprime si vite et si facilement, s'abandonne aux suggestions mauvaises du climat! Quelle singulière société aussi, que celle des ménages bigarrés, où la femme blanche apparaît comme une fée d'outre-mer! La compagne du lieutenant Thyl, dans le roman vécu de Pierre Rey, meurt à la tâche : et c'est encore la réalité, trop souvent.

RIFAUX (Marcel). — *La crise de la foi catholique*. Un vol. in-16 de 70 pages. Paris, 1907, Plon.
Prix : 1 fr.

Il y a quelques semaines, Mgr Latty, évêque de Châlons-sur-Marne, publiait une brochure vive et sévère contre le second ouvrage du docteur Marcel Rifaux: *Les conditions du retour au catholicisme*, et lui posait publiquement un certain nombre de questions. Le docteur Rifaux, malgré la situation délicate de l'heure présente, ne s'est pas cru en droit d'éluder les questions. Il y répond avec la plus grande franchise.

Certains seront peut-être tentés de discuter l'opportunité de ce nouveau débat, mais tout le monde s'inclinera devant l'honnêteté et la foi qui ont inspiré ces pages.

ROUDÈS (Silvain). — *Pour faire son chemin* dans la vie. Un vol. in-16 de VIII-272 pages. Paris, 1907, Bibliothèque des ouvrages pratiques. Prix : 3 fr. 50.

S'il est une question primordiale dans l'existence humaine, c'est bien la lutte pour la vie, que nous traduisons par l'assaut journalier du bonheur, par la course à la fortune. Tous y aspirent, mais combien peu arrivent! Notre auteur a découvert le précieux talisman, la pierre philosophale qui va assurer au genre humain la possession du bonheur parfait. Il n'en coûte rien d'essayer, et chacun voudra tenter l'aventure. Nous reconnaissons d'ailleurs volontiers que les moyens préconisés par l'écrivain méritent toute notre attention : ils découlent d'une longue et perspicace enquête sur la vie sociale moderne, et leur mise en action énergique et persévérante sera pour beaucoup, sinon une garantie de succès complet, du moins l'assurance d'un sort meilleur : et ce résultat n'est pas à dédaigner.

ROUÉ (Paul). — *Moyens d'éviter les procès-verbaux de chasse*. Un vol. in-16 de 220 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 2 fr. 25.

La Bibliothèque de Droit pratique lance aujourd'hui un nouveau volume appelé à un retentissant succès en raison des services qu'il est appelé à rendre. Ce code-manuel idéal est au courant de la législation la plus récente et indispensable aux chasseurs. Conçu dans un sens extrêmement pratique, il traite de tout ce qui est utile de connaître à un disciple de St-Hubert.

ROUZIC (L.).— *Essai sur l'amitié*. Un vol. in-32 de 340 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 2 fr.

Cet élégant petit volume nous donne sur cet aimable sujet tout ce qui a été dit de meilleur. Il y a dans ces pages quelque chose de la sérénité des dialogues antiques, avec je ne sais quoi de plus profond, de plus austère et de plus fort qui vient du christianisme.

Les anciens ont fort bien parlé de l'amitié; ils l'ont moins bien pratiquée et saint Augustin, qui avait feuilleté tous les ouvrages des grands écrivains, refusait, nous dit M. Rouzic, d'admettre l'existence de la véritable amitié dans l'antiquité.

Le fait est que si les anciens ont bien vu que l'amitié a pour fondement la vertu, seul le christianisme lui a assuré cette base. Un écrivain moderne, un écrivain catholique, un prêtre, traitant ce sujet, a donc devant lui une matière infiniment plus relevée et plus solide qu'Aristote ou Cicéron ; et s'il écrit pour la jeunesse comme c'est le cas de notre auteur, il donnera des conseils d'une portée bien supérieure à ceux des moralistes anciens. On le voit bien en lisant l'opuscule exquis où M. l'abbé Rouzic réunit et commente ce qui a été dit de plus délicat sur l'amitié, mais en éclairant ses commentaires à la lumière de l'Évangile : que de bonnes lectures il offre aux jeunes gens !

Nature, conditions, vie, trésors, histoire, durée et transformation de l'amitié : tout ce qu'on peut dire sur le sujet se trouve réuni dans ce livre. Puisse-t-il multiplier le nombre des vrais amis !

SOURIAU (Maurice). — *Moralistes et poètes*. Un vol. in-16 de XII-304 pages. Paris, 1907, Vuibert et Nony. Prix : 3 fr. 50.

Un livre intéressant, dont il y a beaucoup à retenir. L'auteur, professeur distingué de l'Université de Caen, y a rassemblé quelques articles que relie entre eux le seul point de vue scientifique. M. Souriau entend faire de la critique une science ayant ses règles et ses lois, et peut-être n'a-t-il pas tort.

Il consacre en tout cas à M. René Bazin quelques pages qui constituent l'esquisse la plus fidèle du célèbre romancier : c'est une véritable pointe sèche, tracée d'une main experte et soucieuse de la vérité. Ce seul tableautin justifie largement le succès de l'ouvrage.

VAN HERCK (Honoré). — *Serge Kharine*. Drame en un acte. In-16 de 24 pages. Sclessin, 1907, Evrard. Prix : 1 fr.

Scène de nihilisme au pays slave; on ne pourra pas reprocher à l'auteur de traîner en longueur : tout se passe en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Quelques mots d'un argot peu aristocratique se sont glissés çà et là : ils disparaîtront d'une seconde édition.

VANNIER (A.). — *La clarté française*. Un vol. in-16 de 366 pages. Paris, 1907, Nathan. Prix : 3 fr. 50.

L'art de composer, d'écrire, de se corriger est bien l'un des plus difficiles : chacun de nous peut en juger par expérience personnelle. Avec l'auteur, nous penchons à croire que la cause première des difficultés éprouvées est tout simplement le défaut de brouillon : il est certain que l'esprit habitué par une gymnastique spéciale à relire un brouillon, à l'étudier, à le corriger, aura vite fait d'éviter les négligences que l'on reproche, et à bon droit, aux meilleurs écrivains. Toute la méthode de M. Vannier tient dans ces deux lignes : habituer l'esprit par un entraînement de tous les instants, à une correction pour ainsi dire mathématique. L'auteur reconnaît que sa méthode n'est pas parfaite : nous la recommandons à nos lecteurs, persuadés qu'elle leur sera largement profitable.

VERNE (Jules). — *Aventures de trois Russes et de trois Anglais* dans l'Afrique australe. Un vol. in-16 de 318 pages. Paris, 1907, Hetzel. Prix : 3 fr.

La jeunesse, l'âge adulte, et avouons-le humblement, pour notre part du moins, l'âge mûr vont saluer avec joie la réédition illustrée de cette œuvre, l'une des plus intéressantes du vieux conteur français. Nous l'avons relue avec infiniment de satisfaction ; tous nos lecteurs, jeunes et vieux, aimeront à renouer connaissance avec un écrivain qui a fait la joie de plusieurs générations.

WEINMANN (Karl). — *Geschichte der Kirchenmusik*. Un vol. in-16 de VIII-186 pages. Kempten, 1906, Kösel. Prix : 1 fr. 25.

Trois parties : plain-chant, musique polyphonique, musique instrumentale.

Nous signalons spécialement les chapitres consacrés aux mélodies grégoriennes, dont l'actualité se passe de commentaires. L'ensemble de l'ouvrage mérite une sérieuse attention, grâce au caractère consciencieux qui le distingue : aussi tous les musicologues, ainsi que la critique artistique, lui ont-ils réservé le meilleur accueil. LECTOR.

QUELQUES CLASSIQUES

Parmi les nouveautés classiques et les rééditions récentes, nous signalons avec plaisir :

Eléments des sciences physiques et naturelles, par R. Valette. — Ce cours est divisé en deux parties, dont la première traite des sciences physiques (air, eau, chauffage, éclairage et applications) ; la seconde s'occupe des sciences naturelles, et donne succinctement tout ce qui a trait à l'homme, aux animaux, aux végétaux. De nombreuses gravures ajoutent encore à la clarté de ces 54 leçons. Au bas de chaque page, le maître trouvera un questionnaire récapitulatif et une série d'expériences à faire sous les yeux de ses auditeurs.

Enseignement direct de la langue allemande, par Ch. Schweitzer. Ce volume s'adresse surtout aux élèves de 1re et 2e années des écoles normales ; son but est de les amener le plus rapidement possible au maniement de la langue usuelle et, par l'intermédiaire de celle-ci, à la lecture des maîtres. L'auteur a basé sa méthode sur l'acquisition simultanée du vocabulaire et de la grammaire ; étroitement lié aux leçons de choses, l'enseignement grammatical devient le fil conducteur qui relie tous les exercices du traité.

Cours d'histoire, par Alb. Métin. — L'auteur est professeur à l'école normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud : c'est assez dire son autorité. Le présent ouvrage est la deuxième année du cours destiné aux écoles primaires supérieures ; il comprend l'histoire de France depuis 1789 jusqu'à nos jours. Plus de 150 gravures et cartes, de nombreux questionnaires, des sujets complémentaires bien choisis donnent à ce manuel une portée pratique très appréciable.

Eléments de physique, par J. Basin. — Ce manuel fait partie du cours général de physique et de chimie de M. Basin ; il s'occupe tout particulièrement de la pesanteur et de la chaleur, matières qui correspondent au programme des classes de seconde. Les notions officiellement requises sont développées en caractères ordinaires, tandis qu'une impression plus petite est réservée aux sujets complémentaires ; en outre, chaque chapitre est suivi d'un résumé clair et concis et accompagné d'exercices dont l'élève devra chercher la solution.

C. Julii Coesaris commentarii de bello gallico. — M. Henri Goelzer, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, vient de nous donner cette nouvelle édition de la guerre des Gaules. Il la publie d'après les meilleurs travaux de la critique, avec des notes explicatives ; portant sur la langue, l'histoire et la géographie. Le texte latin est suivi d'un index des noms propres historiques et géographiques; vingt-cinq cartes et quatre planches achèvent de donner au volume une valeur documentaire de bon aloi.

Histoire (3e année), par H. Vast et R. Jallifier. — Le cours d'histoire des deux auteurs précités comprend trois années; c'est la septième édition de la troisième année qui nous arrive aujourd'hui, complètement refondue. Les trois parties du volume englobent l'histoire de l'Europe de 1789 à nos jours ; la dernière partie nous montre l'expansion des Européens dans le monde. Quatorze cartes accompagnent le texte. Comme conclusion, les auteurs ont résumé en vingt pages toute la matière du cours. Quelques gravures dans le texte auraient, nous semble-t-il, donné plus de vie aux exposés historiques.

Hygiène, par Debove et Plicque. — Ce cours est certainement l'un des plus complets dont nous ayons connaissance ; il traite successivement des maladies infectieuses, de la lumière, de l'eau, des boissons et des aliments, de l'hygiène individuelle, des vêtements, de l'hygiène de la maison, de la puériculture. L'enseignement est clair, net, concis. Un appendice donne l'ensemble des prescriptions édictées par les services d'hygiène français. Enfin, un petit lexique contient l'explication des principaux mots techniques relevés au cours de l'ouvrage.

Poésies à réciter et poésies à chanter, par V. Poirel, Cl. Fiévet et I. Piton. — « On ne travaille bien que dans la joie, » a dit Michelet. C'est à cette pensée qu'ont obéi nos auteurs en composant ce volume : la poésie récrée, le chant repose l'esprit fatigué par l'étude ; pour nos petits surtout, il faut aux travaux de l'intelligence un tempérament : le recueil que nous venons de lire nous paraît bien être ce dernier.

La France, par H. Le Léap et J. Baudrillard. — Intérêt dans le texte, variété dans les lectures, précision dans les résumés, appel à la réflexion dans les questionnaires, clarté dans les cartes, agrément dans les gravures : voilà ce que nous trouvons dans ce manuel géographique, et ce qui a causé son énorme succès.

Brux. - Maison de l'Union, r Ant. Dansaert, 23. - Tél. 9566

Septième année. — N° 1 10 Juillet 1908

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : A nos abonnés et lecteurs. — La renaissance du paganisme en morale (Ferdinand Brunetière). — Le manteau bleu, *poésie* (Madeleine Lépine). — Les nouveaux académiciens (Passim). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Il n'y a pas d'amis trop petits (Passim). — Congrès de la presse périodique. — Pages oubliées : le Président Séguier (Rousse). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Revue des revues.

A nos abonnés et lecteurs

Nous avons l'avantage d'informer nos amis, abonnés, lecteurs et collaborateurs, que les bureaux de la revue sont définitivement transférés : 59, rue Stanley, Uccle-Bruxelles.

Par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, le Comité de rédaction s'est trouvé dans la nécessité de suspendre pendant plusieurs mois la parution de la revue ; le service est repris régulièrement à dater de ce jour, et une large compensation sera fournie aux abonnés dans le courant de l'année. Tous les abonnements prendront cours désormais en juillet.

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous fournir, comme par le passé, leur collaboration active en nous transmettant leurs vues ou leurs desiderata : il en sera tenu compte dans la mesure du possible.

LE COMITÉ DE RÉDACTION.

La renaissance du paganisme en morale

La grande nouveauté, la nouveauté fondamentale du christianisme, quand il a paru dans le monde, a été de mettre l'objet de la vie en dehors, au-dessus et au-delà de la vie.C'est ce qui le distingue « historiquement » et « philosophiquement » de toutes les formes du paganisme. Le paganisme, substantiellement, c'est la vie proposée comme le souverain bien : « Laus vitæ »; la vie vécue pour elle-même, sans autre objet, plus ambitieux ni plus lointain, que de s'épanouir dans la joie d'être au monde ; c'est la vie libérée de ce que la crainte de la mort mêle quelquefois d'ombre à ses manifestations ; la vie consacrée à la poursuite passionnée de tout ce qu'elle comporte de plaisirs et de jouissances ; c'est la vie goûtée par tous les sens, la vie, émerveillée, enivrée, affolée d'elle-même, adorée dans le mystère de son renouvellement ; et, sans doute, il n'y a rien de plus contraire à l'esprit du christianisme. Mais ne faut-il pas avouer qu'il n'y a rien aussi de plus conforme à l'esprit de notre temps ? Non, je ne crois pas que notre

« avidité de jouir » soit plus ardente qu'autrefois, mais elle est d'une autre nature. La religion en était naguère la condamnation. Nous nous faisons une philosophie qui en deviendra la justification. C'est ce qu'il y a d'inquiétant. Et c'est à quoi je voudrais demander que l'on fît attention.

On veut une morale « indépendante » et « laïque ». Il faut donc prévoir qu'elle sera païenne. Les philosophes du dix-huitième siècle, Voltaire et Rousseau, Helvétius et Diderot, d'Holbach et Condorcet, ont-ils pu s'y méprendre? Admettons-le, si on le peut, mais nous, nous ne le pouvons pas. Nous savons, nous devons le savoir, qu'une morale indépendante et laïque non seulement ne sera pas une morale « chrétienne », mais encore et qu'à vrai dire elle ne sera pas une morale. Elle n'en sera pas une, quelque effort que d'ailleurs on fasse pour laïciser à son usage les leçons de la morale chrétienne, parce que ses prescriptions ne comporteront pas d' « obligations », mais seulements de « contraintes », et pas de « sanctions », mais seulement des « conséquences ». Laissons cela pourtant,et ne nous plaçons qu'au point de vue de l'histoire. Quelque opinion que l'on ait sur le fond du christianisme, on n'en saurait méconnaître l'importance historique, et depuis quinze cents ans, on ne saurait nier que nos institutions et nos lois, nos habitudes et nos mœurs, nos sentiments et nos idées n'en soient comme pénétrés. On ne saurait davantage méconnaître ou nier le progrès social que le christianisme a réalisé par rapport aux sociétés antiques, et je renvoie le lecteur, si j'en trouvais par hasard quelqu'un d'hésitant sur ce point, à ce que Auguste Comte en a dit dans son « Cours de philosophie positive ». La question est donc de savoir si ceux qui travaillent à « déchristianiser » la pensée de l'avenir ont calculé ce qu'ils faisaient. Je persiste à croire que non ! Je persiste à croire qu'ils ne se sont rendu compte ni de ce que l'humanité y perdrait, ni, le christianisme venant à nous manquer, de ce qui le remplacerait. S'en rendront-ils compte s'ils lisent cette étude, ou, pour parler plus modestement, éprouveront-ils le besoin de s'en rendre compte ? C'est ce que je voudrais espérer, et pour peu qu'ils y missent de bonne volonté, j'aime à me flatter qu'ils comprendraient qu'en défendant la morale chrétienne contre les assauts du paganisme renaissant, c'est, en vérité, la cause du progrès, de la civilisation et de l'humanité que l'on a la prétention de servir, et qu'on sert.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LE MANTEAU BLEU

I.

C'était un jour d'hiver, mortel aux malheureux.
On eût dit que le Ciel ne veillait plus sur eux,
Affamés, grelottants, cachés dans leur tanière,
Muets, leur désespoir hâtait l'heure dernière.
Sur la route durcie, un d'entre eux cependant.
Attendait, spectre noir, fantôme à l'œil ardent ;
Une toile grossière, en maint endroit percée,
Laissait à découvert sa poitrine oppressée
Et la bise mordait son corps maigre et bleui.

Morts le chêne robuste et l'oiseau réjoui ;
Plus de fleurs, plus de fruits, plus de chants
[dans l'espace,
L'âpre hiver répétait : En un jour, tout s'efface ;
Tout n'est que vanité, tout meurt, tout disparaît,
Le roi dans son palais, l'oiseau dans la forêt.

Vers Amiens s'avançait une troupe guerrière.
Un soldat de seize ans resté seul en arrière
Vit le pauvre tremblant qui lui tendait la main ;
Il ne l'écarta point, brutal, de son chemin,
Il n'interrogea point sa honte et sa misère,
Mais voyant qu'il manquait même du nécessaire,
Qu'il était en haillons par un froid meurtrier,
Il coupa son manteau, le jeune et bon guerrier,
Et, jetant la moitié sur les maigres épaules,
En couvrit, l'indigent, le Protecteur des Gaules !

La nuit, Dieu lui parla; le Seigneur dit : «Martin,
» Tu ressembles, mon fils, au bon Samaritain
» Qui soigna l'étranger et paya sa dépense.
» Mais je veux que ce jour t'offre ta récompense:
» Sois chrétien. Toi qui vêts mes membres pré-
[cieux,
» Tu seras revêtu de la clarté des cieux. »

II.

— « Heureux, dira le Christ au jour que l'on [redoute,
Celui qui me voyant froid et nu sur la route
Couvrit mon corps glacé, car le Pauvre, c'est moi.
Venez, mes bien-aimés, vous asseoir près du Roi;
Là, les bons porteront la robe éblouissante
Du lis et de la rose en leur fraîcheur naissante ;
Ils auront pour manteau l'azur du firmament ;
Ils m'ont donné leur vin, leur huile, leur froment,
Leur maison s'est ouverte à l'errante misère;
Venez, mes bien-aimés, sur le sein de mon Père,
Aux terrestres douleurs vous avez dit adieu,
Jouissez maintenant, et règnez avec Dieu. »

Madeleine LÉPINE.

Les nouveaux académiciens

M. Marie-Joseph-Julien-Francis Charmes est né à Aurillac, le 21 avril 1848. Capitaine des Mobiles du Cantal, nous le trouvons en 1870-71 à l'armée de la Loire, se préparant par le coup de feu à sa carrière de publiciste. Il débuta dans le journalisme au *XIX^e Siècle*, puis il collabora au *Journal des Débats*, où il mena campagne contre la réaction. Ses articles de critique littéraire sont déjà très goûtés du public lettré.

M. Charmes fut nommé sous-directeur des affaires politiques aux Affaires étrangères en 1880,et ministre plénipotentiaire presque aussitôt. Il entra au Parlement en 1881, fut élu secrétaire de la Chambre en 1882 et échoua en 1885. De 1885 à 1889, nous le retrouvons directeur politique aux Affaires étrangères, et Conseiller d'État. Les élections de 1889 le renvoyèrent à la Chambre, où il siégea jusqu'en 1898 ; depuis 1900, il fait partie du Sénat.

Outre sa collaboration très active au *Journal des Débats*, M. Charmes a réuni en un volume fort apprécié ses articles littéraires, sous le titre général d'*Études historiques et diplomatiques*. Enfin, à la mort de Brunetière, il le remplaça à la direction de la *Revue des Deux-Mondes*.

Le nouvel académicien appartient au parti républicain ; d'une délicate courtoisie, il a su conquérir dans les sphères littéraires et politiques une place de choix.

*
* *

Sully-Prudhomme, le délicat poète, est remplacé au fauteuil académique par un mathématicien doublé d'un philosophe, M. Henri Poincaré.

M. Poincaré est né à Nancy, le 29 avril 1854. Il possède de brillants états de service : ancien élève de l'École polytechnique, docteur ès-sciences, ingénieur en chef des mines, membre de l'Académie des sciences, membre de la commission de patronage de l'École pratique des hautes études, professeur à la Faculté des sciences de Paris.

Il dirige le *Bulletin astronomique* et collabore assidûment au *Journal des mathématiques pures et appliquées*. Nous avons de lui un remarquable traîté des *Méthodes nouvelles de la mécanique céleste*, où il se révèle partisan décidé du système de la gravitation universelle.

Nous n'avons pas à juger ici les idées philosophiques de l'académicien : l'examen de ses thèses nous mènerait trop loin ; contentons-nous d'indiquer que M. Poincaré a mis au service de sa haute science un indiscutable talent littéraire : il avait donc sa place indiquée parmi les Quarante.

*
* *

M. Jean Richepin est le troisième des nouveaux Immortels. Avant d'en arriver à l'habit vert, il eut une existence, comment dirons-nous ?... un peu nomade. N'est-il pas né à Médéa, en pleine Algérie ? Dès lors tout s'explique.

Né le 4 février 1849, il était en 1868 à l'Ecole normale supérieure. La guerre de 1870 le retrouve faisant le coup de feu dans les francs-tireurs, aux côtés de Bourbaki. Ses biographes nous le montrent ensuite professeur libre, matelot, portefaix, débardeur à Naples et à Bordeaux ; après quoi nous le revoyons au quartier latin, s'attirant les foudres administratives

pour l'ardeur trop bouillante de son enthousiasme méridional. Là pourtant se dessina sa carrière : les lettres et le théâtre absorbèrent son activité ; parmi ses œuvres les plus appréciées, il faut citer : la *Glu*, *Nana-Sahib*, les *Braves gens*, *Macbeth*, *Sapho*, *Monsieur Scapin*, *Par le glaive*. Nous donnerons une mention toute spéciale au *Chemineau*, que nous regardons comme l'une de ses meilleures œuvres, et qui lui valut à l'Odéon un succès durable.

En lui ouvrant ses portes, l'Académie a voulu reconnaître en M. Richepin la ténacité du vouloir et le labeur infatigable.

PASSIM.

Le Roman du jour

Les trois pécheresses,
par JEAN D'AGÉRUR.

Aucune femme qui se respecte n'ouvrira ce livre, où, de la première page à la dernière, il n'est question que de libertinage. L'auteur a du talent, mais nous aimerions le voir mieux employé.

Le temps des cerises,
par CLOVIS HUGUES.

Roman supérieurement écrit, joliment conçu, présentant des caractères nettement tracés. La lecture en sera utile à tous. Un léger regret pourtant : les pages douloureuses qui terminent le volume nous laissent l'impression bien triste d'un deuil qui brise le cœur ; nous eussions préféré voir un peu de bonheur couronner le lourd sacrifice que s'impose l'héroïne pour assurer à tous ceux qui l'entourent leur part de joie et de sourires. Pourquoi ne pas lui avoir permis de cueillir, elle aussi, quelques cerises sous la chaude caresse du soleil ?

Louisette,
par MARIE LACROIX.

Louisette, c'est l'histoire d'une petite fille méchante, vicieuse, mal élevée, que la douce charité d'âmes compatissantes parvient peu à peu à dégrossir : l'influence bienfaisante de l'instruction religieuse en fait une enfant modèle, qui devient elle-même une cause de rédemption pour tous ceux qui l'entourent.

Nous recommandons ce volume aux directrices de patronages, aux maîtresses d'écoles, aux femmes d'œuvres : elles feront chose utile en le répandant à foison dans la classe travailleuse.

Un petit monde alsacien,
par HUDRY-MENOS.

Mme Hudry-Menos, l'auteur de ces *Ames cévenoles* dont nous n'avons pas à rappeler le succès, vient de publier un nouveau roman qui nous retrace, en des scènes émouvantes et que l'on sent prises sur le vif, la vie familiale, si pittoresque dans son intimité, des braves populations alsaciennes.

Mais il y a quelque chose de plus dans ce livre : une étude de la vie sociale dans un milieu de grands industriels, un tableau saisissant des complications amenées par les grèves ; des ouvriers se révoltent, un patron est tué... Une grande leçon morale se dégage de l'ouvrage, où le drame côtoie l'idylle, où les scènes gracieuses ou terribles se succèdent jusqu'au dénouement attendu.

En vacances aux bords du Rhin,
par LYA BERGER.

Le goût des voyages est universel aujourd'hui, et l'une des grandes préoccupations du collégien actuel est de savoir dans quel pays inconnu il passera tout ou partie de ses vacances. Eh bien ! qu'il lise le joli volume que vient de publier la librairie Colin, sous ce titre alléchant : *En vacances aux bords du Rhin*. Il sera immédiatement fixé ; c'est sur les rives de ce fleuve, chanté par les poètes, qu'il demandera à ses parents de le conduire.

Et si la réalisation de ce beau rêve suscite quelques difficultés, cette lecture lui fera prendre patience : sous la conduite de l'aimable guide qu'est l'auteur du livre, il visitera paysages et monuments, s'initiera aux mœurs allemandes et prendra part aux aventures de toutes sortes qui font de ce récit de voyage le plus attachant des romans.

Monette,
par MATHILDE ALANIC.

La « Collection Hermine » vient de donner l'hospitalité à une œuvre, signée Mathilde Alanic, dont le cachet très spécial de simplicité mérite d'être signalé. L'auteur nous raconte, avec un naturel saisissant, un de ces drames poignants que valent aux meilleures familles les mariages mal assortis. Ici c'est un professeur qui délaisse une merveille de dévouement pour s'attacher à une coquette capricieuse, fragile poupée qui brise son bonheur familial. Et quand la mort vient frapper à la porte de ce foyer malheureux, l'époux désabusé se retourne vers l'amie ignorée, qui vient occuper auprès de lui une place qui lui était d'abord réservée.

Ce drame intime est narré simplement, sans longueurs ni emphase, en un style soigné et attachant ; l'auteur en dégage de fortes leçons de morale chrétienne et d'honneur.

Les sept fléaux du Tonkin,
par PIERRE DASSIER.

Malgré la valeur documentaire que l'auteur a voulu donner à cet ouvrage, ou plutôt à cause même de cette documentation trop spéciale, il ne nous est pas loisible de recommander ce roman à nos lecteurs. Cette prétendue civilisation coloniale n'est qu'un paganisme déguisé, servant de prétexte aux pires débauches.

L'hypnose,
par GEORGES VOOS DE GHISTELLES.

Bien que ne partageant pas certaines conceptions philosophiques de l'auteur, nous croyons toutefois devoir signaler cet ensemble de nouvelles à ceux de nos lecteurs qu'intéressent les questions psychiques.

D'un bout à l'autre d'ailleurs, le volume est écrit d'une plume alerte, mise au service d'une fine psychologie ; M. Voos a depuis longtemps pris rang parmi nos meilleurs écrivains belges, tant par la délicatesse du style que par la profonde observation qui le distingue.

A travers le prisme,
par G. VOOS DE GHISTELLES.

Ce roman nous montre une fois de plus le danger social de ces mariages conventionnels où toutes les questions sont débattues, sauf la principale, celle du cœur. Se marier sans amour équivaut à se jeter, les yeux fermés, dans les remous d'un torrent impétueux ; c'est marcher volontairement à la ruine des plus douces illusions, à une débâcle sans nom de tout l'être. L'héroïne de ce roman en est la preuve ; mariée sans amour à un gentilhomme qui l'adore, elle en arrive à le tromper avec un ancien ami d'enfance; tout se découvre, et c'est la catastrophe finale. Le livre n'est pas écrit pour jeunes filles, mais il contient des enseignements qui seront' utiles aux parents : ceux-ci verront notamment le danger qu'il y a à obliger les jeunes gens à nouer des unions contre gré. FR. DUFOUR.

Il n'y a pas d'amis trop petits

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi, » dit le fabuliste. Tous, chers lecteurs, vous vous souvenez certainement des deux fables qui mettent en scène cette sage maxime : *Le lion et le rat ; la colombe et la fourmi.* Les Latins avaient sur ce sujet un bel adage qui se rapporte aussi à notre proverbe. « L'amitié trouve ou fait l'égalité. »

J'ai lu dans je ne sais plus quel auteur que, sous le règne de l'un des successeurs du grand Haroun al Raschild, un simple paysan nommé Yacoub, ayant été molesté parcomm un issaire du sultan, quitta le lointain district qu'il habitait et vint à Bagdad demander justice au commandeur des croyants, qui, occupé d'autres soins, remit l'affaire au grand vizir Solim.

Celui-ci aurait pu faire attendre le pauvre Yacoub, demander une enquête. Il ne fit rien de pareil : il écouta ses plaintes, vit les pièces à l'appui et, reconnaissant que le pétitionnaire était dans son droit, il obligea le commissaire à payer. De plus, comme Yacoub était pauvre et que le voyage du fond de sa province à Bagdad avait épuisé sa bourse et usé en même temps ses semelles et ses pieds, Solim lui mit quelques sequins en poche et lui donna un joli zèbre pour le ramener dans ses foyers.

« Excellence, dit l'homme des champs, comment vous remercier de votre justice et de votre générosité ? je n'ai presque rien, et ce peu de chose, je n'ose vous l'offrir.

— Qu'est-ce donc ? dit le vizir intrigué.

— Mon amitié.

— Je l'accepte et j'en fais grand cas, » dit Solim, touché de cette naïveté.

Retourné chez lui, le paysan, qui n'était dépourvu ni d'instruction ni d'esprit, écrivit une lettre de remerciements au vizir, qui de son côté lui répondit, en sorte qu'il s'établit entre eux un commerce épistolaire.

Cependant il arriva que, par un des tours de roue de la fortune si fréquents à la cour, Solim fut disgracié. Comme il avait été honnête, il sortit de fonctions sans fortune, et il se trouvait dénué de toute ressource lorsque la pensée lui vint de s'adresser à Yacoub.

Yacoub se mit en route ; le vieux zèbre, en dépit de son âge, avait encore bon pied, bon œil, et en moins de quinze jours, il franchit la distance qui le séparait de Bagdad.

La joie des amis fut extrême en se revoyant.

Solim est installé sur le zèbre, Yacoub chemine à côté, faisant les fonctions de conducteur.

Dès qu'ils sont arrivés au village, le paysan offre au ci-devant ministre, la moitié de tout ce qu'il possédait, une chambre au soleil dans une petite cahute, une nourriture grossière mais saine et abondante. Cette moitié suffit à l'ambition de l'ancien homme d'État ; c'est que cette moitié était assaisonnée par une concorde inaltérable, par une santé prospère qu'entretenait un travail continu sans être accablant.

« Qu'Allah est grand, disait Solim, et qu'il est bon d'accorder à ma disgrâce des biens qui me rendent plus heureux que je ne fus jamais aux jours de mes grandeurs ! »

Et, se tournant vers Yacoub, il ajoutait : « De tous ces biens, il n'en est aucun qui vaille ton amitié. »

Il n'y a pas d'amis trop petits.

PASSIM.

Congrès de la Presse périodique

C'est à Namur, où de nombreuses fêtes seront organisées à cette occasion, que se tiendra cette année le **IVe Congrès de la Presse périodique belge**. M. Jules LEJEUNE, Ministre d'Etat et Président d'honneur de l'*Union de la Presse*, en a accepté la présidence.

Nous reparlerons de ce congrès dans notre prochain numéro.

Pages oubliées

Le Président Séguier

Je vois encore ce petit vieillard, alerte, blotti et comme tapi sur son banc, ramassé dans les plis de sa robe, le mortier sur les yeux, l'air à la fois spirituel et chagrin, le regard inquiet, semblant guetter plutôt qu'attendre les plaidoiries. Il les écoutait d'abord avec une patience résignée, puis bientôt il s'y mêlait par un entrain involontaire. Son front, ses yeux s'animaient et sa familiarité turbulente débordait en interruptions et en saillies. Tantôt il approuvait l'avocat et pour le lui bien faire voir, il parlait avec lui, il le questionnait, il le devinait, il allait en avant, il le rappelait en arrière, il l'escortait des chuchottements incommodes de sa voix discordante. Tantôt l'orateur lui semblait lourd, diffus, la cause mauvaise, le plaideur déloyal. Alors c'était une guerre à outrance : il pressait l'avocat, il le poussait, il le talonnait, il l'éperonnait de ses malices criardes, il le gourmandait avec aigreur, lui,son client et son procès, jusqu'à ce qu'il l'eut réduit à se fâcher ou à se taire. Jamais on ne vit un auditeur plus gênant dans son humeur. Mais à travers ces défauts très sensibles il avait dans les veines du vrai sang de magistrat, la tradition et l'instinct de la justice, l'horreur de la fraude et avec l'art de tout animer autour de lui, des coups d'esprit et des lumières soudaines qui le faisaient souvent voir loin et juger juste.

ROUSSE (1816).

Causerie Musicale

I. — NOUVEAUTÉS.

Chez l'éditeur Faes, à Anvers :

Het Zomerlief, écrit par Karel Gras, sur une poésie de Jan Van Nylen ; ce lied populaire fut couronné au concours de la ville d'Anvers en 1907 ;

deux *Valses* pour piano (op.5 et 6) de J. Stuyck; elles continuent une série d'œuvrettes qui jouissent d'une grande faveur auprès du public amateur ;

Leve de velo! chanson humoristique à quatre voix, de Veranneman. S'il faut en croire le symbolique croquis de la couverture, cette joyeuse pochade est réservée aux écloppés du cyclisme.

II. — CONCERTS.

Nous avons eu, le lundi 2 mars, à la salle Patria, une intéressante audition de M. Ch. Delgouffre, pianiste, qui nous a joliment détaillé quelques belles pages de Bach, Beethoven, Chopin, Schumann et Liszt. Une très gracieuse cantatrice, Mlle Laure Dewin, du théâtre royal de la Monnaie, prêtait son aimable concours à cette soirée d'intimité artistique.

***

La même salle Patria nous retrouvait, le jeudi 5 mars, pour entendre et applaudir l'un des maîtres incontestés du clavier, M. Raoul Pugno. Il nous serait difficile d'ajouter quelque éloge à ceux que la critique d'art, depuis nombre d'années, adresse chaque jour à l'éminent pianiste. Bornons-nous donc à constater que cette soirée fut plus qu'une simple audition : ce fut une fête pour les amateurs qui se pressaient nombreux dans le délicieux cénacle de la Chancellerie; fête aussi pour l'artiste, que le public ovationna avec enthousiasme.

Pour corser cette soirée, M. Pugno eut la délicate attention de nous présenter l'une de ses meilleures élèves, Mlle Germaine Schnitzer, avec laquelle il exécuta, à deux pianos, le *Concerto* en *ut* mineur de Bach, et l'*Andante* avec variations de Schumann. L'auditoire témoigna à la gracieuse élève une satisfaction d'autant plus chaude qu'elle était grandement méritée. Mlle Schnitzer fait honneur à son illustre maître.

***

Le concert Durant du 12 mars était tout entier consacré à Wagner. Nous y entendîmes une sélection de morceaux choisis parmi les meilleurs : le *Vaisseau fantôme*, *Lohengrin*, *Tannhäuser*, le *Voyage au Rhin*, le *Crépuscule des dieux*, et la *Kaisermarsch* pour finir.

Aucune révélation, aucune nouveauté : ou plutôt, si, une nouveauté : l'interprétation soignée, ciselée, comme l'a dit un confrère. M. Durant s'affirme de plus en plus comme un grand manieur d'orchestre : il pousse le souci de l'art jusqu'à vouloir mettre en valeur le moindre petit motif, et l'exécution en revêt un caractère de délicatesse qui n'est pas pour nous déplaire.

Mlle Wybauw a prêté à la fête un concours plein de bonne volonté ; malheureusement, celle-ci ne peut pas suppléer à tout.

***

Le 19 mars, nous eûmes à la Grande Harmonie la séance annuelle de piano donnée par M. Joseph Wieniawski. Chambrée complète, comme d'ailleurs à toutes les auditions de l'illustre maître. Celui-ci exécuta l'admirable *Fantaisie* de Schumann, dont la facture originale et l'interprétation hors pair soulevèrent des tempêtes de bravos.

Le compositeur nous fit entendre aussi, en première audition, ses plus récentes productions, auxquelles le public fit le plus sympathique accueil.

Belle et bonne soirée, que les amateurs de haute musique regrettent de ne pas voir se renouveler plus souvent.

***

Le huitième concert Durant (29 mars) était réservé aux trois compositeurs romantiques Liszt, Chopin et Berlioz. La belle prestance de l'orchestre, la vaillante direction du maître ont récolté une ample moisson d'applaudissements.

M. Arthur Degreef prêtait à cette séance le concours de son admirable talent. Dans le *Concerto* pour piano et orchestre, il eut fort à faire pour tenir tête aux violons et aux cuivres : il y est parvenu pourtant avec une rare maestria. Toute autre fut l'interprétation des pages de Chopin ; M. Degreef y donna une fois de plus la mesure de son extrême souci d'art : sa délicatesse séduisante lui a valu un nouveau et prodigieux succès.

FR. DUFOUR.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ADAM (F.-E.). — *Après la moisson*. Un vol. in-16 de 182 pages. Paris, 1907, Plon. Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil est un monument pieux élevé par des admirateurs et des amis au poète de *Par les bois* et des *Heures calmes*, que couronna l'Académie française, et qui chanta, avec une surprenante pureté d'accent, la nature angevine, l'éternelle séduction des bois remplis d'oiseaux et des prés orgueilleux de leurs fleurs, sans oublier pour cela le sens suprême de la vie résumé dans les espérances de la foi. Dieu, ainsi que l'a proclamé l'auteur de *la Tristesse d'Olympio*, ne nous prête les décors terrestres que

> Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours ;
> Puis il nous les retire....

Après la moisson est un choix des suprêmes inspirations, des plus délicates pensées du maître, éparses dans les périodiques ou inédites, qu'ont su réunir et présenter deux amis préposés par la famille à cette tâche de touchante commémoration. Il en est résulté un livre qui mérite de rester, car il traduit fidèlement la vie poétique de l'homme qui affirma toujours la nécessité sociale de l'idéal, égale à celle du pain. Il est regrettable que pareille œuvre soit dépréciée par quelques vers légers, qu'il eût été aisé d'élaguer : nous recommandons donc l'ouvrage avec cette réserve.

ANDRÉ (Emile). — *L'éducation physique et sportive des jeunes filles.* Un vol. in-8° de 330 pages. Paris, 1907, Flammarion.

Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre qui vient à son heure et dont le titre est très explicite. La plupart des chapitres forment autant de petits manuels pratiques. Gymnastique suédoise, lawn-tennis, golf, patinage, aviron, natation, pêche, bicyclette, équitation, chasse à courre, chasse à tir, tir au pistolet, escrime, automobile, tels sont, sans oublier l'hygiène, les principaux sujets traités.

En tête de l'ouvrage figurent des lettres de Mme la duchesse d'Uzès, de Mme Aumont, de MM. Molier, docteur Blanchier, sénateur de la Charente, docteur Clament, député de la Dordogne, lieutenant-colonel Coste, ancien directeur de l'école de Joinville.

L'auteur, M. Emile André, l'écrivain sportif bien connu, s'est adjoint des collaborateurs tels que MM. Kumlien, pour la gymnastique suédoise, George-E. Vail, pour le patinage, etc.

De nombreuses illustrations, dont un croquis de Mlle Louise Abbema, agrémentent la lecture de l'ouvrage.

L'Education physique et sportive des jeunes filles va devenir un livre classique dans toutes les familles.

BARBIER (Emmanuel). — *Le progrès du libéralisme catholique en France*, sous le pape Léon XIII. Deux vol. in-16 de 532 et 624 pages. Paris, 1907, Lethielleux.

Prix : 7 fr.

Le nouvel ouvrage de M. Barbier n'est pas seulement une œuvre de polémique : il apporte une intéressante contribution à l'histoire de ce dernier quart de siècle.

La multitude de documents, fruit de recherches étendues, que l'auteur a recueillis et coordonnés, au triple point de vue de la politique religieuse, de l'action démocratique et du catholicisme progressiste (ce sont les trois parties de son travail), en font un livre précieux pour quiconque veut connaître cette époque.

Comme actualité, on ne pouvait souhaiter de publication plus opportune. Elle répond aux graves préoccupations du moment. C'est, pour les catholiques français, un examen de conscience conduit avec une entière franchise. Les dangers de la situation, le mal, ses causes et ses remèdes, tout y apparaît dans la lumière d'une discussion toujours sincère.

Une large introduction sur le libéralisme donne un lumineux exposé de cette question, sur laquelle beaucoup de personnes n'ont que des idées confuses.

BERGE (Mme). — *Coupe et assemblage par le moulage.* Un vol. in-8° de 192 pages. Paris, 1907, Vuibert et Nony.

Prix : 3 fr. 50.

Mme Berge est l'inventrice d'une méthode de moulage reconnue en France et en Belgique comme la plus pratique et la plus perfectionnée. Il est de science publique que plusieurs grandes couturières doivent leur fortune et leur renom aux leçons initiales de l'auteur. Jusqu'ici, les professionnelles de l'aiguille avaient seules bénéficié de l'enseignement de Mme Berge ; désirant être utile à tous, celle-ci vient d'éditer son cours de moulage ; les éditeurs ont soigné tout particulièrement cette publication : l'ouvrage est tiré sur papier glacé, et orné de nombreuses figures explicatives. C'est une œuvre qui plaira et que l'on gardera.

BIGOT (Clément). — *La conquête de l'air par l'aviation.* Un vol. in-16 de 50 pages. Paris, 1907, Rousset. Prix : 2 fr. 50.

L'ouvrage de M. Bigot est divisé en deux parties. La première retrace sommairement l'histoire de la navigation aérienne, en particulier de l'aviation, et contient de plus un intéressant projet d'orthoptère. Dans la seconde, l'auteur critique les principes sur lesquels sont basés les types d'aéroplanes essayés jusqu'ici, et expose ceux qui l'ont amené à la conception d'un nouveau modèle d'aviateur, dont il donne la description.

Le livre de M. Bigot apparaît comme une œuvre d'actualité, dont la place est marquée dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent aux sports, aux applications de la mécanique, et, d'une façon générale, au progrès de la science et de l'industrie.

BLANC (Elie). — *L'Encyclique « Pascendi dominici gregis »*. Un vol. in-8° de 124 pages. Lyon-Paris, 1907, Vitte.

Prix : 1 fr. 50.

Le simple énoncé du titre de ce travail en indique clairement le but, en même temps que la grande utilité.

Voici, d'ailleurs, comment s'en explique le savant auteur dans son avant-propos :

« Il est inutile d'insister sur l'importance extraordinaire des deux documents publiés dans cet opuscule : le *Décret du Saint-Office*, du 4 juillet 1907, et l'*Encyclique* du 8 septembre.

» Ils sont inséparables et forment comme un même jugement solennel du Saint-Siège, porté contre toutes les erreurs comprises sous le nom de modernisme.

» Le but du présent opuscule n'est pas précisément d'en fournir un commentaire, ce qui pourrait paraître téméraire et exigerait de longs développements. D'ailleurs, le texte se suffit parfaitement à lui-même : il ne demande qu'à être médité. Notre dessein est simplement, au moyen d'une table très détaillée, qui sert de concordance, de permettre au lecteur de retrouver facilement l'endroit précis qu'il veut consulter. A cet effet, l'Encyclique a été distribuée sous des numéros d'ordre en nombre suffisant (*jusqu'à 154*). La même table met en relief tous les points particuliers traités dans le Décret et dans l'Encyclique. L'ensemble même, si magistral et si imposant, où ils sont engagés et s'harmonisent, fait qu'ils échappent assez souvent à l'attention dont chacun d'eux mérite d'être l'objet. »

Bocquillon (Emile). — *La crise du patriotisme à l'école.* Un vol. in-16 de xxiv-464 pages. Paris, 1905, Vuibert et Nony. Prix : 3 fr. 50.

L'Académie française a couronné cet ouvrage ; et ce témoignage de haute approbation a sa valeur, en ces jours troublés que traverse la France. L'hervéisme semble y gagner chaque jour du terrain ; nous assistons quotidiennement à l'écœurante propagande des sans-patrie, et les journaux relatent trop souvent des scènes d'insubordination parmi les nouvelles recrues et même dans les équipages de la flotte. Et l'Etat, inconscient, constate sans s'émouvoir les sourdes menées d'une partie du corps enseignant. On comprend le virulent réquisitoire de M. Bocquillon, et force est de reconnaître qu'il a pleinement raison ; pour sauver la France de l'abîme qu'elle se creuse sous ses pieds, il lui faut des hommes de cœur ; puisse cet ouvrage, lu et répandu, les lui donner.

Bournon (F.). — *Les arènes de Lutèce.* Un vol. in-8° de 42 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 2 fr. 50.

La « Bibliothèque du Vieux-Paris » vient de publier un ouvrage des plus curieux et des plus utiles pour les étrangers autant que les Parisiens. En effet l'histoire rétrospective des arènes n'avait jamais été faite et pourtant son étude est des plus intéressantes ; depuis quelques années surtout, l'attention de tous s'est portée vers ce coin de la rue Monge, et tout récemment encore l'idée d'en faire un théâtre de la Nature a été acceptée par le Conseil municipal. On en parlera donc longtemps encore. L'archiviste paléographe, F. Bournon, a recherché les origines des arènes ; il nous décrit en 1869 et 1870 leur exhumation due à la pioche et à la solde de la Compagnie des Omnibus, qui venait d'acquérir un terrain situé rue Monge, au nord de la rue de Navarre ; il nous raconte les difficultés qui se sont produites pour que la Ville arrive à en faire l'acquisition ; puis, en annexe, il reproduit les termes enthousiastes des 27 sociétés savantes de province qui répondirent à l'appel du « Comité des Arènes » dans le but de les conserver.

Boyer (Henry). — *Histoire abrégée de la musique.* Un vol. in-16 de viii-208 pages. Paris, 1902, Nony. Prix : 2 fr.

Ce petit ouvrage est destiné à tous ceux qui désirent avoir sur la musique et les musiciens une impression historique sommaire. Après nous avoir raconté les origines de l'opéra en France, l'auteur nous donne une biographie concise des grands maîtres du siècle passé ; puis il analyse leurs meilleurs chefs-d'œuvres ; enfin, en annexe, il passe en revue les compositeurs contemporains. Malgré sa concision, ce court exposé rendra de réels services aux débutants.

Bricaud (Johannès). — *Catéchisme gnostique.* Un vol. in-16 de 48 pages. Lyon, 1907, (8, rue Bugeaud). Prix : 1 fr.

Pour faire partie de l'Eglise gnostique, il faut payer un droit d'entrée de 5 francs et une cotisation annuelle de 6 francs ; moyennant quoi on obtient le salut et un abonnement au *Réveil gnostique* ! ! ! Ceux qui ne seront pas sauvés à dater de ce jour ne sont franchement pas excusables.

Carus (Paul). — *Chinese life and customs.* Un vol. in-8° de 114 pages. Chicago, 1907, The Open Court Publishing Cy. Prix : 4 fr. 50.

Carus (Paul). — *Chinese thought.* Un vol. in-8° de 196 pages. Chicago, 1907, The Open Court Publishing Cy. Prix : 5 fr. 75.

Voici deux ouvrages bien originaux, dont l'un nous rappelle les détails intimes de la vie, les mœurs, les usages du peuple chinois; dont l'autre nous présente en une synthèse d'ensemble l'état général de la culture intellectuelle dans l'Empire du Dragon. Ce qui caractérise surtout ces deux publications, c'est un luxe absolument extraordinaire de documentations graphiques : l'illustration est le meilleur des enseignements, l'auteur l'a bien compris. Grâce à cette abondance de reproductions soignées, nous pénétrons intimement dans les traditions d'un peuple qui nous paraît figé dans une civilisation surannée, mais dont le réveil, plus prochain qu'on ne le croit, pourrait bien réserver à l'Occident de cruelles surprises.

CHABOT (Mgr). — *La nuit de Noël dans tous les pays.* Un vol. in-16 de 136 pages. Pithiviers, 1907, Imprimerie moderne. Prix : 1 fr.

Cette brochure est la troisième que publie Monseigneur Chabot sur les coutumes populaires de Noël dans tous les pays. Les deux premières : *Noël dans les pays étrangers* et *Les Crèches de Noël* ont reçu l'accueil le plus favorable ; on peut juger quel intérêt offre son nouvel ouvrage par les titres des chapitres : I, La veillée de Noël et les légendes qu'on y raconte ; — II. Les particularités de la messe de minuit ; — III. Le réveillon et les gâteaux de Noël ; — IV. Les cadeaux de Noël (l'arbre de Noël et le soulier de Noël).

CORMIER. — *Le raid Pékin-Paris.* Un vol. in-4° de 286 pages. Paris, 1907, Delagrave. Prix : 8 frs.

Le monde sportif se souviendra longtemps de l'épique randonnée qu'entreprirent récemment quelques chauffeurs courageux jusqu'à la témérité ; il faut quelque audace en effet pour braver les déserts de la Mongolie, les marécages sibériens, les routes de l'empire russe ; pour courir à toute vitesse sur des chemins embryonnaires, où la mort guette à chaque virage le téméraire qui la défie. Et vraiment on ne sait ce qu'il faut surtout admirer du frêle moteur qui franchit sans défaillance la moitié du monde, ou des chauffeurs tenaces que ni la fatigue ni les épreuves de toute sorte n'ont pu démoraliser. M. Cormier nous conte avec bonhomie les péripéties de ce mémorable match, mais pour qui va au fond des choses, il est évident qu'il a fallu une endurance héroïque pour ramener à Paris, à travers mille difficultés, les machines dont Pékin avait acclamé le départ.

CUVILLIER (H.). — *Petit dictionnaire de la foi.* Un vol. in-16 de 382 colonnes. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 1 fr. 25.

Cet ouvrage, publié sous le haut patronage de l'archevêché de Paris, est unique en son genre. Il sera d'une utilité pratique : aux prêtres, chargés d'enseigner le catéchisme ; aux catéchistes volontaires se faisant les auxiliaires dévoués du clergé paroissial (tous les mots du catéchisme sont clairement et méthodiquement expliqués) ; aux enfants des catéchismes ayant à faire des résumés d'instruction religieuse. Autre destination : cet ouvrage peut être donné, comme une utile récompense, dans les patronages, dans les catéchismes de persévérance. Il pénètrera ainsi dans les familles, et y sèmera une foule d'idées saines et fortes qui germeront bientôt et y feront revivre la foi chrétienne. Ce livre est donc un puissant moyen d'apostolat, et sa publication est des plus opportunes.

DALOZE (A.). — *Exercices de style.* Deux broch. in-16 de 88 et 48 pages. Gembloux, 1905, Berce-Hettich.

Nous signalons à l'attention du corps professoral ces exercices de style à l'usage des classes inférieures de l'enseignement moyen. Ils ont été choisis en vue surtout de perfectionner la phraséologie par une plus grande variété de tour et la recherche du pittoresque de l'expression. Le livret de l'élève contient les exercices multiples et gradués qui permettront d'atteindre ce double but ; le livret du maître en donne les corrigés. Ces courtes études littéraires, présentées très simplement, initieront les débutants au mécanisme de la revision du style, et faciliteront ce que nous appellerons volontiers la mise en train du talent.

DE JONGHE (Ed.). — *Les sociétés secrètes au Bas-Congo.* In-8° de 74 pages. Bruxelles, 1907, Polleunis.

Cette étude est extraite d'un récent numéro de la *Revue des questions scientifiques ;* l'auteur y étudie un cycle de traditions et de coutumes qui ont une certaine importance, en ce sens qu'elles nous montrent le noir se préparant à la vie adulte par une sorte d'initiation religieuse. A quel âge a lieu cette initiation? De quelles épreuves est-elle accompagnée ? Quelles en sont les cérémonies, les rites, le costume, les prescriptions ? Que devient l'initié ? Autant de questions que résout l'auteur, à l'aide de nombreux documents puisés aux meilleures sources.

DELPLACE (L.), S. J. — *L'Etat hors de l'école.* Un vol. in-16 de 64 pages. Gand, 1907, Siffer. Prix : 0 fr. 75.

La question de l'instruction obligatoire donne une actualité frappante à cette petite brochure ; l'auteur y propose un essai d'étude sur la thèse de l'Etat hors de l'école. Il jette d'abord un coup-d'œil rétrospectif sur l'histoire de l'instruction en Belgique ; il passe en revue les lois de 1842, 1879, 1884 et 1895 ; enfin il se tourne vers les nouveaux projets de loi scolaire, pour en disséquer l'économie, relever leurs défauts, en indiquer les points faibles. Cette étude est à lire et à méditer attentivement.

DEMENY (G.) et SANDOZ (A.). — *Danses gymnastiques.* Un vol. in-16 de 120 pages. Paris, 1908, Vuibert et Nony. Prix : 2 fr.

La danse ne nous apparaît pas comme une branche indispensable de l'éducation féminine ;

elle peut néanmoins constituer un auxiliaire appréciable pour le développement physique, et à ce point de vue le travail de MM. Demeny et Sandoz mérite une certaine attention. Il est inspiré par le désir d'être utile à la jeunesse, et nous croyons qu'il pourrait rendre de sérieux services dans les écoles moyennes de jeunes filles. En somme, c'est le retour aux danses grecques dont miss Isadora Duncan nous a donné de si curieuses restitutions.

DODU (Gaston). — *Vers les terres nouvelles.* Un vol. in-8° de x-252 pages. Paris, 1907, Nathan. Prix : 3 fr.

Nous sommes dans une période d'expansion à outrance ; on n'entend plus, dans les cercles lettrés ou industriels, que discussions coloniales, explorations, prospections, voyages de toutes sortes, indiscutable témoignage de la vitalité humaine. M. Dodu a cru bon de nous rappeler à grands traits l'existence des grands explorateurs, leurs découvertes, leur œuvre de pénétration.

Une première partie nous raconte l'histoire sommaire des découvertes et de l'évolution géographique ; nous revoyons ensuite Livingstone, Stanley, Marchand, Foureau, Bonvalot, Nordenskiöld, Nansen, dans leur marche vers l'inconnu. Nous rendons volontiers hommage à l'œuvre de M. Dodu, bien écrite, bien documentée, complétée par un certain nombre de croquis et de gravures; nous nous permettons cependant de signaler à l'auteur l'omission de certains noms qu'il n'est pas permis de passer sous silence, tel de Gerlache, commandant de la *Belgica*, dont le voyage au pôle sud fut si fertile en résultats scientifiques.

FABRE (J.-H.) — *Souvenirs entomologiques.* Un vol. in-8° de 356 pages. Paris, 1907, Delagrave. Prix : 3 fr. 50.

Nous arrivons à la dixième série des souvenirs de l'infatigable entomologiste qu'est M. Fabre. Comme ses devanciers, ce travail de patiente observation est écrit avec l'intérêt captivant d'un roman : on croit voir se succéder devant les yeux les curieuses scènes de la vie quotidienne des insectes, véritables études des mœurs prises sur le vif.

Voilà certes un ouvrage que nous aimerions voir donner en prix à la jeunesse studieuse : les précieuses leçons de choses qu'elle y puisera seront plus profitables que de longues heures passées à s'assimiler d'indigestes manuels.

FIAUX (Jules). — *Comment réussir dans la vie ?* Un vol. in-16 de 62 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 0 fr. 75.

L'auteur base ses conseils sur la volonté, dont il nous indique les moyens multiples de l'éduquer et de la mettre en harmonie avec nos facultés intellectuelles et physiques. Il nous conseille d'établir le plan de notre vie de manière qu'elle puisse être la plus utile et la plus bienfaisante à nous-mêmes et aux autres ; il veut que nous possédions un idéal, la foi en soi-même, il nous met en garde contre la peur et la timidité qui paralysent les plus nobles efforts, contre l'esprit chagrin, l'envie et la jalousie qui sont les pires ennemis de la volonté ; il nous affirme que le calme pratiqué suivant sa méthode plusieurs fois par jour donne un bien-être particulier; on domine mieux son corps et l'esprit est plus clair.

GANICHOT (Paul). — *Traité théorique et pratique de la retouche des épreuves.* Un vol. in-16 de 112 pages. Paris, 1907, Mendel. Prix : 1 fr.

Ce petit traité n'apprendra pas à ses lecteurs la retouche artistique, pas plus qu'un manuel de peinture ne nous sacre peintre ; il contribuera néanmoins à donner au retoucheur une ligne de conduite que l'étude et la pratique rendront plus parfaite.

L'auteur, au cours de ses leçons, proteste contre la retouche telle que l'entendent nos modernes opérateurs; selon lui, elle doit seulement corriger les imperfections, et non les dénaturer : nous ne pouvons qu'approuver cette manière de voir.

GRÉGOIRE (Jules). — *Le miel. L'hydromel.* Un vol. in-8° de 44 pages. Namur, 1907, Delvaux. Prix : 0 fr. 75.

M. Jules Grégoire est bien connu dans le monde apicole pour ses études approfondies sur l'élevage de l'abeille et l'utilisation des produits de la ruche. Son travail nous parle de l'origine du miel, de ses usages variés en cuisine, en alimentation, en médecine ; il est complété par un exposé rapide et clair de la fermentation du miel : hydromel et autres produits dérivés. Ces pages intéresseront l'apiculteur et le gourmet.

Le travail de M. Grégoire a été honoré de souscriptions du Gouvernement et de nombreuses sociétés apicoles. Ajoutons que le rucher de l'auteur a été cité par de nombreux organes spéciaux comme la première installation belge.

GUÉCHOT (M.). — *Types populaires créés par les grands écrivains.* Un vol. in-16 de 160 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 1 fr. 50.

Qui ne connaît le bon chevalier Don Quichotte et son légendaire écuyer, Sancho Pança ? Qui ne connaît Tartarin, Panurge, Figaro, Scapin,

et M. de la Palisse, et Jocrisse, et Gribouille, et Jérôme Paturot, et Gavroche ? Tous ces personnages de légende sont bien plus réels que beaucoup d'êtres vivants, et nous n'avons aucune peine à nous les figurer en chair et en os. C'est que les grands écrivains sont des créateurs et qu'ils donnent un corps et une âme à nos instincts, à nos passions, à nos rêves ; l'ouvrage de M. Guéchot nous raconte comment furent créés ces personnages que nous évoquons si souvent. Les gravures nombreuses qui l'accompagnent, nous montrent, à côté de la figure de l'écrivain créateur, celle du type créé par lui, telle que nous nous plaisons à l'imaginer.

JOIRE (Paul). — *Traité de l'hypnotisme.* Un vol. in-12 de 456 pages. Paris, 1908, Vigot. Prix : 4 fr.

Un grand nombre de personnes s'intéressent actuellement à l'hypnotisme. Les philosophes y trouvent un merveilleux moyen d'analyse psychologique ; les médecins y voient une méthode nouvelle, qui permet de traiter efficacement un grand nombre de maladies ; le médecin psychologue y découvre le moyen de soulager et de guérir les maladies et les souffrances morales.

Le public enfin le voit volontiers sortir du domaine du charlatanisme, et cherche à déchirer les derniers voiles qui l'entourent et en ont fait trop longtemps, grâce à l'ignorance, un instrument surnaturel.

A tous ceux-là, savants, chercheurs ou simplement curieux, s'adresse ce livre dans lequel l'auteur a d'abord donné l'analyse scientifique de l'hypnotisme, puis la méthode et les règles précises que doivent suivre ceux qui veulent l'employer. Il a ensuite voulu prouver l'utilité de l'emploi de l'hypnotisme, en signalant un certain nombre des principales circonstances dans lesquelles on peut en faire usage, ce qui l'a amené à écrire les chapitres sur l'hystérie, les obsessions, l'alcoolisme, le trac des artistes, l'étude des arts, etc. Enfin, allant plus loin que la plupart des hypnologistes, il a démontré par ses expériences la réalité de la suggestion mentale et, par l'étude du sthénomètre, l'existence d'une force nouvelle, émanant de l'organisme humain.

LARMANDIE (cte de). — *Une ssai de résurrection.* Un vol. in-18 de 72 pages. Paris, 1907, Chacornac. Prix : 2 fr.

Il y a quelque temps le patriarche de l'occultisme contemporain confia à M. de Larmandie que trois grands médecins, à la fois très savants et très hermétistes, auraient tenté de ramener à la vie un corps à eux livré comme cadavre. Ces messieurs auraient obtenu pendant quelques heures des phénomènes terrifiants, gardés secrets, communiqués seulement à deux personnes parmi lesquelles l'auteur de ce livre. C'est à la suite de ces communications que M. de Larmandie a écrit ces pages qui indiquent sans doute une voie nouvelle à la science.

Peu de gens, croyons-nous, ajouteront foi à des récits aussi fantasmagoriques.

LE CALVÉ (J.). — *Pour se défendre de la tuberculose.* Un vol. in-16 de 198 pages. Paris, 1907, Asselin et Houzeau. Prix : 2 fr.

Nous recommandons vivement cette petite brochure à toutes les mères de famille ; elles y trouveront d'utiles enseignements concernant l'élevage de l'enfant, et les moyens de prévenir et de guérir la tuberculose, cette terrible pourvoyeuse de la mort. L'auteur insiste longuement sur l'hygiène domestique, et avec raison : le manque d'hygiène cause la plupart des maladies, nuit à la santé publique et influe considérablement sur les rapports sociaux.

LECLERC (Edouard). — *Au bord de la route.* Un vol. in-16 de 190 pages. Paris, 1907, Paulin. Prix : 3 fr.

De M. Edouard Leclerc nous eûmes l'an passé *Ecoles buissonnières* ; ce volume fut généralement bien accueilli par la critique littéraire : il en sera de même de son nouvel ouvrage : *Au bord de la route.* Les aspirants au Parnasse sont légion, les vrais poètes sont rares : M. Leclerc est de ceux-ci; ses vers sont d'une facture serrée et plutôt classique, ce dont nous ne lui faisons pas un reproche, loin de là. A part quelques rares faiblesses de rimes, nous n'avons que des éloges à adresser à l'écrivain.

LEPERT (H.). — *Projet d'organisation de la justice internationale.* Un vol. in-16 de 40 pages. Monaco, 1907, Institut international de la paix. Prix : 0 fr. 75.

Cette brochure constitue le nº 9 des publications de l'Institut international de la paix ; sa mise en vente a coïncidé avec la réunion de la seconde Conférence de La Haye. Cette dernière, ainsi que l'a fait remarquer avec trop de justesse un vétéran de la plume, ne s'est en fait occupée que de la réglementation de la guerre. Nous pensons que la large diffusion de brochures aussi nettes que celle de M. Lepert ferait plus, pour la paix mondiale, que toutes les conférences du monde : ce sont les masses qu'il faut atteindre d'abord, celles-ci pouvant seules user d'une pres-

sion efficace sur leurs mandataires, qu'ils soient membres des parlements ou délégués aux réunions pacifistes.

LISELOTTE. — *Le guide des convenances.* Un vol. in-8° de 432 pages. Paris, 1907, Orsoni. Prix : 1 fr. 50.

Nous avions jusqu'ici de nombreux manuels de savoir-vivre dont le prix n'est guère à la portée des petites bourses ; tante Liselotte vient de réaliser le joli tour de force de nous donner, pour trente sous, un guide complet des convenances. C'est un volume de grand format, comportant plus de 400 pages de texte serré : on y trouve toutes les recommandations, tous les conseils nécessaires pour garder, dans n'importe quelle circonstance de la vie, une attitude correcte, une politesse de bon ton. Voilà certes un livre que tout le monde devra lire et consulter : grands et petits, riches et pauvres y puiseront d'utiles préceptes qui rendront plus agréables la vie intime et les relations extérieures.

MARTEL (Félix). — *Procédés de calcul rapide.* Un vol. in-16 de XIV-224 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 2 fr. 75.

Voici un livre qui aura le double avantage de développer et de faciliter les méthodes de calcul mental, tout en donnant à de nombreux intéressés le moyen facile de simplifier les longues opérations arithmétiques. A côté d'exercices qui sont plutôt des récréations curieuses, l'auteur a classé de nombreux procédés peu connus, peu employés surtout, qui donneront à l'esprit de nos écoliers plus de souplesse, plus de vivacité; en possession de ces artifices, ils résoudront sans la moindre peine des problèmes compliqués, et ce sera pour eux une arme nouvelle autant qu'utile dans les difficultés de la vie courante.

MENSCH (Franz) et HELLMANN (Julius). — *Kolonial Handbuch.* Un vol. in-8° de XX-234 pages. Berlin, 1907, Verlag für Börsen- und Finanzliteratur.
Prix : 6 fr. 50.

Cet intéressant manuel colonial contient une statistique complète du commerce des colonies allemandes, la liste des banques et des sociétés d'outre-Rhin qui s'occupent à quelque titre des colonies, l'indication des lignes de navigation, enfin tout ce qui a trait aux affaires coloniales. Cet ouvrage, très complet, sera fort apprécié du monde expansionniste, auquel il rendra de grands services.

MERCIER (L.-S.). — *Tableau de Paris.* Un vol. in-16 de XXVIII-252 pages. Paris, 1908, Michaud. Prix : 3 fr. 50.

Ce tableau n'est pas d'aujourd'hui, ni même d'hier. L.-S. Mercier naquit en 1740 : c'est donc le dix-huitième siècle qu'il nous raconte en son style pittoresque. Ce document n'est pas sans valeur, car l'auteur nous présente la vie intime, la vie journalière du peuple parisien : les mœurs, les coutumes, les habits, le folklore, la religion, la cour, le parlement, les lettres, les arts, tout est passé en revue en une série d'études qui témoignent de la perspicacité de l'écrivain.

L'éditeur Louis Michaud a bien fait de tirer de l'oubli ce curieux travail, qu'il a d'ailleurs imprimé avec le plus grand luxe.

MEUNIER (René-Victor). — *La mer et les marins.* Un vol. in-16 de 162 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 1 fr. 50.

La mer et les marins ! Est-il un plus beau sujet, plus vaste, plus varié, et aussi plus pittoresque et plus captivant ? C'est à l'esprit de nos jeunes lecteurs, à leur naturelle curiosité, que s'adresse M. Meunier, dans cet ouvrage qui leur apprendra tant de choses ! Mais en même temps leur imagination sera séduite par le récit mouvementé de tous ces drames, si souvent terribles, qui se passent en pleine mer et sur nos côtes, par l'exposé des ressources que la mer livre à qui sait les lui demander, par l'histoire si simple et si héroïque parfois de nos pêcheurs et de nos marins.

Toutes les scènes vécues que nous raconte *la Mer et les Marins*, rendent la lecture de ce livre attachante comme celle d'un roman.

MONIN (E.). — *Hygiène de la femme.* Un vol. in-16 de VIII-208 pages. Paris, 1907, Flammarion. Prix : 0 fr. 75.

Sous ce titre, le docteur Monin (qui s'est spécialisé, depuis si longtemps déjà, dans les questions d'hygiène et de médecine féminines), a entrepris d'écrire, dans un style à la fois précis et élégant, un manuel élémentaire sur l'art médical de conserver et d'augmenter la beauté. L'auteur nous dévoile, méthodiquement, ses formules et ordonnances pour la peau, la bouche, la chevelure, etc.., — celles qu'une pratique assidue de trente années lui a surtout démontré comme efficaces. C'est un petit manuel appelé à devenir le bréviaire du beau sexe et le livre de chevet de toutes les femmes.

NASS (Lucien). — *Curiosités médico-artistiques.* Un vol. in-16 de 308 pages. Paris, 1907, Librairie Mondiale.

Prix : 3 fr. 50.

L'auteur nous avertit, dès la préface, que ce livre n'est pas un essai de critique artistique, mais simplement le fruit de quelques promenades à travers les musées de France et d'Europe. Il recherche avant tout les rapports possibles entre l'art et la médecine ; toute question d'esthétique mise à part, il étudie soit en clinicien soit en anatomiste les tableaux qu'il met sous nos yeux.

Cette étude peut présenter quelque intérêt pour les amateurs de folklore,les curieux d'art ancien, etc.

NOËL (Alexis). — *Mes premières chansons.* In-8° de 64 pages. Paris, 1907, Colin.

Prix : 0 fr. 80.

Joli recueil de chansons enfantines, à une ou deux voix, avec accompagnement de piano, d'après des airs populaires français et étrangers. Voilà de la joie et de la vie pour nos petits : de leurs jeunes ans le souvenir leur restera vivace, grâce à ces mélodies attrayantes qui graveront dans leur mémoire les grandes et nobles idées du devoir, de la morale, de l'honneur.

PÉON DEL VALLE. — *Terre nihiliste.* Un vol. in-16 de 200 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur, Brésilien de naissance, a parcouru le monde entier. Ses observations en ce qui touche la Russie ont un attrait nouveau pour le lecteur, habitué à connaître les comparaisons ethnographiques du peuple slave et des pays européens. L'auteur nous dépeint avec force détails les beautés enfermées dans les cathédrales et les palais impériaux. Se trouvant à Saint-Petersbourg au moment de l'attentat anarchiste dirigé contre l'hôtel de Stolypine, il a eu l'excellente idée de parer son livre de deux vues prises au moment de l'attentat. C'est un ouvrage que liront avec fruit les historiens, les artistes, les voyageurs.

POLTORATZKY (Hermione). — *Une idylle sibérienne.* Un vol. in-16 de 296 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Nous voici en plein pays de nihilisme : la trahison, la révolte, la conspiration sévissent partout ; la nature fruste du peuple russe connaît tous les écarts et s'attire des répressions parfois dures ; c'est à qui l'emportera en sauvagerie, du moujik ou du cosaque. L'auteur déroule dans ce sombre décor une idylle tragique, dont le dénouement peu attendu surprendra certainement les lecteurs ; ajoutons que le récit est rendu des plus vivants par une mise en scène d'un réalisme frappant : ce sont bien là les mœurs rudes et surannées de peuplades que les raffinements de la civilisation n'ont pas encore dégrossies.

REGNAULT (E.). — *La direction spirituelle.* Un vol. in-32 de 112 pages. Bruxelles, 1907, Maison de l'Union.

Prix : 0 fr. 50.

Excellente brochure, dans laquelle l'auteur parle de la direction spirituelle sacerdotale telle qu'elle est exercée *dans nos séminaires* par les confesseurs des jeunes clercs ; *dans le monde*, auprès des personnes pieuses, par leur confesseur ordinaire ; *dans les noviciats* des sociétés religieuses, en vue de la formation des sujets, par ceux qui en ont la charge. Nous recommandons vivement ces pages, d'une utilité éminemment pratique.

RIMBAULT (Léon). — *Outre-tombe !...* Un vol. in-16 de 152 pages. Paris, 1907, Téqui. Prix : 2 fr.

Le nouvel ouvrage de M. l'abbé Rimbault est un ardent et éloquent plaidoyer en faveur des âmes du purgatoire. « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts, » nous dit le livre des Macchabées. Beaucoup de chrétiens, absorbés par les préoccupations de la vie courante, oublient cet impérieux devoir; l'auteur leur rappelle la nécessité de cette loi de mutualité charitable : les pages délicates qu'il vient d'écrire seront pour nous tous une manne consolante en même temps qu'un appel de feu vers le saint devoir de la prière pour les morts. *Requiem æternam...*

RODET (Pierre). — *Les papillons noirs.* Un vol. in-16 de 156 pages. Paris, 1907, Garnier.

On reproche généralement à nos modernes poètes de trop sacrifier à la mélancolie ; la poésie contemporaine n'est qu'une longue élégie, faite de regrets, de deuils, de larmes. Certes une pointe de sentiment n'est pas pour nous déplaire; mais, dit l'axiome, l'excès en tout est un défaut. C'est pourquoi nous reprochons aux papillons de M. Rodet d'être trop noirs : nous les eussions aimés plus radieux, plus colorés, plus heureux de vivre. Non que la facture du vers soit déplaisante, loin de là : l'auteur a du talent, et sa plume traduit avec aisance d'abondantes idées. Mais encore une fois pourquoi tant de lamentations,

sans le moindre rayon de soleil, sans la plus petite parcelle de joie, de bonheur, de vie? Allons, poète, secouez la cendre de ce désespoir et donnez-nous de jolis papillons d'été.

ROSADI (Giovanni). — *Le procès de Jésus.* Un vol. in-16 de 328 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Rien ne laisse à désirer dans la façon dont le sujet a été traité par M. Rosadi et il n'existe guère d'ouvrage du même genre, supérieur à celui-ci en érudition et en autorité. Le mérite de cette œuvre consiste surtout dans son minutieux examen des législations mosaïque et romaine, appliquée au procès de Jésus, comprenant, sans rien négliger, toute la tragédie qui commence devant le Conseil des Anciens et des Prêtres, constitué en tribunal pour décréter la mort de la victime désignée, et qui aboutit au « Consummatum est » du Calvaire.

Cette narration et la discussion de droit qui se greffe dessus sont d'une sûreté et d'une précision remarquables. L'examen historique, critique et juridique de l'auteur met en pleine évidence cette grande vérité : que le procès fait à Jésus fut la plus grande et la plus mémorable des injustices.

Ce livre doit être lu, non seulement par les juristes et les érudits, mais encore par tous ceux qui s'occupent des sciences sacrées, de l'éloquence évangélique et de l'ascétisme chrétien.

ROUMA (Georges). — *La parole et les troubles de la parole.* Un vol. in-8° de IV-170 pages. Paris, 1907, Paulin. Prix : 4 fr.

L'auteur, professeur de pédagogie à l'école normale de Charleroi, a voulu nous donner un manuel d'orthophonie ; son but est de fournir un vade-mecum concis aux maîtres, aux médecins, aux parents dans le diagnostic, la prévention et le traitement des troubles de la parole. On n'y trouvera pas de longues théories anatomiques ou physiologiques ; ce simple exposé clinique et thérapeutique vise avant tout à rester pratique, et c'est précisément ce qui justifiera la faveur qui accueille la publication de M. Rouma.

SALOMON (Michel). — *Charles Nodier et le groupe romantique.* Un vol. in-16 de XII-316 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre veut remettre en lumière une figure littéraire très fine et très aimable, non certes oubliée tout à fait, mais négligée.

Charles Nodier se signala parmi les initiateurs du romantisme et peut-être faut-il le compter le premier. « On l'a vu, disait Sainte-Beuve, le plus matinal au téméraire assaut. » Quelle place il tint dans l'école, en son beau temps, il suffirait pour l'attester, de quelques billets de Victor Hugo, qui parle à l'auteur de *Trilby* comme à un maître. L'histoire du Salon de l'Arsenal ferait, dans celle du romantisme, un important chapitre. M. Michel Salomon a voulu écrire ce chapitre.

Mais là n'est pas l'unique objet de son livre. On y trouve, racontée d'après des renseignements nouveaux, la vie de Charles Nodier, dont la jeunesse fut, politiquement, si mouvementée et si pleine d'aventures dramatiques. On y lira aussi l'histoire critique de son œuvre littéraire. De nombreuses lettres inédites de Victor Hugo, de Lamartine, de Musset, de Sainte-Beuve, de Jouffroy, de Ballanche, d'Eugène Delacroix font, au surplus, à cet ouvrage une riche et neuve documentation.

SANGNIER (Marc). — *La lutte pour la démocratie.* Un vol. in-16 de 300 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Les controverses passionnées soulevées par les discours de Marc Sangnier et l'action du mouvement qu'il dirige ne contribuent pas peu à accroître l'intérêt du livre que le président du Sillon vient de publier. On nous saura gré d'en donner une brève analyse.

Dans une première partie, l'auteur étudie les symptômes les plus caractéristiques d'une *révolution sociale* que plusieurs annoncent comme prochaine. Le syndicalisme est l'objet d'une critique particulièrement vive et pénétrante. Il faut signaler aussi les pages où l'auteur, après avoir montré la noblesse du rôle des patrons, s'élève contre le rêve des socialistes étatistes, « rêve de lâcheté et de découragement » auquel il oppose la solution démocratique.

Dans une deuxième partie, il met en lumière la vitalité, la souplesse, les merveilleuses qualités d'adaptation de l'Eglise catholique, qu'une guerre acharnée peut bien appauvrir matériellement, mais non réduire à l'impuissance.

Enfin, la troisième partie, écrite « dans la bataille des idées », contient sur les théories, les préjugés et les hommes de ce temps des études alertes et pénétrantes qui forment comme les chapitres d'un essai de psychologie sociale contemporaine.

Tel est ce livre, écrit dans une langue nerveuse et imagée, remarquable par la richesse des idées et l'originalité des points de vue. Comme l'action même de son auteur, il sera sans doute l'objet de vives discussions : on n'en saurait à coup sûr contester le mérite littéraire et l'intérêt.

SAUNIER (L.). — *La question de théorie*

arithmétique. Un vol. in-16 de VIII-344 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 3 fr. 25.

L'ouvrage de M. Saunier a pour but de faciliter aux candidats l'étude de la théorie arithmétique, de façon à les préparer plus directement aux examens. Il est conçu d'après un plan nouveau : les questions ont été choisies parmi les plus suggestives, et elles sont classées et graduées avec soin. A chaque catégorie correspond une question type, accompagnée de sa solution détaillée et d'un ensemble de questions similaires à raisonner par l'élève.

Nous attendons de bons résultats de cette méthode.

SCHNEIDER (Wilhelm). — *L'au-delà*. Un vol. in-16 de XX-368 pages. Paris, 1907, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

Le public allemand a fait à ce livre le plus bienveillant accueil, puisque en peu de temps huit éditions en ont été épuisées.

Ce succès considérable est dû moins encore à la réputation de l'auteur, ancien professeur de la faculté de Paderborn, aujourd'hui évêque du plus grand diocèse de l'ouest de l'Allemagne, qu'à la manière tout ensemble *scientifique* et *édifiante* dont Mgr Schneider a su exposer le problème toujours angoissant et actuel de nos *destinées éternelles*.

Soit que l'auteur étudie en philosophe averti le concept païen de la vie et de la mort et lui oppose l'idée chrétienne ; soit que, historien informé, il nous fasse prêter l'oreille à la voix unanime des peuples sur ce sujet; soit enfin qu'il nous décrive à l'aide de nos saints Livres et des Pères de l'Eglise la résurrection des corps et essaie de nous initier à la vie intime des bienheureux, à la survivance et à la transformation dans l'au-delà de l'amour et des relations d'ici-bas, une pensée domine l'œuvre tout entière, c'est *la consolation de l'espérance chrétienne*.

Ici le but *apologétique*, bien que poursuivi avec logique et précision, c'est-à-dire avec le souci constant d'éviter les excès du scepticisme incrédule ou des révélations plus ou moins fantaisistes, n'absorbe pas tous les efforts de l'auteur ; à côté et parallèlement se meut le dessein *mystique* de Mgr Schneider, il ne veut pas seulement *instruire*, il prétend surtout *édifier*. C'est ce que proclame d'ailleurs le sous-titre du texte original : « Aspect *sérieux* et *consolant* de la conception chrétienne du monde et de la vie. »

Voilà pourquoi philosophes et historiens, théologiens et prédicateurs, âmes pieuses et cœurs endoloris par de cruelles séparations trouveront, dans la lecture et la méditation de l'*Au-delà*, lumière et réconfort.

L'ouvrage que M. l'abbé Gazagnol propose au public français est moins une traduction qu'une adaptation du texte original.

Cette synthèse abrégée a paru devoir aider non seulement à une vulgarisation plus considérable, mais encore à une plus intime pénétration de l'ouvrage.

SMITH (Edwin-W.). — *A handbook of the ila language*. Un vol. in-16 de XII-488 pages. Londres, 1907, Oxford University Press. Prix : 18 fr. 75.

On trouvera dans ce remarquable ouvrage la grammaire complète du dialecte ila, l'un des plus répandus de la Rhodésie. L'étude grammaticale comprend la majeure partie du volume ; l'auteur nous initie, avec une méthodologie rigoureuse, à tous les petits secrets de cette langue semi-barbare et pour faciliter la compréhension de son enseignement philologique, il a joint aux divers chapitres une série d'exercices pratiques choisis dans la vie courante ; enfin, des versions faciles achèvent ce travail d'assimilation.

Le manuel est complété par un double vocabulaire ila-anglais et anglais-ila, et une table de concordances.

Nous signalons volontiers ce curieux travail philologique à l'attention de ceux de nos lecteurs qui ont des intérêts coloniaux dans l'Afrique centrale ; ils feront chose prudente en mettant l'ouvrage aux mains de leurs chefs d'exploitation.

Vie de sainte Hildegarde, thaumaturge et prophétesse. Un vol. in-12 carré de XX-200 pages. Paris, 1907, Chamonal. Prix : 2 fr. 50.

Inutile de faire ressortir l'importance d'une pareille œuvre, qui n'avait jamais été traduite en notre langue, et qui malgré qu'elle soit vieille de plusieurs siècles, est toute d'actualité, en ce temps d'indiscipline morale et d'athéisme pratique. Car rien n'est neuf sous le soleil, et l'erreur est vieille comme le monde. Mais la sainteté et le miracle, qui sont également de tous les temps, ont toujours été la réfutation de l'erreur.

On verra dans la vie de cette humble femme, qui n'avait reçu des hommes aucune science, qu'elle fut plus savante que tous nos faux docteurs, qui se targuent d'une vaine sagesse. Elle fit la leçon aux princes et aux rois, et ramena les incrédules, par une doctrine toute divine, puisée à la source de la vraie science.

On verra dans ses visions, écrites en une langue inconnue d'elle, ce que peut la grâce de Dieu lorsqu'elle entreprend de transformer une âme ; et ce que peut la faiblesse de l'homme unie à la force de Dieu.

Septième année. — N° 2 10 Août 1908

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : La musique populaire grecque (M. Emmanuel). — Sur mer, *poésie* (dom Fourier). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Ligue nationale de la vulgarisation du beau. — De l'utilité des journaux américains (Sandarre). — Romanos le Mélode (L. Guillaume). — Pages oubliées : Mazarin (Mignet). — Le poète des humbles (R. Doumic). — Congrès de la presse périodique. Le mois littéraire. — Revue des revues.

La Musique Populaire Grecque

La Grèce moderne, à son honneur et pour son bonheur, est une nation qui sait chanter encore. Si vous avez eu la joie de parcourir son admirable domaine, si vous êtes allé dans les îles qui entourent la Grèce continentale, à Corfou, à Céphalonie, à Cérigo, en Crète ; si vous avez visité l'Archipel, l'Eubée, les îles de la côte d'Asie, si vous avez séjourné à Smyrne et dans quelques villes ioniennes; si, franchissant les frontières trop étroites de la Grèce libre, vous avez pénétré en Epire, dans la Thessalie du Nord, dans cette Macédoine, qui devraient être grecques et qui ne le sont pas encore, vous avez entendu partout les mêmes voix s'élever.

Il règne une grande variété parmi ces chants de toutes les provinces ; mais ils ont un fond commun de richesse musicale, une même source qui semble inépuisable. Leurs thèmes se transforment, évoluent comme des organismes vivants. Partout aussi ce sont les mêmes sujets qui sont traités : les aèdes modernes semblent avoir reçu des vieux aèdes la mission de chanter la vie dans ce qu'elle a de plus simple : la naissance, le mariage, la mort. A côté de ces chants qui rappellent les différentes phases de la vie, sont ceux qui célèbrent les métiers les plus humbles, ceux du tisserand, du meunier, ou plutôt de cet artisan qui, avec la *meule à main*, broie aujourd'hui, comme il le faisait il y a deux mille ans, les grains d'orge et de blé. Ce sont aussi les chants qui évoquent les saisons, le nouvel an, le mois de mai, les moissons, le sarclage, et jusqu'à cette cueillette des lentisques, dont on récolte la gomme en septembre. Ce sont les chansons des pâtres, tantôt de douces bucoliques, tantôt des lamentations qui ressemblent à des mirologues, tant elles sont empreintes de douleur. Ce sont des sérénades, joyeuses ou mélancoliques, enfin des chants de guerre, des chants de révolution.

Le départ est difficile à faire, dans ces pièces diverses, entre ce qui est ancien et ce qui est moderne. Il semble que bon nombre d'entre elles se soient adaptées à des circonstances successives, et que, par des changements ininterrompus, elles aient véritablement évolué, célébrant successivement, par exemple, divers personnages sur les mêmes strophes. Il est probable que les plus anciennes chansons sont les plus simples, et, si l'on peut dire, les plus naturelles : celles-là même qui évoquent les modestes fonctions des habitants de la campagne, que chaque génération lègue à celle qui la suit. Ainsi le chant de la meule, que Plutarque nous a transmis :

« Mouds, meule, mouds, car Pittacos, lui aussi, moud, lui qui règne sur la grande Mitylène. »

M. Hubert Pernot l'a recueilli sous une forme différente, mais il y a des chances pour que la tradition ne soit pas rompue :

« Mouds, meule, mouds l'orge et le blé, pour que se marie la svelte jeune fille. »

Avec les mots « l'air » traditionnel a pu se conserver, abstraction faite des changements apportés par des influences complexes.

Ces chants ont été réunis dans de nombreux recueils. Malheureusement ces ouvrages, précieux au point de vue littéraire, ne fournissent point la notation musicale. Le recueil d'Aravantinos sur les chansons épirotes, celui de Kanellakis sur les chansons de Chio, celui de Jeannaraki sur les chansons de Crète ; à côté de ceux-là les recueils plus généraux de Kokkinakis, Passow, Manoussos, Politi, ne nous donnent que le texte verbal. Quant au grand recueil de Sigala, il est tout entier en notation liturgique, et il faut avouer que la notation byzantine n'est pas une monnaie courante parmi les musiciens occidentaux.

Depuis quelques années seulement, la France s'intéresse activement à ces collections de chants grecs. Je ne citerai que pour mémoire l'honorable Népomucène Lemercier qui publia des chants de matelots, lesquels sont des traductions infiniment libres — ô combien ! — d'originaux qu'il n'a guère lus. Népomucène Lemercier était un fervent ami de la Grèce ; quelques-uns d'entre vous connaissent peut-être son drame, *Les martyrs de Souli* (1825), dédié à la gloire de ceux qui ont lutté contre le despotisme turc.

En 1874, M. E. Legrand édita des chansons populaires grecques, mais avec trop peu de soin et de critique. C'est en 1877, enfin, que M. Bourgault-Ducoudray l'éminent professeur du Conservatoire, dont je tiens à honneur d'avoir été l'élève, rapporta d'un séjour en Grèce des mélodies recueillies à Smyrne, qui firent l'étonnement des musiciens. Ces mélodies sont caractéristiques. Avec l'habileté d'un grand artiste, M. Bourgault-Ducoudray a su faire la soudure entre l'art oriental et l'art occidental, en conservant à l'un et à l'autre leurs droits : à la mélodie grecque toute sa grâce modale, à l'harmonie occidentale tout le charme des accords au sein desquels elle se meut aujourd'hui. M. Bourgault-Ducoudray compléta cette publication par des études précises — les premières, — sur la musique grecque ecclésiastique, et il rendit aux musiciens occidentaux le service de leur livrer la traduction (due à M. Burnouf) d'une méthode de notation byzantine. C'est par ses beaux travaux sur l'art hellénique contemporain que M. Bourgault-Ducoudray a ouvert sa carrière et fondé sa réputation.

M. Hubert Pernot, dans une mission récente (1902), a chargé le phonographe d'enregistrer, avec la précision propre à cet appareil, cent quinze pièces instrumentales ou vocales, dont il a établi avec grand soin les textes. Il rapprocha les paroles qu'il entendait, des versions contenues dans les recueils cités plus haut. C'est un travail des plus précieux.

D'où viennent ces chants ? On peut, — et je vous demande de me faire crédit pour cette affirmation, — on peut, d'après l'étude sommaire de matériaux aussi nombreux, ramener toutes ces cantilènes à un certain nombre de thèmes-types ; de ces thèmes sont sorties, par génération successive, toutes les variations qui font de ces chansons populaires une immense chaîne. Quelques-uns de ces thèmes, avec évidence, sont issus de la musique ecclésiastique, laquelle a subi des influences successives et divergentes. La musique liturgique a été à toute époque en Orient le centre de l'art musical, et M. Aramis observe avec raison que Constantin Porphyrogénète, en décrivant les fêtes des Hippodromes, se sert de la terminologie musicale ecclésiastique, estimant ainsi être entendu de tout le monde.

Mais je crois aussi que bon nombre des thèmes populaires sont issus de l'âme même du peuple ; la race des aèdes ne s'est jamais éteinte, ils ont essaimé par-

tout leurs mélodies. Le chant ecclésiastique lui-même en a accueilli un certain nombre. Il s'est produit dans la liturgie orientale le même phénomène que dans la liturgie occidentale. Parmi les versets et les antiennes, il en est qui sont des créations de la muse populaire. La religion chrétienne, en effet, a été accueillante aux musiques des divers peuples ; elle n'était point la religion d'une race. Elle s'est installée dans le monde comme une croyance internationale, — selon le mot très juste de Bourgault-Ducoudray, — faisant bon accueil aux chants indigènes partout où elle les trouvait vivaces et s'appropriant ce qui restait, par tradition, de l'art antique.

C'est une vérité devenue banale que la Grèce antique a été l'éducatrice du monde; mais c'est presque un paradoxe, en apparence, d'appliquer cet axiome aux choses de la musique. Quel rapport peut-il y avoir entre la mélodie des anciens, ce fil sonore, ténu, isolé dans l'espace, qu'aucune harmonisation ne soutient, et l'harmonie profonde, épaisse, des modernes, trame à fils nombreux, prodigieusement enchevêtrés ? La parenté cependant est étroite et il semble que l'art antique ait prévu toutes les combinaisons de l'avenir; non pas qu'il les ait toutes réalisées, mais il les contient toutes, en puissance.

(*A suivre.*) M. Emmanuel.

SUR MER

Vogue, vogue, barque gentille,
En me berçant sur les flots bleus,
Sur chaque remous qui scintille,
Sur chaque vague qui frétille
En dérobant les feux des cieux.

Au pied de ses monts couronnés de brume,
Gênes est charmante au déclin des jours ;
Sur ses rochers verts festonnés d'écume
La pourpre du soir lentement s'allume
Et va pavoiser les créneaux des tours.
Et Gênes se penche au bord de la grève,
Se mirant tremblante et plus belle encor...
Et les grands vaisseaux que le flux soulève
Mollement bercés gémissent sans trêve
Sur l'ancre de fer qui les tient au port.

Qu'il est beau de voir s'enfuir les rivages
Qui frangent la mer de si gais contours,
Et tous ces coteaux où de blancs villages
Se font deviner parmi les feuillages
Qui couvrent les rocs de leurs frais atours!
L'on n'entendait plus les voix de la terre,
La brise apportait un parfum si pur !
Par les flots rêveurs et pleins de mystère
Mon luth endormi s'en vint à se taire,
Et mon regard vague errait sur l'azur.

Je revis alors sur l'onde fuyante,
Avec les rayons folâtres des cieux,
Se jouer au loin l'image brillante
De France la douce, encor souriante
Des derniers baisers, des derniers adieux...
Un éclair soudain frappa ma paupière :
Sur l'horizon bleu, féerique miroir,
La mer reflétait en traits de lumière
Le dôme géant de l'apôtre Pierre
Tout auréolé des splendeurs du soir...

Dom Fourier.

Le Roman du jour

Le deuil du clocher,
par Joseph Ageorges.

La collection des *Pays de France* nous initie peu à peu à toutes les variétés d'aspects et de mœurs de ses provinces. Après le Limousin, le Couserans, la Lorraine et la Savoie, voici le Bas-Berry. Ce nouveau volume, dû au directeur de la collection, constitue une vraie petite anthologie de la vie berrichonne. Nous la connaissons bien, maintenant, cette région où Georges Sand a situé la plupart de ses romans, avec ses dolmens, ses *brandes* et ses gorges tourmentées où coule la Creuse.

Nous connaissons aussi son habitant, ce bonhomme de Berrichon, un des types les plus purs du paysan français, à la fois sceptique et superstitieux, franc et âpre

au gain. Quoique fort attaché à ses habitudes, il change et pas toujours comme il faudrait : il cesse de danser la bourrée et il croit toujours aux sorciers.

Les curieux d'histoire littéraire goûteront le chapitre relatif à Nohant et au curieux théâtre de marionettes organisé par le fils de Georges Sand.

Le *Deuil du Clocher*, la nouvelle qui commence le volume, est une esquisse très nuancée des débuts de la crise religieuse. C'est l'agonie de la vieille paroisse concordataire et c'est encore très régionaliste, car cela nous montre comment la politique générale s'introduit dans les campagnes et les désorganise.

Quelques bandits,
par PAUL TANY.

La société dans laquelle nous fait pénétrer M. Paul Tany n'est pas précisément la plus recommandable de Paris ; elle se compose essentiellement de ce que le peuple appelle avec justesse les pirates de la finance : banquiers sans scrupules, lanceurs d'affaires véreuses, escrocs de tout acabit, juifs et autres, bref tout un monde qui vit en marge du Code, et dont les automobiles peuvent aussi bien rouler vers la Conciergerie que vers les salons de Mme Une Telle. On comprendra que les mœurs de ce joli milieu aient amené l'auteur à des situations un peu risquées, qui nous empêchent de réserver à la jeunesse un roman d'ailleurs bien bâti et finement écrit. Gardons-en la lecture pour les gens de l'âge mûr, qui connaissent mieux les luttes de l'existence et pourront tirer meilleur profit des leçons que l'écrivain leur donne dans son ouvrage.

A la dérive,
par PIERRE GOURDON.

En écrivant : *Vers la haine*, M. Gourdon avait en vue de nous montrer les tristes résultats de l'école sans Dieu dans une âme d'enfant. *A la dérive* nous décrit aujourd'hui l'angoissant problème de la famille sans chef. Son œuvre, saine autant que dramatique, trace le portrait d'une famille dont tous les membres ont un terrible point de contact, une perpétuelle indécision qui sème autour d'eux des ruines de toute sorte. Le père vit d'hésitations sans fin, la mère, les enfants ne savent prendre aucune décision, et ce jeu dangereux de concessions continues, sorte d'anarchie psychologique, aboutit à une issue tragique pour tous. C'est à peine si les dernières pages laissent entrevoir un pâle rayon de soleil sur ce chaos de ruines morales et matérielles.

L'auteur a entouré sa thèse philosophique d'un cadre brillant de littérature ; ce sera donc un nouveau et durable succès pour M. Gourdon.

Le règne de la bête,
par ADOLPHE RETTÉ.

M. Retté a eu son jour de gloire, celui qui consacra son récent retour « du diable à Dieu ». L'histoire de cette conversion jeta quelque désordre dans le camp rouge : l'écrivain, d'une main vigoureuse, mettait à nu bien des plaies, et sa nouvelle attitude, combattive sans forfanterie, lui valut un certain succès de haine parmi ceux qu'il abandonnait si carrément. Son « Règne de la bête » n'est pas fait pour apaiser les grincements de dents de la Sociale ; M. Retté y a réuni des ministres concussionnaires, de sordides meneurs à l'allure louche et fuyante, des partisans, en paroles du moins, de la propagande par le fait : bref, une galerie complète de ce que la R*** F*** compte d'illustrations dans le mal. Comme contraste, deux ou trois figures d'honnêtes gens, d'une simplicité touchante, semant autour d'eux la bonne parole, faisant le bien sans ostentation, pour l'unique plaisir de voir partout des heureux.

L'écrivain sait ce que parler veut dire ; son énergique réquisitoire tend à réveiller la conscience française : y parviendra-t-il ? Nous nous plaisons à l'espérer. Son œuvre en tout cas marquera un pas en avant dans cette voie, où tant et tant hésitent à s'engager résolûment.

Les prétendants de Claudette,
par ARTHUR DOURLIAC.

Les lecteurs du *Mois littéraire* ont pu savourer ces délicieuses pages, écrites par un de nos meilleurs romanciers modernes. Le roman vient de paraître dans la *Nouvelle bibliothèque pour tous*, en une luxueuse plaquette joliment illustrée par Damblans. Nous recommandons ce volume à tous nos lecteurs, et particulièrement aux directeurs de bibliothèques choisies.

Le lieutenant de Trémazan,
par PIERRE D'AULNOYE.

Ce livre est à la fois un récit dramatique et un document social. L'auteur nous y décrit, avec une précision et une fidélité scrupuleuses, les conditions nouvelles de la vie des officiers et des soldats sous le régime imposé à l'armée française depuis cinq ou six ans ; en une série de figures caractéristiques, il a incarné les sentiments divers des témoins immédiats d'une transformation à la fois rapide et radicale ; et nulle autre part, peut-être, on ne pourra trouver une image aussi complète de ce qu'est à présent, durant cette période de crise, l'état d'esprit de l'une des classes les plus importantes de la société française. Mais cet intérêt documentaire n'empêche point le volume d'être, avant tout, un roman, une œuvre de vie et d'émotion, avec une intrigue d'autant plus saisissante que le cadre où elle se déroule nous la fait apparaître plus réelle et d'une actualité plus directe. La naissance et le développement d'un poétique amour silencieux, dans le cœur du héros, la lutte qui se livre dans ce cœur entre deux conceptions opposées de l'honneur et du devoir militaire, enfin la mort tragique du lieutenant de Trémazan, tué dans une grève, tout cela donne au livre de M. Pierre d'Aulnoye un attrait rehaussé par la simple et expressive précision du style.

Signalons à ce point de vue les pages émues où nous voyons un vieux colonel pleurant devant le déshonneur infligé au drapeau de son régiment, et celles où retentissent les accents indignés du capitaine Calmar sur la désorganisation de l'armée.

L'ombre de Guillemette,
par R. CHOPPIN D'ARNOUVILLE.

Singulier roman que celui-ci. Un brave journaliste, Malbret, s'éprend d'une jeune fille adorable ; mais au moment où leurs destinées vont s'unir, la mort frappe la fiancée, qui expire en confiant sa propre sœur à son ami. Par respect pour la dernière volonté de la morte, Malbret épouse cette personne, charmante d'ailleurs sous tous les rapports ; le ménage n'est pas heureux pourtant : il s'y produit ce phénomène bizarre que le mari est continuellement obsédé par la vision fantomatique de sa première fiancée, à tel point qu'il en arrive à excéder la patience de son épouse ; lassée de cette situation insupportable, celle-ci cherche en dehors du foyer le bonheur qu'elle n'y trouve pas. De là à la chute, le pas est vite franchi : ancien camarade d'enfance reparaît à point pour hâter le déshonneur. Le mari lui-même, toujours sous l'impression de l'ombre de Guillemette, croit retrouver celle-ci dans une anglaise qu'il rencontre fortuitement chez des amis : de ce côté encore, la chute s'annonce. Heureusement, tout s'arrange : le mari et la femme constatent qu'ils avaient fait fausse route, et ils recommencent leur vie sur de nouvelles bases.

Comme on le voit, la donnée de ce roman sort des sentiers battus ; reconnaissons toutefois que cette influence posthume de Guillemette, source du malheur de deux êtres supérieurs, nous apparaît sinon fort problématique, du moins terriblement dangereuse. L'auteur a mis tout son talent à nous donner une œuvre parfaite, mais nous restons néanmoins sous cette impression fausse que le bien peut causer le mal, ce qui n'est pas moral.

FR. DUFOUR.

Ligue Nationale de la Vulgarisation du Beau par les Fleurs

IMPORTANCE ET UTILITÉ DE LA LIGUE

De nombreux organismes se sont déjà préoccupés de l'indifférence artistique qui règne au sein de notre société moderne. Ils ont cherché par des conférences, des fêtes, des visites aux musées, etc., de donner à la société bourgeoise, puis à la classe ouvrière, cette culture esthétique qu'elles n'avaient pu acquérir lors de leur passage à l'école.

Ces institutions s'adressent exclusivement aux personnes dont l'esprit est plus ou moins formé,et tout en louant de telles initiatives et en reconnaissant les résultats obtenus, on peut penser qu'il serait plus efficace, pour arriver au but poursuivi, de s'adresser à la génération future, nous voulons dire à l'enfant, dès et même avant son entrée à l'école : éducation esthétique de l'enfant par la famille ou de la famille par l'enfant; répandre la bonne chanson par l'enfant en lui faisant chanter, peindre (colorier) la fleur qu'il cultive, etc.

Le programme de la Ligue se résume comme suit :

1° Education esthétique de l'enfant, dans la famille et depuis son entrée à l'école (5 ans et jusqu'à sa sortie 12 ans), par la culture de jeunes plantes, entretien de jardins publics, squares, jardins de particuliers, jardins de vacances. La Ligue préconise même l'entretien par les enfants des jardins de l'Exposition de Bruxelles (1910); quel enseignement pourrait être plus salutaire pour nos compatriotes et les étrangers que l'entretien des parterres de fleurs, pelouses, etc. !

2° L'adolescent depuis sa sortie de l'école jusque 18 ans; application à l'école professionnelle ou à l'atelier des principes acquis, organisation des moniteurs, etc. ;

3° Le jeune homme jusque l'âge adulte.

Comme on le voit, la Ligue répond à un véritable besoin actuel ; mais pour réaliser son programme, l'aide publique et l'aide particulière lui sont nécessaires ; nous nous permettons donc d'adresser un pressant appel à tous nos amis. Nous nous tenons à leur disposition pour leur faire parvenir les statuts de la Ligue et des bulletins d'adhésion.

La Direction.

De l'utilité des journaux américains

CONTE POUR LES PETITS

Il y avait une fois une reine belle comme le jour.

Elle était toute jeune, toute mignonne, et gentille... ah !..

Ses sujets l'idolâtraient :

Les hommes parce qu'elle était femme... et reine, les femmes parce qu'elle était reine... et femme.

Et les petits enfants parce qu'elle leur apparaissait sur des images dorées, telle une fée si jolie, dans un manteau tissé d'étoiles, ayant pour sceptre une tulipe (de Haarlem) et portant un globe écarlate — tel un beau fromage (de Hollande), cette source de la prospérité nationale.

Et tous les monarques des environs jetaient sur la petite reine des yeux d'envie.

Car chacun d'eux eût bien voulu l'épouser.

Pour l'aider à porter le fromage.

Aussi se firent-ils les uns aux autres les plus terribles menaces, si bien qu'à la fin tous furent d'accord :

Et aucun d'eux n'épousa la jolie princesse.

Laquelle se trouva fort marrie — vous pensez — de rester sans mari.

Mais un vieil enchanteur, qui avait un habit très brodé et une clef dans le dos, ouvrit alors sa valise diplomatique et en sortit un prince.

Lequel pour cette raison fut aussitôt appelé prince *qu'on sort.*

On fut unanimement d'avis que ce prince marquait mal, mais qu'en somme, s'il avait les apparences d'un cocher ou d'un abatteur, il suffirait de mettre un avis dans les journaux pour empêcher toute confusion dans l'esprit du peuple.

Et on persuada à la petite princesse qu'elle l'aimait beaucoup.

Si bien qu'un jour où tout le ciel fondait en eau, elle l'épousa, en grande pompe — naturellement.

A quelque temps de là, la princesse voulut acheter un bébé.

Mais le prince son époux, qui avait spéculé sur les valeurs russes, trouva qu'un bébé coûtait trop cher.

Et il le lui dit carrément.

Si carrément que la pauvre princesse pleura beaucoup.

Elle fit venir le vieil enchanteur et se lamenta :

« Voici, dit-elle, ce que m'apprend l'agent Savas : mon mari boit comme un palefrenier et se bat avec toute ma cour! »

Et le vieil enchanteur lui répondit : « Ce n'est pas ma faute ; vous étiez prévenue, nous avions mis des annonces dans les journaux américains ! »

Mais la petite reine répartit : « Imbécile! vous savez bien que depuis la guerre du Transvaal, je ne comprends pas l'*anglais !* »

SANDARRE.

Romanos le Mélode

Le savant auteur de l'*Histoire de la littérature byzantine*, Krumbacher, a écrit, il y a une quinzaine d'années, que le temps viendrait où l'histoire littéraire célébrerait le nom de Romanos comme celui du plus grand hymnographe, non seulement de l'Eglise grecque, mais de l'Eglise tout entière et de tous les temps.

Cette prédiction est peut-être à la veille de se réaliser.

Le nom de Romanos, en effet, ressuscité naguère après dix siècles d'oubli, est aujourd'hui sur les lèvres de tous ceux à qui la poésie grecque n'est point étrangère ; sa vie et les quelques hymnes de lui édités jusqu'à ce jour sont périodiquement l'objet d'études aussi sérieuses qu'intéressantes et il semble qu'on n'attende plus que la publication prochaine de ses *Œuvres complètes*, pour rendre au grand Mélode la place glorieuse qu'il occupait autrefois et qu'il est si digne d'occuper encore dans le monde de l'art et de la poésie.

Née sous les sombres voûtes des Catacombes, la poésie liturgique avait été, pour ainsi dire, étouffée dès le berceau : étouffée par la persécution païenne, qui ne souffrait pas qu'une voix s'élevât publiquement pour chanter le vrai Dieu ; par l'hérésie qui, en abusant du cantique et de l'hymne pour propager ses erreurs, avait forcé l'Eglise à en restreindre et même à interdire l'usage.

Ce n'est guère qu'au courant du quatrième siècle, et même après Constantin, que celle-ci consentit à se relâcher de sa rigueur. Délivrée du joug de fer qui l'opprimait, maîtresse enfin de ses destinées, elle commence par entr'ouvrir la porte, qu'elle finira bientôt par ouvrir toute grande, aux chants nouveaux, appelés à rehausser désormais le triomphe et les magnificences de son culte.

S. Ephrem, le diacre d'Edesse, fut l'un des premiers, sinon le premier, à profiter de cette liberté et à entrer dans cette voie : avec quelle originalité et quelle variété de formes, avec quelle puissance d'inspiration, ceux-là pourront s'en faire une idée qui se donneront la peine de lire, ne fût-ce que dans une traduction (1), quelqués fragments de cette poésie, éclatante comme le ciel d'Orient, brûlante comme les sables du désert. Mais S. Ephrem était un Syrien et un Syrien d'au-delà de l'Euphrate : il écrivait en syriaque, et, si ses œuvres traduites péné-

(1) Mgr Lamy, *Lettres chrét.*, III, 203.

trèrent de bonne heure dans le monde grec, ce ne fut cependant qu'un peu plus tard, apparemment dans la première moitié du cinquième siècle, que, marchant sur ses traces, toute une école de poètes liturgistes se dressa dans cette partie de la Syrie qui parlait grec et qui, à raison de son voisinage, devait subir, avant toute autre région, l'influence du grand poète d'Edesse.

C'est l'école des *Mélodes*, aèdes nouveaux, à la fois musiciens et poètes, qui ne se contenteront pas de créer tout ensemble le texte et la mélodie de leurs chants — d'où leur nom — mais qui, dédaignant la métrique ancienne, jamais comprise, en tout cas depuis longtemps oubliée du peuple, chercheront désormais l'harmonie dans l'heureux emploi du rythme tonique.

Etranger par son éducation à toutes les formes classiques, S. Ephrem, comme au second siècle son compatriote, l'hérétique Bardesane, auquel il répondait, ne s'était inspiré pour la technique de son art que des formes essentiellement populaires de la poésie hébraïque : les Mélodes s'en inspireront à leur tour. Avec eux comme avec lui, plus de quantité, mais l'accent ; plus de syllabes longues ou brèves, mais des syllabes toniques ou atones ; plus de pieds, mais des couples de syllabes faisant, par leur alternance, exclusivement figure de trochées ou d'iambes ; plus de vers, mais des incises variant de longueur selon le nombre des syllabes. La rime est introduite, après avoir passé par l'assonance ; l'élision, indifférente pour le chant, devient facultative ; assez souvent même, en vue d'aider la mémoire, ou de mettre une idée, un nom en relief, les lettres initiales des vers ou des strophes forment acrostiche.

Ces règles toutes nouvelles, qui n'étaient pas sans analogie avec l'ancienne poésie mélique, les mélodes commencent par les appliquer aux *tropaires*.

Les *tropaires* sont, comme on sait, ces phrases de prose, tantôt exclamatives, tantôt déprécatives, qui des Saintes Écritures primitivement, plus tard des Pères eux-mêmes, s'étaient successivement glissées aux divers endroits de l'office, soit pour mieux marquer l'objet de la fête, soit pour rompre par un chant plus libre la monotonie des psaumes.

De ces *tropaires*, qu'ils développent et combinent à leur gré, ils façonnent des strophes de toute longueur et de toute forme, qu'ils partagent en incises, dont ils déterminent, avec le nombre des syllabes, le nombre et la place des accents.

Chacune de ces strophes pouvant être appelée, dans la pensée de leurs auteurs, à servir de modèle à d'autres strophes du même genre, ils en arrivent à établir ces deux grandes lois de la rythmique : l'*isosyllabie* et l'*homotonie*, qui consistent à donner aux vers correspondants de deux strophes semblables le même nombre de syllabes et le même nombre d'accents fixés aux mêmes places.

Ainsi composée, la strophe garde le nom de *tropaire* aussi longtemps qu'elle continue à en garder la fonction, c'est à dire pour autant qu'elle reste appliquée exclusivement à l'*office* et chantée alternativement avec les derniers versets des psaumes. Est-elle employée à un autre usage et a-t-elle son rythme et sa mélodie propres, elle prend le nom d'*idiomèle*. Prête-t-elle à d'autres ce rythme et cette mélodie, elle s'appelle *hirmus*, d'où le nom d'*hirmologe* donné au recueil officiel de ces divers types. Plusieurs strophes sont-elles réunies pour former une hymne complète, elles prennent le nom général d'*oikoi*.

Des différentes formes qu'ont pu affecter ces hymnes, la plus remarquable et la plus populaire est le *cantique*, qui a ceci de particulier qu'il s'ouvre par un prélude, quelquefois deux, dont le dernier vers sert de refrain à toutes les strophes de la pièce.

(A suivre.) L. GUILLAUME.

Pages oubliées

Mazarin

Mazarin avait l'esprit grand, prévoyant, inventif ; le sens simple et droit, le caractère plus souple que faible et moins ferme que persévérant. Sa devise était : « Le temps et moi. » Il se conduisait, non d'après ses affections ou ses répugnances, mais d'après ses calculs. Il était d'avis de laisser dire, pourvu qu'on le laissât faire. Aussi était-il insensible aux injures et n'évitait-il que les échecs. Ses adversaires n'étaient pas même des ennemis pour lui : s'il se croyait faible, il leur cédait sans honte ; s'il était puissant, il les emprisonnait sans haine. Il jugeait les hommes avec une rare pénétration, mais il tirait son propre jugement du jugement que la vie avait déjà prononcé sur eux. Avant d'accorder sa confiance à quelqu'un, il demandait : « Est-il heureux? » Ce n'était point de sa part une aveugle soumission aux chances du sort : pour lui, être heureux signifiait avoir l'esprit qui prépare la fortune et le caractère qui la maîtrise. Un de ses plus spirituels antagonistes, La Rochefoucauld, a dit de lui : « Qu'il avait plus de hardiesse dans le cœur que dans l'esprit, au contraire du cardinal de Richelieu, qui avait l'esprit hardi et le cœur timide. » Si le cardinal de Richelieu était tombé du pouvoir, il n'y serait pas remonté, tandis que Mazarin, deux fois fugitif, gouverna du lieu de son exil, et vint mourir dans le souverain commandement et dans l'extrême grandeur.

MIGNET (1796).

Le Poète des Humbles

Dans un récent article de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Doumic marquait excellemment les traits originaux de François Coppée, le poète des banalités de la vie populaire. Nous détachons quelques pages de ce délicat portrait.

*
* *

Coppée a compris l'urgence d'échapper à ces langueurs morbides de la prime jeunesse. Donc, il va sortir de lui, prendre les sujets de ses vers dans les épisodes de vie dont il a été le témoin, dans les tableaux qui ont frappé ses yeux. Mais il n'a rien vu, ce petit bourgeois de Paris, que de médiocres existences bourgeoises, traversées de drames obscurs, et les seules images que sa mémoire lui suggère, ce sont des coins de Paris et de banlieue. Telle est donc l'étoffe dont il fera ses vers nouveaux. Et il se trouve que cette poésie à laquelle il est amené par une sorte de nécessité, est celle même qui, depuis trente ans, s'essayait à naître, et vers laquelle tendait le mouvement général de la littérature.

Le Sainte-Beuve des *Pensées d'août* avait conçu très nettement l'idée de cette poésie intime et familière. Il avait mis en scène son Mazère qui tenait, « comme on dit, un cabinet d'affaires », son Doudun qui soigne une vieille mère infirme, et son M. Jean, maître d'école, qui devait être tout uniquement un Jocelyn, moins lyrique et moins romanesque que l'autre. Seulement, ce merveilleux prosateur était dépourvu, au degré que l'on sait, des ressources de l'expression poétique : en vers, il aboutissait immanquablement à la platitude et à l'ennui. Victor Hugo avait donné les *Pauvres gens* ; mais c'est à juste titre que cette pièce figure dans la *Légende des siècles* : orchestrée par la grande voix de la mer et symbolisant l'immense bonté du peuple, elle est un fragment d'épopée. Il restait à trouver, pour des épisodes de la vie des simples, une manière moins grandiloquente. La poésie s'y acheminait, de si loin que ce fût, depuis que, vers le milieu du siècle, elle avait renoncé aux effusions lyriques pour y préférer des genres moins personnels. On peut trouver que les *Poèmes antiques* et la *Légende des*

siècles sont à une énorme distance des *Humbles* ; mais la littérature commence toujours par aller chercher très loin ses modèles, avant de s'aviser qu'il y en a tout près de nous, et à portée de la main. C'est la nature des tropiques et ce sont des savanes américaines qu'on décrit avant de savoir peindre les campagnes de France. Le roman historique précède le roman d'observation et il le rend possible : Walter Scott est le maître de Balzac. Le drame historique cède peu à peu la place à la comédie de mœurs. De même ici la poésie impersonnelle et narrative avait débuté par évoquer les âges disparus : elle allait maintenant du récit à cadre antique passer au récit à sujet moderne. Enfin, pendant les dernières années du second Empire, le réalisme envahit tous les genres, et il est à la veille de devenir le naturalisme. On a cette superstition de la modernité dont les Goncourt avaient fait un dogme. On limite aux fortifications de Paris les frontières de la littérature. On donne au peuple droit de cité littéraire ; Eugène Manuel fait représenter les *Ouvriers*, Zola rêve de Coupeau, et Daudet de ses Delobelle et de ses Joyeuse. C'est dans cette ambiance littéraire, dans cette période aux limites forcément un peu incertaines que Coppée donne les *Poèmes modernes*, la *Grève des forgerons*, les *Humbles*, les *Contes en vers*. D'autres avaient pu s'essayer à ce genre avant lui ; mais il est le premier à en avoir découvert toutes les ressources, et il se l'est approprié en le portant à sa perfection.

L'idée première de cette sorte de poésie est parfaitement juste. Il est vrai que notre littérature a été longtemps trop aristocratique : trop de grands seigneurs, trop de gens riches, trop d'écrivains et d'artistes. Pourquoi la souffrance des petites gens n'aurait-elle pas elle aussi le droit de s'exprimer ? Mais on voit aussi bien quel est l'écueil. Ce n'est pas sans motif que la poésie, le théâtre, le roman nous ont de préférence entretenus des misères auxquelles sont en proie les privilégiés de ce monde. De grandes catastrophes, un décor somptueux nous garantissent contre la banalité, le terre à terre et la niaiserie. Mais allez donc prendre pour héroïne la nourrice dont l'enfant meurt au pays, pendant qu'elle allaite le nourrisson d'une Parisienne, ou encore le petit épicier qui, tandis qu'il casse son sucre méthodiquement, songe aux ennuis de son triste ménage ! Aussi est-il intéressant de voir par quelle réunion de mérites Coppée a su triompher des difficultés inhérentes au genre.

D'abord, ses modestes héros, il les aime. Il a ce don de sympathie qui a fait si cruellement défaut à nos romanciers naturalistes. Ceux-ci, — le seul Daudet excepté, — ne nous présentaient leurs personnages que pour nous en exhiber la laideur et nous en inspirer l'horreur. Lui, au contraire, il a vu de tout près ces petites gens ; il a côtoyé leur existence, il l'a presque partagée ; et tant d'épreuves que chaque jour ramène pour les déshérités ont éveillé la pitié dans son âme douce et bonne. Coppée a compris que le réalisme doit être à base de tendresse — grande nouveauté en son temps ! — ou plutôt il n'a pas eu besoin de le comprendre, et ç'a été moins une idée de son esprit qu'un instinct de son cœur. Ensuite, et par une conséquence naturelle, il a su donner à ses personnages une sorte de grandeur qui n'est ni factice ni déclamatoire. Notez que ces humbles sont tous des résignés. Ils ne maudissent pas la destinée. Ils acceptent ce qui est. Ce fils, qui, pour rester auprès de sa mère, s'est confiné dans un petit emploi et qui, maintenant solitaire, achève de végéter comme un vieil enfant, ne songe même pas qu'il eût pu choisir un autre sort. Cette fiancée d'un marin disparu depuis des années et qui ne reviendra plus, n'imagine pas que la mort même de l'absent ait pu la libérer et qu'elle ait à refaire sa vie. Cette femme, séparée d'un mari brutal, subit son étrange veu-

vage sans arrière-pensée. Ah ! ceux-là ignorent le droit au bonheur. S'ils souffrent, leurs douleurs sont muettes. Par là, ils nous font honte, à nous autres que révolte un caprice non satisfait. Et ils nous suggèrent la vision de cette implacable destinée qui, depuis le temps des anciens, a bien pu changer de nom, mais qui n'a pas cessé de peser sur les pauvres hommes.

Ajoutez maintenant les mérites de l'exécution : l'habileté technique, grâce à laquelle le poète peut hasarder ce vers qui côtoie la prose sans y tomber sinon lorsque son ironie veut s'y amuser; — l'art du récit. Coppée possède essentiellement le tour d'esprit du conteur. Il a écrit des récits épiques qui ne valent ni par le souffle, ni par l'originalité de la pensée ou de la puissance de l'évocation, mais qui se font lire parce qu'ils portent en eux la vertu propre à une narration bien conduite. Il a donné d'innombrables contes en prose parmi lesquels il en est d'émouvants, d'attendrissants et de gracieux. Chacune des pièces de Coppée est un raccourci de drame, où tous les traits essentiels sont réunis, où l'émotion va sans cesse en grandissant. Faut-il rappeler tant de morceaux populaires, depuis la *Grève des forgerons* et la *Lettre d'un mobile breton* jusqu'à la *Marchande de journaux* et à l'*Enfant de la balle ?* — Le pittoresque du décor, c'est le wagon puant qui emmène la nourrice, la boutique du petit épicier, le café-concert où le « fils » a trouvé une place de musicien, la maison du faubourg, près des champs, où se sont retirés les petits bourgeois. Pauvres décors ! direz-vous. Mais il est une sorte de pittoresque qui vaut par la précision et la minutie du détail. Coppée y excelle.

Il en arrivera à poursuivre uniquement ces effets de pittoresque. Il composera de menus chefs-d'œuvre avec de simples croquis, des « études » de peintre. Plus de récit, plus de drame, mais une simple notation. Ici encore on peut dire que Coppée reste fidèle à la poésie des humbles. Car les aspects qu'il choisit semblent les moins propres à tenter la verve du coloriste. On dirait qu'il a fait dessein de rechercher les spectacles réputés pour leur laideur. Ce sont, dans *Promenades et intérieurs*, les cabarets de banlieue avec leurs buveurs attablés sous la treille, les couples de pioupious qui se promènent par les champs, la foule qui s'en retourne dans le noir après les dernières fusées du feu d'artifice, le bal en plein vent des quartiers lointains, les noces du samedi, ou encore le pêcheur à la ligne sur les bords de la Seine, le printemps au Jardin des Plantes, la tristesse du champ de foire désert. Mêmes esquisses dans le *Cahier rouge* : une rue de village en juillet, un bourgeois en manches de chemise poussant la petite voiture où dorment deux bébés, le cheval de renfort dans un faubourg attendant qu'on l'attelle en flèche, les régates à Joinville, une gaieté de cimetière, le bateau-mouche, neuf heures dans la rue le soir, la noce montée sur les chevaux de bois, etc. Chacun de ces tableautins est achevé et vaut un tableau, comme un sonnet vaut un poème. La raison de cette réussite n'est pas mystérieuse : la même sympathie a permis au peintre de voir les choses, comme elle a conduit le poète à comprendre les gens.

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine.
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine ;
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique...

Car il a d'intimes souvenirs dans ce Paris des petits : il n'en a pas dans le Paris de luxe à l'usage des étrangers. Cette tendresse pour les coins familiers, ce soin amoureux à en reproduire l'exacte ressemblance, c'est aussi bien ce qui explique l'art des petits maîtres hollandais. Coppée est de la famille, et il mérite une estime de la même qualité.

Telle est sa place dans l'histoire de la poésie contemporaine. Si nous avons, dans ces quelques pages, passé sous si-

lence une partie considérable de ses écrits : romans et nouvelles en prose, grands drames dans la manière romantique, pièces de circonstance, ce n'est pas que nous eussions été embarrassé d'y signaler de réelles beautés. A tout le moins, cette variété de production atteste chez l'auteur une rare souplesse de talent. Mais pour l'histoire littéraire un écrivain n'existe qu'autant qu'il a apporté une note nouvelle et qui, sans lui, aurait manqué. En même temps que Sully-Prudhomme explorait la vie intérieure, François Coppée promenait sur les spectacles du Paris populaire et bourgeois son regard de badaud tour à tour amusé et ému. L'un et l'autre, ils ont ainsi réalisé une œuvre qui, après eux, ne sera plus à refaire : ils se sont conquis un domaine qui est bien à eux et ils en ont fait don à notre poésie.

R. Doumic.

Congrès de la Presse périodique

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le **IVe Congrès de la Presse Périodique Belge** se tiendra à Namur, les 6, 7 et 8 septembre prochain.

Les Congressistes seront reçus officiellement par l'Administration communale ; les séances de travail se tiendront au Kursaal.

De nombreuses fêtes, dont le programme sera arrêté incessamment, seront données en l'honneur des membres de ce Congrès, qui s'annonce comme devant être très brillant.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Bibliographia economica universalis. 1906. Un vol. in-8° de 180 pages. Bruxelles, 1907, Institut international de bibliographie. Prix : 6 fr.

Ce volume, contenant la 5e année de la publication, est la somme des fascicules parus en 1906; toutes les fiches insérées au cours de l'année y reparaissent à leur ordre normal alphabétique, sous la rubrique bibliographique qui leur est propre. Cette précieuse contribution à la *Bibliographia universalis* est et restera très appréciée de tous les hommes d'études.

Bidegain (Jean). — *Magistrature et justice maçonnique*. Un vol. in-16 de 264 pages. Paris, 1907, Librairie des Saints-Pères. Prix : 3 fr. 50.

M. Jean Bidegain poursuit sans défaillance sa courageuse campagne contre la Maçonnerie. Il était utile de dénoncer au public les agissements ténébreux de toute une catégorie de magistrats français, inféodés aux Loges, y prenant le mot d'ordre, n'obéissant qu'à leurs injonctions, plats valets en un mot d'une horde d'individus sans morale et sans honneur. C'est à ce but que répond le présent ouvrage ; l'auteur l'a solidement étayé de documents irréfutables, pris aux sources mêmes. La France sait maintenant comment et par qui la justice lui est distribuée.

Burnichon (Joseph). — *Un Jésuite : Amédée de Damas*. Un vol. in-12 de VIII-376 pages. Paris, 1908, Poussielgue. Prix : 5 fr.

Voici la vie d'un jésuite d'esprit et de cœur, fils de vieille race, descendant authentique des croisés. Il a des chevaliers d'autrefois la religion de l'honneur et le mépris de la bassesse. Ame toute de franchise, de droiture et de dévouement, Amédée de Damas mérite de prendre place dans la galerie des grandes figures du catholicisme. Aux chrétiens timides, impressionnés peut-être par la caricature odieuse que de perfides sectaires ont faite du jésuite, et de l'injure qu'ils veulent représenter par ce mot, il faut donner ce livre et leur dire : Tenez, lisez, voilà ce que c'est qu'un jésuite.

Chapoutot (Henri). — *Villiers de l'Isle-Adam*. Un vol. in-18 de XVIII-244 pages. Paris, 1908, Delesalle. Prix : 3 fr. 50.

Au moment où l'on parle d'élever une statue à Villiers de l'Isle-Adam, et où un opéra est tiré d'Axel, ce volume vient à son heure. En effet, depuis la mort en 1889 de l'écrivain que ses amis avaient surnommé Villiers le Magnifique, beaucoup d'articles ont été écrits sur son œuvre ; aucun volume n'avait encore été consacré à l'étude intégrale de ses idées et de sa philosophie. Laissant volontairement de côté la biographie de Villiers, M. Chapoutot n'étudie que l'écrivain et le philosophe ; ce ne sont donc pas des anecdotes que l'on

trouvera dans ce volume, mais les personnages mêmes des contes, des romans, des drames de Villiers de l'Isle-Adam, ces êtres «atteints d'âme» qui puisent dans leur propre esprit des joies délicieuses et savent se ménager une existence toute d'intelligence et de pensée.

CHENAL (André). — *Fables express.* In-12 de 4 pages. Orléans, 1907, Imprimerie Jeanne-d'Arc. Prix : 0 fr. 30.

— — *L'agent sauveteur.* Id. ; ibid. Prix : 0 fr. 30.

— — *Les cloches du village.* Id. ; ibid. Prix : 0 fr. 30.

Ces trois œuvrettes font partie d'une série de chansons et monologues écrits par l'auteur dans un but à la fois moral et récréatif. Nous les signalons volontiers aux directeurs de cercles et patronages.

CLERJOT (Maurice). — *Essai de philosophie instrumentale.* Un vol. in-16 de X-416 pages. Paris, 1907, chez l'auteur. Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Clerjot vient de consacrer à la philosophie instrumentale un ouvrage assez curieux, où il traite exclusivement de l'art du violon. Une première partie s'occupe de la technique de cet instrument, de ses méthodes d'enseignement et de son esthétique spéciale ; la seconde partie étudie la sonorité du violon et l'expression artistique qui lui est propre. Enfin une troisième partie est réservée à la littérature instrumentale.

Nous attirons particulièrement l'attention sur les pages où l'auteur parle du professorat ; tous ceux qui sont appelés à dispenser l'enseignement du violon y trouveront d'intéressants aperçus dont ils profiteront utilement.

COLESCO (L.). — *Progrès économiques de la Roumanie.* Un vol. gr. in-8° de 112 pages. Bucarest, 1907, Göbl. Prix : 5 fr.

Parmi les principautés balkaniques, la Roumanie attire surtout l'attention du monde diplomatique par l'avenir considérable que semblent lui réserver les événements. Il est donc extrêmement intéressant de suivre de très près les progrès qu'elle réalise dans les divers domaines de l'activité humaine. Sous ce rapport, on peut affirmer que les quarante années de règne de S. M. Carol Ier ont été glorieusement fécondes ; pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le curieux travail récemment édité par le Dr Colesco, l'éminent chef du service de la statistique générale. A l'aide des documents officiels, il a reconstitué, pour la première année de chaque groupe décennaire, depuis 1866, ainsi que pour la dernière du dernier groupe, les progrès réalisés dans les divers domaines économiques. Ces résultats sont exprimés d'abord numériquement, puis sont transformés en graphiques d'une figuration facile à saisir et d'une grande force démonstrative. Ce travail mérite toutes les félicitations : l'auteur, en le livrant au grand public, contribuera à faire connaître par toute l'Europe la marche évolutive de sa patrie, appelée, nous le rappelons volontiers, à un brillant avenir.

DELESALLE (Paul). — *La Confédération générale du travail.* In-16 de 32 pages. Paris, 1907, Delesalle. Prix : 0 fr. 25.

De droite et de gauche, nombre de choses inexactes ont été dites et écrites sur le fonctionnement de la C. G. T. Il a paru nécessaire à un militant de l'organisation ouvrière de remettre les choses au point par un exposé de ce qu'est exactement la Confédération.

Après un court aperçu historique, l'auteur examine les statuts de la Confédération en mettant en valeur ses principaux articles, et en montrant le fonctionnement interne des comités. C'est ensuite un exposé de la tactique, des moyens et enfin du but qui est poursuivi par le grand organisme qu'a su se donner le prolétariat groupé dans ses syndicats.

DEROYRE (Paul). — *Leçon de chimie.* In-16 de 8 pages. Paris, 1907. Bricon. Prix : 0 fr. 25.

— — *Le loup et l'agneau.* In-16 de 8 pages. Paris, 1907, Bricon. Prix : 0 fr. 25.

— — *Un produit merveilleux.* In-16 de 8 pages. Paris, 1907, Bricon. Prix : 0 fr. 25.

Que l'on appelle ces piécettes monologue scientifico-fantaisiste, bafouillage comique ou boniment de camelot, il nous paraît que l'esprit y est trop tiré par les cheveux pour pouvoir en constituer un délassement populaire. Constatons la bonne volonté de l'auteur, mais avouons que le résultat est plutôt maigre.

DESSIAUX (E.). — *Aux jeunes du XXe siècle.* Un vol. in-12 de VIII-184 pages. Nevers, 1907, Cloix. Prix : 2 fr.

M. l'abbé Dessiaux, doyen de Saint-Amand (Nièvre), s'adresse particulièrement aux jeunes gens, dans ce paquet de lettres religieuses et philosophiques ; il a compris qu'en ce siècle de vie intense, il est démodé d'entourer les vérités fondamentales de longues et indigestes péri-

phrases. « Court et bon », telle semble être la devise qui a inspiré ces lettres, dans lesquelles l'écrivain a quintessencié tout ce qu'un jeune homme sérieux doit savoir et observer dans la vie. La vie ! ah ! certes, elle est dure de nos jours, et seuls les caractères fortement trempés parviennent à y tenir une place. M. Dessiaux aura contribué, pour une large part, à rendre à notre jeunesse l'énergie morale qui l'abandonne de plus en plus ; ses lettres sont un code de vie chrétienne clair, concis, complet : puissent-elles être lues avec profit par de nombreux lecteurs.

DHANYS (Marcel). — *Les perplexités d'Hélène Tis.* Un vol. in-16 de 274 pages. Paris, 1907, Sageret. Prix : 3 fr. 50.

Marcel Dhanys, qui nous a donné sur le grand siècle des romans si alertes et si documentés, nous introduit, par les *Perplexités d'Hélène Tis*, dans les lycées de jeunes filles. Ce livre, intéressant par la précision des choses vues, sera lu par tous ceux qu'intéresse le problème si complexe de l'éducation des jeunes filles. Disons toutefois qu'il n'est question ici que de morale laïque ; l'élément religieux n'entre pour rien dans les idées de l'auteur.

D'HAZON (Jane). — *Le chat.* Un vol. in-8° de 266 pages. Bourges, 1906, Tardy-Pigelet. Prix : 4 fr.

Le chat, son rôle, sa légende : voilà certes de quoi tenter une plume aussi bien taillée que celle de Mme Jane d'Hazon. Le chat n'est pas, comme le chien ou le cheval, un serviteur fidèle, c'est plutôt un ami, d'inconstante humeur, soit, mais toujours si gracieux qu'il lui est beaucoup pardonné.

Ce n'est pas un traité d'histoire naturelle que nous offre l'auteur, encore moins une compilation d'anecdotes. Non ; c'est l'histoire du chat depuis les origines, le rappel des jours de gloire qui en firent un demi-dieu, l'étude de son rôle parmi nous ; c'est encore sa légende, et aussi la place qu'il a occupée dans les arts : car il y a des peintres de chats, il y a des expositions de chats, et la souplesse féline a trop d'admirateurs pour que le point de vue artistique puisse passer inaperçu. Le volume est complété par une série de contes, légendes et poésies qui ont pour héros notre ami aux belles fourrures ; cinq magnifiques planches de l'auteur ajoutent leur charme à ce volume déjà si attrayant.

D'HULST (Mgr). — *Nouveaux mélanges oratoires.* T.VI. Un vol. in-12 de VIII-564 pages. Paris, 1907, Poussielgue. Prix : 4 fr.

C'est le privilège des hommes de première valeur de se révéler dans toutes leurs œuvres et d'y laisser la marque de leur personnalité. Toujours la pensée de Mgr d'Hulst, dans ses sermons, dans ses discours, jusque dans ses plus familières allocutions, est originale, supérieure, profonde. Rien donc de ce philosophe et de ce penseur, que l'on a si justement nommé « l'un des prêtres les plus éminents de l'Église », ne doit demeurer dans l'ombre. Voici un nouveau volume aussi solide et lumineux que ses devanciers. Il sera goûté des admirateurs de l'illustre conférencier de Notre-Dame, qui, on le sait, ne voulut jamais conquérir les âmes à Dieu par l'émotion, cet habile artifice oratoire, mais par la force de la raison ; aussi ses livres ont toujours un puissant intérêt.

France avant tout ! In-18 de 46 pages. Orléans, 1907, Imprimerie Jeanne-d'Arc. Prix : 1 fr.

Drame patriotique, en trois actes, qui convient parfaitement à nos maisons d'éducation, aux cercles, patronages, etc. La scène se passe en 1870, dans les Vosges ; l'auteur nous fait revivre un de ces épisodes tragiques où la trahison se rencontre à côté du plus héroïque dévouement. Grande leçon de choses qu'il est bon de rappeler de temps en temps à notre jeunesse turbulente.

GRENIER (A.-S.). — *Nos députés.* Un vol. in-32 de XXX-616 pages. Paris, 1908, Theuveny. Prix : 2 fr.

GRENIER (A.-S.). — *Nos sénateurs.* Un vol. in-32 de XXIV-554 pages. Paris, 1908, Theuveny. Prix : 2 fr.

Ces deux volumes nous donnent la physionomie complète de la 9me législature (1906-1910) : biographies et portraits des députés et sénateurs composant le parlement français. De nombreux documents parlementaires et législatifs complètent cette galerie en miniature.

GROPPALI (A.). — *Filosofia del diritto.* Un vol. in-32 de XII-378 pages. Milan, 1906, Hoepli. Prix : 3 fr.

L'ouvrage se divise en cinq parties : objet, fonctions et méthodes de la philosophie du droit ; — classification des principaux systèmes juridiques ; — notions philosophiques du droit ; — formation du droit ; — le droit en formation.

Comme on le voit, cette étude est complète et sera utilement consultée par les juristes.

GROS (Raymond) et BOURNAND (François). — *L'oncle Sam chez lui.* Un vol. in-16 de 278 pages. Paris, 1907, Michaud. Prix : 3 fr. 50.

Les auteurs sont deux journalistes, dont l'un habite depuis de longues années les Etats-Unis. Ainsi qu'ils nous le disent dans leur avant-propos, ce travail est un livre de bonne foi, dans lequel ils ont voulu faire connaître un grand peuple, avec ses vertus, ses vices, ses beautés et ses laideurs, mais en cherchant surtout à montrer la grandeur de son idéal fait d'énergie et de travail. La couverture même du volume nous explique cet idéal : on y voit un oncle Sam, fumant placidement son cigare, et appuyé sur un bâtiment de 22 étages. On trouverait difficilement une allégorie mieux appropriée.

GUÉZENNEC (François). — *Cours pratique de japonais.* Fascicule I. Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1907, Boyveau et Chevillet. Prix : 2 fr. 50.

M. Guézennec a occupé de hautes situations dans le monde des orientalistes ; son *Cours de japonais* se présente donc au public revêtu d'une autorité sérieuse et solidement établie. Le premier fascicule contient les syllabaires kata-kana, hira-kana, la théorie des sons simples et des sons composés, et les leçons élémentaires de grammaire. Un chapitre est réservé aux caractères chinois et à leur prononciation.

L'auteur, selon qu'il s'en explique lui-même dans sa préface, n'a pas voulu écrire une grammaire, mais simplement un livre pratique permettant de se pénétrer peu à peu des tournures spéciales d'une langue aussi différente de la nôtre. Son innovation paraît appelée à un réel succès.

HAMONNET (Pierre). — *Les notions d'impression.* Un vol. in-8° de 150 pages. Nantes, 1907, Imprimerie moderne. Prix :

L'ouvrage de M. Hamonnet est arrivé à sa troisième édition, et tout fait prévoir que l'auteur ne s'arrêtera pas en aussi bonne route. C'est un manuel du conducteur typographique dont les qualités se résumeront en trois mots : format facile, exposé clair et concis, absence de toute donnée théorique et mécanique trop savante. L'auteur est homme de métier, on le sent, aussi sa rédaction est-elle d'une netteté bien propre à lui assurer la confiance d'une nombreuse clientèle : car il n'est pas de conducteur qui ne se hâte d'acheter l'ouvrage, s'il ne le possède déjà.

HARMEL (Léon). — *La démocratie dans l'usine.* In-16 de 30 pages. Reims, 1907, Imprimerie coopérative.

Très intéressante brochure, dans laquelle un maître de la sociologie, M. Léon Harmel, solutionne un des problèmes les plus épineux de la question du travail : l'arbitrage amical entre patrons et ouvriers. Grand industriel, l'auteur a pu juger, par une pratique journalière, de l'importance du conseil d'usine, et il expose avec clarté l'économie du système conciliateur qu'il a instauré dans ses vastes usines.

LE ROY-VILLARS (Ch.). — *Yvonnik.* In-16 de 92 pages. Paris, 1907, Bricon. Prix : 1 fr. 50.

Ce drame en trois actes est un épisode de la Chouannerie. Bien écrit, ne nécessitant qu'une mise en scène peu coûteuse, il convient très bien pour les collèges, les cercles ouvriers, les patronages, auxquels nous le recommandons vivement : il y fera entendre une note d'ardent patriotisme, bien utile en ces temps d'internationalisme à outrance.

LINTELO (Jules). — *La communion fréquente et quotidienne.* Un vol. in-32 de 52 pages. Tournai, 1906, Casterman. Prix : 0 fr. 15.

Ce petit livret, à courts paragraphes détachés, bien à la portée des enfants, leur indique tour à tour, sans ordre apparent, les motifs qu'ils ont de communier souvent, et la manière de le bien faire. L'auteur résout les principales objections des petits et des grands.

LOTH (J.). — *Notices sur l'ancienne noblesse française.* Un vol. in-12 de 116 pages. Paris, 1908, Picard. Prix : 2 fr.

Quoi qu'en disent nos bons socialistes, niveleurs attitrés des sociétés humaines, il y a toujours eu, il y aura toujours de par le monde une supériorité dûe soit à la naissance, soit à l'intelligence, soit à la situation, soit aux services rendus. Chose curieuse, le socialisme lui-même nous en fournit une preuve convaincante, par le conflit qui, en ce moment même, menace d'éclater entre les intellectuels et les manuels, ceux-ci faisant grise mine à la suprématie de ceux-là.

La noblesse française, celle du moins dont s'occupe Mgr Loth, a ses racines dans les hauts faits des fondateurs de la monarchie, et elle se plaît à remonter jusqu'aux croisades. Il était intéressant de continuer et de compléter le travail entrepris sous Louis-Philippe en 1839, et de livrer

au public les résultats, aussi complets que possible, d'une enquête consciencieuse. L'auteur, en publiant cet ouvrage, a voulu surtout rappeler aux vieilles familles françaises leurs devoirs présents ; noblesse oblige, dit le vieil adage : c'est surtout au temps présent que l'aristocratie doit avoir pleinement conscience de ce que la patrie attend d'elle.

NEERA. — *Les idées d'une femme sur le féminisme.* Un vol. in-16 de XXXVIII-224 pages. Paris, 1908, Giard et Brière. Prix : 3 fr.

Voici un livre qui jette sur la question du féminisme un jour nouveau. Non pas qu'il ne se soit trouvé déjà des publicistes pour démasquer une « doctrine » dont l'impudicité est le fond, mais cette fois c'est *une femme* qui dit son fait au féminisme.

Mme Neera se délasse des romans qui ont popularisé son nom dans le monde entier par des travaux de philosophie pratique, où elle expose avec enjouement dans le ton une morale sévère par les principes. Hier *Le livre de mon fils*, aujourd'hui *Les idées d'une femme sur le féminisme.*

On aime les romans de Neera pour les qualités toutes viriles de composition qu'ils attestent et pour la finesse féminine des nuances psychologiques. On aimera *Les idées d'une femme* pour la vigueur des déductions, la variété des aperçus et la sûreté d'une information moins acquise d'ailleurs qu'intuitive. Mais la sociologie est encore une science si neuve que peut-être l'érudition y est un guide moins précieux que le jugement clair et droit de la conscience éclairée par le spiritualisme et vivifiée par l'expérience du cœur humain.

PATAKY (Guillaume). — *Les lois sur les brevets d'inventions et marques de fabrique des principaux pays.* Un vol. in-12 de XXVIII-524 pages. Paris, 1907, Dujarric. Prix : 5 fr.

Après quelques notes générales, l'auteur rassemble tout ce qui a trait aux brevets d'invention et marques de fabrique sous trois chapitres : législation française, législation internationale, législation étrangère. Une étude spéciale est consacrée à la jurisprudence admise sur ces questions dans l'empire allemand.

Nous n'avions jusqu'ici sur la législation comparée en matière de propriété industrielle, que les bulletins du Bureau international de Berne. L'auteur a bien fait de préciser cette législation et de nous en présenter un tableau comparatif : son travail sera utile à tous les industriels.

Quel que soit le devoir ! In-18 de 46 pages. Orléans, 1907, Imprimerie Jeanne-d'Arc. Prix : 1 fr.

Piécette en trois actes, écrite spécialement pour œuvres de jeunes filles. A recommander pour les leçons de haute morale qu'elle contient.

RENAULT (J.). — *Comment préparer les enfants au respect des questions sexuelles.* In-12 de 28 pages. Namur, 1908, Godenne. Prix : 0 fr. 50.

Voici une brochure que tous les parents et les éducateurs devraient lire et méditer : elle traite d'un sujet grave et troublant dont l'importance est reconnue par tous. L'auteur qui, dans son excellent ouvrage sur l'*Education de la pureté*, a magistralement étudié cette question délicate, a voulu, dans la présente brochure, préciser davantage sa pensée et mettre en relief certaines idées qui, mal interprétées, dénatureraient complètement le système d'éducation qu'il préconise.

Cette brochure sera précieuse aux parents. M. Renault a consciencieusement creusé le problème dont il offre au public une solution sage et pratique. Il a la plume alerte et bien française : il serait difficile, nous semble-t-il, d'écrire plus délicatement sur une question si délicate. Nous signalons donc son œuvre à la sérieuse attention des parents et des éducateurs.

VIATOR. — *Les coins pittoresques.* Un vol. in-16 de 158 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 1 fr. 50.

Tout le monde voyage aujourd'hui, et il n'est guère de collégien surtout qui ne rêve, le long de l'année scolaire, des pays inconnus qu'il visitera pendant les vacances. Ce nouveau volume de la « Petite Bibliothèque » sera donc le bienvenu. Tous ces *Coins pittoresques*, pris un peu partout dans ce beau et riche pays qu'est la France, rappelleront de doux souvenirs à ceux qui les connaissent et encourageront les autres à les visiter. Et la lecture de ce petit livre, où on a tenu à prodiguer les belles gravures, donnera aussi l'illusion du voyage à ceux pour qui tout déplacement est difficile.

Septième année. — N° 3 10 Septembre 1908

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : La bonne scie (Pierre l'Ermite). — Petit nid, *poésie* (dom Fourier Bonnard). — La musique populaire grecque, *suite* (M. Emmanuel). — Pages oubliées : Rondeau, *poésie* (Maître Adam). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Romanos le Mélode (L. Guillaume). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Revue des revues.

LA BONNE SCIE...

C'est quelquefois bon de donner aux loups leur peau de loup...
BEAUMARCHAIS.

Mon Dieu, oui... c'était son petit cousin !...

Pas mal, l'enfant !... Les yeux bleus, les cheveux châtains, le front uni, le nez droit, le menton ordinaire ; il était bachelier comme tout le monde, s'était frotté par genre à l'Institut Pasteur, savait, à la rigueur, démonter une auto, à condition que le chauffeur ne soit pas trop loin....

Signe particulier : avait perdu la foi.

***

Signe particulier !!... me direz-vous.

Je comprends... Mais il l'avait perdue, sa foi, d'une façon « offensive ».

Où?... quand?... comment?.. Ça, c'était son affaire.

Mais l'affaire des autres, c'étaient les perpétuels coups de patte que Monsieur distribuait à ceux qui n'avaient pas eu son infortune.

Il faut croire que, comme chez l'invalide à la jambe de bois, l'ablation restait douloureuse, car le cousin Max ne pouvait pas même soupçonner la moindre manifestation de vie religieuse, sans immédiatement y accrocher sa petite moquerie...

C'était plus fort que lui...

C'était nécessaire à sa santé, comme à la poule de faire son œuf.

— Marcelle... vous avez l'air fatigué !

— Et pour cause... J'arrive du patronage; toutes mes amies sont en vacances.. nous sommes juste deux pour cent cinquante enfants.

— Vous vous surmenez !

— Venez m'aider !

— Pas de danger !... D'abord, je n'ai pas la foi.

— Quelle plaisanterie !...

— Pas du tout, ma cousine.

— Vous croyez bien en Dieu ?...

— Je ne crois plus en Dieu...

— Athée alors ?...

— Tout ce qu'il y a de plus athée.

— Et vous avouez cela ?...

— Je n'avoue pas !... je m'en flatte... je m'en pare... comme vous, d'être chrétienne...

— C'est sérieux ?

— Très sérieux ! je monte avec mon époque, dans l'automobile de la science ! Vous, vous traînez encore dans le vieux char mérovingien du christianisme..... Vous êtes un fossile...

— Merci !... on n'est pas plus gracieux !

— Ne vous fâchez pas, ma petite cousine !... Je distingue... distinguo !

— Inutile...

— En plein siècle de dirigeables... d'aviation, vous ne voudriez pourtant pas que...

— Je ne veux rien du tout...

Et ce fut ainsi tout l'hiver dans sa famille et les relations de sa famille.

Une fois.. deux fois.. trois fois, passe.. Mais la scie, le bateau, le rasoir anticlérical à perpétuité... Non, l'époque aussi était finie !

Avant les dîners, les jeunes filles venaient faire un tour dans la salle à manger pour voir si on ne les avait pas mises à côté de l'athée qui pourtant était un garçon pas mal, les yeux bleus, les cheveux châtains, le front uni, et le nez droit, etc..

***

Or, un soir du mois dernier, comme, incidemment, on avait parlé d'un pélerinage possible à Lourdes pendant les vacances, le petit cousin, énervé peut-être par la chaleur, fut plus rageant, plus hirschant encore que d'habitude. Un mouton en aurait hérissé sa laine.

— Décidément, murmure Marcelle à sa jeune voisine, il a besoin d'une leçon, ce gamin-là !

— Oui, il faudrait trouver une idée....

— J'en ai... presqu'une...

— Moi aussi...

— Dis voir ?...

— Dis la première.... si c'était la même ?...

— Mais alors... un bœuf sur ta langue !...

— Un troupeau de bœufs...

Et, tout bas, dans sa petite trompe d'eustache, Marcelle coula son idée à sa cousine.

Les deux jeunes filles rirent aux éclats.. C'était la même...

***

Cinq jours après, quelle ne fut pas la surprise du petit cousin en trouvant sur la table de sa concierge une superbe carte postale illustrée, représentant les murs crénelés de Carcassonne! L'adresse était étrange.

Monsieur Max Gessieuls,
athée,
75 bis, rue de Galilée, Paris

— ... Je ne connais personne à Carcassonne, fit-il en mettant prestement la carte dans sa poche. Pourvu que la concierge n'ait rien vu !...

Remonté chez lui, il examina l'écriture. Elle ne lui dit rien. Il déchira la carte en petits morceaux, à cause de sa bonne qui était Bretonne.

Le lendemain, ce fut plus grave.

Sur son bureau, à sa Société d'assurances, une autre carte illustrée l'attendait, un austère paysage d'usines avec une rivière noirâtre et inconnue : *la Deule un jour de printemps*. Le poulet venait de Lille ; écriture aussi inconnue que la veille.

Monsieur Max Gessieuls,
athée

Son collègue, assis à côté de lui, l'observait du coin de l'œil. Max en eut conscience.

— Quel est l'imbécile !... cria-t-il.

Le collègue prit l'objet en main :

— Eh oui... votre correspondant aurait bien dû mettre çà sous enveloppe... Si le chef de bureau avait vu cette carte !

— J'étais noté !

— Oui... c'est gênant...

Et, en lui-même, le collègue se dit : « Méfions-nous !.... il doit faire partie d'une Loge, ce gaillard-là !

Le soir, en rentrant, nouvelle carte, de Londres, cette fois, avec un bel « *athée* » perlé à la machine à écrire.

Le lendemain, dimanche, relâche.

Mais la semaine suivante, il en tomba de partout, du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest, de son quartier, de l'étranger. Quelques-unes, ô ironie, représentaient des calvaires bretons, des cathédrales...

Qui pouvait bien lui monter cet aérocar ?

Max regarda dix personnes sous le nez, fit une vingtaine de fois la forte gaffe, et finalement partit à Interlaken pour couper court à tout, et reposer ses anticléricales méninges.

***

Alors, ce devint autre chose.

Il avait demandé, par-ci par-là, plusieurs tuyaux pour son hôtel, afin que son auguste petite personne fût bien poulottée, même en voyage.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en descendant d'omnibus à Interlaken, de trouver un maître d'hôtel plus froid que le glacier de la Jungfrau qui brillait au-dessus de la prairie « réservée aux étrangers. »

... On ne pourrait probablement pas lui donner une chambre... Mais surtout le propriétaire voulait le voir aussitôt.

En effet, le propriétaire arriva... un brave homme, sérieux, positif, né comme tous les hôteliers suisses, avec un petit tablier vert sur le ventre. Il dévisagea carrément son voyageur, et d'un ton de juge d'instruction :

— Vous n'êtes pas russe ?...

— Non !

— Bien vrai ?...

— Je vous affirme !!

— Vous n'avez pas de rapport avec les anarchistes ?...

— Avec des anarchistes ! Non... mais vous ne m'avez pas regardé...

— Si... beaucoup.

— Pas tant d'histoires... je vais dans un autre hôtel !...

— Oh ! si vous voulez !... Mais je vous préviens... ce sera *exactement pareil*... Les règlements du Syndicat nous obligent à nous prévenir les uns les autres...

— Prévenir de quoi !! je n'y comprends rien !...

— J'ai des lettres pour vous, dit brusquement le propriétaire.

Max sursauta.

— Ah... des lettres... alors... oui... je devine...

— Tout de même !...

— Avec « *athée* » dessus !...

— ... A l'encre rouge...

— A l'encre rouge ? répète Max, en se laissant tomber sur sa malle.

— Vous voyez bien !!... En toute franchise, je n'aime pas ce genre de voyageurs... Vous effrayez la clientèle tranquille, les catholiques, les protestants, les juifs... Je n'ai pas mis vos cartes dans le cadre du vestibule, mais je ne suis pas dans le facteur... il peut me devancer. Et alors, c'est la panique dans l'hôtel...

— Monsieur, je vous assure... je suis catholique !...

— N'assurez rien... il n'y a pas de fumée sans feu...

— ... J'ai toute une famille dans les œuvres !...

— On les connaît vos œuvres !...

***

Et quand il fut de nouveau sur l'avenue qui traverse, de bout en bout, la coquette petite ville... tout piteux devant sa malle, devant les touristes qui se hâtaient vers le dîner... devant le paysage grandiose et les glaciers qui devenaient des émeraudes et des topazes géantes sous la royale caresse du soleil couchant, le joli petit Max se croisait les bras avec fureur :

— C'est un comble de comble... c'est à rendre fou le diplodocus. Qui a pu inventer cette bourde que j'étais « athée » ! Si je télégraphiais à Paris pour mon acte de baptême ??

Et il vit, là-bas, de l'autre côté du trottoir, un agent qui l'observait profondément.

PIERRE L'ERMITE.

PETIT NID

Petit nid que l'amour suspend sous la feuillée,
Qui t'a donc façonné si gracieux contour ?
Je t'aime, le matin, quand, à peine éveillée,
Ta famille bégaie un premier hymne au jour ;
Et, quand le soir, couvrant la plaine paresseuse,
Jette sur le sommeil ses voiles frangés d'or,
Aux soupirs de la brise, amoureuse berceuse,
Ta famille s'endort.

Dès que paraît l'aurore avec son char de roses,
Commence sous la branche un concert merveil-
Les accents cadencés des joyeux virtuoses [leux;
En vagues d'harmonie éclatent jusqu'aux cieux ;
Et pendant que le jour, poursuivant sa carrière,
Met aux flancs des coteaux les plus brillants atours,
Les oiseaux, enivrés d'air pur et de lumière,
Chantent, chantent toujours.

Puis, quand le crépuscule, agrandissant les om-
Pare le haut des monts de ses rouges orfrois, [bres,
Un dernier chant plaintif monte des halliers
[sombres
Dont les échos mourants se perdent sous les bois;
Les oiseaux ont rangé leurs petits corps si frêles
Comme les bouquets blancs des branches du jas-
La mère avec amour les couvre de ses ailes : [min;
Petit nid à demain.

DOM FOURIER BONNARD.

La Musique Populaire Grecque

(Suite.)

Avant 1880, les travaux de Bellermann, de Westphal et surtout de Gevaert, avaient révélé que la musique grecque est comme le *compendium* de toutes les échelles dont se servent les peuples de tous les temps et de tous les pays. Celles-ci peuvent se réduire, en effet, à un très petit nombre de types. C'est d'abord l'*échelle diatonique* qui procède par tons et demi-tons successifs (mode dorien) :

MI RÉ UT SI LA SOL FA MI

C'est ensuite l'*échelle chromatique* dont les formes sont multiples, et parmi lesquelles je prendrai pour type celle que les Grecs ont communément pratiquée : MI, UT DIÈZE, UT BÉCARRE, SI, LA, FA DIÈZE, FA BÉCARRE, MI.

Il y a aussi, dans les différentes musiques des divers peuples, des *échelles défectives*, dans lesquelles se produisent des vides, et comme des trous ; ce sont, par exemple, ces échelles pentaphones, dans lesquelles les degrés de la gamme, au lieu d'être 7, sont 5. C'est à une telle gamme que se réduisait l'enharmonique des Grecs (MI, UT, SI, LA, FA, MI) lorsqu'il était exécuté par un ensemble choral.

Enfin il faut citer les *échelles exharmoniques*, constituées par des sons qui ne se trouvent distants ni d'un ton ni d'un demi-ton, mais d'intervalles plus petits, fractions d'intervalles normaux. Ces échelles exharmoniques ne peuvent être réalisées au clavier ; mais si l'on suppose que dans l'échelle : MI, UT, SI, LA, FA, MI, les deux demi-tons sont coupés en deux parties à peu près égales, on aura une idée de ces *diéseis* ou quarts de ton, que les anciens Grecs intercalaient dans leur musique, et qui se retrouvent employés, sous une forme plus ou moins voisine, en différentes échelles musicales, aujourd'hui pratiquées encore.

On ne peut guère imaginer, en examinant les documents musicaux que peuvent fournir les musiques des divers peuples, d'autres espèces d'échelles que celles-là. Les variétés ne manquent pas, mais aux quatre formules des anciens se réduisent les types généraux.

Cependant la tétracorde chromatique des Orientaux modernes paraissait ne point faire partie de la langue musicale grecque antique : (LA, SOL DIÈZE, FA, MI). Il est vrai que Gevaert, par une véritable divination, en avait soupçonné l'usage. Ses prévisions furent justifiées. La découverte du papyrus Rainer en 1892, mais surtout les admirables fouilles de M. Homolle à Delphes en 1893 mirent au jour des monuments qui révélaient l'usage de la quarte chromatique : LA, SOL DIÈZE, FA, MI, chez les Anciens. Ainsi des textes musicaux tout à coup surgirent, qui nous mirent en possession d'une formule de l'art antique passée sous silence par ses théoriciens et qui peut être identifiée avec le chromatique oriental actuel. De sorte que, vous le voyez, l'apparente lacune est comblée maintenant et l'on peut dire, avec plus d'insistance que jamais : la musique antique a tout prévu.

Oui, « tout », malgré les divergences de l'*homophonie* et de la *polyphonie*, de l'art mélodique et de l'art harmonique. Les anciens appelaient HARMONIE chacune de leurs gammes, c'est-à-dire chacune des successions mélodiques qui caractérisaient un *mode*. C'est qu'ils avaient deviné en parties le rapports de coordination *harmonique* qui relient les sons entre eux, et si on se réfère aux calculs de ces admirables pythagoriciens, qui surent calibrer

avec une exactitude parfaite la tierce majeure et la tierce mineure, bases de nos accords, on constate que les germes de l'harmonie moderne sont latents dans la musique grecque. La Renaissance les fera éclore.

Je ne voudrais point, par une déduction trop facile, décréter que les chants populaires grecs modernes sont le simple prolongement de la musique grecque antique, par tradition ininterrompue. En effet, si l'Euterpe des Hellènes semble avoir tout engendré dans sa pensée et dans ses prévisions, elle n'a pas tout créé. Il y a dans l'art grec contemporain, issu de la musique byzantine, laquelle est l'intermédiaire entre l'art antique et l'art moderne, des apports extérieurs qu'il serait bien intéressant de dégager.

J'avoue que je me sens incapable de faire la part de ces influences. Je suis ignorant d'une foule de choses qu'il me faudrait savoir, pour oser prétendre à une opinion, même approchée, sur la question. Mais je serais trop heureux de susciter des travaux parmi les amis de la Grèce, surtout parmi les Grecs eux-mêmes, plus capables que nous, occidentaux, d'approfondir de telles questions. La vigne est grande et les fruits en sont beaux ; il est vrai toutefois que la cueillette est difficile. Les influences à démêler sont très complexes. Qu'il me soit permis d'en signaler une seule. Elle me paraît capitale : celle de la Syrie. Sans parler de saint Grégoire de Nazianze, Asiatique de Cappadoce, qui fut élevé au siège de Constantinople par Théodose, songez que le plus illustre des patriarches de l'Eglise, saint Jean Chrysostome, est un Syriaque, et un Syriaque lettré. Avant son temps, la Syrie avait subi tour à tour la domination égyptienne, assyrienne, hébraïque, macédonienne, arménienne, romaine. Or, l'homme qui pénétrait jusqu'au fond des âmes, l'évêque qui scrutait la conscience de l'impératrice Eudoxie, ce saint aimait dans sa prodigieuse activité à s'occuper de tout. Relativement à l'art musical, il est possible qu'il ait joué, dans l'église orientale, le rôle attribué à saint Grégoire le Grand dans l'église occidentale.

Quant à Jean Damascène, qui a été un réformateur de votre chant ecclésiastique, c'est un Syriaque aussi, né sujet des khalifes Ommiades, à une époque où la Syrie, en sus des influences énumérées plus haut, avait subi la tyrannie persane, à deux reprises. Sur des lettrés syriaques tels que Jean Chrysostome ou Jean Damascène, l'influence de toutes ces musiques « ancestrales » a dû s'exercer, et il est probable que dans l'impulsion donnée par ces personnages à l'art liturgique, quelque chose de leurs habitudes et de leurs souvenirs personnels a passé.

Nous allons, en dehors de toute discussion (je ne voudrais d'ailleurs en instituer aucune en raison de mon incompétence), vous présenter quelques-uns de ces chants modernes si singuliers et si beaux.

Le premier chant est un chant d'amour : « Ma petite Irène » :

Jette de l'eau devant ta porte (Eri), ma petite Irène, pour qu'en passant je glisse (Je t'adore), pour qu'en passant je glisse et tombe... (Je t'adore et meurs d'amour !)

C'est pour ta mère une raison (Eri), ma petite Irène, de m'accueillir dans ta maison. Un seul mot de ta lèvre (Je t'adore) peut apaiser ma fièvre..... Je t'adore et meurs d'amour.

La seconde pièce (XVIe siècle), l'*Amant ensorcelé*, est plus développée :

Oiseaux de la plaine et de Roumélie (ô mon triste sort !). Oiseaux, fermez vos ailes : J'ai à vous parler (ô mon triste sort !). Venez m'écouter. Prenez cette missive qu'il faut porter là-bas à celle que j'adore, pour qu'elle sache enfin quel sort est le mien.

La fille d'une sorcière me tient dans un sortilège comme un prisonnier (ô mon triste sort !). Je suis prisonnier... L'orage et la tempête s'arrêtent à son gré. De même au maléfice il faut que j'obéisse.

Souvent, rempli d'espérance, mon cœur loin d'elle s'élance et je ne peux pas (ô mon triste sort !), je ne peux pas fuir... Quand je me mets en route, il neige, il vente, il pleut... et, dès que je retourne, le ciel est d'azur.

Voici un chant fort curieux en l'honneur du brigand Lyngos, qui ne remonte

pas à plus d'une soixantaine d'années, et qui est à coup sûr la transformation d'un chant plus ancien. Vous savez que les Armatols ou Klephtes étaient des tribus chrétiennes et guerrières de la Grèce, restées indépendantes après l'établissement des Turcs. Elles contribuèrent puissamment à la restauration de l'indépendance, et elles ont conservé dans la mémoire des paysans un prestige merveilleux. Le héros de la chanson dont il s'agit ici est un chef de voleurs qui s'est substitué à de plus anciens et de plus dignes héros, par une supercherie de la muse populaire :

L'avez-vous vu jamais? L'avez-vous rencontré, le brave entre les braves, le chef des brigands, le grand capitaine?

Nous avons vu Lyngos; nous l'avons rencontré dans la maison d'un prêtre.

Et lui versaient à boire, et pour lui chantaient gaiement cinq ou six bergerettes fraîches et belles.

La plus jeune, la plus jolie lui murmurait : « Il faut que tu te maries. Il faut te marier, et t'établir enfin! Que ne prends-tu pour femme une bergère comme moi-même, mon capitaine? »

« Me marier? qui, moi? et m'établir? Jamais! Je ne veux pas pour femme bergère comme toi (bis), *ma bergerette!*

« Car on m'arrêterait, et puis l'on me pendrait sur le seuil de ta porte pour prix de ton amour (bis), *ô bergerette! »*

(A suivre.) M. EMMANUEL.

Pages oubliées

Rondeau

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient comme un paralytique
Entre deux draps, sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment ;
Puis, lis comment on les met en pratique :

Prends-en deux doigts et bien chaud les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique,
Car je te fais le serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

Maître ADAM (1600-1662).

Le Roman du jour

Pierrette amoureuse,
par ANTONIN RESCHAL.

Pierrette amoureuse fait suite à *Pierrette en pension* et à *Pierrette s'amuse* : trois volumes que l'auteur intitule bravement *Trilogie sur l'Eve moderne*. Pas brillante, cette Eve moderne, dont la précoce perversité n'attend même pas la sortie du pensionnat. Le déshabillé des gravures hors texte en dit long sur cette mentalité spéciale que M. Reschal prête, à tort, à la femme moderne ; nous aimons à croire qu'il y a encore des femmes qui se respectent, et que les victimes de l'éthéromanie sont heureusement l'exception.

Un critique, ami de l'auteur, a dit que la littérature de celui-ci est parfumée au trèfle incarnat ; le style n'est pas sans valeur, nous le reconnaissons, mais sa senteur est trop forte et sera surtout agréable à la clientèle des journaux passionnels.

Bon an, mal an,
par HENRI LAVEDAN.

Ce volume n'est pas un roman au sens propre du mot, puisqu'il n'y a aucune connexité entre les nombreuses notes qui le constituent ; c'est simplement la réunion d'articles parus çà et là au cours de 1907, écrits d'un jet sur telles ou telles incidences journalières. Si nous avons classé ici l'ouvrage de cet académicien, c'est que sa facture est tellement vivante, c'est qu'il y a dans ces annotations courantes tant de grâce, tant de charme, qu'on éprouve à les lire cette intensité d'intérêt que l'on ne rencontre que chez les romanciers.

M. Lavedan possède une curieuse qualité d'observation ; certains de ses personnages, tels l'Homme-qui-lit, le Grincheux, et d'autres, font réellement partie de notre vie journalière, nous les connaissons, nous les aimons, nous en souffrons, et leur évocation par une plume alerte et vive nous cause un sentiment de

curiosité qui prête de l'intérêt aux moindres détails de l'ouvrage.

Mémoires d'une vieille fille,
par René Bazin.

M. René Bazin s'est fait une spécialité de nous découvrir la vie des humbles ; on a pu dire de Coppée qu'il fut le «poète des humbles » ; on dira de Bazin qu'il a été l' « écrivain des travailleurs ». Il nous avait fait connaître la vie de province, l'amour des populations campagnardes pour la terre qui les nourrit, les joies et les douleurs du paysan tenace et encore religieux. Les *Mémoires d'une vieille fille* s'étendent plus longuement sur les scènes de la vie populaire, sur les souffrances de la grand'ville.

En une série de contes vécus, cette vieille fille (elle n'a que trente-sept ans !) nous parle de ces misères lamentables qui grouillent au fond des cours humides, de ces dévouements obscurs que l'on rencontre souvent chez les plus pauvres, de ces détresses sans nom devant lesquelles les meilleures volontés s'avouent impuissantes. La note dominante est partout une exquise sentimentalité chrétienne, qui vous prend au cœur et l'étreint d'une délicate émotion. Lisez donc l'histoire de ce vieux père Josuah, qui s'en vient chez les Trappistes vivre un reste de vie chancelante ; lisez le *Conseil du Vendredi-Saint*, qui ramena le bonheur dans une famille divisée ; lisez le *Lit de la mère Moineau*, et dites-moi s'il est possible de trouver un dévouement plus absolu, dites-moi si cette femme du peuple ne fait pas honte aux riches, qui ne vivent que pour jouir. Je pourrais multiplier les citations ; je m'en tiens à celles-ci, parce qu'elles m'ont surtout frappé, et qu'il m'est agréable de rester sous leur douce sensation.

Crapotte,
par Henri Duvernois.

Malgré tout le talent de l'auteur, nous n'oserions le recommander aux jeunes filles, pas même aux jeunes femmes. Crapotte a une compréhension un peu trop spéciale de la vie : elle se donne volontiers à qui paie bien. En somme, elle loue ses services, c'est une servitude comme une autre, mais moins honorable que les autres. Son existence de bâton de chaise est décrite avec charme, mais cela ne suffit pas pour légitimer pareils exemples.

L'armée qui souffre,
par Fernand Médine.

Ce livre est une peinture saisissante des maux dont souffre l'armée française. Comme dans l'*Eternelle Attente*, mais avec plus de force encore, l'auteur nous montre l'attitude des officiers en présence de ces maux contre lesquels ils se sentent impuissants. Les uns s'en vont découragés, d'autres demeurent quand même, s'acharnant à leur labeur obscur, d'autres enfin cèdent à la politique toute puissante et s'avilissent, et le malaise général s'aggrave de ces défections.

Dans un journal écrit au jour le jour, un jeune officier note son détachement progressif d'une carrière qu'il avait embrassée avec l'ardeur et la confiance de ses vingt ans. Plus heureux que ses camarades, il trouve, dans l'amour d'une jeune fille, une consolation aux épreuves que son métier lui fait subir.

Education amoureuse,
par René Maizeroy.

Le titre indique largement le contenu du roman ; ce sont les mœurs de la vie parisienne, élégamment décrites. Mais quelles mœurs !

Miguette de Cante-Cigale,
par Emmanuel Delbousquet.

La collection des « Pays de France » a ouvert ses rangs à ce roman landais, écrit par un auteur que la critique a distingué depuis longtemps. Emule de Mistral, de Vermenouze, d'autres encore, il vient de faire pour les landes ce que ceux-là avaient fait pour la Provence, pour l'Au-

vergne, pour d'autres coins du sol natal. Il possède une connaissance approfondie de ces déserts de bruyères, de ces forêts de pins, de ces étangs saumâtres, encadrant des paysages agrestes, et nourrissant une population frustre et sauvage.

Le parler est nerveux, le sang ardent ; les chants locaux, sous leur âpre musicalité, ont une saveur intense et une fougue qui dépasse parfois les bornes. Au point de vue psychologie, l'ouvrage est parfait ; malheureusement, l'auteur n'a pas réfléchi que certaines expressions, certaines audaces de paroles et d'actes peuvent très bien s'expliquer de la part de rudes campagnards, mais doivent fatalement causer quelque surprise aux jeunes lectrices peu au courant des vieilles coutumes locales. Nous ne pouvons donc permettre ce roman qu'aux lecteurs d'âge mûr.

Fr. Dufour.

Romanos le Mélode

(Suite.)

Les premiers essais des Mélodes furent-ils toujours heureux ? C'est ce qu'il serait difficile de dire, leurs compositions ayant été presque toujours anonymes et s'étant mêlées à la longue, dans les recueils, à celles qui suivirent, sans qu'il soit possible de les distinguer. Ce qu'on sait, c'est que, déjà au cinquième siècle, plusieurs d'entre eux s'étaient rendus célèbres : tels à Constantinople l'orthodoxe Anthimos et Timoldès l'hérétique ; tels encore Marcion, le moine Séta, Auxence, salués comme poètes des *tropaires*. Mais quel qu'ait été le talent de ces premiers chanteurs, un autre s'éleva tout-à-coup qui les surpassa et les éclipsa tous : ce fut Romanos.

Romanos, le *Pyndare du rythme*, comme on l'a appelé, naquit à Émèse sur l'Oronte, en Syrie. En quelle année ? A quelle époque même ? On ne le sait pas au juste. Les *Ménées* ou *Ménologes*, ces recueils liturgiques qui chez les grecs contiennent les parties mobiles des fêtes de N.-S. et des saints, nous disent bien qu'il vécut sous l'empereur Anastase. Mais quel Anastase? Il y en eut deux : l'un qui règnait de 419 à 518, l'autre de 713 à 717. Plusieurs raisons nous inclinent vers le premier, et la principale tient à ce fait, admis de toute la tradition, que les *Cantiques* de Romanos, après deux siècles de popularité inouïe, furent remplacés dans la liturgie orientale, comme nous le verrons plus loin, par les *Canons* des André de Crète, des Cosmas, des Jean Damascène, qui tous précisément vécurent au temps d'Anastase II.

Romanos fit ses études à Béryte, aujourd'hui Beyrouth, qui était alors un centre intellectuel, «l'œil de la Phénicie», comme l'appelle S. Grégoire le Thaumaturge, et qui possédait entre autres institutions une célèbre école de droit. Plus tard, devenu diacre de l'église de cette ville, il se mit à composer des *Cantiques*. La renommée que lui fit son talent ne tarda pas à le conduire à Constantinople, où il prit place parmi le clergé du fameux couvent de Blachernes et mourut plein de gloire, couronné de la double auréole du génie et de la sainteté, après 565, selon les premiers calculs de Krumbacher.

L'Église grecque a placé le poète sur les autels et célèbre sa fête au 1er octobre.

S'il faut en croire les *Ménées*, Romanos avait reçu miraculeusement de la sainte Vierge le don des cantiques sacrés et il avait, quand il mourut, composé près de mille hymnes de ce genre, dont quatre-vingts environ, de 24 strophes au plus, nous ont été conservées.

Parmi les plus remarquables, on cite l'*Hymne de Noël*, qui jusqu'au douzième siècle se chanta chaque année, avec la plus grande pompe, au banquet impérial de la nuit de Noël, le *Dithyrambe pascal*, l'*Hymne sur l'Ascension du Christ*, la *Lutte de Joseph et de l'Égyptienne*, le *Dialogue sur le Triomphe de la Croix*, dont le savant D. Pitra a dit : « Je ne sais si Eschyle ou Milton ont créé rien d'aussi terrible que

ce prodigieux colloque de l'Enfer et de Bélial sur le triomphe de la Croix ».

Dans toutes ses compositions, Romanos ne se contenta pas de porter le rythme à sa dernière perfection, mais à cette étonnante puissance d'harmonie il joignit un style aussi simple qu'élégant, enveloppant dans sa forme populaire l'inspiration la plus riche, la plus élevée, une profondeur de sentiment religieux que rien n'égale.

Tous ses contemporains l'ont salué le *Mélode* par excellence, le *Prince des Mélodes*, et ce nom lui est resté.

Plusieurs l'ont comparé à Adam de Saint-Victor, et de fait il y a beaucoup de ressemblances entre ces deux poètes, si séparés pourtant par la langue et par le temps. Mais si grand que soit le poète latin du douzième siècle, il faut reconnaître que le poète grec du sixième est supérieur encore par l'ampleur de l'inspiration. Adam, en effet, est un lyrique ; Romanos, lui, est à la fois lyrique, dramatique, épique même. Les premiers *tropaires* étaient souvent dialogués et pleins d'action. Frappé de ce double caractère, Romanos s'en empara et, le développant, il sut, sans leur enlever rien de leur éclatant lyrisme, faire de ces *Cantiques* autant de véritables drames, autant de drames à plusieurs personnages, à plusieurs scènes, qu'on ne se bornait pas à chanter, mais qui se jouaient en réalité aux jours des grandes fêtes, dans le chœur des cathédrales d'Orient, devant un public émerveillé, ravi à la fois de piété et d'admiration.

On a cherché longtemps l'origine du théâtre religieux au moyen âge : la voilà. Pour nous en rendre compte et pour saisir en même temps le caractère et la beauté de cette poésie, où la grâce attique se marie, si heureusement, à la gravité romaine, il nous faudrait citer ou tout au moins analyser assez longuement l'un ou l'autre *Cantique*; malheureusement l'espace dont nous disposons ici ne nous permet pas d'entrer dans ces détails, dont l'intérêt pourtant serait si vif.

(A suivre.) L. GUILLAUME.

Causerie Musicale

Parmi les plus récentes nouveautés musicales, il convient de citer :

1° Chez W. Bergmans, à Tilburg :

Cantate en l'honneur du jubilé sacerdotal de S. S. Pie X, paroles du R. P. Stoks, musique d'Elbert Franssen ; chœur à 3 ou 4 voix d'hommes, avec accompagnement d'orgue ou de piano (prix : 3 fr.);

Paus-lied, chant jubilaire, musique du même compositeur (prix : 0 fr. 50).

Ces deux œuvres, écrites par E. Franssen, méritent l'attention par leur belle tenue et la largeur de leur inspiration.

2° Au Bureau des œuvres eucharistiques :

Six cantiques en l'honneur du T. S. Sacrement, à une et deux voix, avec accompagnement d'orgue. Ces cantiques, dont la musique est dûe au P. Ad. Locher, ont surtout en vue les congréganistes, mais ils pourront parfaitement bien se chanter aux saluts ordinaires, aux réunions d'hommes, etc. ; ils se recommandent par leur facture simple et soignée.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Annuaire diplomatique et consulaire. 4e année : 1908. Un vol. in-16 de VIII-296 pages. Bruxelles, 1908, Société belge de librairie. Prix : 5 fr.

Cet annuaire est le seul, croyons-nous, à donner d'une façon complète tout ce qui se rapporte au Ministère des Affaires étrangères et au corps diplomatique et consulaire. Chaque édition nous apporte d'ailleurs de nombreux et intéressants perfectionnements.

Annuaire pour l'an 1908, publié par le Bureau des Longitudes. Un vol. in-32 de VI-960 pages. Paris, 1908, Gauthier-Villars. Prix : 1 fr. 50.

Le présent annuaire contient, outre les données astronomiques habituelles, de nombreux tableaux détaillés relatifs à la physique et à la chimie.

Il est complété par de savantes notices, notamment sur la distance des astres (G. Bigourdan) et les recherches solaires (Deslandres). Nous y trouvons aussi les notes nécrologiques sur MM. Loewy et Trépied, récemment décédés.

BERLIOUX. — *Mois de saint Joseph*. Un vol. in-32 de XVIII-254 pages. Paris, s. m.,

Amat. Prix : 1 fr. 25.

Cet ouvrage est honoré d'un Bref de N. S. P. le Pape et approuvé par plusieurs Évêques. La rapidité avec laquelle s'est écoulée la dernière édition prouve combien ce travail aussi pieux que théologique est digne des approbations dont il a été l'objet.

BOUTARD (Charles). — *Lamennais.* II. *Le catholicisme libéral.* Un vol. in-12 de VI-410 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 5 fr.

Depuis dix ans, M. l'abbé Boutard consacre de rares loisirs à l'étude consciencieuse de l'influence politique et religieuse de Lamennais sur son époque.

Un premier volume, intitulé : *La renaissance de l'ultramontanisme*, nous a naguère raconté les événements de 1782 à 1828. L'auteur étudie aujourd'hui le catholicisme libéral (1828-1834).

On a beaucoup écrit à propos de Lamennais ; les apologies enthousiastes ont répondu à de virulents réquisitoires ; avec l'auteur nous estimons qu'il convient de rester dans un sage milieu. Léon XIII définissait ainsi l'historien : *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat.* Pour rester dans ce rôle et exposer néanmoins avec sincérité le conflit douloureux qui sépara Rome et Lamennais, il fallait un tact, une délicatesse que n'ont pas toujours eus les précédents historiographes catholiques ; M. Boutard nous décrit par quel *processus* lent, par quelle suite d'évolutions, de tristesses, de découragements le prêtre, l'ultramontain en arriva à la révolte ouverte contre la Papauté dont il s'était fait le champion. Nous nous permettons toutefois de signaler à l'écrivain qu'il nous paraît avoir quelque peu exagéré la part de responsabilité qui incombe aux adversaires politiques de Lamennais dans son apostasie ; si celui-ci, brillant théologien et controversiste de premier ordre, avait pu plier son orgueil devant les autorités que Dieu a établies pour nous instruire et nous gouverner, le mouvement menaisien n'eût pas abouti à un lamentable échec et son chef fût probablement devenu l'une des gloires du monde chrétien.

BROQUELET et BRÉGEAUT. — *Manuel complet de l'imprimeur-lithographe.* Un vol. in-16 de 360 pages. Paris, 1908, Garnier. Prix : 5 fr.

Dans un historique solidement tracé, les auteurs nous font revivre les débuts de la lithographie commerciale ; nous retrouvons là la genèse de cette industrie, nous suivons ses phases à travers les périodes de la Révolution, de la Restauration, de l'Empire, pour arriver à nos jours. Puis les auteurs instruisent les jeunes imprimeurs et conducteurs sur la manière de doubler les pierres, de les dresser, de préparer et de dépréparer les compositions ou les reports ; ils les mettent en présence de l'outillage dont ils devront faire usage au cours de leur métier et leur font connaître les soins qu'ils devront donner à leurs presses.

Ensuite ils leur enseignent les différents travaux qu'ils seront appelés à exécuter : tirages d'épreuves ordinaires et à report, manière de faire des reports, façon de les monter en relief, les réductions et agrandissements, moyen d'employer les noirs et les couleurs à la presse à bras et à la machine, calage des pierres, impression de la chromo, de la décalcomanie et sur métal. Pour terminer, ils les entretiennent de la zincographie, de l'aluminium, de la nickelographie.

Le *Manuel complet de l'imprimeur-lithographe* est un guide sûr qui contribuera pour une grande part à compléter l'éducation pratique des jeunes ouvriers et qui rendra, nous en sommes convaincus, de grands services aux imprimeurs lithographes eux-mêmes.

CERCEAU (G.). — *L'âme d'un grand chrétien.* Un vol. in-16 de XVI-344 pages. Paris, 1908, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50.

Les lettres de Louis Veuillot sont connues. Les sept volumes de la correspondance publiés jusqu'à ce jour sont entre les mains de tous les admirateurs du grand écrivain catholique. Ces lettres, adressées à un si grand nombre de personnes et sur des sujets si différents, d'un style toujours clair, alerte, vivant, mettent à découvert et comme en plein jour l'âme de Louis Veuillot ; âme aimable, forte, généreuse, « sensible comme pas une aux tendresses de famille, chaude et fidèle en amitié ». Malheureusement, ce n'est pas chose aisée de recourir à la série des sept volumes dans lesquels elles sont dispersées, volumes d'ailleurs que beaucoup ne possèdent pas et ne liront jamais. Un si riche trésor reste donc, pour ainsi dire, enfoui, perdu pour un grand nombre d'âmes qui pourraient y puiser un enseignement salutaire et fortifiant. C'était donc faire œuvre utile de grouper certaines de ces lettres et de mettre en quelque sorte sous la main du lecteur tout ce qu'elles renferment au point de vue de la foi et de la piété chrétiennes. Ce n'est pas une biographie de Louis Veuillot : mais c'est toujours sa pensée que l'auteur nous offre, c'est toujours lui que l'on attend, c'est son texte même que l'on a partout sous les yeux.

COISSAC (G.-M.). — *Manuel pratique du con-*

férencier-projectionniste. Un vol. in-16 de XVI-218 pages. Paris, 1908, Bonne Presse. Prix : 2 fr.

Avant de publier cet élégant volume, l'auteur, on ne l'a pas oublié, avait déjà composé sur le même sujet un traité monumental de 700 pages qui, malgré son prix relativement élevé, est actuellement épuisé. Dès l'apparition de ce premier ouvrage, de tous côtés, le public manifestait le désir de voir paraître à côté du *Traité* un petit *Manuel* moins savant et plus à la portée du simple amateur. Après plusieurs mois d'attente, ce vœu est enfin réalisé. Voici, condensée sous un format de poche, une véritable *somme* des connaissances indispensables au praticien et à l'amateur. Il n'est pas téméraire d'affirmer que ce livre est voué d'avance au succès, puisque d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne et de Russie, l'éditeur a reçu déjà des lettres demandant l'autorisation de le traduire.

COMPAYRÉ (G.). — *L'éducation intellectuelle et morale*. Un vol. in-16 de X-456 pages. Paris, 1908, Delaplane. Prix : 4 fr.

Nous n'avons qu'un reproche à formuler contre ce livre : c'est d'avoir systématiquement écarté de sa démonstration toute idée religieuse, quelle qu'elle soit ; on a beau se targuer de neutralité, parler de morale laïque, de civisme, d'éducation officielle : on ne parviendra pas à démentir l'influence de l'idée religieuse sur la morale humaine, encore moins sa supériorité fonctionnelle dans l'éducation de l'enfant. Toutefois, M. Compayré, s'il s'abstient de parler de Dieu, ne témoigne non plus aucune hostilité contre le concept religieux, et nous lui en saurons gré.

Cette réserve faite, nous dirons que son ouvrage se divise en deux traités : éducation intellectuelle, éducation morale. L'auteur est un maître éclairé et écouté en matière d'instruction publique : c'est assez dire que cette partie mérite tous nos éloges, et nous les accordons sans réserve : notre personnel enseignant fera bien de se pénétrer de cette pédagogie saine, simple, claire, pratique.

Il y a beaucoup de bon aussi dans la partie qui traite de l'éducation morale ; l'absence de principes religieux occasionne néanmoins deci delà quelques erreurs à relever ; nos lecteurs rectifieront d'eux-mêmes, tout en rendant justice à la scrupuleuse bonne foi de l'auteur.

COUBÉ (S.). — *Le cœur de Jeanne d'Arc*. Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1908, Lethielleux. Prix : 1 fr.

Ce magnifique panégyrique a obtenu à Orléans un succès considérable : à plusieurs reprises, l'orateur a été applaudi avec enthousiasme, et les auditeurs ont été profondément impressionnés. Le cadre choisi s'adapte à merveille au rôle de la grande Française ; l'abbé Coubé étudie le cœur de Jeanne d'Arc dans les trois phases de son histoire : le cœur de l'enfant, le cœur de la guerrière, le cœur de la martyre. Il met en un singulier relief le mélange exquis de sensibilité féminine et de force virile qui fut la caractéristique de l'héroïne et eut sa source dans sa sainteté. A la veille de la béatification de Jeanne, ces pages projettent une vive lumière sur son âme et offrent aux panégyristes et conférenciers une mine inépuisable de beaux aperçus. Une discussion brève établit la mission surnaturelle de la Libératrice et réfute indirectement les théories naturalistes de M. Anatole France. De brillantes envolées patriotiques répondent aux attaques dont l'idée de patrie est le point de mire. Voilà une œuvre dont on parlera, et qui mérite d'être lue et relue, car elle éveille des sentiments magnanimes qui élèvent et ennoblissent l'âme.

CROMER. — *Modern Egypt*. Deux vol. in-8° de XVIII-594 et XIV-602 pages. Londres, 1908, Macmillan. Prix : 30 fr.

Lord Cromer s'est acquis une compétence particulière sur tout ce qui a trait à l'Egypte moderne ; l'importante étude qu'il vient de publier sera donc bien accueillie du public.

Pour la facilité du lecteur, l'écrivain divise son travail historique en sept parties ; la première s'ouvre avec l'année 1863 et va jusqu'en 1879 : elle est consacrée à Ismaïl-pacha, et nous raconte notamment le rôle de la commission d'enquête (1876-1878), le ministère et la chute de Nubar-pacha, le coup d'état d'avril 1879, et la chute définitive d'Ismaïl-pacha.

La seconde partie s'occupe de la période qui s'étend d'août 1879 à août 1883 ; les points principaux en sont l'inauguration de Tewfik, la mutinerie de l'armée égyptienne (1881), les ministères Cherif-pacha et Arabi, et finalement l'intervention anglaise et le bombardement d'Alexandrie, consacrant le triomphe de la politique britannique en Egypte.

La troisième partie nous transporte au Soudan, et va de 1882 à 1907. Les événements importants de cette période sont : la rébellion de l'Est soudanais, la mission de Gordon, la chute de Khartoum, l'abandon et la reprise du Soudan, couronnée par la rentrée des troupes khédiviales à Khartoum. A dater de ce moment, la suzeraineté de l'Angleterre est définitivement assise sur les bords du Nil.

L'administration de l'Egypte avait toujours rencontré de nombreux embarras : ceux-ci surgissaient de partout, des indigènes, des musul-

mans, des Européens eux-mêmes; on essaya d'une administration internationale, sous le haut contrôle de l'Angleterre : ce système donna quelques bons résultats, que l'auteur résume dans sa quatrième partie.

Lord Cromer nous expose ensuite (5e partie) la politique britannique en Egypte ; les faits dominants de cette politique sont la convention conclue par sir Henry Wolff en octobre 1885, la neutralisation du canal de Suez, l'accord anglo-français de 1904.

Les deux dernières parties sont consacrées l'une aux réformes nombreuses que les Anglais ont réalisées en Egypte, et notamment l'abolition du courbash et de la corvée, la réorganisation de l'armée, le développement de l'instruction, l'établissement d'organismes économiques et administratifs ; l'autre, à l'avenir qui semble réservé à la terre des Pharaons. L'auteur étudie spécialement la question de l'occupation et celle de l'autonomie ; ses conclusions sont à méditer mûrement, car elles sont marquées au coin d'une rare perspicacité.

Tel est, dans ces grandes lignes, le remarquable ouvrage de lord Cromer ; nous le signalons avec insistance à l'attention du monde diplomatique. Quoi qu'on en dise, la question égyptienne reste ouverte, et sa solution s'inspirera certainement de nombreuses considérations émises par notre auteur. Il est utile de prévoir cette solution : chaque jour qui luit peut amener un nouveau Fachoda,et cette éventualité mérite qu'on étudie à fond la question.

De Bessonies (G.). — *Mois de saint Joseph.* Un vol. in-32 de x-176 pages. Paris, s. m., Amat. Prix : 0 fr. 50.

Ce petit opuscule en est arrivé à sa huitième édition ; il contient 32 méditations qui commentent l'encyclique sur saint Joseph; chacune d'elles est suivie d'une pratique et d'un trait emprunté à la vie des Saints ou des personnages célèbres par leur piété. On trouve à la fin du volume les plus belles prières à saint Joseph.

De Marthold (Jules). — *La bonne Lorraine.* Un vol. in-18 de 88 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 2 fr.

La bonne Lorraine résume en sa gloire douloureuse toute l'âme de la patrie française.

On rapporte qu'un jour où le mot d'ordre était *France*, l'empereur l'ayant demandé à un factionnaire, celui-ci, qui était lorrain, troublé, répondit : *Jeanne d'Arc.*

— Je te pardonne l'erreur, fit Napoléon; France et Jeanne, c'est même chose.

Jeanne d'Arc est de ces créatures élues qui demeurent toujours vivantes dans les cœurs dont elles sont la voix, la chair et le sang. Jeanne n'est-elle pas morte pour le peuple, afin que toute la nation ne périsse pas ?

C'est pour tous que M. Jules De Marthold a, non pas raconté, mais fait vivre l'épopée en une suite de scènes montrant toute la chevauchée, de Domrémy à Rouen, d'une poésie simple et naïve, redisant le simple et naïf héroïsme de la pauvre bergère et sachant nous émouvoir aux stations de de son calvaire.

Les 52 tableaux de la *Bonne Lorraine*, reflet exact et pittoresque d'une époque, sont, pour ainsi parler, une fresque en miniature. La 1re partie, la *Vocation*, étudie avec une grâce souriante l'enfant et la jeune fille ; la 2e, l'*Œuvre*, chante le retentissement des triomphantes batailles ; la 3e, la *Voie douloureuse*, dénonce les traîtres et pleure avec la victime.

Signalons tout particulièrement le *Prologue au Ciel*, l'*Ave Maria*, le *Rouet*, le *Secret du sang*, une stridente et curieuse *Chanson anglaise*, *Monseigneur de Beauvais*, le superbe *Pantoum* devant Paris, *Adieu Patrie*, etc.

En un symbolisme charmant, le poète résume ainsi sa délicate pensée :

La double croix d'Anjou, vierge à l'âme sereine,
Qui mit fin à des maux jusqu'alors inconnus,
Deviendra, grâce à toi, double Croix de Lorraine,
Faite du noir gibet où l'on cloua Jésus
Et du poteau maudit où te cloua la haine.

Au reste, l'éloge de l'auteur n'est plus à faire ; sa plume distinguée a su remporter des victoires sur tous les champs de la pensée, soit dans le livre, soit au théâtre, où il sait l'art de toucher les foules.

D'Hugheer (R.). — *La chanson de l'inassouvi.* Un vol. in-12 de 48 pages. Rosendael, 1908, Decoker. Prix : 1 fr. 50.

M. D'Hugheer n'a pas eu à se féliciter de la vie, s'il faut en juger par la profonde mélancolie de son âme de poète. Les vers ont du cachet, ils coulent avec harmonie ; mais, issus d'une source triste, ils n'emportent avec eux que deuil et désespérance. Allons, cher poète, promettez-nous de secouer un peu cette atmosphère de deuil ; la vie est bonne par quelque côté, que diable ; elle n'a pas que des désenchantements, surtout pour ceux qui aiment, pour ceux qui peinent, pour ceux qui croient.

Dousset (Emile). — *Sur les vagues humaines.* Un vol. in-16 de 256 pages. Paris, 1908, Bonvalot-Jouve. Prix : 3 fr.

Dès que nous ouvrons cet ouvrage, nous constatons avec plaisir que, suivant une formule banale, nous en avons pour notre argent ; nous som-

mes habitués à payer très cher des recueils de vers qui se distinguent surtout par le trop grand nombre de pages vierges de toute impression. M. Dousset nous offre un volume compact, et c'est un premier mérite qui a sa valeur. Second motif d'éloges : les vers sont bons, et nous sortent un peu de la banale mièvrerie qu'affectent la plupart de nos esthètes modernes ; notre poète aime le vers net, clair, sa pensée vigoureuse ne s'accommode guère de périphrases redondantes, et personne ne songera à lui en faire un grief.

Il nous a paru que certaines idées philosophiques étaient poussées à l'extrême : les discuter nous entraînerait fort loin. Le lecteur rectifiera de lui-même avec la plus grande facilité. Cette réserve faite, nous ne pouvons que souligner notre impression première : l'œuvre de M. Dousset mérite le succès, et elle l'obtiendra.

DUCHESNE (Gaston). — *La place de l'Etoile et l'Arc de Triomphe.* Un vol. in-8° de 98 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 3 fr.

L'évocation de l'Arc de Triomphe amène aussitôt à l'esprit deux grands noms du XIXe siècle : Napoléon et Victor Hugo.

Depuis le règne de Louis XV, exactement depuis 1758, on songeait à orner le rond-point de Chaillot par un vaste monument. On avait songé à un éléphant triomphal qui ne fut pas exécuté ; puis François de Neufchateau, en 1798, créa un concours dans le même but ; aucun des 13 projets réunis ne sortit des cartons du ministre de l'Intérieur.

Napoléon reprit le projet et fit exécuter l'Arc de Triomphe de l'Étoile, en l'honneur des armées françaises. Ce n'était pas le seul, du reste, dont il voulait parer la capitale. Il voulait en faire quatre autres : l'Arc de Marengo (construit), l'Arc d'Austerlitz, l'Arc de la Paix et l'Arc de la Religion ; il disait : « Avec ces quatre arcs, je prétends alimenter la sculpture de France pendant vingt ans. » Les événements ne lui permirent pas de terminer cette œuvre architecturale.

Les vers de V. Hugo adressés à l'Arc de Triomphe sont plus connus que les événements auxquels il servit.

M. Gaston Duchesne, par ses vives descriptions du monument, les détails d'architecture et de sculpture, les renseignements sur les artistes qui y travaillèrent, ainsi que par les comptes-rendus très nets des événements historiques, a fait une petite œuvre que Daragon a tiré sur un papier spécial et orné de gravures intéressantes.

FONSEGRIVE (George). — *Ferdinand Brunetière.* Un vol. in-16 de 104 pages. Paris, 1908, Bloud. Prix : 1 fr. 20.

Cet opuscule, dû à la plume d'un des maîtres de la pensée catholique contemporaine, contient l'exposé systématique des idées et des théories émises par le regretté F. Brunetière. Il complétera fort heureusement le petit volume plus spécialement biographique que M. Victor Giraud a consacré à l'orateur, à l'écrivain, au penseur religieux, à l'homme... Une première partie nous fait assister à la genèse historique de ses grandes théories ; l'auteur nous retrace les évolutions successives de la pensée de Brunetière, il a soin de montrer en même temps l'unité vivante et profonde de cette âme de penseur, « qui toute sa vie se laissa faire par la vérité !... » Dans les divers domaines où il développa son activité, Brunetière resta fidèle aux principes essentiels que son infatigable travail lui avait fournis. Critique, sociologue, philosophe, apologiste, il ne recherche jamais la pure spéculation ; ce qu'il veut, c'est un accroissement de la vie morale et religieuse de ses lecteurs. Nul mieux que M. Fonsegrive n'était qualifié pour nous présenter la synthèse tant demandée de cette pensée universelle, dispersée dans tant d'ouvrages d'un caractère si différent.

GAILLY DE TAURINES (Ch.). — *Benvenuto Cellini à Paris sous François Ier.* Un vol. in-8° de 182 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 6 fr.

Dans ses mémoires si pleins de détails piquants sur la vie et les mœurs de son temps, Benvenuto Cellini consacre de nombreuses pages — et non les moins curieuses — au séjour de cinq ans qu'il fit à Paris de 1540 à 1545.

En un style d'une exubérance toute méridionale et avec une vantardise à la fois superbe et naïve, l'artiste florentin fait passer sous nos yeux un véritable diorama, très animé, très varié, de Paris, de la Cour, de la bourgeoisie et du peuple sous François Ier. Celui-ci est présenté de façon vivante ; dans les entrevues contées par Cellini, c'est bien le roi gentilhomme que l'on entend parler, tantôt avec sa verve bienveillante et simple d'homme d'esprit, tantôt avec sa tranchante autorité de souverain.

Frappé de l'importance d'un tel récit pour l'histoire de Paris, M. Gailly de Taurines a cru qu'il serait utile d'en donner une traduction nouvelle en l'accompagnant de nombreux commentaires sur les hommes et les choses de ce temps. Un tel travail avait sa place toute marquée dans l'intéressante collection consacrée par la librairie H. Daragon à la « Bibliothèque du vieux Paris ».

Une réserve s'impose quant à la moralité de l'artiste italien : il n'était pas étouffé par les scrupules dans sa vie intime.

GAVEAU (Abel). — *A l'école du vrai, du beau, du divin.* Un vol. in-16 de 254 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Ce petit volume est écrit d'une manière distinguée, gracieuse et alerte. La variété des tableaux qu'il contient en fait une sorte d'album dont on ne peut détacher les yeux avant de l'avoir vu tout entier. Ce qu'on y trouve, sous une forme littéraire et artistique, est marqué au coin d'une grande délicatesse et d'une parfaite orthodoxie.

La femme chrétienne, la jeune fille ne l'ouvriront pas sans éprouver aussitôt une joie intime en y voyant reflétées les meilleures pensées de leur âme. Aux jeunes hommes ces pages exquises procureront une saine et délicieuse récréation pour leur esprit, un repos pour leur cœur, un aliment savoureux pour leur foi. Tous d'ailleurs le liront avec profit. Mgr l'Evêque d'Autun, en donnant son *Imprimatur* à l'auteur, lui écrit : « Je vous envoie un Imprimatur que je traduis par un bon : « Lisez, lisez, » à ceux qui veulent oublier un moment les soucis de l'heure actuelle, et se rafraîchir l'âme. »

GUIGNEBERT (Ch.). — *Modernisme et tradition catholique en France.* Un vol. in-12 de IV-190 pages. Paris, 1908, La Grande Revue. Prix : 3 fr.

Il nous serait difficile, en un espace aussi restreint, de discuter pied à pied les affirmations de l'auteur touchant les solutions hasardées que le modernisme tend à donner aux graves questions religieuses ; d'importantes revues spéciales ont fait ce travail avec une compétence supérieure à la nôtre. Nous nous contenterons donc d'indiquer que M. Guignebert a résumé dans son livre les principales thèses de la nouvelle école ; son ouvrage a une certaine valeur documentaire qu'il faut reconnaître, et il sera utile aux hommes d'étude et à tous ceux qui ont la difficile mission d'enseigner ; à ceux-là, et à ceux-là seuls doit être réservée la lecture de ce travail, puisque seuls ils sont à même d'en aborder la discussion.

JOLY (Léon). — *Tribulations d'un vieux chanoine.* Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1908, Lethielleux. Prix : 3 fr.

Dans son étude : *le Christianisme et l'Extrême Orient,* M. le chanoine Joly avait établi que l'apostolat, dans les vastes régions de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Chine, du Japon, etc., n'avait abouti, malgré le zèle et l'héroïsme des missionnaires, qu'à un échec. Quatre millions de catholiques sur huit cents millions d'âmes, après sept siècles, treize siècles même, d'évangélisation !

L'échec, affirmait l'écrivain, devait s'expliquer par l'absence de clergés indigènes et d'Eglises autonomes. L'Asie n'avait pas voulu du christianisme, parce que le christianisme lui avait été prêché par des hommes d'Occident, et que, dans ces hommes, elle voyait avant tout des agents chargés de préparer la pénétration européenne.

Le 24 juin 1893, dans une encyclique mémorable, le Pape Léon XIII formulait déjà les mêmes conclusions, du moins en ce qui concerne l'Inde : « L'état de la foi, dans les Indes, *demeurera précaire,* et sa propagation sera douteuse, tant qu'on devra déplorer l'absence d'un clergé parmi les indigènes. »

Le pape avait été écouté respectueusement, en silence. Le chanoine ne pouvait prétendre aux mêmes égards, et on le combattit ; d'accord avec toute la presse religieuse, nous le lui avions prédit, lorsque nous eûmes à parler, à cette même place, de l'ouvrage incriminé.

La controverse suscitée par ce travail, les attaques plutôt violentes dont il a été l'objet de la part de certains intéressés, prouvent que M. Joly a, sinon touché juste, du moins mis le doigt sur une plaie saignante. Nous ne sommes pas qualifié pour prendre position dans ce grave débat ; il nous a néanmoins paru, dans notre gros bon sens, que le « vieux chanoine » a raison sur bien des points. La haine des races s'accentue de plus en plus en Extrême-Orient, et au jour des prochaines batailles, on se rappellera le cri d'alarme jeté par M. Joly. Puisse-t-il n'avoir pas été entendu trop tard !

KLOTZ-FOREST. — *De l'avortement.* Est-ce un crime ? Un vol. in-16 de 240 pages. Paris, 1908, Edition Victoria. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage ne rentre guère dans le cadre de notre revue ; nous ne nous attarderons donc pas à le disséquer. Contentons-nous d'indiquer que la thèse de l'auteur tend tout simplement à réclamer, pour la femme, le droit absolu à l'amour libre ; c'est le retour au paganisme le plus qualifié.

LÓPEZ PELAEZ (Antonin). — *Les ravages du livre.* Un vol. in-16 de XII-284 pages. Avignon, 1908, Aubanel. Prix : 3 fr.

Les progrès réalisés dans le domaine typographique rendent de jour en jour plus considérable la diffusion du livre, de la revue, du journal ; et malheureusement, cette diffusion même augmente sans relâche les ravages que le mauvais livre fait autour de nous. Mgr López s'est proposé de nous mettre en garde contre le mauvais livre ; il commence par dévoiler les procédés perfides mis en œuvre par les écrivains impies pour faire

accepter leurs sophismes spécieux, et il en arrive à nous parler de l'anarchie littéraire.

La plus grande partie du travail est réservée au roman, que notre auteur classe d'après une méthode assez originale. Vient ensuite le procès du roman naturaliste, qu'ont exploité avec tant de succès Zola et ses continuateurs ; la morale de ces écrivains se résume en deux mots : liberté absolue pour le vice. Quant à la valeur scientifique et littéraire de ce genre, elle se réduit à rien, et c'est cette démonstration qui termine l'ouvrage de Mgr López.

Quelques pages sur la poésie et les classiques païens achèvent de déterminer l'intérêt et l'importance d'un ouvrage dont nous recommandons vivement la lecture.

MUNIER. — *La nation, l'armée et la guerre.* Un vol. in-16 de XIV-144 pages. Paris, 1907, Nouvelle Librairie Nationale. Prix : 2 fr.

La préface que le général Mercier met en tête de l'ouvrage nous faisait augurer une œuvre sérieuse, impartiale, documentée. Nous n'avons pas été déçu ; le commandant Munier a brisé une brillante carrière militaire pour pouvoir dire en toute indépendance ce qu'il pense de l'armée française, telle que la conçoit la République d'aujourd'hui. Sans acrimonie, sans exaltation, l'écrivain fait le procès des idées modernes sur l'armée et l'esprit militaire : il démontre la sottise de cette utopie qui consiste à vouloir une armée exclusivement défensive, une armée devenue simple école de milices, école de civisme et de morale républicaine (et quel civisme ! quelle morale !). Quelques pages énergiques contre la délation nous permettent de sonder en quels abîmes de désagrégation les gouvernants ont précipité le corps des officiers.

Sommes-nous prêts à la guerre ? s'écrie en terminant le commandant Munier. Question angoissante, dont la réponse est laissée à la sagacité du lecteur.

PERGAUD (Louis). — *L'herbe d'avril.* Un vol. in-16 de 108 pages. Roubaix, 1908, Le Beffroi. Prix : 3 fr. 50.

De M. Pergaud nous avons eu, en 1904, un premier recueil de poésies, intitulé : « *L'Aube* » ; les promesses qu'il contenait ont été tenues largement par l'*Herbe d'avril,* que le poète vient d'éditer. Le vers est généralement soigné, bien rythmé, harmonieux ; nous devons cependant mettre M. Pergaud en garde contre l'abus des épithètes, dont l'accouplement bizarre fausse parfois la pensée ; qu'est-ce, par exemple, qu'un frisson *rosé,* un chant *purpurin,* une nuit *nue* d'odeurs, une âme *éparse ?* Voici deux vers :

> Le bras du jour qui meurt s'abolit au vitrail :
> Par l'air enlinceulé de la rumeur des cloches.....

qui rendent mal l'idée de l'auteur par suite de l'emploi de néologismes ou de mots détournés de leur sens originaire.

Voici encore la première strophe du *Culte intérieur :*

> Lorsque tu m'es lointaine et vague et nuancée
> Par le rêve secret dont se targua plus d'une,
> Et que ton souvenir levant comme une lune
> Argente doucement les eaux de ma pensée.....

Est-ce clair, tout cela ? Malgré le souvenir se levant comme une lune, bien peu de lecteurs comprendront ce rêve secret qui *nuance (!)* l'amie. Racine et Corneille n'étaient pas si embrouillés, pas plus d'ailleurs que Lamartine, Hugo ou Coppée.

PERREAU (Joseph). — *L'entente cordiale.* Un vol. in-16 de 196 pages. Lyon, 1908, Legendre. Prix : 1 fr.

Le présent travail est la reproduction d'un cours public que l'auteur a professé en 1907, au siège de la Société de Géographie de Lyon.

Le titre de «causerie», qui convenait plus particulièrement aux conférences parlées, a été conservé à leur rédaction.

Sans doute, par la nature même des genres, la rédaction écrite serre de plus près que la parole la précision des sujets, le dessin des descriptions, la statistique des chiffres. Néanmoins, l'auteur n'a pas cru devoir s'assujettir rigoureusement, dans sa division et sa classification, à la sévère logique qui a présidé à la composition de ses principaux ouvrages historiques, par exemple l'*Epopée des Alpes* et *Iéna, Eylau, Friedland.*

L'*Entente cordiale* reste donc une causerie. A ce titre, elle se permet des digressions qui donnent au récit une couleur locale appropriée au caractère humoristique des Anglais, et des comparaisons qui permettent de mesurer la portée des renseignements relatifs au Royaume-Uni. Les données statistiques sont rigoureusement conformes aux meilleurs documents officiels à la date de 1907. L'ouvrage se termine par un chapitre sur le Canada, cette figure vivante de l'entente cordiale succédant aux épisodes perimés des guerres franco-anglaises.

PRABONNEAUD (M.). — *Blanchisseuse de dentelles.* In-16 de 26 pages. Paris, 1906, Stock. Prix : 1 fr.

— — *C'est la grève !* In-16 de 26 pages. Paris, 1907, Stock. Prix : 1 fr.

— — *Chez la brodeuse.* In-16 de 28 pages. Paris, 1905, Stock. Prix : 1 fr. 50.

— — *La mode à Paris.* In-16 de 32 pages. Paris, 1908, Stock. Prix : 1 fr.
— — *L'accident.* In-16 de 18 pages. Paris, 1907, Stock. Prix : 1 fr.
— — *Le secret de Juliette.* In-16 de 14 pages. Paris, 1905, Stock. Prix : 1 fr.
— — *Lettres pressées.* In-16 de 24 pages. Paris, 1908, Stock. Prix : 1 fr.
— — *Millionnaire !* In-16 de 26 pages. Paris, 1906, Stock. Prix : 1 fr.
— — *Pour une dot.* In-16 de 26 pages. Paris, 1906, Stock. Prix : 1 fr.
— — *Un coup de foudre.* In-16 de 40 pages. Paris, 1905, Stock. Prix : 1 fr. 50.
— — *Une leçon de cuisine.* In-16 de 32 pages. Paris, 1905, Stock. Prix : 1 fr.

On nous demande de tous côtés des collections de piécettes pour jeunes filles ; les directrices de pensionnats et de maisons d'éducation, les présidentes de patronages, les dames du monde elles-mêmes se plaignent de n'avoir aucun répertoire étendu, en dehors des œuvres classiques ou des compositions légères. Nous signalons à toutes cette collection de comédies en un acte, morales, faciles à jouer et n'exigeant qu'une mise en scène peu coûteuse. Les scènes de salon les utiliseront aussi utilement que les institutions et les patronages ; partout elles jetteront une bonne semence de morale et d'honnêteté.

ROURE (Lucien). — *En face du fait religieux.* Un vol. in-16 de 246 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Le P. Roure n'est pas un inconnu pour la clientèle catholique ; il y a huit ans, ses *Doctrines et Problèmes* ont obtenu un immense succès et l'ont placé au premier rang de nos philosophes contemporains. Son présent ouvrage vise surtout à bien établir la manière dont se pose le problème religieux devant l'esprit moderne. Disons avant tout que la première qualité de cette étude est une clarté précise, une netteté de conception et d'expression que l'on rencontre rarement dans les travaux de ce genre.

Partant des données philosophiques de Sully-Prudhomme *(La vraie religion selon Pascal)* et de William James *(L'expérience religieuse)*, l'auteur établit le sens véritable du problème religieux ; le scepticisme subtil du premier, le pragmatisme énergique du second l'aident à définir le sentiment religieux, sentiment qui s'adresse à un Dieu personnel, quelles qu'en soient les variétés. La majeure partie du volume s'occupe du mysticisme ; l'auteur démontre que les explications pathologiques que la fausse science a échafaudées croulent devant la plus vulgaire bonne foi.

VALOIS (Georges). — *La Révolution sociale ou le Roi.* Un vol. in-16 de VI-46 pages. Paris, 1908, Nouvelle Librairie nationale. Prix : 0 fr. 60.

M. Georges Valois penche à croire que la vraie solution du problème ouvrier, en France, n'est autre que la restauration de la royauté. On pourrait lui objecter que le malaise social sévit en Allemagne, en Italie et ailleurs, malgré la présence des rois et des empereurs.

Certes, nous estimons avec l'auteur qu'il serait utile d'en revenir à la monarchie, et nous voulons croire avec lui que Henri V pourrait être le restaurateur de la société française ; n'oublions pourtant pas qu'au dessus des rois il y a un facteur, Dieu, dont il faut tenir compte et sans lequel rien ne se fera de grand et de durable.

VANDERGUCHT (Herman). — *Loo illustré.* Un vol. in-16 de 100 pages. Furnes, 1907, Desmyter. Prix : 2 fr.

Dans une élégante plaquette en deux couleurs, l'auteur a réuni, en notes succinctes, les pages les plus intéressantes de l'histoire de Loo. Il nous parle des origines de cette intéressante commune flamande, de son ancienne abbaye, de ses gildes, de ses monuments, de ses institutions locales ; un chapitre est spécialement réservé à la biographie des hommes remarquables qui illustrèrent leur ville natale dans différents domaines. De nombreuses reproductions photographiques donnent à cette curieuse étude un cachet de documentation sérieuse et de bon aloi.

VIGOUREL (A.). — *Cours synthétique de liturgie.* Un vol. in-16 de VI-264 pages. Paris, 1906, Roger & Chernoviz. Prix : 2 fr. 50.

Depuis dom Guéranger en France, depuis le mouvement d'Oxford en Angleterre, une impulsion nouvelle a été donnée aux études liturgiques ; des ouvrages spéciaux ont paru, classant avec une érudition rare les matériaux nouveaux, les observations originales. Il manquait cependant encore un ouvrage vraiment populaire sur ce sujet : ouvrage à la fois assez complet pour embrasser toute la liturgie d'une façon générale, et assez simple pour pouvoir être mis dans les mains des simples fidèles. M. Vigourel a écrit cet ouvrage, et nous l'en félicitons ; c'est une précieuse contribution à l'étude de la liturgie sacrée, qui mérite d'être placé au premier rang des ouvrages doctrinaires sur la matière.

Septième année. — N° 4 10 Octobre 1908

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : Un poète de l'enfance (J. Renault). — Hervéistes, *poésie* (J. Massart). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Pages oubliées : Les landes, *poésie* (Th. Gautier). — Romanos le Mélode (L. Guillaume). — Feuilles (M. Donnay). — La musique populaire grecque, *fin* (M. Emmanuel). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Revue des revues.

UN POÈTE DE L'ENFANCE

On a dit que Dieu, pour embellir le terrestre séjour, avait laissé à l'homme la jouissance de trois dons célestes : les étoiles, les fleurs et les petits enfants.

Et de tous temps les poètes ont célébré, dans leur chants, les étoiles, fleurs de la voûte céleste, les fleurs, étoiles tombées des cieux, et les petits enfants, à la fois fleurs et étoiles de nos vies.

Quel poète n'a point chanté l'enfant ?

« Il est si beau l'enfant avec son doux sourire ! » Oui, si beau que sa présence fait vivre aux âmes les plus frustes et les plus dégradées même des heures d'idéal qui épurent et qui réconfortent.

« Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-[être
» Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
» Innocent et joyeux .»

*
* *

Et cependant rares sont les poètes qui surent bien parler des enfants !

Les uns, croyant exprimer la naïveté enfantine, sombrent dans l'enfantillage et le banal ; les autres, inspirés par la beauté de l'idéal, frémissent d'enthousiasme, accordent leur lyre et... déclament pompeusement de solennelles tirades.

Bien peu ont su rendre avec sincérité les émotions à la fois puissantes, profondes et calmes que l'on éprouve à voir l'enfant « innocent et joyeux ».

Parmi ceux qui atteignirent à la simplicité géniale qu'exige ce sujet, on a coutume de citer en première ligne Victor Hugo.

Et de fait, son *Art d'être grand'père* renferme des poèmes admirables devant lesquels la critique la plus minutieuse doit s'incliner et admirer en silence.

Qui n'a relu avec, au cœur, une douce et sereine émotion la poésie classique : «*Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir*», racontant la douleur et la faiblesse de Bon-Papa, et qui finit par ce cri splendidement éloquent de l'enfant naïve et bonne : *Eh ! bien, moi, je t'irai porter des confitures !*

Oui, l'*Art d'être grand'père* récèle un grand nombre de ces tendres poésies qui sont de purs joyaux.

Mais hélas ! la lecture de cette œuvre ne laisse point l'âme dans la sérénité des émotions joyeuses ou calmes.

Le poète, qui eût dû y laisser parler uniquement son âme de grand'père, est trop souvent entraîné à mettre à nu des sentiments de haine qui détonnent dans ce milieu et font mal.

Parle-t-on de haine quand on chante l'enfant ! Et faut-il alors donner libre cours à de vieilles rancunes, à d'odieuses calomnies et à de mesquines méchancetés ?

Devant la Bonté, songe-t-on au Mal

et devant la Beauté à la Laideur !

Et qui peut voir dans des regards d'enfant autre chose que la Beauté et la Bonté ?

***

Or, voici que nous avons découvert un poète qui chante admirablement l'enfant et qui, dans toutes les poésies que, grand' père, il consacre à sa petite-fille, n'évoque que la Beauté, la Bonté, la Lumière.

Et ce nous est un plaisir de dire aux lecteurs du *Glaneur* la trouvaille précieuse que nous venons de faire.

Certes, nous connaissions le poète comme auteur dramatique de grand talent, comme conteur plein de verve ; nous le savions épris d'idéal, frémissant d'enthousiasme à tous les souffles purs, vibrant d'indignation devant le mal, mais nous ignorions l'aspect de son talent que nous venons de découvrir.

Son nom : *Louis Tiercelin*; son ouvrage : *Sous les brumes du temps*..

Oh ! les heures délicieuses que je viens de passer à lire, aux miens, les poésies qu'il écrivit pour sa petite-fille ! Oh ! que délicieusement m'ont remué ces tableautins où le poète note les hauts faits de son idole, ses rêves de Bon-Papa, ses espoirs et ses craintes !

Rien d'artificiel, ni de guindé, rien de déclamatoire ni de banal : c'est avec son cœur plus qu'avec sa tête que Tiercelin écrivit ce volume.

J'ai lu les réflexions du poète sur les *A pus* ! les *Tins*, les *Ta* de l'enfant ; j'ai redit le bonheur du grand'père

« Joyeux et triomphant
De n'être tout le jour qu'une bonne d'enfant » .
. . . . . .
Endormir un enfant ! Quelle grâce ! Le prendre
Dans ses bras, le bercer et d'une voix bien tendre,
Lui chanter doucement quelque vieille chanson
Le regarder dormir ainsi ! Quelle leçon !
Quel conseil de bonté ! Cette paix et ce charme
De silence et de nuit, comme cela désarme !
Comme on se sent meilleur et plus calme et plus pur,
Pour avoir enfermé dans ses bras tant d'azur,
Et comme on voit en soi, dans une renaissance,
Des rosiers de tendresses et des lys d'innocence
Fleurir et, sur tous les présages attristants,
Répandre la douceur de ce nouveau printemps !
Trois semaines durant, j'ai connu cette ivresse
Et je t'ai vue, o ma Simone enchanteresse,
T'éveiller au matin, et vivre tout le jour
Et t'endormir toutes les nuits, dans mon amour.»

Et j'ai lentement détaillé les réflexions du poète qui vient d'entendre sa Simone prononcer devant un calvaire, de sa voix hésitante et douce, « *Jéju* » pour la première fois :

Jésus ! O chère enfant, tu ne sais pas encore
Que le nom de Jésus brilla comme une aurore
Sur Bethléem, et que, depuis que la croix luit
Rouge du sang divin qui tombait dans la nuit
Toute lumière et tout espoir nous viennent d'elle.
. . . . . .
. . . . . .
Aujourd'hui, la révolte a secoué les branches
Du grand arbre divin, et les colombes blanches
S'envolent dans la nuit qui nous gagne : on défend
Au vieillard d'espérer et de croire à l'enfant...
Et voici, tout à coup pourtant, dans le silence
Que vers le ciel ta voix enfantine s'élance,
Proclamant devant un calvaire du chemin
La croyance d'hier et l'espoir de demain.
. . . . . .
Et j'écoutais ainsi se prolonger par toi
Comme un tremblant écho d'espérance et de foi.
— Blasphémateurs, voyez cette adorable chose :
Lorsque vos lois partout ont traqué Jésus-Christ,
Une enfant de vingt mois, un ange blond et rose
Aperçoit un dernier Calvaire et lui sourit.

Puis, après avoir égrené d'autres poésies enlizantes de douceur, j'ai raconté le *dernier rêve* du poète : aux jours de jeunesse il a entrevu la gloire et ne cherchait qu'à lui arracher des sourires ; il rêvait d'écrire des poèmes splendides qui graveraient son nom en caractères indélébiles dans la mémoire des hommes. Et voilà qu'il se dit à présent :

Que ses vers et son nom tomberont au tombeau
D'une indifférence profonde.

Mais qu'importe ! Je puis braver l'oubli moqueur
Puisque j'ai désormais l'asile de ton cœur
Qui s'ouvre comme une chapelle,
Chère petite fille, en qui je revivrai
Par l'amour plus vivace et le culte plus vrai
D'une immortalité plus belle

Je ris de l'avenir que j'avais entrevu.
Qu'importe si je meurs pour les autres, pourvu
Que je vive en toi toute seule ?

Garde-moi dans ton cœur longtemps, et dans tes [yeux
Je ne veux rien de plus, n'espérant rien de mieux
Que le souvenir d'une aïeule.

Car la petite fille deviendra aïeule à son tour, et le poète la voit alors, dans son rêve, assise un soir d'hiver au milieu de ses petits-enfants à elle,

Et tu liras mes vers d'espérance et de foi
A tes petits enfants groupés autour de toi,
O ma chère petite fille !
Tu leur diras : «Il faut que vous aimiez ces vers,
Que vous les trouviez beaux et qu'ils vous restent
Comme des bijoux de famille. » [chers

. . . . . .

Et les petits, alors grimpés sur tes genoux
Diront : «Récite encor, grand'mère et montre-nous
Tous les portraits de ton grand-père... »
Oui, ma chérie, un seul poème récité
Devant eux et par toi, c'est l'immortalité
Que je désire et que j'espère.

Montre-leur mon portrait enfin, et c'est assez
Que tu fasses revivre ainsi les jours passés
Plus beaux dans leur jeune mémoire !
Tes cheveux blancs penchés sur d'autres cheveux [blonds
Un des enfants qui dit que nous nous ressemblons,
Je ne rêve plus d'autre gloire.

N'est-ce pas, qu'après avoir décrit en vers admirables de tels sentiments, on est en droit d'espérer la vraie immortalité ?

Et j'ai fermé le livre de Louis Tiercelin et j'ai dit merci au poète.

Et l'amour paternel frémissant en moi, j'ai songé qu'un jour aussi mon fils serait grand'père, et doucement, les yeux clos, j'ai rêvé, longtemps, me récitant à moi-même ces vers par lesquels le poète offrait son livre aux heureux parents d'un blondin de deux ans :

Pour Jacques R....

Pour toi qui commences à vivre,
Petit Jacques si loin de moi,
Je veux que l'on garde ce livre
D'amour, d'espérance et de foi.

Aujourd'hui, ton seul livre encore
Ce sont les yeux de tes parents
Aime-le, ce livre d'aurore
Qui se ferme, hélas ! pour les grands.

Et quand tu seras grand toi-même
Après tant d'autres livres lus
Pense au premier livre qu'on aime
Les chers yeux qui ne s'ouvrent plus.

J. Renault.

Revuéistes ! ! !

Lorsqu'on entend partout renier la patrie,
Qu'on dénigre à plaisir le culte du drapeau,
Nous resterions passifs devant la raillerie !
Nous tournerions le dos à ce danger nouveau !

Lâche ! qui laisserait sans haine et sans colère
Salir tous les grands noms, les gloires du passé,
Et qui sans tressaillir verrait frapper sa mère.
Un tel mériterait à peine la pitié.

— « Oui, la guerre avant tout est chose détestable,
Ont proclamé partout ces apôtres nouveaux.
Qu'on nous laisse la paix !... la paix seule est aimable...
Des soldats !... c'est stupide ! Les armées !... vils troupeaux ! »

Ainsi vont raisonnant ces faiseurs de doctrines,
Et nous les écoutons sans trop nous émouvoir.
Bientôt, nous oublierons aussi nos origines,
Et nous désapprendrons le chemin du devoir.

Prêcheurs de désertions, assassins de la France,
Vous méritez la haine, moins encor, le mépris ;
Et si je puis un jour vous dire ce qu'on pense...
Je clamerai bien haut, n'en soyez point surpris !

Car j'honore les braves, tous ceux que la bataille
Trouverait les premiers au poste de l'honneur,
Et qui sauraient au moins prouver sous la mitraille
Que l'amour du pays vibre encor dans leur cœur.

J. MASSART.

Le Roman du jour

L'immoralité du christianisme,
par ANDRÉ AVÈZE.

Sous la forme d'un roman philosophique, l'auteur développe durant trois cents pages sa thèse favorite, à savoir que le christianisme est une école d'immoralité, le foyer des pires abjections. Et en avant, l'amour libre, le ravalement au rang de la bête, les plaisirs brutaux, et toutes ces ignominies dont, entre gens bien élevés, on n'ose parler sans rougir. Le Monsieur qui est le triste héros de cette aventure, commence par nous raconter les fautes de sa mère (quel délicat sentiment de piété filiale !), puis il séduit sa bonne (une bonne de quarante ans !), et il promène dans sa vie le déshonneur et la honte partout où il passe. Quels beaux exemples ! Un individu de cet acabit méritait bien que l'on consacre trois cents pages à ses exploits cyniques.

Les trois apôtres,
par GEORGES BEAUME.

L'auteur a situé ce roman dans un coin peu connu de la France, dans le cadre de l'étang de Thau, entre la mer et les Cévennes.

Deux bourgs vivent là côte à côte depuis des siècles, rivaux et ennemis, l'un misérable et sauvage, l'autre riche et prospère, Bouzigues et Mèzes. Un pauvre hère de Bouzigot qui est venu chercher fortune parmi ses voisins, malgré leurs défiances et leurs jalousies, à force de tenacité et d'astuce s'impose parmi eux et fait tourner toutes choses à sa volonté.

Dans une ombre timide s'éveillent à la vie deux adolescents qui ont subi le contact de toutes les souffrances et de toutes les misères. L'auteur de la *Bourrasque* donne à ces divers caractères une vigueur réaliste, qui nous procure l'illusion de journées vécues parmi les parfums sauvages des garrigues brûlées. C'est un coin du Languedoc que nous n'oublierons pas.

La demoiselle de compagnie,
par LYONNE DE LESPINASSE.

Elle est honnête, cette demoiselle de compagnie, et elle fait tous ses efforts pour le rester. Mais, à part elle, les personnages du roman sont tous de franches canailles, qui mènent ce que l'on est convenu d'apeller la grande vie. L'ouvrage est brillamment écrit, ce qui ne suffit pas, en l'occurrence, pour en recommander la lecture à tout le monde : nos lecteurs le comprendront aisément.

A grande vitesse,
par JEAN THIÉRY.

Il est bon d'aller vite, au siècle où nous vivons, chacun s'en rend compte, et le temps n'est plus où l'on flânait doucement dans la vie en regardant couler les heures ; mais il ne faut cependant pas dépasser la mesure, ou gare la culbute ! C'est une vérité que nous démontre surabondamment le ménage moderne, trop moderne, mis en scène par Jean Thiéry.

Jamais l'auteur de *Monsieur le Neveu* et de *Châteaux de cartes* n'a déployé plus de verve, n'a prouvé ses qualités d'observation et de vie, que dans cette histoire du baron Théoulle et de sa femme, qui, traversant la vie de toute la vitesse de leur automobile, sèment sur leur route les douleurs et les deuils, avec une inconscience inaltérable. Ils sont punis, et c'est justice.

Une leçon se dégage de ce roman, leçon qui s'adresse à ces nombreux ménages qui ont débuté par un mariage en coup de vent, et pour quoi les douze mois de l'année suffisent à peine à calmer la fringale de jouissance.

Ils ne pensent qu'à la vie large, facile, sans soucis, sans devoirs : ils dévorent le temps, dont ils n'ont plus aucune notion exacte ; aveugles, ils courent à l'abîme, et un beau matin, c'est la ruine complète, avec toutes les hontes et toutes les déchéances. L'auteur peint admirablement ces intérieurs destinés aux pires catastrophes ; peut-être la lecture de son ouvrage fera-t-il réfléchir plusieurs : souhaitons-le.

FR. DUFOUR.

Pages oubliées

LES LANDES

On ne voit, en passant par les landes désertes,
Vrai Sahara français poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eau vertes
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc.
Car pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon.
Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,
Et se tient toujours droit sur le bord de la route,
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.
Le poète est ainsi dans les landes du monde :
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor ;
Il faut qu'il ait au cœur une taille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or.

Théophile GAUTIER (1811-1872).

Romanos le Mélode

(Suite et fin.)

Le succès de Romanos fut immense et toutes les églises d'Orient adoptèrent ses chants, mais il vient toujours une époque où le goût s'altère, se corrompt, et deux siècles ne s'écouleront pas que cette poésie si vivante, si simple, si chantante et si onctueuse ne doive céder la place à une poésie nouvelle, basée sur le même principe sans doute, mais marquée au front du double signe de la décadence : le raffinement et la prolixité. Nous voulons parler des *Canons*, de ces pièces liturgiques interminables, composées de huit ou neuf cantiques différents roulant tous sur un même sujet, qu'imagina au huitième siècle saint André de Crète, pour satisfaire à l'inlassable dévotion des Orientaux.

Devant l'enthousiasme qu'excita ce nouveau genre de poésie, les *Cantiques* de Romanos disparurent presque complètement de la liturgie : c'est à peine s'il s'en conserva quelques fragments, épars çà et là et sans nom, sur les flots de cet océan qu'est la poésie byzantine, et c'est ainsi que se perdit jusqu'au nom de Romanos, jusqu'à la clef de sa rythmique. Et cet oubli se fit si profond, même chez les Orientaux, l'ignorance de l'art des Mélodes en général en arriva à ce point qu'au siècle dernier encore, mis en présence de leurs compositions, nos plus grands savants étaient à se demander si c'était de la prose ou bien des vers. La plupart inclinaient même pour la prose, trompés en cela et par les Grecs, qui rangent sous ce nom de prose toute composition qui n'est point basée sur la quantité, et par les préjugés d'une éducation exclusivement classique; et l'erreur menaçait de devenir générale, quand, par le plus grand des hasards, un bénédictin de Solesmes, Dom Pitra, découvrit le secret si longtemps cherché.

Il faut lire dans l'*Hymnographie grecque*

(Rome, 1867, in-4°) de l'illustre religieux, les pages si intéressantes où il nous fait lui-même le récit de cette bonne fortune : comment, en 1859, envoyé par Pie IX en mission, d'abord à Saint-Pétersbourg, et reçu dans cette ville au couvent des Dominicains de Ste-Catherine, il trouva en entrant, sur la table de sa cellule, un manuscrit grec, que le temps et l'humidité avaient rendu presque illisible. Ce manuscrit, que quelque bon moine, sans doute au courant des goûts de son hôte, avait déposé là pour le distraire, provenait d'un de ces monastères du mont Athos, si riches en trésors de ce genre. Il contenait un long morceau en prose, la poétique légende de N.-D. des Ibères, suivie d'un de ces *Canons*, dont nous venons de parler, d'un *Canon* en l'honneur de la sainte Vierge. Pareille rencontre ne pouvait que piquer, et très vivement, la curiosité du docte voyageur, mais ce qui le frappa et réjouit davantage, ce fut, lorsqu'il eut commencé la lecture du *Canon*, d'y découvrir, comme il le raconte lui-même, « des points rouges, qui divisaient non seulement les hymnes et les strophes, mais des vers très variés de formes. Ces points, placés aux mêmes intervalles dans chaque strophe, mesuraient le même nombre de syllabes, jusqu'à la fin des huit cantiques. En tête de ceux-ci venait un mot de refrain ou l'*Eirmos*, qui ne pouvait être que le début d'un plus ancien cantique, destiné non seulement à fixer la mélodie du chant, mais le nombre et la mesure du vers. Huit fois en effet, l'*Hirmus* changeait dans ce *Canon* et les divisions symétriques et régulières recommençaient toujours, marquées par des points rouges, trait de lumière qu'il ne fut pas possible de perdre de vue. Le pélerin était en possession du système syllabique des *Hymnographes* ».

Une découverte non moins curieuse, ni moins importante, attendait D. Pitra à Moscou, où il se rendit en quittant Saint-Pétersbourg. Longtemps centre de l'orthodoxie grecque, l'antique capitale de la Russie recèle, entassés et comme ensevelis dans son sein, quantité de monuments précieux et ignorés de la littérature byzantine. D. Pitra s'y était livré, non sans succès, à de longues recherches, et sur un ordre pressant de ses supérieurs il s'apprêtait à reprendre le chemin de l'Italie, quand, faisant une dernière visite à la bibliothèque synodale du Kremlin, le hasard lui mit sous la main un manuscrit d'apparence tout semblable à celui de Ste-Catherine : même vétusté, même délabrement ; première et dernière pages arrachées; sur la couverture, point d'autre indication que ce mot mystérieux « *kontakarion* », lequel signifie « *Recueil de cantiques* », mais dont le sens lui échappait alors.

D. Pitra prend le manuscrit, il le feuillette assez distraitement d'abord, puis s'apercevant tout à coup que ce sont des vers toniques, des strophes en l'honneur du Christ, de la Vierge, des Saints, il se met à lire attentivement. A peine a-t-il déchiffré quelques pages, qu'il est frappé, ému : frappé de la beauté et de la simplicité de ces vers, ému du lyrisme éclatant, tout céleste, qui s'échappe de ces strophes. Il poursuit, et toujours plus étonné à mesure qu'il avance, il en vient bientôt à se convaincre qu'il a devant lui tout un recueil de cantiques, de cantiques merveilleux. Le caractère de la première lettre de chaque strophe lui fait soupçonner une acrostiche : il regarde, et que voit-il ? Les noms des auteurs de chaque pièce. Que constate-t-il enfin ? c'est qu'avec les compositions ainsi authentiquées de plus de vingt-cinq Mélodes, qui brillèrent du V^e^ au IX^e^ siècle, un Anastase, un Oreste, un Théodore le Studite, un Joseph de Thessalonique, il vient de retrouver l'œuvre du Mélode par excellence, de Romanos lui-même.

On devine la joie, l'enthousiasme du chercheur en face d'une pareille trouvaille : on devine aussi son regret, quand, la première émotion passée, il songea qu'il fallait partir sans retard, sans pouvoir

faire connaissance plus ample avec le bienheureux manuscrit, sans pouvoir même en prendre une copie. Ce regret, il l'emporta avec lui ; au fond de son cœur, durant de longues années, il le garda vivace, amer, jusqu'au jour où, devenu cardinal et fouillant à Rome la bibliothèque Corsini, il eut la bonne fortune de retrouver un second exemplaire du manuscrit de Moscou. Un peu plus tard, il en découvrait un troisième à Turin, et Victor Guérin lui en signalait un quatrième dans l'île de Pathmos.

C'était plus qu'il ne lui fallait pour le décider à en entreprendre la publication.

En 1876 parut à Paris le premier volume de ses *Analecta sacra spicilegio solesmensi parata*, un in-4°, où, à côté de plus de cent cinquante *Cantiques* ou *Hymnes* des divers Mélodes que nous venons de citer et d'autres encore, il nous donne vingt-huit des quatre-vingt *Cantiques* qui nous restent de Romanos.

La mort, hélas ! a interrompu cette publication avec plusieurs autres de l'illustre savant, et le grand Mélode jusqu'ici n'a pas encore trouvé un éditeur de ses *Œuvres complètes :* ce sera sans doute la gloire de Krumbacher de nous donner ce travail, qui l'occupe depuis longtemps (1).

En attendant que s'élève ce monument grandiose, il n'en est pas moins établi d'ores et déjà, que si longtemps on a pu, non sans quelque vraisemblance, reprocher à l'Église grecque de n'avoir connu d'autre poésie qu'une poésie sans caractère et sans couleur, pâle décalque de la forme antique, aujourd'hui il n'est plus possible de nier qu'elle a eu sa poésie à elle, supérieure de forme comme de pensée, essentiellement originale et capable de rivaliser avec n'importe quelle poésie ancienne ou moderne.

L. Guillaume.

(1) Sous le titre de *Miscellen zu Romanos*, M. Krumbacher vient de publier dans les *Abh. der bayr. Akad.*, I Kl., Bd. 24, 3, le texte de quatre cantiques avec de nouvelles études sur Romanos, et une reproduction du *Codex Patm.* 212, folio 203r.

FEUILLES

Un de mes amis, qui reçoit un grand nombre de cartes de visite, a eu l'idée de mettre de côté celles qui n'étaient pas banales. Il a réuni ainsi une très curieuse collection qu'il a l'obligeance de me communiquer. C'est une centaine de petits cartons carrés, un chapitre de Bouvard et Pécuchet où se trouvent réunies la naïveté, la vanité, la puérilité, la sottise et aussi la folie humaines. Quelques-unes de ces cartes semblent dues à la fantaisie de notre Alphonse Allais.

Il y en a de touchantes qui furent gravées dans de petites villes de province :

M. et Mme E..., *conseiller d'arrondissement ;* Aimé L..., *sous-préfet de l'Empire (le Mans) ;* Alexandre D.., *membre du Touring-Club de France (Beauvais);* M. et Mme B..., *et leur demoiselle (Suresnes) ;* Alexandre B.., *fabricant de ressorts, officier d'académie, à Ballan (Indre-et-Loire).*

Il y en a de marseillaises :

Docteur M..., *médecin assermenté de la paix publique* (à cause qu'il a été médecin des gardiens de la paix) ; Antonin B..., *journaliste,* avec la nomenclature des douze journaux auxquels il collabore : la *Phocée, Marseille fin de siècle,* l'*Arlequin, Académie Lamartine,* le *Perroquet,* le *Causeur,* l'*Avenir,* le *Phare,* etc. De Marseille encore la carte de Mme B... L..., *professeur de diction et de déclamation, recommandée par M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française ;* de Marseille toujours : Mme veuve Marie Papi, *née Papi, des Pharaons Papi de la VIe dynastie !*

Il y en a de bien parisiennes :

Adolphe H..., *grand prix de vertu de Son Altesse Sourindro Mchum Tagore ;* J.-M. Cruzel, *manager de l'Homme-momie ;* Joseph L..., *chevalier de la milice du Christ, président de la Société des pionniers africains;* Paul H..., *ancien adjoint au maire du VIe arrondissement, président honoraire de la Société de protection des enfants du papier peint;* Maxime Lisbonne, *ex-forçat de la Commune ;* Mme Vve B..., *dame de charité indépendante ;*

Eugène Georges, *cocher, chevalier de la Légion d'Honneur ;* Vve B..., *femme de France* ; Mme Vve G..., *emballeur* ; Charles M..., *officier supérieur et d'académie* ; A. de R..., *humoriste*, et Gaston de la B..., *ponte debout.*

Il y en a d'autres qui ne rentrent dans aucune catégorie, telles que celle d'Adrien B..., *poète national franco-russe, candidat à l'Académie française, honoré d'une lettre de remerciements de Mme la grande-duchesse Xénia Alexandrowna;* et celle de Mérovak, l'*homme des cathédrales, Notre-Dame de Paris* (*tour Nord*) ; et celle d'Alexandre, *seul élève d'Aristide Bruant;* mais la plus vertigineuse nous vient de Mantes-la-Jolie : c'est la carte de Clément Verpy, *philosophe humanitaire et découvreur de la non-existence de tout Dieu !*

Maurice Donnay.

La Musique Populaire Grecque

(Suite et fin.)

Voici une légende curieuse, qui paraît être une migration de l'histoire de Joseph et de ses frères :

Ils étaient quarante guerriers frères et cousins qui n'avaient pas de longs jours à vivre.

Un jour un ordre du roi leur enjoignit de partir en guerre pour deux ans. Tout de suite ils s'arment. Tandis qu'ils sellent leurs chevaux la noire terre tremble ; tandis qu'ils aiguisent leurs lances la mer resplendit ; lorsqu'ils tirent leurs fusils les montagnes mugissent.

Les voilà prêts à partir : ils se mettent en route.

Ils marchent, ils marchent pendant quarante jours... Le quarantième jour ils n'ont plus de pain, et le quarante-cinquième ils n'ont plus d'eau.

Dans le désert immense qu'ils traversent, ils trouvent un puits d'énorme profondeur. Ils mettent pied à terre et font l'appel. Ils tirent au sort le nom de celui qui devra descendre au fond du puits pour y puiser de l'eau.

Le sort désigne Constantin : Constantin, le plus jeune de tous. Ils lui passent autour du corps une corde et commencent à le descendre dans le puits.

Déjà il se trouve à une grande profondeur. Alors, effrayé, il s'écrie :

— Tirez la corde, mes frères, ramenez-moi, je n'ai pas trouvé d'eau !

— Nous tirons la corde, Constantin, mais tu ne remontes pas...

— Mettez aussi mon cheval pour tirer avec vous !

— Ton cheval tire aussi, Constantin, mais tu ne remontes pas !

— Alors, laissez-moi, mes frères, continuez votre chemin, et si ma pauvre mère vous demande jamais : Qu'avez-vous fait de Constantin, dites-lui qu'il s'est marié, loin, bien loin, dans les pays des fées, et qu'il a épousé la fille d'un roi.

Ils remontent tous à cheval et s'éloignent au trot, abandonnant leur frère au fond du puits.

Voici encore une étrange mélopée ; elle vient des bergers de l'Epire : l'*Aigle.*

Solo :

Un aigle traverse les airs... Entre ses griffes il tient une tête humaine. De temps en temps il la mord ; de temps en temps il lui parle.

Refrain choral :

Regardez dans la plaine ce nuage de poussière : Est-ce les Klephtes qui arrivent ou les Armatoles ?

Solo :

— Tête, ô folle tête ! que cherchais-tu ? Voulais-tu donc tomber entre mes griffes?

— Mon mauvais sort a fait que je tombasse entre tes griffes.

Mange, dévore, ô aigle, mes chairs, ma jeunesse et ma bravoure ; cela fera pousser tes ailes quelques mètres plus longues et tes griffes deviendront formidables.

Refrain choral :

On ne voit plus dans la plaine le nuage de poussière.

Seraient-ils disparus pour toujours, les Klephtes et les Armatoles ?

Je dirai pour conclure que, dans la recherche et dans l'étude de ces chants populaires de la Grèce moderne, tout est à faire. Ce n'est pas le moment d'édifier les théories. On peut cependant considérer que les influences turques sont presque négligeables. Elles ne se sont exercées sur la musique populaire grecque que dans les grands centres ; elles n'ont pas atteint la musique vraiment rustique, reléguée, fort heureusement pour elle, dans les montagnes de l'intérieur. Il serait facile, je crois, de déterminer ces influences turques, parce qu'elles font, au milieu de ces mélodies caractéristiques, des taches qu'il est aisé de découvrir et qu'il serait possible de faire disparaître.

Les Grecs n'ont pas plus accepté l'influence des Turcs, qu'ils n'avaient toléré celle des Romains, ni des Wisigoths, ni des Vandales, ni des Croisés, ni des Vénitiens. Ils sont restés Grecs à travers l'histoire. Il faudrait cependant, si secondaire qu'elle soit, faire la part, surtout dans la musique instrumentale, des contaminations qui viennent du dehors.

Nous disions que les Grecs anciens, et ce n'est pas le plus beau de leur art, ont pratiqué les sons exharmoniques, qui ne peuvent être calibrés exactement par les méthodes pythagoriciennes, ces vieilles méthodes qui restent impérieuses, lorsqu'il s'agit de régler pratiquement la musique. Or les peuples de l'Orient continuent à raffoler des sons exharmoniques. Rien ne dit que ces intonations «fausses» n'aient pas été introduites dans la musique ancienne sous l'influence orientale déjà. Actuellement n'est-ce pas elle encore qui réagit sur l'art populaire, et le fait sacrifier dans une mesure toujours trop large, si petite qu'elle soit, à ces intonations vacillantes ?

Quels sont les chants issus de la musique ecclésiastique ? quels chants populaires ont pénétré en elle ? Il me paraît impossible, en particulier, que dans le deuxième mode authentique de la musique byzantine, il n'y ait pas un reflet direct de certains thèmes rustiques. Je pose le problème à de plus compétents que moi.

Il y aurait intérêt à faire une comparaison entre les modes ecclésiastiques grecs, et les modes employés par les aèdes populaires, à découvrir les effets de leur mutuelle action. Que reste-t-il dans les uns et dans les autres de la modalité antique ? Il est certain qu'elle s'est perpétuée, sinon dans toutes ses formes, du moins dans quelques-unes.

Il faudrait chercher dans les monastères du mont Athos et de l'Asie Mineure les manuscrits les plus anciens, les sérier chronologiquement, et remonter ainsi aux origines thématiques.

Enfin il serait à souhaiter que tous ces trésors musicaux fussent transcrits en notation occidentale ; la notation byzantine est un système trop imparfait, non pas pour les besoins anciens, qui furent restreints, mais pour les exigences nouvelles d'un art en voie de transformation et qui commence à subir les influences occidentales. La musique grecque élargit ses cadres, elle grandit ses formules, elle devient sensible à l'harmonie. La notation byzantine va se trouver fort empêchée, je crois, d'exprimer la plupart des phénomènes sonores au milieu desquels la notation occidentale nous fait vivre à l'aise.

Heureux seront les artistes à qui de telles recherches seront permises ! Ils pourront entendre s'élever, dans la paix du soir, en ces rudes vallées creusées au flanc du Taygète ou du Parnasse, la voix d'un pâtre disant des choses naïves ou d'un vieux guerrier vantant les Armatoles...

Heureux pays, où l'âme du peuple est restée simple, où le cœur est resté haut ! Race impérissable qui veut qu'on respecte sa durée, et qu'on laisse ses destinées s'accomplir librement ! Race héroïque, enfin, au sein de laquelle il y aura toujours des Tyrtée, pour chanter la gloire et la liberté.

M. Emmanuel.

Causerie Musicale

I. — NÉCROLOGIE.

Pablo de Sarasate vient de mourir à Biarritz, à l'âge de 64 ans.

Né à Pampelune, le 10 mars 1844, il fut de bonne heure l'étonnement de son siècle par l'éclat de son talent musical ; à douze ans, il avait joué devant la reine Isabelle et reçu d'elle, en témoignage d'estime, un Stradivarius de grande valeur. Au Conservatoire de Paris, il enlève, à 13 ans, le premier prix de violon ; dès ce moment, Sarasate devint la démonstration vivante du mouvement perpétuel; l'ancien et le nouveau mondes le virent et l'applaudirent tour à tour : on citerait difficilement un centre d'art qui n'ait reçu sa visite. Et

partout, son archet lui valut le triomphe et la sympathie.

Sarasate nous a moins gâtés en productions musicales : il n'écrivit guère que des transcriptions sur les danses originales de son pays. Peut-être eut-il raison de réserver tout son art pour ses auditeurs ; ceux qui ont eu la bonne fortune de l'ovationner ne s'en plaindront pas, et regretteront vivement la disparition d'un artiste si supérieurement doué.

PETITES NOUVELLES

* Le premier concert du Conservatoire sera consacré à *Samson*, le célèbre oratorio de Hændel; cette œuvre capitale n'a pas encore été exécutée à Bruxelles.

* Nous entendrons, au premier concert populaire, le fameux violoniste Mischa Elman, tant applaudi l'hiver dernier.

* La réouverture des cours de la Scola Musicæ (90, rue Gallait) a eu lieu le vendredi 2 courant. Rappelons que l'enseignement y comprend les cours élémentaires, moyens et supérieurs pour jeunes gens et jeunes filles.

* Sous ce titre : *L'art belge à l'étranger*, un confrère publie l'entrefilet suivant :

«En Hollande, où plusieurs œuvres de nos com» positeurs, et particulièrement celles de Benoit, » ont été très favorablement accueillies, on repré» sentera au courant de cet hiver, sur la scène d'un » nouvel opéra fondé à Amsterdam, toute une » série d'œuvres de compositeurs belges. D'après » le programme, des œuvres de Blockx, Gilson, » Wambach et De Boeck seront représentées.»

* Un confrère nous signale un amusant anachronisme.

Notre *Vlaamsche Schouwburg* rouvrait, à fin septembre, par une pièce à grand spectacle : *Gudrun*, tragédie belgo-romaine du troisième siècle de notre ère. Vous ne devinerez jamais ce que l'orchestre a joué en guise d'ouverture !.... Je vous le donne en mille !... Non ?... Eh bien ? la *Brabançonne* !... On en a bien ri.

FR. DUFOUR.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Agenda du photographe. 1908. Un vol. in-8° de 160-96 pages. Paris, 1908, Mendel. Prix : 1 fr.

L'Agenda du Photographe pour 1908 contient, à côté du contingent habituel de dessins humoristiques, anecdotes, bons mots brodés sur des thèmes photographiques avec une aimable fantaisie, des renseignements techniques, des articles de vulgarisation, un formulaire, etc. Une partie artistique, dans laquelle sont reproduites hors texte et sur beau papier un choix de photographies d'amateurs, constitue un élément d'intérêt très goûté des lecteurs habituels de ce précieux recueil. Ajoutons, enfin, qu'un répertoire est préparé pour le placement des clichés : que des pages, spécialement réglées, s'offrent pour l'inscription de toutes notes, formules, etc..., qu'on veut sauver de l'oubli.

Le « *Tout-Photo* », qui fait suite, comporte la liste mise à jour de 10.000 amateurs choisis parmi les plus habiles et les plus aptes à s'intéresser aux nouveautés photographiques, ainsi que l'indication des hôtels qui mettent une chambre noire à la disposition des voyageurs et touristes, la liste des principales sociétés d'amateurs, etc.

Annuaire de la société d'archéologie de Bruxelles. T. XIX. 1908. Un vol. in-8° de 178 pages. Bruxelles, 1908, Vromant.

Le présent annuaire constitue le tome XIX de la collection. Il contient les rapports sur les travaux de la Société d'archéologie, l'inventaire des objets des collections, les procès-verbaux des séances de l'exercice 1907, et la nomenclature des membres correspondants, effectifs et associés.

Il suffit de parcourir cet intéressant volume pour constater une fois de plus que notre petite Belgique ne chôme pas dans le domaine scientifique.

ARNAULT (A.-V.) — *Souvenirs d'un sexagénaire.* Un vol. in-16 de LXXX-448 pages. Paris, 1908, Garnier. Prix : 3 fr. 50.

Une préface de 80 pages nous donne la biographie complète d'Antoine-Vincent Arnault. Ce fut une figure assez curieuse que celle de ce personnage qui, chose extraordinaire, fut deux fois académicien, et jouit successivement des faveurs de Madame et de la Révolution. La journée du 10 août fit de lui un réfugié politique ; et une tragédie : *Marius à Minturnes*, lui sauva la tête. Ainsi va la vie : les petites causes ont parfois des effets fort inattendus.

Les souvenirs d'Arnault sont moins historiques qu'anecdotiques ; ils valent pourtant d'être lus : nous y trouvons mille détails curieux sur la vie populaire à la fin du XVIIIe siècle, et des renseignements souvent inédits sur de nombreux personnages de cette époque troublée, notamment sur les gens de théâtre d'alors et les fonctionnaires de la cour de Louis XVI. L'auteur nous raconte tout cela avec une bonhomie qui donne à son travail un cachet très particulier.

BAUDOT (Prosper). — *Documents de ministère pastoral.* Deux vol. in-16 de VIII-556 et 638 pages. Paris, 1907, Oudin. Prix : 4 fr. 25.

Une simple phrase de la préface nous indique le but de l'ouvrage tout entier. « Partout, dit l'écrivain, partout où les prêtres iront porter la bonne nouvelle, ils n'auront d'espérance de réussir qu'à condition de révéler dans leur manière de se présenter, de parler et d'agir, la présence du Maître. Telle sera pour eux et pour tous ceux qui leur succéderont, la loi du succès. » L'auteur ajoute, avec infiniment de tristesse : « Eh bien ! n'est-ce pas ce qui manque à bon nombre d'entre nous, même parmi les plus laborieux ? Sous la poussée des vagues furieuses, le souvenir du Maître disparaît dans la tourmente. Nous rêvons de moyens humains, cherchés au loin ; nous oublions le secours providentiel, déposé là, tout près de nous. »

Cette constatation n'est que trop réelle ; beaucoup de nos prêtres perdent de vue le moyen surnaturel pour s'attacher à des moyens exclusivement humains. A ceux-là nous recommandons l'ouvrage de l'abbé Baudot ; ils y trouveront les règles de sanctification personnelle, celles de l'action pastorale, et tout ce qui a trait au ministère de la prédication et à l'administration des sacrements. Ils y trouveront aussi les nombreux moyens que le zèle apostolique peut suggérer pour l'évangélisation du peuple, la direction des âmes, la création et l'entretien des œuvres paroissiales, économiques et autres. Il nous serait difficile de donner ici même un aperçu de tous les points traités ; qu'il nous suffise de dire que ce manuel est, à notre avis, le plus complet qui ait été jusqu'ici mis à la disposition du clergé.

BAYET (Albert). — *Les idées mortes.* Un vol. in-12 de 220 pages. Paris, 1908, Cornély. Prix : 3 fr. 50 ·

« Il n'y a plus de morale ! » répètent à l'envi les sages, lorsqu'un incident banal les rend attentifs aux misères de la vie. — « Il y trop de morale ! » affirme notre auteur ; et il explique que nos consciences ne souffrent pas d'anémie, mais de congestion ; selon lui, parmi nos idées morales, beaucoup sont des idées mortes que nous n'osons ni suivre ni rejeter, qui souvent nous font douter sans jamais nous faire agir, et dont la routine ou l'hypocrisie prolongent le règne encombrant. De là à prédire la chute de la religion, il n'y avait qu'un pas : l'auteur le fait allégrement. Certes, les attaques se multiplient contre l'Eglise, la persécution s'annonce partout, le dogme est battu en brèche avec violence, il semblerait que la foi va sombrer ; mais grâce à Dieu, l'Evangile a résisté à d'autres ennemis que les pantins de la Loge ou les dévoyés du modernisme, et l'un ou l'autre jour, nous assisterons à leur déconfiture. Qui, ce jour-là, osera parler d'idées mortes ?

BETHLÉEM (Louis). — *Romans à lire et romans à proscrire.* Un vol. in-16 de XXXII-384 pages. Cambrai, 1908, Masson. Prix : 3 fr. 50.

Nous saluons avec plaisir la quatrième édition de ce remarquable travail ; tenant compte de diverses indications pratiques, l'auteur a revu complètement son essai de classification morale des romans de notre époque. Les nombreuses félicitations qu'il a reçues de partout nous dispensent de tous nouveaux éloges ; nous engageons vivement les directeurs de bibliothèques paroissiales à se munir de ce guide précieux et indispensable pour le choix des ouvrages à mettre entre les mains de la jeunesse.

En appendice, l'auteur a réuni un choix de beaux romans susceptibles d'intéresser les diverses catégories de lecteurs auxquels ils sont attribués.

BLANCHON (H.). — *Les arts faciles de la jeune fille.* Un vol. in-8° de 346 pages. Paris, 1908, Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Jadis, lorsqu'une jeune fille savait copier et estomper au crayon gras une tête de héros grec ou exécuter en tapisserie criarde une paire de pantoufles, on s'extasiait sur son savoir-faire, on criait à la merveille. De nos jours, de nombreux travaux nouveaux sont venus agrandir ce domaine relativement étroit : c'est ainsi que nos jeunes femmes doivent s'initier aux secrets de la pyrogravure, de la décoration du cuir, du cloutage, de l'incrustation sur métal, du découpage de la corne, de la peinture sur étoffes et sur velours, de la vannerie, etc..

L'ouvrage que vient de faire paraître M. Blanchon sera le meilleur guide en ces matières ; grâce à lui, la main délicate de la femme réalisera des trésors d'ingéniosité, et apportera au foyer une source de bien-être et de joie intime. Comme complément à ce manuel de bonheur familial, l'auteur a joint deux chapitres sur l'art de la fleuriste et l'utilisation des fleurs et des plantes dans la décoration : c'est une heureuse pensée, à laquelle applaudiront nos épouses et nos jeunes filles.

BURE (Pierre). — *Note pour servir à l'étude d'un projet de création d'une banque belge à Londres.* In-8° de 16 pages. Bruxelles, 1908, Impr. des Travaux publics.

Le mouvement financier entre la Belgique et Londres acquiert une telle importance qu'une grande banque belge établie à Londres même y trouverait des éléments suffisants de vitalité; c'est ce qu'établit l'auteur de cette brochure en quelques pages bourrées de documents.

CASTELEIN (A.). — *L'Etat du Congo.* Un vol. in-8° de 180 pages. Bruxelles, 1907, Goemaere. Prix : 2 fr. 50.

Le P. Castelein avait publié en 1906 une étude sur l'Etat du Congo ; depuis lors, de nombreuses publications ont paru, en divers sens, qui ont obligé l'auteur à reviser son premier travail pour le mettre au point. Le présent ouvrage se répartit en quatre chapitres : les origines de l'Etat, — les droits de l'Etat, — les devoirs de l'Etat, — le réquisitoire de ses accusateurs.

Professeur de droit naturel, le P. Castelein a été porté à ce travail par le désir d'étudier, sur un champ d'applications nouvelles, une foule de questions intéressantes ressortissant à cette science. Dans cette étude à la fois juridique et historique, il s'efforce de déterminer, à la lumière des principes et des faits, la genèse du droit de souveraineté qu'exerce l'Etat du Congo ainsi que la nature des principaux droits et devoirs qui en découlent. A sa grande science juridique, il joint une sincérité de conviction et une impartialité qui se rencontrent assez rarement tant parmi les défenseurs que parmi les contradicteurs de l'Etat indépendant.

CELIS (Gab.). — *La cathédrale de Saint-Bavon.* In-18 de 52 pages. Gand, 1908, Vanderschelden. Prix : 0 fr. 50.

Ce petit guide du visiteur à la cathédrale de Saint-Bavon en est à sa seconde édition ; son succès va donc croissant. Quelques illustrations augmenteraient encore son réel intérêt.

COLLARD (Charles). — *A la recherche de l'éducation protectrice en Prusse.* Un vol. in-16 de VIII-152 pages. Louvain, 1908, Peeters.

La loi prussienne du 2 juillet 1900 sur l'éducation protectrice de l'enfance est ce qu'on peut appeler une audacieuse tentative : aucune loi n'avait jusqu'ici été aussi loin dans la reconnaissance officielle de l'action de la société en cette matière. On ne peut en effet méconnaître l'incontestable priorité de la puissance paternelle ; et rien ne peut être cause de la déchéance de ce droit. Il était donc intéressant d'étudier de près l'œuvre du législateur prussien, et de mener sur place une enquête sérieuse et approfondie. M. Collard s'est appliqué à cette tâche avec l'évident souci d'être utile à notre éducation nationale. Dans le volume qu'il nous présente aujourd'hui, il a consigné les multiples renseignements recueillis au cours de ce voyage d'études.

Il nous rappelle d'abord succinctement les dispositions de la loi du 2 juillet ; puis il nous rend compte de ce qu'il a vu et appris dans les établissements visités à Bonn, à Dormagen, à Fischeln, à Berlin, dans le Brandebourg, etc. Ces observations très personnelles seront lues avec intérêt par tous les amis de l'enfance : ils y rencontreront d'heureuses tentatives qui méritent d'être étudiées et dont l'application serait tentée avec chance de succès en Belgique.

DE BEAURIEZ (L.). — *Quelques pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre.* Un vol. in-16 de 166 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 2 fr. 50.

Nous signalons volontiers ce nouvel ouvrage de Mme L. De Beauriez ; il tend à démontrer l'importance et l'impulsion du mouvement qui semble devoir ramener l'Angleterre dans le giron de l'Eglise romaine. L'auteur s'attache spécialement ici à mettre en lumière l'action ou plutôt l'influence religieuse exercée par la femme dans ce retour vers l'unité des croyances ; sa méthode est d'autant plus probante qu'elle écarte toutes vaines déclamations pour se contenter d'un exposé concis, net, court, de ce qu'elle a vu elle-même en Grande-Bretagne. Nos voisins d'outre-Quiévrain s'étonneront peut-être de voir que des processions puissent se dérouler tranquillement en pays anglican, alors qu'elles sont interdites chez eux-mêmes : cinq minutes de réflexion sur ce que dit l'écrivain leur feront toucher du doigt la cause du mal dont ils se plaignent ; ils concluront notamment que ce n'est pas avec une indifférence coupable ou de honteuses faiblesses qu'ils relèveront la patrie en danger.

DE GIBERGUES. — *La chasteté.* Un vol. in-16 de XII-130 pages. Paris, 1908, Poussielgue. Prix : 1 fr. 50.

Cet ouvrage, dédié aux hommes et aux jeunes gens, est un réquisitoire documenté contre le vice impur, qui perd tant d'âmes et cause autour de nous d'irrémédiables ruines. M. l'abbé De Gibergues, en jetant son cri d'alarme, ne se contente pas de déclamations théoriques et souvent reprises. Non ; il va au fond des choses ; il combat pied à pied les sots préjugés qui ont cours dans le monde quant à la liberté à accorder à la jeunesse; il démontre que la loi divine s'oppose avec raison aux débordements des passions ; il nous présente le tableau des ruines et des désastres qu'accumule

autour de lui le jeune homme impur. Mais il ne suffit pas d'indiquer le mal, il faut encore en suggérer les remèdes ; et l'auteur, dans ses chapitres relatifs à la cure de l'âme, ne faillit pas à ce devoir ; nous engageons vivement notre bouillante jeunesse à lire, à méditer sérieusement les conseils de haute sagesse qu'un prêtre met ici à sa portée : elle s'en trouvera bien.

M. De Gibergues termine en nous exposant les récompenses de la chasteté, et en donnant aux pères de graves avertissements sur leur responsabilité ; « les enfants sont la moisson des pères,» a-t-on dit. A ceux-ci donc de leur donner le bon exemple et de se préparer pour leurs vieux jours une couronne de bonheur et de vertus.

De Montozon (René). — *L'enfant bohémien.* Un vol. in-16 de VIII-86 pages. Paris, 1907, Vic & Amat. Prix : 2 fr. 50.

En quelques pages émues, l'auteur nous raconte la lamentable odyssée du petit bohémien, qui se meurt tristement dans la misérable roulotte. Puis c'est le convoi funèbre, et l'éternel repos dans un coin oublié du cimetière rural, où personne ne viendra faire au pauvre martyr l'aumône d'une prière. Que de misères à soulager !

De Vaulabelle (A.) et Hémardinquer (Ch.). — *La science du théâtre.* Un vol. in-8° de 292 pages. Paris, 1908, Paulin. Prix : 5 fr.

Les auteurs de ce curieux ouvrage vont certainement s'attirer les foudres et les anathèmes des prestidigitateurs, des illusionnistes, des têtes parlantes, des barnums, en un mot de toute la confrérie des gens de spectacle. Car, qui courra encore au music-hall ou à la loge foraine, si les trucs de l'impresario sont éventés ? Il est vrai que la curiosité humaine...

Revenons à nos auteurs. Ils nous donnent d'abord une histoire sommaire de la décoration théâtrale chez les anciens et chez les modernes ; puis, ils dissèquent le squelette du théâtre moderne, avec ses plans, ses dessous, son cintre, son gril, et la manœuvre de toute la machinerie. Ils nous dévoilent les mille applications spéciales de l'électricité, de l'optique, les trucs de la pyrotechnie, de la mécanique et de la physique. Après cela, il n'y a plus de secrets pour nous, et les directeurs ont à trouver du nouveau... à moins que, ce qui est assez probable, nous ne trouvions à ces trucs un charme nouveau, du fait que nous en avons l'explication. Nous continuerons à nous émerveiller devant les danses aériennes, devant les apparitions de fantômes, devant les cascades lumineuses ; le cercle de la mort et la roue du diable continueront à nous donner froid dans le dos, et néanmoins nous aurons trouvé grand plaisir à lire et à relire la *Science au théâtre.*

Fischer (E.-W.) — *Etudes sur Flaubert.* Un vol. in-16 de 140 pages. Leipzig, 1908, Zeitler. Prix : 3 fr.

Cet intéressant ouvrage comprend trois études d'inégale longueur : les œuvres de jeunesse de Gustave Flaubert, la Tentation de saint Antoine, et le plan inédit de la Spirale.

Le premier travail nous montre un Flaubert généralement peu connu : nous y trouvons des détails fort curieux sur de nombreuses œuvres ignorées du public, et qui permettent de voir clair dans le processus du talent de ce remarquable écrivain. La seconde étude s'occupe surtout de la Tentation de saint Antoine ; elle en analyse les origines, les différentes rédactions et ses rapports avec l'auteur. M. Fischer narre d'abord l'histoire de la tentation, en y joignant un résumé succinct du texte définitif ; puis il recherche l'évolution des principes esthétiques de Flaubert en utilisant les différentes rédactions qui nous sont restées de ce chef-d'œuvre.

Enfin une troisième étude nous rappelle un projet de quelques pages esquissées partie à l'encre partie au crayon, et intitulé : «la Spirale».

Nous recommandons ce travail documenté à tous ceux qui s'occupent d'histoire littéraire : il leur sera grandement utile.

Guide d'action religieuse. Un vol. in-12 de XVI-582 pages. Reims, 1908, Action populaire. Prix : 3 fr.

La situation nouvelle faite à la France par la rupture du Concordat et la loi de séparation provoque un mouvement de réorganisation générale. Partout on sent la nécessité et l'urgence d'agir, et l'on veut agir. Pour unifier tous les efforts et centraliser en quelque sorte les œuvres de défense, il fallait aux hommes d'action une sorte de vade-mecum de cet apostolat moderne. L'Action populaire a essayé de réaliser ce travail de documentation, et de fournir à tous les catholiques français désireux de faire « quelque chose » un guide d'action religieuse.

Dans ce but, elle a réuni de nombreux documents, actes pontificaux, épiscopaux, législatifs, judiciaires, comptes rendus de congrès, manuels, statistiques, adresses d'œuvres et références bibliographiques. Ce volumineux dossier, pratiquement résumé et classé d'une manière méthodique, forme le présent guide. Il présente inévitablement des lacunes, mais il n'en rendra pas moins de précieux services à tous ceux qui le consulteront, en leur indiquant la marche à suivre dans bien des cas et en facilitant la recherche de documents

plus complets. Notre clergé belge y puisera aussi d'utiles indications pour la direction des œuvres sociales et religieuses de nos grands centres.

HENNEBICQ (Léon). — *La Belgique et les banques à l'étranger.* Un vol. in-8° de 120 pages. Bruxelles, 1908, Impr. des Travaux publics.

M. Léon Hennebicq, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, avait été envoyé en Allemagne par la « Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger », aux fins d'étudier sur place les conditions dans lesquelles les banques allemandes avaient développé leurs affaires d'outremer. Il a présenté, en cette brochure de 120 pages, son remarquable rapport sur cet objet ; sa conclusion est que la Belgique ne peut tarder plus longtemps à créer chez les nations concurrentes les organismes banquaires indispensables à son développement commercial ; pour entrer dans le domaine pratique, le rapporteur propose la création d'une banque centrale à Londres,où convergent tous les marchés coloniaux, les arbitrages, le change. Ce rapport de M. Léon Hennebicq est un chef-d'œuvre de clarté ; il sera favorablement accueilli dans nos hautes sphères commerciales, industrielles et financières.

HUBERT. — *La volonté chez la femme chrétienne.* Un vol. in-12 de 84 pages. Lierre, 1907, Van In. Prix : 0 fr. 60.

Le R. P. Hubert vient de réunir en une élégante plaquette les conférences données par lui à la Société des Dames chrétiennes. Elles ont pour but de réapprendre aux femmes du monde ce que beaucoup d'entre elles oublient à l'heure présente : diriger et conduire la volonté en conformité avec l'idéal chrétien et les principes de l'éducation catholique. Le conférencier n'est pas de ceux qui, bien à tort, n'osent pas dire la vérité à leur auditoire : il est catégorique dans ses appréciations, et ses conseils s'inspirent d'une énergie vraiment apostolique. Nous ne lui en ferons pas un grief, car la femme contemporaine manque souvent de cette énergie qui doit faire le fond de son caractère.

Signalons notamment à l'attention de nos lecteurs les conférences sur les caractères et les sources de la volonté, sur le roman et le théâtre, sur la vie intérieure, sur la sainte communion. Le P. Hubert a fait œuvre utile en livrant à la publicité ces remarquables causeries : elles feront du bien dans toutes les sphères et à tous les âges.

MAIRE (Albert). — *La technique du livre.* Un vol. in-8° de 390 pages. Paris, 1908, Paulin. Prix : 6 fr.

M. Maire, bibliothécaire de l'Université de Paris, aborde dans cet ouvrage des sujets assez disparates, tels que le choix des papiers et des encres d'impression, le mécanisme physiologique de la lecture, la critique de la forme du caractère typographique, la critique de l'illustration du livre, les agents de détérioration du livre, etc.

Nous pourrions facilement discuter plusieurs thèses de l'auteur, notamment sa critique sur la forme du caractère : quoi qu'on fasse, on remplacera difficilement le vieux caractère romain par les fantaisies inventées récemment, du moins pour les ouvrages de labeur. Une chose beaucoup plus pratique serait la mise en pratique et l'adoption générale d'une mesure typographique basée sur la numération décimale ; le Congrès d'Anvers (1890) avait émis ce vœu : mais il est resté à l'état platonique jusqu'ici.

De nombreux chapitres méritent une mention spéciale, notamment ceux où l'on traite de la détermination de la myopie dans les écoles, la réforme de l'illustration du livre, la réforme du livre scolaire, l'hygiène du livre et sa désinfection.

Tel qu'il est, cet ouvrage rendra des services aux techniciens, en leur indiquant des desiderata vraiment urgents et d'utiles améliorations.

MARTINANT DE PRÉNEUF (G.-J.) — *Souvenirs.* Un vol. in-12 de 310 pages. Paris, 1908, Perrin. Prix : 5 fr.

L'abbé Martinant de Préneuf fut curé de Vaugirard, de Sceaux et de Saint-Leu ; sa carrière sacerdotale traversa les plus dures époques de la Révolution française. Les souvenirs qu'il nous a laissés concernent les huit années (1792-1801) qu'il dut passer hors de la France en qualité d'émigré. Comme il faut s'y attendre, ce ne fut pas une fête que cette période d'émigration, loin de là. L'auteur nous raconte avec une touchante simplicité ce que lui réserva d'épreuves et d'angoisses l'exil que lui imposèrent les circonstances ; nous n'avons pas à chercher ici un souci littéraire : ces notes un peu frustes y gagnent une saveur particulière qui ne manque pas de charme.

M. G. Vanel, en une élégante introduction, a rapidement biographié l'écrivain-abbé.

MICHEL (André). — *Histoire de l'art.* T. III : Le réalisme, les débuts de la renaissance. Première partie : Le style flamboyant, le réalisme. Un vol. gr. in-8°

de 480 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 15 fr.

L'œuvre artistique que dirige M. André Michel avance à grands pas ; le présent volume commence le tome III, qui va nous amener aux débuts de la Renaissance. Il s'ouvre par une étude du style flamboyant, dans laquelle M. C. ENLART nous expose l'évolution finale de l'architecture gothique. M. le comte Paul DURRIEU étudie ensuite la peinture et la miniature en France, de Jean le Bon à la fin du règne de Charles VI. M. L. DE FOURCAUD nous retrace l'histoire de la peinture dans les Pays-Bas au temps des Van Eyck, de leurs contemporains et de leurs successeurs immédiats ; MM. M. HAMEL et A. MICHEL, celle de la peinture allemande ; M. C. DE MANDACH, celle de la peinture et du vitrail en Suisse ; M. HENRI MARCEL, celle de la peinture en Angleterre du XIIe au XVe siècles. C'est le regretté HENRY BOUCHOT qui a traité, dans ce volume, des origines et des premiers monuments de la gravure et de l'estampe. M. J. GUIFFREY y a étudié la tapisserie aux XIVe et XVe siècles. MM. A. MICHEL et C. ENLART nous y présentent l'évolution de la sculpture en France et dans les pays du Nord à la même époque. M. MAURICE PROU y consacre un chapitre à l'art monétaire pendant la période gothique.

On peut juger, par ce simple résumé, de l'intérêt et de la variété qu'offre ce cinquième volume de l'*Histoire de l'Art*. Nous ajouterons seulement que ses 257 gravures et ses 5 planches hors texte contribuent à en faire un livre admirable, digne en tous points du grand ouvrage qu'il continue avec éclat.

RENAULT (Paulin). — *L'école et la chanson*. Un vol. in-16 de 144 pages. Liége, 1908, Dessain. Prix : 1 fr.

M. Paulin Renault, pris d'enthousiasme pour les succès obtenus par les chansons de Botrel, voudrait jeter une bonne fois à l'égoût toutes les productions ordurières dont nous sommes inondés, et les remplacer par la bonne et saine chanson, telle que la comprenaient les anciens bardes, L'entreprise est ardue, avouons-le : le refrain grivois flatte tant d'instincts grossiers qu'il ne faut pas s'illusionner sur la proximité de sa disparition. Il y a toutefois, et à cause de cela précisément, quelque chose à faire dans ce domaine ; mais comment arriver aux masses, par quels moyens pénétrer dans les milieux besogneux, dans les centres populaires ? M. Renault estime, et il a raison, que le mouvement doit se tenter par l'enfant, et où atteindre l'enfant mieux qu'à l'école ?

Voilà donc l'instituteur qui redevient une fois de plus éducateur, éducateur par la chanson ; ce magistère n'est pas sans requérir des qualités très spéciales, qui se résument en trois choses : délicatesse de sentiments, goût artistique, connaissance musicale suffisante. Après nous avoir donné l'historique de la chanson depuis Adam de la Halle jusqu'à Botrel, M. Renault s'attache très longuement à définir le champ d'action de l'instituteur, et les moyens que celui-ci mettra en œuvre pour l'éducation des organes, du goût musical et du sens littéraire de l'enfant.

Nous signalons volontiers ce petit ouvrage à tous nos instituteurs libres, et nous le leur recommandons instamment : l'idée de M. Renault mérite d'être creusée, et il serait intéressant de voir à quels résultats elle peut aboutir.

SACRÉ (Maurits). — *Geschiedenis der gemeente Merchtem*. Un vol. in-8° de 704 pages. Roulers, 1904, Demeester. Prix : 5 fr.

En bon enfant de Merchtem, M. Maurits Sacré a voulu consacrer, en un ouvrage d'une importance et d'une valeur sérieuses, tout le passé de sa commune natale. Ce passé remonte déjà loin, puisque les archives communales renseignent des documents locaux datés de 1112 et de 1391.

Désireux d'être complet, l'auteur a divisé son travail en trois grandes parties :

1° le passé de Merchtem, où nous trouvons étudiés les vieilles dénominations locales, l'histoire de la commune, l'origine et l'historique des anciennes familles, des vieux hameaux, des institutions médiévales et modernes, des fêtes, marchés, etc. ;

2° l'histoire religieuse de la localité, depuis la construction de l'église de Merchtem jusqu'à l'administration ecclésiastique actuelle ; l'auteur y parle longuement de l'image miraculeuse connue sous le nom de : *O. L. Vrouw ter Nood* ; il nous donne la liste du clergé de Merchtem depuis le XIIe siècle, des renseignements précieux sur les chapelles et les institutions charitables, etc. ;

3° enfin le Merchtem d'aujourd'hui, avec la liste des bourgmestres de 1830 à nos jours, celle des notaires, des écoles, des sociétés, etc.

On le voit, l'ouvrage est complet ; il est agrémenté de 18 gravures documentaires, choisies parmi les plus précieux monuments des archives. Nous sommes heureux de féliciter M. Sacré de ce travail curieux et remarquable.

SARGENT (A.-J.). — *Anglo-chinese commerce and diplomacy*. Un vol. in-8° de XII-332 pages. Oxford, 1907, Clarendon Press. Prix : 16 fr.

Nous rappelons volontiers cet ouvrage à ceux qui s'occupent d'expansion mondiale : ils y ver-

ront comment l'Angleterre, qui restera toujours, quoi qu'on en dise, notre maître en fait de pénétration commerciale, est parvenue à se créer une situation privilégiée dans l'immense empire de la Chine. L'histoire a jugé et jugera les moyens employés par elle pour parvenir à ses fins : nous nous bornons à constater les résultats obtenus ; depuis 1834 jusqu'à nos jours, tous les efforts de sa diplomatie ont tendu à développer d'abord, à consolider ensuite son influence industrielle et commerciale sur le marché chinois.

Il faut bien reconnaître qu'elle a distancé, et de loin, les autres nations européennes ; c'est à établir historiquement l'importance de cette prise de possession que M. Sargent consacre son présent travail ; c'est une œuvre de bonne foi qui mérite le meilleur accueil de la part de ceux qui s'occupent d'économie internationale.

Une abondante bibliographie complète ce beau travail.

SAVINE (Albert) et BOURNAND (François). — *Fouquet.* Un vol. in-16 de 192 pages. Paris, 1908, Michaud. Prix : 1 fr. 50.

La personnalité du surintendant général des finances de Louis XIV a été diversement appréciée jusqu'ici ; on n'a considéré en Fouquet que l'homme scandaleusement riche, le bâtisseur de palais somptueux, le financier capable de se payer toutes les aventures, toutes les fantaisies libertines. On a trop oublié que Fouquet fut écrasé par un rival qui briguait ses charges et sa fortune ; on a oublié que le procès de Nicolas Fouquet constitue un des événements les plus importants du grand règne, la première révolte contre l'absolutisme royal. Il était intéressant de reprendre l'examen de la carrière du surintendant, et de disséquer pour ainsi dire ce procès extraordinaire : c'est ce qu'ont fait les auteurs de ce travail. Grâce à eux, nous savons maintenant combien Fouquet fut indispensable à Mazarin sous les troubles de la Fronde ; nous savons aussi que, s'il commit de lourdes fautes, il les a rachetées par des états de services exceptionnels. Evidemment, personne n'excusera ses frasques amoureuses; mais on pardonnera certes à l'homme que la jalousie de Colbert et de Louis XVI voulut supprimer par une procédure d'exception.

Ce volume est une œuvre documentaire qui a bien sa valeur.

SPENCER (Herbert). — *L'éducation intellectuelle, morale et physique.* Un vol. in-12 de 268 pages. Paris, 1908, Schleicher. Prix : 2 fr.

L'œuvre d'Herbert Spencer est assez connue de nos lecteurs pour qu'il soit nécessaire de leur en donner une appréciation détaillée : ils trouveront d'ailleurs dans le *Manuel de philosophie* de M. G. Sortais une étude complète sur ce philosophe anglais. La présente traduction, dûe à M. Marcel Guymiot, vient de paraître dans la « Bibliothèque de philosophie pratique », éditée par la maison Schleicher.

TELLIER (Jules). — *Le pays belge.* Un album in-8° oblong de 96 pages. Anvers, 1908, Van Os. Prix : 3 fr.

Nous présentons à nos lecteurs l'un des plus jolis souvenirs qu'il soit possible de rêver; l'album comprend 96 photographies, choisies parmi les plus beaux monuments et sites de notre Belgique. Chaque reproduction est accompagnée d'un texte explicatif par M. Jules Tellier.

L'exécution typographique est absolument hors pair ; les clichés sont tirés en noir, avec encadrements de couleur, sur papier couché ; le tout est réuni sous une élégante couverture esthétique, du plus bel effet. Le prix minime de ce travail le met à la portée de toutes les bourses ; voilà certes un intéressant souvenir pour les touristes étrangers... et même pour beaucoup de Belges.

VINCENT (Joseph). — *La versification française.* Un vol. in-16 de 96 pages. Paris, 1908, Paulin. Prix : 1 fr. 20.

M. Vincent a divisé son travail en deux parties : dans la première, il établit clairement et d'une façon concise les règles de la versification française. La deuxième partie est consacrée aux genres poétiques : l'auteur a trouvé le moyen assez ingénieux de nous donner en cinquante pages une idée complète du sujet traité.

Ce manuel sommaire sera grandement utile aux débutants, auxquels nous le recommandons volontiers.

X***. — *Petit cours de morale administrative.* Un vol. in-16 de 100 pages. Paris, 1907, Sageret. Prix : 1 fr.

Voici, avec un certain grossissement, nécessaire à toute critique, la peinture exacte des mœurs administratives qui déparent l'Université en France; c'est la protestation des professeurs contre l'omnipotence des proviseurs, fortifiée par le législateur de 1902 ; c'est un sage avertissement, adressé à qui de droit, sur les causes de la décadence de l'enseignement secondaire.

Septième année. — N° 5 10 Novembre 1908

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : M. Thureau-Dangin (C. D'Artois). — Suavité, *poésie* (Madeleine Lépine). — Propos de théâtre (Fr. Dufour). — Alors, cap'ral ?... (Pierre l'Ermite). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le rôle du livre dans l'éducation (L. Prunières). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Sommaire des sommaires.

M. THUREAU-DANGIN

L'élection de M. Thureau-Dangin, comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, a été une surprise agréable pour un grand nombre, douloureuse pour quelques-uns. F. Beslay, qui fut le confrère de M. Thureau-Dangin au journal le *Français*, disait de lui : « Il ne brigue aucune situation, mais il travaille à se rendre digne de les occuper toutes .» Le mot était vrai, la prophétie se réalise. Ce sont de ces miracles qu'on ne voit plus guère que sous la coupole : donner un honneur à celui qui en est digne, une fonction à l'homme qui peut la remplir !

***

Le portrait de M. Thureau-Dangin n'invite pas à la gaieté. Grand et maigre, droit comme une idée et roide comme un axiome, « M. le Perpétuel » évoque à l'esprit l'image de ces vieux parlementaires, teintés de jansénisme, qui ne souriaient qu'après avoir dépouillé leur perruque et leur toge. Il semble porter sur ses épaules et refléter sur son visage la tristesse de tout un siècle. Il en a, pas à pas, refait toute la route ; de la première à la dernière révolution, il s'est donné le spectacle de toutes les comédies et de toutes les tragédies qui ont ensanglanté notre histoire contemporaine. Dante ne sourit pas au sortir de son Enfer ; M. Thureau-Dangin reste grave de ce long contact avec les hommes et les idées de la France moderne.

Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux, disait A. de Musset. M. Thureau-Dangin a compté une à une toutes ces pierres sépulcrales. La plupart couvraient une de ses convictions et une de ses affections. Il s'est agenouillé et il a pleuré plus d'une fois devant ces marbres funéraires. On le voit bien à son aspect, on le sent même à l'accent de sa voix. Ce vieillard marche et parle comme ceux qui reviennent d'un cimetière et qui ont un grand vide au fond du cœur.

Il était né peut-être pour l'action politique. Quand il retourne aux souvenirs de sa première enfance, il entend encore la voix des grands parlementaires qui occupaient la tribune ; il revoit un roi simple et familier, des princes jeunes et chevaleresques, des poètes qui s'improvisent hommes d'Etat. Après cela, c'est le grand silence du second Empire, la fin des luttes et de la légende oratoire. Il se revoit lui-même tel qu'il fut alors, jeune étudiant en droit, regardant vers le barreau parce que la tribune est déserte, débutant à la conférence Molé par des harangues mâles et sobres, y coudoyant de futurs ministres et de futurs ambassadeurs. Il revoit cette salle du Conseil d'Etat, où il entrait, le premier élu parmi tous les concurrents, et où il apportait toute sa conscience intacte de catholique et de monarchiste. C'était, si vous voulez, un excellent noviciat pour un historien ;

mais je suis sûr que d'autres rêves hantaient l'imagination de ce jeune homme. Thiers disait un jour : « Ecrire est peu de chose ; je donnerais dix bonnes histoires pour une bonne session.» Le même échange a dû tenter, un jour ou l'autre, l'âme généreuse de M. Thureau-Dangin. L'ambition lui était permise ; avec sa science des lois de la vie, son expérience des hommes et ses dons de parole, il eût fait un bel acteur sur le théâtre politique. En 1872, M. Thiers lui offrit la préfecture de Saint-Etienne ; il refusa. Le sacrifice était définitif : M. Thureau-Dangin renonçait à tenir un rôle ; il allait observer et raconter le jeu des autres.

Tout de même, il n'a rien du déçu, du mécontent qui se retire sous sa tente avec ses colères et ses ironies. Il se fait journaliste ; il entre au *Français*. Il va défendre dans la presse les idées qu'il ne peut porter à la tribune. Neuf années durant, il est le compagnon d'armes de F. Beslay. Libéral et modéré, ami des solutions moyennes, politique même en religion, il lui arrive de se heurter à Louis Veuillot, l'homme de foi simple et intégrale. Et le contraste est piquant entre ces deux lutteurs. «J'ai mon bâton et je m'en sers», disait l'un ; et ce « bâton » était une merveilleuse épée ; l'autre n'avait que sa plume et il s'en servait aussi, une plume courtoise, fine, par moments un peu grinçante sur le papier. Ce ne sont pas seulement deux doctrines qui sont là, en présence ; mais deux natures diverses, deux écoles opposées. Quand on préfère l'une, on est tenté de revenir à l'autre. D'un côté, chez M. Thureau-Dangin, l'impeccable urbanité, une politesse d'ancien régime, une distinction déjà tout académique et qui sait l'art du coup de griffe élégant ; de l'autre, chez Louis Veuillot, la verve jusqu'au lyrisme, une ironie tantôt narquoise et tantôt cinglante, des coups à pourfendre un lion et qui touchent à peine l'invulnérable moucheron. C'est un vrai plaisir, après les luttes éteintes et la réconciliation sur le terrain, de contempler en dilettante ce duel vingt fois repris. M. Thureau-Dangin garde peut-être au fond du cœur quelques-unes de ses préférences d'alors ; il me semble qu'il a dû y ajouter une admiration sincère pour le talent et le caractère de son redoutable adversaire.

*
* *

C'est chose faite d'ailleurs. Dans l'*Eglise et l'Etat sous la monarchie de juillet*, il esquisse un portrait de Louis Veuillot qui est non seulement un chef-d'œuvre littéraire mais une belle œuvre de justice. « Un écrivain né dont la langue pleine de trait et de nerf, et dont la verve de franc jet avaient, on l'a remarqué avec raison, quelque chose du parler des servantes de Molière ; un satirique habile et implacable à saisir et parfois à créer des ridicules et qui se servait, au nom de la religion, de cette ironie dont celle-ci avait eu si souvent à souffrir... ». Il y a peut-être là quelques mots qui sont des ressouvenirs un peu rancuniers de la bataille ; Louis Veuillot lui-même les eût pardonnés et eût salué chez son ancien contradicteur un homme de cœur et de bonne foi.

Il suffit de lire quelques lignes comme celles-ci pour saisir une des originalités de M. Thureau-Dangin dans l'histoire. Il laisse à H. Houssaye le tableau des randonnées épiques, à F. Masson le potin et le bibelot, à H.Taine les vastes systèmes *a priori*. Il fait œuvre de psychologie. Dans la mêlée, il remarque un personnage de haute taille, un soldat de premier rang. Il s'arrête, il dessine un portrait : Tocqueville après Veuillot, Guizot après Thiers. Les âmes intéressent ce moraliste pénétrant ; il aime à remonter jusqu'à elles et à saisir à sa source même l'influence qu'elles auront sur la marche des événements. Il est merveilleux à ce travail. Si vous avez lu son dernier ouvrage, la *Renaissance catholique en Angleterre*, vous vous êtes laissé prendre comme moi au charme de ces fines anatomies : Wiseman,

Newman, Manning, Pusey sont là avec leurs consciences compliquées, leur flegme, leur *humour*, leurs lentes démarches et mille traits qui déconcertent un peu nos clartés et nos volontés françaises. M. Thureau-Dangin est un historien psychologue, dédaigneux du pittoresque et de la rhétorique, et qui préfère à l'étalage des passementeries romantiques, l'analyse des âmes et des causes morales.

J'imagine qu'il y eut à l'origine de ses études sur la Monarchie de juillet une grande passion de justice et de vérité. Il n'aimait pas Louis-Philippe ; l'homme de 1830 était un de ceux dont il eût dit : « Il valait mieux qu'il ne fût pas né. » Le roi le froissait dans ses fidélités intégrales à la vieille dynastie, le règne l'attirait. Desmousseaux de Givré résumait en un atroce épigramme les dix-huit années de ce règne : « Rien, rien, rien ! » Le mot de Lamartine : « La France s'ennuie » tintait encore à nos oreilles ; la peur de l'ennui rétrospectif arrêtait les historiens au seuil de cette période de l'histoire. Un parapluie et une poire, Gavroche ne voyait que ce double emblème sur la porte des Tuileries. M. Thureau-Dangin se laissa séduire à la pensée d'effacer la caricature. Le travail fut long : seize années ! l'œuvre est énorme : sept volumes in-8° ! La science est sérieuse, de première main : il a dépouillé la correspondance de Barante, de Bresson, les mémoires du marquis de Saint-Aulaire, le journal de Vieil-Castel, les lettres de Thiers, de Guizot, les notes du duc de Broglie et de Duvergier de Hauranne. Cela commence presque sur le ton de la polémique : l'historien ne pardonne pas à la Révolution de juillet. Et puis, peu à peu, la colère s'apaise, la rancune s'adoucit. Il ne reste plus qu'un témoin impartial de la grande lutte. Et Louis-Philippe apparaît là tel qu'il fut, roi « de plein jour », comme on l'a appelé, n'ayant plus autour de son trône le nuage mystique qui ajoutait au prestige des autres, très politique, très patriote, dépensant à évoluer entre les partis autant de génie que Napoléon à manœuvrer entre les corps d'armée des coalisés ; avec cela, très honnête, très bon, humain jusqu'à haïr la guerre et se refuser à verser une goutte de sang pour défendre son trône. Autour de lui les parlementaires s'agitent : petits de taille, étroits de cœur, étrangers aux grandes pensées, ils ne voient dans la France « qu'une ferme ou une maison de commerce », comme disait le duc d'Orléans.

La littérature elle-même obéit à cette dépression. Au romantisme échevelé succède ce que Sainte-Beuve appelle « la littérature industrielle ». M. Thureau-Dangin nous montre en un croquis souriant la foule tenue haletante par les romans de Dumas et d'E. Sue. Porthos et d'Artagnan, le Chourineur et la Louve passionnent les imaginations françaises. Thiers et Guizot sont moins intéressants dans leurs luttes que ces héros grotesques. L'Eglise demande des libertés : le roi ne comprend pas. Lamartine prophétise : le roi n'entend pas. Le régime agonise. Dans la cour des Tuileries, la voiture attend, la voiture d'exil qui doit refaire demain les relais de la berline de Charles X. « Ainsi a disparu cette monarchie qui, tout à l'heure, semblait si bien assise... Un effet sans cause, a-t-on pu dire. Aucune histoire ne laisse une impression plus triste. » C'est le dernier mot du livre. M. Thureau-Dangin plaide pour la Monarchie de juillet les circonstances atténuantes ; il n'en cache ni les fautes ni les misères, mais la paix extérieure, la prospérité intérieure, le bon fonctionnement des rouages parlementaires l'obligent à beaucoup d'indulgence et volontiers il eût fait l'économie de la Révolution de 1848.

La haine des révolutions est la morale de cette grande œuvre. Depuis l'abolition du droit héréditaire, la France apparaît à M. Thureau-Dangin sous de tristes images. Il la compare « à un noble vaisseau qui a perdu dans un coup de mer quelque pièce maîtresse ; on peut se flatter d'y suppléer au premier moment, mais que

les vents de tempête viennent à souffler, les pièces de rechange éclatent au premier choc et le navire s'en va à la dérive, en péril de s'échouer sur les bas-fonds du césarisme ou de se briser sur l'écueil de la démagogie ». C'est un libéral, un parlementaire qui écrit ces lignes mélancoliques. Il lui faut, après cet aveu, une foi tenace et même un certain illogisme pour rester fidèle à toutes ses idées et à tout son passé.

***

Au point culminant de sa vie, M. Thureau-Dangin ne doit pas regretter les risques évités de la carrière politique. Il fut utile à son pays ; il lui donna non seulement de la gloire, mais des leçons d'expérience et des conseils de sagesse. L'avenir en profitera d'autant plus que le présent s'obstine à les dédaigner. Rue Garancière, en un quartier calme qui évoque une vision de Bruges la Morte, en un hôtel paisible où les bruits de la rue s'atténuent jusqu'à en mourir, il travaille. Dieu lui donne de longs jours encore ! Nous n'en avons pas trop de ces hommes qui possèdent les lois de la vie sociale et qui savent lire, à travers les faits de l'histoire, les avertissements que trace le doigt de Dieu.

C. D'ARTOIS.

SUAVITÉ

I

Près des puits d'Orient où les vierges s'assemblent,
Dans les bois d'orangers, dans les jardins qui semblent
Par l'éclat de leurs fleurs, les chants d'oiseaux privés,
Des Paradis d'amour, des Edens retrouvés,
Dans les palais de cèdre ornés de mosaïques,
Sur les flots lumineux où glissent les caïques,
Dans la plaine féconde où la moisson reluit,
Parmi les chauds parfums où l'Arabe languit,
Ou dans les frais vallons enguirlandés de roses,
Sur la cime où l'aurore allume des feux roses,
Dans la création il n'est rien de si beau
Que celle dont le corps fut soustrait au tombeau.
Pure, idéale fleur qu'aucun souffle n'altère,
Son âme est un parfum qui ranime la terre,
Rose mystérieuse, en un jardin fermé,
Elle but les rayons de l'éther enflammé ;
Sur les flots murmurants, majestueux navire,
Elle apporte de loin le ciname et la myrrhe,
Et comme un jour nouveau qui luit sur le Carmel,
Ses voiles ont l'éclat du bleu profond du Ciel.

II

Quand elle méditait et priait près des tombes,
Les âmes, dans la nuit, gémissantes colombes,
S'arrachant aux filets tendus par l'oiseleur,
S'envolaient en ces lieux où s'endort la douleur.
Rien qu'à l'aimable aspect de sa beauté sereine,
Les frères ennemis se regardaient sans haine,

L'Impudeur rougissait et s'écartait du mal ;
Sa pitié s'étendait de l'homme à l'animal.
L'âne et le bœuf aimaient voir ses longues paupières
Se fermer lentement au doux bruit des prières ;
Quand elle traversait le désert étouffant,
Serrant contre son cœur un tout petit enfant,
Pour ne pas effrayer leur paisible monture,
Le lion, sanguinaire et fière créature,
Se cachait, mais suivait d'un œil plein de douceur
Le groupe saint fuyant le fer de l'oppresseur.

III

Imaginant un être implacable et barbare,
Prompt à lancer le trait qui jamais ne s'égare,
L'œil terrible, les bras, les pieds rouges de sang :
« — Adore-la, me dit l'Hellade en frémissant ;
» C'est la fille de Zeus, l'altière chasseresse
» Artémis, qu'en tremblant nomment Rome et la Grèce.
» Vois, la sueur l'inonde, et ses noirs lévriers
» Echarpent, à ses cris, le cerf sous les halliers.
» En vain la biche pleure, en vain son œil supplie,
» D'un sauvage plaisir la déesse remplie,
» L'égorge ; et bondissant à travers les forêts
» S'apprête à transpercer les mortels indiscrets.
» Tremble, et fuis : Artémis est la vierge farouche
» Dont aucun mot d'amour n'a profané la bouche. »
— O Grecs, j'ai refusé d'adorer Artémis,
Ce n'est pas dans le sang qu'on ramasse des lis ;
J'ai haï d'une haine et légitime et sainte
La cruauté, riant quand de pourpre elle est teinte.
Celle que je vénère, avec compassion
Couvre tout ce qui vit de sa protection ;
La Sagesse l'instruit, la Charité la guide,
Et son cœur est le temple où la bonté réside.

IV

La Vierge que j'honore a les cils abaissés,
Et, voyant par le Mal les humains terrassés,
La misère qui râle, ou poignarde dans l'ombre,
La vertu qui défaille, et la raison qui sombre,
L'homme bon qui s'immole insulté par les fous,
L'enfant, que des bandits font périr sous les coups,
Le sort du prisonnier sur de lointains rivages,
L'esclave torturé chez les peuples sauvages,
Des bourreaux parmi nous dignes de Phalaris,
Des chrétiens renégats adorateurs d'Apis,
Devant la Vérité bafouée, incomprise,
Et l'or qui fait des rois de pillards qu'on méprise,
Devant l'homme divin raillé par Barrabbas,
Devant tous les honneurs dont est comblé Judas,
Le temple profané, le vol, le sacrilège,
Devant la guerre impie, et son hideux cortège :
Ton cœur saigne, ô Marie, et prenant ton essor,
Tu demandes à Dieu de pardonner encor !...

(Poèmes chrétiens.) MADELEINE LÉPINE.

Propos de théâtre

Sous ce titre, nous passerons mensuellement en revue les livrets que voudront bien nous envoyer les éditeurs et auteurs.

La comédie des familles est un joli petit acte en vers, plein de vie et d'entrain ; il eut d'ailleurs son temps de succès à l'Odéon, en mars dernier. Aline aime son cousin Jacques, et Jacques aime sa cousine ; les mamans ont formé d'autres projets, mais nos jeunes gens sont si gentils qu'on ne peut s'opposer plus longtemps à leur bonheur. M. Paul Géraldy nous a écrit là une bien jolie comédie, bien que ses vers, de temps en temps, donnent aux règles parnassiennes quelques timides crocs-en-jambe.

L'arrivée des bleus, de M. E. Barlie, est une joyeuse pochade en un acte; l'auteur y représente, avec un humour bien français, l'arrivée au quartier de conscrits assez peu dégourdis. Voilà un acte que nous verrons souvent sur les scènes de nos patronages.

Du même auteur, la *Conciliation*, saynète pour fillettes. Nous craignons fort que cette piécette ne fasse pas tout le bien qu'en attend M. Barlie : ses petits personnages sont réellement mal éduqués, et nous eussions préféré une verte punition au pardon accordé par une mère trop bénévole.

La pimpante « Bibliothèque du Noël » a donné l'hospitalité à deux actes de René Gaëll : *Lève-toi... et marche !* Un docteur incroyant vient à Lourdes, cédant à l'impérieux désir de sa fille malade ; celle-ci, au lieu de demander à la bonne Vierge sa propre guérison, s'offre en victime pour la conversion de son père. Et Marie accepte ce suprême sacrifice : l'enfant reste paralysée, tandis que l'incroyant, terrassé par la divine Puissance, se lève et proclame sa foi. L'œuvre est bien écrite et sera certainement classée au répertoire de nos institutions de jeunes filles.

M. Max du Veuzit vient de se créer une certaine notoriété avec trois œuvres réellement originales : *Paternité*, comédie en un acte, représentée pour la première fois au Grand Théâtre du Havre (mars 1908) ; *C'est la loi !* drame en un acte qui fut joué en février 1908 au Théâtre du Montparnasse ; *L'aumône*, comédie en un acte, inscrite au programme de la tournée des Grands Concerts Parisiens. L'auteur y fait montre d'une grande pénétration et d'une conviction ardente : il poursuit ses thèses sociales avec une vigueur d'expression et une sincérité de sentiments qui suffisent à expliquer les succès recueillis au Havre et à Paris. La question du divorce, celle de la réparation des accidents du travail donnent en outre à ses œuvres une actualité curieuse. Peut-être y aurait-il quelques réserves à faire quant à certaines expressions qui outrepassent certainement l'intention de l'écrivain.

M. Paul Piot nous envoie un drame lyrique... et féerique, en trois actes, en vers... libérés (qu'est-ce cela ?), intitulé : *La trahison*. C'est très simplement l'histoire de Judas ; sur ce thème, l'auteur a brodé les trois actes de son drame. Quelques remarques de détail : la conversation de la courtisane et du Maître est passablement déplacée ; les vers sont... libérés de la césure et admettent des hiatus comme celui-ci : « *Vont lui aliéner...* » ; enfin, et surtout, la couleur locale va jusqu'à mettre dans la bouche des personnages juifs des mots d'argot parisien, tels que : flambard, folichon, et d'autres encore ; il y a là un soldat romain qui appelle sa dulcinée son *pôle nord !* Après celle-là, on peut tirer l'échelle.

La *Petite enquête*, de Camille Bruno, n'est pas mal, grâce au quiproquo qui égaie l'acte unique de la saynète. Mais était-il bien nécessaire de nous présenter les personnages féminins sous l'aspect de divorcées un peu... légères ?

Dans la *Pierre de touche* d'Alex. Beauclercq, il n'y a rien ou peu de chose. Pas d'unité d'action dans ces cinq actes ; les scènes se succèdent sans le moindre souci de la vraisemblance ; on se demande parfois comment tel personnage peut se retrouver sur la scène, après s'être éclipsé cinq lignes plus haut. Il faudrait revoir et soigner tout cela : avec un peu de poli et de style, l'auteur arrivera certainement à nous présenter une œuvre plus intéressante.

On nous annonce une troisième édition des deux œuvres de M. Ernest Delloye : *Saint Tarcisius*, drame historique en trois actes, et *Le saltimbanque*, également en trois actes. La première de ces œuvres est l'histoire, mise à la scène, du martyre du jeune Tarcisius, en l'an 301, sous le règne de Dioclétien ; l'auteur s'est largement inspiré des récits que nous ont laissés le martyrologe et la tradition : et l'inspiration religieuse lui a permis de revêtir ces données d'une ampleur vraiment remarquable.

La seconde pièce nous expose l'histoire d'un pauvre enfant, enlevé depuis dix ans à l'affection de son père, et que des circonstances providentielles ramènent dans ses bras, Ici, l'émotion est la note dominante : elle est bien touchante, la figure de ce petit saltimbanque, resté droit et honnête au milieu de dangers de toute sorte.

Nous recommandons à tous les directeurs de sections dramatiques de parcourir les œuvres de M. Delloye : ils les jugeront dignes de figurer au répertoire de leurs sociétés.

Fr. Dufour.

Alors, Cap'ral..?

— Et... comme ça... où qu'on nous fourre ? dit le caporal.

— Mon cher... un paquet de tabac que tu ne devines pas...

— A la mairie... ?

— Pas du tout.

— Au château... ?

— Avec le général !... Tu n'es pas dégoûté !...

L'autre hésita... Mais, pris d'une subite méfiance :

— Pas chez le curé, au moins... ?

— Tu y es !...

— Ah zut, alors !...

Et il remonta la bretelle de son fusil d'un geste considérablement ennuyé.

***

Ça, c'était sa chance !...

Avoir fourni une étape formidable sans presque manger, sentir sa flanelle mouillée, ses pieds comme des fers à repasser... Et quand on voudrait être libre, pouvoir se détendre, oublier quelques heures qu'on est le matricule 37 084 à la 1re du 2e du 82e... Vlan !... on tombe chez un ratichon !...

— Ce qu'on va être gêné avec ce particulier là !...

— Oui... c'est pas des hommes, comme qui dirait nous autres ?...

— Leurs grands cheveux, leurs boucles aux pieds, leur bréviaire, leur robe, leurs manières onctueuses... Ah !... malheur de malheur ! !...

S'arrêtant net sur la route... Et puis, c'est vendredi !... Mon cher, nous sommes perdus !... il va nous faire jeûner !...

— Ça... tu sais... j'avalerai plutôt la bonne !...

— Je l'entends d'ici : « Mes frères, depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessés... pensez à votre salut !... » Eh bien, ça va être gai !...

— Que si... on tirait au flanc... ?

— C'est une idée... Es-tu en fonds... ?

Le soldat sortit son mouchoir, en défit un coin, et compta trente-deux sous et deux boutons.

— Moi... j'ai trois francs, dont un du Pape... Tu vois, c'est un guignon !...

— Et alors... ?

Ils se regardèrent, hésitants...

***

Tout d'un coup, au détour d'un sentier qui aboutit au Cher, une bicyclette apparaît, lancée à vive allure.

Sur la bicyclette, un grand corps noir... grand !... grand !... large chapeau en arrière, ceinture ramenée en avant...

— Ça y est !... dit le caporal... voilà le corbeau !

— Ça y est !... répète le soldat...

— Et il est de taille !...

En effet, le grand homme noir met pied à terre à côté d'eux. Il n'a pourtant ni longs cheveux, ni boucles, ni manières onctueuses.

— Dites donc, vous autres, c'est chez moi que vous allez... ?

— Peut-être bien, répond le caporal.

— C'est pas difficile à deviner !... Ce chemin-là ne conduit qu'au presbytère. Et même, vous en avez, un compas !... J'étais allé vous chercher pour vous emmener en bateau, et le fourrier n'a pas pu mettre la main sur vous... Ah ! c'est notre nouveau sac... ? Faites voir... Plus de cadre en bois... Veinards !... De mon temps on ne nous poulottait pas comme ça !... Vous n'êtes que deux... ? on m'avait dit cinq... !

— Oui... il y en a trois autres qui vont rejoindre.

— On peut déjà mettre du fourniment sur la bécane... les fusils, les... sacs... Ça fait toujours autant de moins !

Et, d'une main experte, le curé improvise un paquetage de fortune, se retournant souvent sur la route pour voir si les autres n'apparaissent pas au bord de la rivière.

— L'an dernier, c'était mon tour...

— Les manœuvres... ?

— Oui, mon petit !... et de corps d'armée !

Le caporal le regarde du coin de l'œil, un peu déseffarouché.

— Il a l'air d'un bon type... c'est pas le curé comme le dépeint mon journal... Après tout, allons-y !... le vin est tiré... S'il me confesse, on verra bien...

***

Deux heures après.

La glace est archifondue...

Cinq soldats, la cravate défaite, l'air heureux, dans une bonne atmosphère de chez soi, fument, qui une pipe, qui un cigare, autour d'une table dressée comme en un jour de grande fête.

On a dû bien soigner l'armée française, car les faces sont réjouies, et la conversation animée... On mélange les vieux souvenirs... on découvre que les vies, si différentes en apparence, sont comme nattées les unes avec les autres par des liens qu'on ne soupçonnait pas... Ce curé-là, mais il est étonnant !... On lui enverra des cartes postales.. c'est un ami.. un frère !... Et comme la vérité devient évidente par sa seule vision, la présence, sans intermédiaire, de ce prêtre, le rend aussitôt très cher et très aimé.

A un moment, le curé, qui préside la table, frappe avec un couteau contre un verre :

— Maintenant, il faut aller vous coucher ! Vous avez chacun une chambre ; s'il y manque quelque chose, dites-le moi. Vous me passerez vos bidons tout à l'heure ; je vous les remplirai de café... Et puis, la bonne ira donner un coup de fer à l'intérieur de vos tuniques. Toi, tu tousses rudement, veux-tu que je te badigeonne de teinture d'iode... ? l'affaire d'une minute !...

— Mais, Monsieur le curé !...

— Mais quoi... ?

***

Et ils montent, les uns après les autres, au premier étage... C'est propre, c'est gentil !... on sent que tout a été arrangé avec amour... C'est pas un curé, c'est une maman !...

Le lit est ouvert et fleure la lavande... Ça va-t-y être exquis d'allonger ses pauvres jambes là-dedans tout à l'heure !... dans du propre, dans du frais !... dans du doux !... Et puis le verre d'eau est préparé avec sa carafe bien claire, son petit flacon de cognac et du sucre...

Il y a même de bons chaussons qui semblent appeler leurs pieds fourbus et leur dire : « Venez donc vous fourrer là-dedans ! »

Les troubades nagent dans la joie... ils vont se rendre une petite visite d'allégresse les uns aux autres.

— Hein ! mon cher... le général il est pas mieux !... Quand on va raconter ce « boulo » aux autres ! !..,

— Pour un fromage, c'est un fromage !

— Viens donc voir mon lit... Tâte-moi ça !..-

— Et le mien, mon colon, on dirait un précipice !...

— Il y a pas... faut que je ronfle à faire éclater les solives !...

— Pas trop... hein... sans quoi ! !...

On fait le tour de chaque chambre... on cherche à distinguer le paysage... La lune se lève, claire et froide, au-dessus des champs tondus... Le Cher, tout proche, semble être un ruban d'argent tombé au travers de la campagne sombre ; et, dans le lointain, on entend les chiens aboyer aux bruits inaccoutumés...

***

Ils allaient se retirer, chacun dans son palais, quand l'un d'eux les appelle.

— Arrivez tous !...

— Quoi qu'y a ?...

De l'autre côté de la cour, en face d'eux, dans la grange, une toute petite lumière vient de s'allumer...

On distingue, allant, venant, une grande forme noire.

— ... C'est le curé... !

— Oui !...

— Qu'est-ce qui peut fabriquer là-dedans... ?

Ils le voient charrier deux bottes de paille sur la terre battue, les ouvrir, se mettre quelques instants à genoux... puis, tout habillé, se jeter sur elles...

— Je devine le coup... Il est seul à ne pas avoir de lit !

— Même pas un polochon !

— Pour un chic type, c'est un chic type !...

— Cristi, s'écrie le caporal, si tous les curés étaient comme celui-là !...

A tout hasard, et pour répondre à son chef hiérarchique, un soldat dit, en débouclant son ceinturon :

— Alors, comme ça, subséquemment, vous en connaissez beaucoup de curés, cap'ral ?

— Moi... ?

— Oui.

— J'en ai jamais tant vu que ce soir !...

Pierre L'Ermite.

Causerie Musicale

NOUVEAUTÉS

La maison Bocca frères vient d'éditer une remarquable étude, dûe à la plume de M. D. Alaleona : *Studi sulla storia dell' oratorio musicale in Italia.* L'auteur nous donne l'historique complet et documenté des antécédents de l'oratorio ; il nous rappelle la naissance de ce mode musical, qui se réclame de saint Philippe de Néri et de l'ordre qu'il a fondé ; il en analyse l'évolution, depuis la forme laudative primitive jusqu'à l'oratorio dialogué tel que nous le connaissons encore. Que d'événements pourtant, de la révolution musicale du xvᵉ siècle à la restauration moderne ! Que d'époques glorieuses ! Et aussi quelles journées de décadence ! De nos jours, l'oratorio tend à redevenir théâtral, il se plie aux exigences de la scène, va-t-il évoluer vers des modalités nouvelles ? L'avenir nous l'apprendra.

Pour donner à son ouvrage un sérieux cachet d'érudition, l'auteur a joint de nombreuses reproductions graphiques, documents précieux qui permettent de suivre pas à pas les transformations successives du genre.

Bel et bon ouvrage, que tous les musicologues liront avec plaisir et profit.

***

Cédant à une heureuse pensée, M. Edouard Klampfl vient d'écrire son *Richard Wagner's «Parsifal» und seine Bayreuther Darsteller.* Il pouvait être intéressant en effet de conserver le souvenir des artistes qui ont créé et incarné le rôle de Parsifal sur la scène-modèle de Bayreuth. Chaque notice est accompagnée du portrait de l'interprète. Notre compatriote Ernest Van Dyck y figure en bonne place.

***

Pour nos petits, voici les 36 *Danses chantées et mimées* de Mmes Carr et Siquot ; l'enfant a besoin de mouvement, d'activité : au lieu de morigéner cette nécessaire pétulance, tâchons de l'utiliser en la faisant concourir à l'éducation. Au moyen de rondes faciles, apprenons-lui à se mouvoir avec aisance, à développer le goût du beau dans sa démarche, dans ses gestes, dans l'inflexion de la voix. Mmes Carr et Siquot se sont fait ces réflexions : de là les refrains aimables, les jeux enfantins réunis dans le coquet album qu'elles nous offrent. Nous applaudissons à cette charmante tentative, et souhaitons qu'elle ne reste pas infructueuse.

Fr. Dufour.

Le rôle du livre dans l'éducation

Des journalistes, des politiciens de clocher et même quelques instituteurs, lesquels se proclament et se croient *d'esprit très avancé*, n'ont-ils pas entrepris de donner aux écoliers des paroles sonores et de leur retirer les seuls livres qui fussent en leur possession : **livres de classe** et **livres de prix** ?

Les premiers étaient autrefois achetés par les familles et *donnés* aux enfants avec le conseil de les bien étudier, de les respecter, de les conserver après l'école, afin de ne pas perdre le fruit de leur instruction première.

Les seconds, plus enviés à cause de leur apparence brillante et de l'or innocent et joyeux de leurs tranches... (on ne voit pas beaucoup d'or au village), étaient la récompense des meilleurs élèves, l'encouragement des studieux, l'espérance des faibles. C'étaient des volumes d'histoire, pleins de souvenirs et d'anecdotes, des romans, des récits de voyages,

des études littéraires, des recueils pleins de ces bons conseils d'éducation et de civisme, qui semblent superflus aux fils d'intellectuels, mais qui exercent une singulière et heureuse influence sur les fils de simples artisans, plus difficilement en contact avec le monde des idées. C'étaient enfin des albums pour les petits, des cahiers de musique, des représentations de monuments, de tableaux, etc. tout un monde inconnu de l'enfance, à peine évoqué un jour par une parole du maître et dans lequel les écoliers pénétraient par leur propre effort, leur propre volonté, heureux de s'initier aux rêves des pays lointains,de savoir ce qu'avaient fait les ancêtres ! Tel qui, péniblement, déchiffrait deux pages de grammaire, dévorait en quelques jours ce volume auquel on a tant reproché d'être bien vêtu !

Le *beau volume*, il convient de le faire disparaître. Il est, paraît-il, un vestige des anciennes méthodes d'éducation. Il constitue une récompense, et de récompenses... de distinctions entre le travailleur et le paresseux... il ne faut plus ! L'égalité s'y oppose ! Tous les écoliers, comme par enchantement, rivaliseront de zèle sans qu'il soit même besoin de les stimuler... N'allez pas leur dire surtout que les meilleurs d'entre eux trouveront, à se donner de la peine, quelque avantage dans la vie, qu'ils obtiendront plus aisément de bonnes situations... qu'ils seront plus estimés ! Ce serait manquer de logique ! Qu'est-ce que le *prix* sinon le *symbole de ces espérances*. Ils travailleraient dans un but ; ils aspireraient au développement intégral de toutes leurs facultés... ils prouveraient qu'ils veulent devenir des hommes conscients et forts, et non les rouages du mystérieux phalanstère d'une République, aux travaux, aux joies, aux douleurs obligatoires, où l'on aurait inventé l'égalitaire machine à rogner ce que les intelligences peuvent avoir d'excessif !

Et la terre en ce jour, sans barbe et sans cheveux
Comme un grand potiron tournera dans les cieux.

Dupont et Durand, et je gage aussi Bouvard et Pécuchet, doivent réclamer la suppression des distributions de prix, avec tous les médiocres, mécontents de n'avoir jamais été couronnés, et tous les esprits faux, lesquels s'imaginent qu'on améliore parce que l'on bouleverse.

Ces messieurs, heureusement, n'auront pas le dernier mot. S'ils profitent de la perturbation inévitable que toute grande évolution entraîne dans les esprits pour débiter des choses creuses, ils ne nous empêcheront pas de mettre en garde contre eux les vrais amis du progrès moral et social.

A ceux-là nous dirons : S'il convient de faire prédominer l'altruisme sur l'égoïsme, le sentiment du devoir sur l'ambition, s'il est nécessaire de ne donner qu'une *valeur relative* aux récompenses, dans l'esprit des enfants, en leur expliquant que les succès scolaires participent un peu du hasard, comme ceux de la vie ; en disant tout bas à tel lauréat trop glorieux qu'il a eu de la chance ; à tel infortuné trompé dans son espoir, qu'il se rattrappera l'an prochain ; à tous que le meilleur des prix est l'acquisition de plus de connaissances ; il n'en est pas moins vrai, en raison de la loi même de l'évolution et des nécessités héréditaires, qu'il faut toujours stimuler, chez l'enfant comme chez l'homme, l'énergie créatrice et le sens loyal de la lutte. L'institution des *prix* concourt à ce but.

Historiquement, le rôle des jeux olympiques en Grèce, des triomphes dans la Rome républicaine, et, dans les temps plus rapprochés, les progrès obtenus dans diverses industries, grâce aux courses, aux concours, suffisent à démontrer quels admirables résultats la mise en valeur de l'énergie individuelle par l'émulation peut produire.

Assez rares, d'ailleurs, sont ceux qui parlent d'abroger les *récompenses* scolaires ; certaines municipalités françaises ont voté la suppression des prix, qui maintiennent, en raison des réclamations du commerce

local, le principe d'une cérémonie comportant la proclamation du nom des meilleurs élèves et l'attribution d'un souvenir à chacun d'eux.

Que leur donner à la place des livres ? Car, selon la maxime devenue banale d'un grand penseur, plus digne que jamais d'être méditée, « on ne détruit que ce que l'on remplace ».

. . . . . .

Pourquoi les œuvres post-scolaires ? et les conférences ? et les exhortations ? et les universités populaires ? et les patronages? et tous les groupements anti-alcooliques ? si les générations à venir n'ont pas trouvé, à l'âge où se forme le goût, où s'élabore la conscience, où s'éveille l'imagination, cet aliment indispensable qui est la lecture. Et les races neuves le savent bien qui n'ont pas comme nous, Latins, le trésor des bibliothèques plus répandues !

Partout les Américains, auxquels les Carnegie donnent l'exemple, multiplient les *Sociétés* et les *Cercles de lecture*. Est-ce le moment de combattre le livre chez nous ? Pour préparer l'enfant à l'éducation complémentaire, croit-on qu'il soit suffisant de lui avoir débité des mots qui passent, sans avoir mis dans ses mains la bonne parole imprimée, qui reste, le préservant des tentations malsaines, des curiosités basses et de l'abrutissement du cabaret ?

Non, et le bon sens robuste de la corporation enseignante, des professeurs et des instituteurs, aura vite fait justice de cette utopie, pourvu qu'elle soit vite dépouillée de ses apparences réformatrices, pourvu qu'on sache bien qu'il s'agit non d'un *progrès*, mais d'un *recul*.

S'il faut donner des livres classiques aux enfants pauvres des écoles communales, de l'air aux petits anémiés des villes, les bureaux de bienfaisance, les caisses des écoles, qui thésaurisent trop souvent sans utilité, s'ouvriront, les cotisations des élèves de l'enseignement secondaire s'élèveront, les quêtes s'organiseront... mais on respectera les « Prix », les bons livres, amis et conseillers de la jeunesse.

L. Prunières.

Le Roman du jour

L'été de Guillemette,
par Henri Ardel.

Le brillant auteur de *Mon cousin Guy* a repris sa plume alerte pour nous donner *L'été de Guillemette* ; nous n'étonnerons personne en affirmant que M. Henri Ardel s'est révélé, une fois de plus, le subtil analyste de l'âme féminine contemporaine. Tous les portraits de femme que recèle son livre sont vigoureusement dessinés, et chacun de nous rencontrera autour de lui des caractères qui incarneront ses personnages ; son héroïne surtout est délicatement étudiée : cette Guillemette, c'est bien la jeune fille du vingtième siècle, curieuse et un tantinet émancipée, enfant terrible mais sincère encore, parce que gardée par de solides principes de morale religieuse. Son été, assez mouvementé, parfois aussi un peu déconcertant, finit par lui valoir un bonheur auquel son honnêteté clairvoyante lui donnait droit. Tout le monde pourra lire avec profit ce volume, œuvre d'observation pénétrante.

Les hauts et les bas,
par Constantin Photiadès.

Roman de mœurs contemporaines, où l'on fait la connaissance de plusieurs familles bourgeoises, qui péniblement végètent dans la « misère dorée ». Nous n'oserions pas affirmer que nous y avons trouvé de grands exemples de vertu, encore moins une morale noble et virile ; et malheureusement la dernière page du livre laisse le lecteur sous la plus déprimante impression : personne n'approuvera la lâcheté du Monsieur qui se met une corde au cou pour échapper aux

incertitudes de la vie ; le suicide, quoi qu'on dise, ne sera jamais une solution, et l'imbécile qui a recours à un pareil moyen ne sera jamais absous par d'honnêtes gens.

Cette réserve faite, le roman présente un certain intérêt, par le fait que l'auteur y étudie avec perspicacité l'existence plutôt pénible d'une certaine bourgeoisie, celle qui doit trimer dur pour garder un certain rang, et que les luttes quotidiennes obligent aux pires expédients. M. Photiadès a d'ailleurs une bonne plume : nous l'avions constaté dans le *Couvre-feu*.

La chèvre de Pescadoire,
par Léon Lafage.

Sous ce titre, M. Léon Lafage nous envoie une série de nouvelles imprégnées du beau soleil de Provence, et où les bêtes ont un rôle souvent considérable. La chèvre de Pescadoire (cette nouvelle fournit le titre du volume) est un amour de chèvre, proche parente de la chèvre de M. Séguin. Les truites malicieuses, le chat Casimir, les oies de Me Canille, le merle de Chatoul ont les honneurs d'une petite épopée ; et partout, il y a de la vie, de la verve, de l'entrain : nous sommes en plein midi, quoi ! M. Lafage est un disciple, et un bon, je vous l'assure, d'Alphonse Daudet.

Les magots d'Occident,
par André Tudesq.

Voilà un titre qui paraîtra bien irrévérencieux pour la dignité des Occidentaux ; d'après nos dictionnaires classiques, un magot est un « homme d'une laideur affreuse », et, par dérivation, une « figure grotesque en porcelaine, en bronze, etc. » Le titre correspond bien au contenu pourtant ; l'auteur, en une série de contes, nous donne comme qui dirait la photographie de certains travers spéciaux à l'Occident. C'est ainsi que l'un de ces contes nous présente un certain M. Gratieux, qui a fait fortune dans la quincaillerie. Dans sa naïveté prétentieuse, le brave bourgeois veut se hausser au rang des nobillons fêtards, il se fait admettre dans leur cercle par gloriole, il y joue par gloriole, il s'obstine à gagner par gloriole, et naturellement il perd toute sa fortune : un suicide de plus à l'actif des tripots. Combien ne connaissons-nous pas, vous et moi, de ces pauvres d'esprit, qui veulent à tout prix sortir de leur sphère, et qui finissent lamentablement, au milieu des rires de la galerie ! Voilà ce que l'auteur nous raconte avec humour.

Les ensoleillés,
par Jeanne de Coulomb.

En quelques coups de crayon spirituels et mordants, Jeanne de Coulomb fait vivre, sous ce titre, certains aspects suggestifs de la société actuelle. Toutes les classes défilent dans ces pages, depuis les mondains habillés en ours et juchés sur des équipages de charlatan, jusqu'aux humbles travailleurs de province ensevelis dans leur devoir obscur. De ces contrastes habilement ménagés naît un intérêt puissant, que l'invention romanesque transforme bientôt en drame intense, et l'écrivain moral en tire une philosophie parfois amère qui appelle la réflexion et donne à son œuvre une haute portée sociale.

L'exilée,
par M. Delly.

On pourrait donner comme sous-titre à ce roman : *Un drame de famille en Hongrie.* Dans un cadre sauvage se déroule un de ces épisodes de la vie seigneuriale faits à la fois de rudesse et d'amour. C'est, en deux mots, l'histoire touchante de la douce Myrto, dont la bonté parvient à rendre au prince Milcza la joie et le bonheur. C'est d'ailleurs à son propre bonheur qu'inconsciemment elle a travaillé.

Les deux personnages principaux sont dessinés avec une frappante sincérité : nous avons rarement rencontré des caractères aussi bien traités. L'ensemble du livre nous donne une idée exacte de la vie aristocratique au pays des magyars :

les mœurs y sont parfois étranges, et les caractères farouches, l'auteur ne s'en cache pas, et c'est avec un réalisme très vivant qu'il nous dépeint tout cela. Ce sera pour l'ouvrage une cause de succès.

Ame dormante,
par JEANNE DE COULOMB.

La nouvelle œuvre de Jeanne de Coulomb se recommande à l'attention par toutes les qualités qui distinguent ses devancières. Nos jeunes filles y apprendront à se défier des vains mirages que le monde fait miroiter sous leurs yeux éblouis ; certes, la richesse, le talent, les honneurs ont des séductions fascinatrices. ils troublent les âmes faibles : mais donnent-ils le bonheur ? Aimables lectrices, Lazarette vous le dira, et vous pouvez en croire son expérience. FR. DUFOUR.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ALLART DE MÉRITENS (Hortense). — *Lettres inédites à Sainte-Beuve* (1841-1848). Un vol. in-16 de 342 pages. Paris, 1908, Mercure de France. Prix : 3 fr. 50.

C'est le recueil de la correspondance avec le grand critique des *Lundis*, d'une femme qui eut, à son époque, une grande réputation dans le monde littéraire. Son savoir et son esprit la faisaient appeler par Sainte-Beuve, — pour qui elle eut une véritable passion, — une « Femme à la Staël ». La correspondance publiée par M. Léon Séché pourrait bien la faire placer au premier rang des femmes de lettres du XIXe siècle. Malheureusement, au point de vue moral, il devient fort difficile de lui assigner un rang aussi honorable. Hortense Allart, nous le savons, eut une existence fort agitée, trop agitée même : et ce n'est certes pas un modèle à proposer à nos jeunes femmes.

Année sociale parlementaire 1908. Un vol. in-8° de 324 pages. Reims, 1908, Action populaire. Prix : 5 fr.

Cet ouvrage expose le travai de la législature française ; il présente pour la Belgique un intérêt documentaire, et il servira d'indication à nos leaders catholiques dans leur action sociale et parlementaire.

ARNOULD (Vincent). — *Le mode planétaire*. Chapitre I. In-8° de 50 pages. Bruxelles, 1908, Impr. Flament.

Le présent opuscule constitue le premier chapitre d'une étude astronomique assez originale sur le système planétaire ; nous laissons aux savants professionnels le soin de nous dire jusqu'à quel point les théories de M. Arnould sont fondées.

BALTHASAR (Nicolas). — *Le problème de Dieu* d'après la philosophie nouvelle. Un vol. gr. in-8° de 76 pages. Louvain, 1908, Institut supérieur de philosophie.

M. Balthasar, chargé de cours à l'Université catholique de Louvain, a réuni dans cette élégante brochure divers articles parus dans la *Revue Néo-Scolastique* sur le problème de Dieu. La philosophie nouvelle tend à asseoir la certitude de l'existence de Dieu non plus sur le raisonnement, mais sur une expérience vécue. Reprenant ces tendances, et notamment les critiques de M. Le Roy, un des représentants les plus autorisés de cette philosophie néokantienne, l'auteur s'attache à montrer sous quelle forme particulière doit se poser le problème de Dieu, et sur quels points spéciaux il convient d'insister.

BORGEAUD (G.). — *De la nécessité pour les commerçants et industriels de diriger leur maison avec méthode* et des moyens d'y parvenir. Un vol. in-8° de 70 pages. Paris, 1908, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 50.

Voici une brochure que tout commerçant, grand et petit, devrait posséder, méditer et mettre en pratique ; le commerce et l'industrie deviennent de jour en jour plus difficiles, par suite de l'excès de concurrence : pour arriver à réaliser des bénéfices, des méthodes s'imposent impérieusement. Celles de M. Borgeaud sont de celles qui donneront des résultats immédiats et appréciables, et nous conseillons vivement à tous de s'en pénétrer, d'autant plus que les moyens qu'il préconise sont d'une application simple et facile.

BRAUN (Thomas). — *Propos d'hier et d'aujourd'hui*. Un vol. in-8° de 160 pages. Bruxelles, 1908, Van Oest.
Prix : 3 fr. 50.

M. Thomas Braun est connu de nos lecteurs, autant par le grand nom que lui légua son père, que par le talent dont lui-même l'illustre. Nous sommes heureux de saluer ces *Propos* d'hier et d'aujourd'hui, souvenirs de causeries brillantes que l'éminent avocat tint dans des milieux très

différents. Une remarque s'impose dès l'abord : qu'il célèbre le centenaire du code Napoléon devant le Jeune Barreau de Bruxelles, qu'il conférencie sur l'indéfectible union de la Belgique et de l'Eglise, qu'il parle à la Libre Esthétique de Francis Jammes ou de la main de l'ouvrier à l'Ecole Saint-Luc, M. Braun fait montre d'une distinction suprême. Distinguée, la sincérité de ses croyances religieuses : le conférencier est fils de l'Eglise, et il s'en fait gloire ; mais jamais, même aux instants les plus pathétiques de ses démonstrations, un mot déplacé ne vient déparer la pureté chrétienne de l'exposition. Distinguée aussi la modalité littéraire que revêtent ces causeries si attrayantes : la forme est ciselée, le verbe châtié ; l'orateur connaît le secret du beau langage, et c'est un plaisir très curieux de savourer des pages empreintes d'un réel parfum de littérature. Distingué enfin le sentiment d'art subtil qui a dicté des études telles que cette brillante biographie de Ruysbroeck l'Admirable, d'un si touchant mysticisme ; ou encore la sincère apologie de l'ouvrier, véritable panégyrique de l'artisan chrétien, où tient en quelques pages toute la surnaturelle majesté de la sociologie catholique. Ce rapide aperçu suffira à faire acheter le livre de M. Braun et à le faire lire,

Du Plessis (J.). — *Les femmes d'esprit en France.* Un vol. in-16 de 290 pages. Paris, 1908, Nouvelle Librairie nationale. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre a été écrit pour des lecteurs étrangers aux controverses érudites, mais on y trouve cependant quelque chose de plus qu'une simple vulgarisation. L'auteur nous dit lui-même qu'il a souhaité faire un livre « que l'ignorance pourrait lire avec agrément, pourvu qu'elle se doublât de curiosité intellectuelle ; où la science se plairait à regarder son image, réduite sans être mutilée ni déformée, parée sans être déguisée ni obscurcie ». On peut dire qu'il y a réussi et toutes les « femmes d'esprit » de notre temps voudront lire cet essai sur l'influence de leurs devancières, qui est aussi une histoire de la littérature considérée dans ses rapports avec les mœurs et l'état de la société. Les salons bleus et les Précieuses, les femmes auteurs, le règne intellectuel des femmes au XIXe siècle : voilà autant de sujets traités dans ce livre; mais on lira surtout avec curiosité le dernier chapitre dans lequel l'auteur se demande quel caractère aura désormais l'influence féminine. Elle sera surtout personnelle, pense-t-il, et appartiendra surtout à la femme considérée à l'égal de l'homme, non plus à la femme agissant dans son magistère mondain. Ce ne sera point un bénéfice pour la littérature, mais on peut espérer que toutes choses seront remises en leur place.

Fleischmann (Hector). — *Les filles publiques sous la Terreur.* Un vol. in-16 de 324 pages. Paris, 1908, Méricant. Prix : 3 fr. 50.

Les mœurs que nous fait connaître l'auteur ne sont pas précisément celles d'anachorètes ; on se fait difficilement à l'idée que pareil dévergondage ait pu subsister à l'heure où le couperet de la guillotine fonctionnait avec un entrain sinistre. M. Fleischmann a puisé ses documents aux Archives nationales et dans les rapports de la police secrète : on ne pourrait donc mettre en doute leur authenticité.

Cette histoire anecdotique est une contribution de plus à l'étude de la Terreur ; mais la lecture, il faut bien le dire, n'en sera profitable qu'à ceux qui s'intéressent aux questions très spéciales de l'histoire et du folklore.

Girard (Jeanne). — *L'éducation de la petite enfance.* Un vol. in-16 de 312 pages. Paris, 1908, Colin. Prix : 3 fr.

Dès la première ligne, Mme Jeanne Girard nous avertit que ces pages n'ont pas la prétention de constituer un traité complet de pédagogie pour écoles maternelles, mais sont le simple résultat d'observations faites au jour le jour; ceci nous indique la complète bonne foi de l'auteur, et nous sommes heureux de le constater. Dans cette étude, écrite avec l'espoir de faire un peu de bien, Mme Girard demande pour les enfants pauvres qui fréquentent les écoles maternelles, la lumière, la bonté, la joie, la liberté de vivre en enfants que la loi du travail n'atteint pas encore. Aussi s'est-elle efforcée de montrer les défauts que l'école maternelle peut encore présenter, en même temps qu'elle en indique les remèdes. Dans cette tâche, elle fait paraître tour à tour la tendresse d'une mère pour les tout petits, le savoir sûr et l'expérience pédagogique d'une éducatrice qui fut « maîtresse d'école » avec passion.

Ce livre intéresse les institutrices qui cherchent à se perfectionner dans leur métier, et celles aussi qui veulent voir plus loin et plus haut. Les mères de famille également y trouveront des conseils pour élever leurs enfants.

Grammont (Maurice). — *Petit traité de versification française.* Un vol. in-16 de 142 pages. Paris, 1908, Colin. Prix : 2 fr.

L'auteur de ce traité s'est proposé de présenter au public les résultats acquis par les nombreux travaux qui ont paru, depuis trente ans, sur la

versification française et qui ont complètement renouvelé cette matière.

Dans une première partie, il étudie *la structure matérielle du vers français,* et montre, par la méthode historique, comment sont nées les règles qui la régissent.

Les questions traitées dans la seconde partie, *l'art dans la versification française,* mises à l'ordre du jour par les écoles poétiques de la fin du XIXe siècle, n'avaient jamais encore trouvé place dans un manuel. On y verra de quels moyens artistiques dispose notre versification et comment nos grands poètes les ont utilisés ; on y apprendra non seulement à reconnaître si un vers est correct, mais à le sentir et à le goûter.

Ce ne sont donc pas seulement les étudiants et les apprentis poètes qui doivent lire ce livre, que terminent de précieuses indications bibliographiques : tous ceux qui se destinent à dire des vers, tous ceux qui simplement aiment les vers, y trouveront à la fois plaisir et profit.

HERBÉ (Jacques). — *La presse.* In-16 de 32 pages. Tournai, 1908, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 10.

Excellente brochure de propagande dûe à la plume féconde et foncièrement chrétienne de notre dévoué collaborateur, Jacques Herbé. Le clergé ferait chose utile en la répandant à profusion dans tous les milieux, bourgeois et ouvriers.

LEJEUNE (Louis). — *Sierras mexicaines.* Mines et mineurs. Un vol. in-16 de 374 pages. Paris, 1908, Bouret. Prix : 2 fr. 75.

Nous avons tous entendu parler du Mexique : ce nom évoque des visions de fleuves d'or, arrosant une campagne d'or, traversant des cités de rêve aux monuments couverts d'or. Le souvenir des Incas est bien pour quelque chose dans ces réminiscences de splendeur ; le règne des Incas est fini, mais s'il n'y a plus de dieux d'or dans les temples, il y a du moins encore des mines d'or dans la sierra. C'est ce que nous rappelle M. Louis Lejeune ; et pour nous dévoiler le mystère de ces richesses souterraines, il emploie non pas le style sec et sans grâce du géographe, mais la manière vive et enjouée du conteur. En même temps qu'il nous décrit dans le détail la terre privilégiée de l'or et des métaux précieux, il émaille son étude de mille récits anecdotiques, d'aperçus pittoresques et vivants, de souvenirs significatifs et d'une sincérité accablante pour certains tripoteurs d'affaires.

Ce livre est à lire par tous ceux que peut leurrer le faux clinquant des prospectus de mines d'outre-mer.

LONGHAYE (G.). — *Dix-neuvième siècle.* Tome cinquième. Un vol. in-16 de XII-318 pages. Paris, 1908, Retaux. Prix : 3 fr. 50.

Avec ce cinquième volume, le R. P. Longhaye achève son étude des écrivains catholiques après 1830, et termine ses esquisses littéraires et morales du dix-neuvième siècle.

La majeure partie de l'ouvrage est consacrée aux membres les plus éminents de l'épiscopat français ; nous y retrouvons, en une sorte de galerie impressionnante, des noms célèbres à plus d'un point de vue : MMgrs Parisis, Gerbet, Plantier, Freppel, Perraud, Dupanloup, Pie, Gay. A côté d'eux, nous retrouvons des philosophes, comme le P. Gratry ; des orateurs politiques, comme le comte Albert de Mun ; des historiens, comme Ozanam ; des poètes, comme Victor de Laprade.

En fermant le volume, un regret nous est venu de voir le P. Longhaye s'arrêter en si bon chemin; il y aurait encore tant et tant à dire sur de nombreuses figures catholiques du dix-neuvième siècle. Souhaitons, avec de nombreux lecteurs de l'éminent écrivain, qu'il nous donne bientôt une nouvelle série d'études aussi attrayantes, aussi instructives.

MARIVAUX. — *Pages choisies.* Un vol. in-16 de 382 pages. Paris, 1908, Colin. Prix : 3 fr. 50.

Beaucoup de nos grands écrivains perdent à être lus par pages détachées. Marivaux, au contraire, y gagne. C'est qu'il y a, dans son œuvre extraordinairement diverse, des longueurs, des redites, du bavardage. Mais on pourrait aisément, des douze tomes qu'il nous a laissés, extraire trois ou quatre volumes où rien ne serait indifférent. On peut aussi essayer d'en former un où n'entre que de l'excellent. C'est ce dernier que nous offre M. Vial.

L'ouvrage s'ouvre par une introduction très étudiée, où la physionomie complexe de Marivaux est dessinée avec infiniment de justesse et de pénétration, et l'œuvre de l'écrivain présentée sous ses principaux aspects ; elle aide à comprendre les extraits et les fait mieux goûter. Dans ces pages choisies, on relira avec plaisir les plus jolies scènes des plus célèbres comédies de Marivaux : *Le Jeu de l'Amour et du Hasard, L'Epreuve, Les Fausses Confidences, Le Legs,* etc. Mais c'est surtout Marivaux romancier et journaliste que ce volume se propose de faire connaître. Pour beaucoup de lecteurs, les pages que M. Vial a tirées de *La Vie de Marianne* et du *Paysan parvenu,* des *Feuilles périodiques* et des *Pièces détachées* seront une révélation. Ils y découvriront un

Marivaux tout moderne, peintre attentif et scrupuleux des humbles conditions sociales, authentique inventeur du roman réaliste, et aussi un Marivaux philosophe, d'esprit infiniment curieux et agile.

MÉRIMÉE (Ernest). — *Précis d'histoire de la littérature espagnole.* Un vol. in-16 de XX-526 pages. Paris, 1908, Garnier.

Bien que destiné aux établissements d'enseignement, ce précis d'histoire de la littérature espagnole sera cependant utilement consulté par tous ceux qui s'intéressent aux lettres castillanes. L'auteur a rejeté tout vain apparat d'érudition : il ne s'agit pas ici d'études philologiques, réservées aux spécialistes et aux érudits ; M. Mérimée n'a eu en vue que de grouper par époques distinctes les grandes phases littéraires de la péninsule, et de nous faire connaître succinctement les principaux écrivains qui ont illustré chacune d'elles. Chaque époque est ainsi nettement caractérisée, et le souvenir s'en grave plus facilement dans l'esprit.

Paysans de France. Un vol. in-16 de X-382 pages. Reims, 1907, Action populaire. Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage a pour but principal de combattre une des plaies les plus terribles de la France, la désertion des campagnes. Les économistes français se lamentent tous les jours sur la dépopulation incessante des communes rurales : l'agriculture manque de bras, tel est le cri d'alarme qui s'élève de partout. A cette crise sociale, il faut des remèdes adéquats ; l'*Action populaire* a réuni dans ce volume quelques études, signées de noms connus, qui aideront le clergé et les hommes d'œuvres à réagir utilement contre l'emprise des grandes villes et à ramener la confiance et le bien-être dans les centres agricoles.

Nous conseillons à nos amis de Belgique la lecture de ce volume ; ils y glaneront d'utiles renseignements et, qui sait, bien des idées à mettre en pratique chez nous.

POINCARÉ (Raymond). — *La littérature belge d'expression française.* Gr. in-8° de 32 pages. Paris, 1908, Impr. de la « Gazette du Palais ».

Nous signalons avec plaisir la remarquable conférence que M. Poincaré donna naguère à Anvers (11 avril 1908) ; l'éminent écrivain est parvenu à concrétiser, en 32 pages, d'une façon relativement complète, l'histoire de la littérature belge contemporaine. Il nous est agréable de souligner l'opinion d'une personnalité aussi considérable sur nos lettres belges : nous sommes donc quelque chose, puisque l'on parle de nos poètes, de nos romanciers, avec tant de sympathie.

RECLUS (Elie). — *La doctrine de Luther.* Un vol. gr. in-8° de 70 pages. Mons, 1908, Société nouvelle. Prix : 1 fr.

Cette étude est tout ce qu'on a pu sauver d'un travail plus considérable d'Elie Reclus sur Martin Luther ; toute la première partie, comprenant la vie du réformateur allemand, s'est perdue. Ce qu'il en reste permet néanmoins de saisir ce que Reclus pensait de Luther. Il n'est pas sans intérêt de connaître l'appréciation d'un homme qui, pour ne pas professer nos idées philosophiques, fit toujours preuve d'une grande indépendance de jugement. A titre documentaire, l'historien lira avec profit ces quelques chapitres, où de lui-même il rectifiera ce qu'il y aurait d'inexact ou d'outré.

RENAULT (J.). — *Le barde breton Théodore Botrel.* Un vol. gr. in-8° de 56 pages. Paris, 1908, Savaète. Prix : 1 fr.

M. J. Renault est un enthousiaste admirateur du barde Botrel ; nous comprenons cela : nous sommes de ceux qui reconnaissent au vaillant breton une sincérité de sentiments, une noblesse d'expression dignes d'attention. Nous avons donc savouré cette biographie intéressante, à laquelle des citations habilement choisies donnent un cachet documentaire très appréciable. L'auteur parle *ex abundantia cordis*, un peu trop peut-être, ainsi que la remarque lui en fut faite ailleurs : mais cet enthousiasme n'est pas pour nous déplaire, et, sans vouloir attacher au nom de Botrel une mission providentielle, nous estimons qu'il est permis de considérer en lui l'initiateur d'un mouvement sérieux vers le retour à la chanson saine, honnête, morale.

ROLLIN. — *Le service de renseignements militaires*, en temps de paix et en temps de guerre. Paris, 1908, Nouvelle Librairie nationale. Prix : 2 fr.

Sans entrer dans des détails que l'intérêt national lui faisait un devoir de tenir secrets, M. le lieutenant-colonel Rollin, qui fut, on s'en souvient, une des victimes du procès Dautriche, donne à tous ceux qui liront son livre le moyen de se faire une idée exacte de ce que doit être le service des renseignements militaires, et de comprendre l'importance de plus en plus grande qu'il prend au fur et à mesure que les progrès de toute espèce viennent augmenter la fréquence des rapports entre les nations.

Septième année. — N° 6 10 Décembre 1908

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Nous rappelons à nos correspondants que les bureaux de la revue sont transférés, depuis mars, à l'adresse suivante : 59, RUE STANLEY, UCCLE.

Nous rappelons également que notre service de commission se charge de fournir à nos abonnés et lecteurs, aux meilleures conditions, tous livres et revues dont ils auraient besoin.

Sommaire : Azor (Jehan d'Estréelles). — Les almanachs (Marie-Berthe). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Pages oubliées : En avant ! *poésie* (Paul Déroulède). — Nos expositions (D. F). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Quatrième congrès de la Presse périodique belge. — Sommaire des sommaires.

AZOR

Le vicomte de la Reuillerie arrêta son élégante charrette anglaise.

— Savez-vous qu'il est très amusant votre chien ! Depuis que je monte la côte, je le vois faire ses exercices ; on en montre dans les cirques qui sont moins savants.

Le jeune paysan auquel ces compliments s'adressaient répondit avec une fierté naïve :

— Pour sûr, je n'en ai jamais vu de pareil dans les foires.

— Vous avez dû le battre joliment pour le dresser ainsi.

— Jamais plus qu'une petite tape, Monsieur, et beaucoup de caresses. Azor est si intelligent et il aime tant son maître. Où est ton maître, Azor ?

Le chien se dressa et mit ses pattes dans les mains du villageois.

— Fais le beau à présent... Bien... Fais le mort...

Et, encouragé par l'intérêt que lui témoignait le vicomte, tout le répertoire d'Azor y passa.

— Est-ce pour le vendre que vous l'avez dressé ?

— Oh ! que non, Monsieur !

— Cependant si on vous en offrait un bon prix ?

— Vendre Azor ? Jamais de la vie !

— Mais si on vous assurait qu'il serait très bien traité, mieux même que chez vous ? Je vais vous dire tout simplement la chose : Ma fiancée avait un petit chien très bien dressé qui s'est fait mourir d'une indigestion de gâteaux ; je voudrais lui faire une surprise en lui offrant un chien encore plus savant.

— Oui, je comprends ; mais je ne pourrais pas...

— Je ne regarderai pas au prix ; voulez-vous cinquante francs ?... Cent francs ? Vous êtes un brave garçon, je vois ça ; je vous donnerai ce que vous voudrez.

— Ce n'est pas pour marchander, Monsieur, mais j'aime mon chien, c'est un compagnon.

— Mais vous n'aimez peut-être pas que lui seul ; n'auriez-vous pas comme moi une promise ?

Le jeune paysan rougit jusqu'au cou.

— Vous voyez bien, reprit le vicomte en riant, les amoureux se devinent ; vous pourriez lui faire un joli cadeau avec cent francs.

Les paupières du villageois battirent, ses lèvres se serrèrent, on voyait qu'un combat violent se livrait en lui. Pendant quelques minutes il resta hésitant, puis d'un mouvement brusque il saisit Azor et le plaça dans la voiture.

Le chien se mit à gémir : « Silence !... » lui intima son maître d'une voix si rauque que la pauvre bête en trembla de tous ses membres.

Le vicomte tendit la main :

— Voici le prix convenu ; j'y ajoute un louis. Allons, merci du plaisir que vous me permettez de faire à ma future ; je souhaite beaucoup de bonheur à la vôtre.

Mais le paysan n'écoutait plus ; il partait à grands pas comme quelqu'un qui a fait un mauvais coup. Arrivé derrière une haie, il s'assit à terre tout hébété, les doigts dans les oreilles pour ne pas entendre les cris plaintifs du chien que la charrette emmenait. En songeant à ce jeune homme qui semblait n'avoir qu'à ouvrir son porte-monnaie pour satisfaire ses désirs et semer le bonheur sur sa route, il répéta après tant d'autres : « Sont-ils heureux les riches ! »

***

C'était la première fois que ce propos venait à l'esprit de Jacques Duclos. Il n'avait pas reçu l'éducation moderne qui fait des mécontents et des envieux. Aîné d'une famille nombreuse, on lui avait inculqué de bonne heure la nécessité du travail et il en avait l'amour. Obligé dès sa prime jeunesse de fuir les distractions tant soit peu coûteuses, il s'était habitué à n'avoir pour camarades que ses frères et, quand le cadet était entré au Séminaire et le suivant au régiment, Jacques avait passé ses dimanches solitaire, avec son chien comme distraction.

Cette vie laborieuse et austère semblait si naturelle au jeune cultivateur, qu'il avait été stupéfait, trois mois auparavant, quand son voisin, un gros fermier, lui avait dit :

— Les braves garçons comme toi ne pleuvent pas au jour d'aujourd'hui. Tu sais que mon fils ne veut pas travailler la terre, qu'est-ce que tu dirais si je te demandais de le remplacer ?

Et comme l'autre, tout troublé dans sa simplicité, ne comprenait pas, il avait ajouté :

— Autant dire que ma fille désire rester à la ferme, elle, et qu'elle te voit d'un bon œil, Jacques Duclos...

***

Jacques l'aimait, cette Annette à laquelle il n'aurait jamais osé songer parce qu'elle était trop riche. Il fallait que ce fût pour elle qu'il se rendît malheureux comme il l'était en ce moment. Il résolut, pour secouer sa tristesse, de se rendre en ville aussitôt son travail terminé.

Quand il revint, le soleil n'envoyait plus à la terre que des rayons attiédis, mais la paix enchanteresse de ce beau soir d'été ne fit qu'accroître la mélancolie du jeune homme et, s'asseyant à l'endroit où l'avait trouvé le vicomte, le dos tourné à la route, il se mit à pleurer comme un enfant...

— Tes sœurs sont-elles chez toi ? Ah ! Mais !... Veux-tu te retourner, grand mal élevé, cria soudain une voix fraîche.

Jacques se retourna tout honteux.

— Tu pleures ? Il y a un malheur arrivé chez toi ?

— Rien, Annette, répondit-il les lèvres tremblantes ; c'est... c'est Azor....

— Ecrasé ? Par un de ces horribles automobiles sans doute ? Mon pauvre Jacquot !

Légère elle sauta le fossé qui les séparait : — Que je suis désolée, notre bon chien !

Le jeune homme balbutia : — Il n'est pas écrasé... je l'ai... donné.

Elle s'écarta de lui, n'en croyant pas ses oreilles : — Tu as donné ?... donné ton chien ? toi !...

Les cœurs simples ont des délicatesses qui leur sont propres. Un autre se serait sans doute vanté du sacrifice qu'il avait

fait pour elle, mais Jacques Duclos ne voulait pas exalter son amour, et il dit maladroitement : — Azor sera très bien où il est, on me l'a promis.

L'expression d'étonnement de la jeune fille se fit un peu dédaigneuse : — Je n'aurais jamais cru que tu te défaisais si facilement de ce que tu aimes.

Une protestation douloureuse monta aux lèvres de Jacques ; mais, timide, il n'osa la formuler.

Annette continua : — Rendre malheureuse une bête qui t'aimait tant, de gaieté de cœur ! Oh ! Je ne te comprends pas !

La phrase était trop cruelle. Une larme perla aux yeux du pauvre garçon, sa fiancée en fut touchée.

— Tu vas me dire ce qu'il y a, fit-elle un peu impérative ; tu ne sais pas mentir et certainement...

Jacques l'arrêta d'un geste :

— Ecoute !

Des aboiements joyeux éclataient au loin.

— Mais, c'est Azor ! Le voilà !

En effet, une charrette anglaise s'avançait au grand trot, et quelques minutes après le chien sautait à terre, au risque de se rompre les pattes ; il était fou de joie.

— Je vous ramène votre ami, dit le vicomte en saluant respectueusement Annette ; ma future était déjà fournie.

Mais au lieu de bonheur, c'était de l'angoisse qu'on lisait sur les traits du jeune paysan. Il s'approcha de la voiture et tâchant de parler bas :

— Monsieur, je ne puis reprendre Azor; j'ai dépensé l'argent que vous m'avez donné...

— Tiens ! Qu'est-ce que tu perds, Jacques ? cria Annette par derrière.

Il se retourna vivement. Elle ramassait une petite boîte en carton d'où s'échappaient une croix en or et des boucles d'oreilles.

Le vicomte devina d'un coup d'œil :

— Pas un mot, souffla-t-il.

Mais il avait compté sans la jeune fille :

— Je comprends à présent ! Oh ! Jacques ! mon pauvre Jacques ! Ce n'est pas bien !

— Je ne suis pas riche, murmura-t-il confus ; je ne t'avais jamais rien donné...

— Comme il faut que tu m'aimes pour avoir fait cela ! dit-elle, tandis qu'une larme roulait sur sa joue.

— Mademoiselle, fit le vicomte, permettez-moi de vous prier de garder ces bijoux. Ils seront un bon souvenir dans votre vie; l'amour est rare qui va jusqu'au sacrifice ; je vous félicite d'avoir su l'inspirer.

D'un coup de fouet, M. de la Reuillerie enleva son cheval.

— Comme il avait l'air triste, se dirent les fiancés, le premier moment de surprise passé.

— Les riches ne sont peut-être pas aussi heureux qu'on le pense, ajouta Jacques.

***

Le vicomte s'éloigna ému. Un rapprochement tout naturel se faisait dans son esprit. Il se revoyait le matin, arrivant tout joyeux avec le chien et trouvant déjà installé dans le salon de son futur beau-père un griffon gros comme le poing, hargneux mais coûtant son pesant d'or. Il entendit l'éclat de rire dédaigneux par lequel sa fiancée avait accueilli Azor :

— Mais c'est un abominable chien de rue !

Et le jeune homme se disait douloureusement : — Pas une seconde elle n'a pensé à l'intention que j'avais eue de lui plaire ; ses désirs sont satisfaits presque avant d'être formulés ; comment puis-je espérer donner du bonheur à cette enfant gâtée qui croit que tout lui est dû en ce monde !... Est-ce moi qu'elle aime, ou bien mon titre de noblesse que son père ne peut lui acheter comme ses autres parures ?... C'est un caprice comme un autre pour une fille d'industriel que vouloir être vicomtesse... Quand j'aurai le mot de l'énigme, ne sera-t-il pas trop tard ?...

Instinctivement son cœur avide d'amour se tourna vers ceux qui s'aimaient.

La route faisait un coude ; il vit au sommet de la côte la vigoureuse silhouette des fiancés qui se détachait sur le couchant empourpré et, transposant sans le savoir la phrase que Jacques prononçait le matin, il murmura avec un soupir : « Sont-ils heureux les humbles ! »

JEHAN D'ESTRÉELLES.

Les Almanachs

Avec décembre nous sont revenues les longues soirées au coin du feu ; pour en charmer les heures monotones, les libraires nous envoient des... almanachs. Il y en a pour tous les goûts, comme dans la chanson ; permettez-nous de vous les présenter, ami lecteur, dans l'ordre de leur naissance.

Voici d'abord le *Simplicissimus Kalender*; il nous arrive de Munich, d'où il nous apporte la gaîté, cette gaîté humoristique qui a fait le succès du *Simplicissimus*.

Le *Benedictus' Kalender* nous vient d'Affligem ; on y trouve le contingent habituel de renseignements chronologiques, administratifs, agricoles et religieux, une partie littéraire et quelques lieds flamands : une véritable petite encyclopédie, pour trente centimes.

L'*Annuaire du Touring-Club de Belgique* a paru pour la 14e fois ; comme les années antérieures, c'est un code complet de tout ce que le touriste en Belgique peut et doit savoir pour excursionner utilement et agréablement. Rappelons que la cotisation annuelle (3 francs) du T. C. B. donne droit à la réception gratuite de cet intéressant opuscule.

St-Vitus-Kalender arrive à sa 17e année ; il renferme de nombreux contes et nouvelles, des renseignements commerciaux et financiers, une revue de l'année politique abondamment illustrée, des poésies et une partie humoristique très réussie ; ses lecteurs ne s'ennuieront pas.

Le *Gesundheits-Kalender*, comme son titre l'indique, a une portée médicale et hygiénique ; on y trouvera de nombreux et utiles renseignements sur certaines maladies plus courantes, notamment les maladies des yeux et celles de la peau. Toutes les familles feront bien de le lire et de le conserver.

Du même genre est l'*Original Kneipp-Kalender*, consacré plus spécialement à la méthode hydrothérapique instaurée par le célèbre curé de Wörishofen. Les fidèles adeptes de l'eau froide liront avec intérêt les nombreuses études thérapeutiques qu'il contient.

Avec l'*Almanach africain*, nous voici transporté en pays nègre, en plein pays de missions. Ce qui ne veut pas dire que nous allons nous ennuyer en compagnie des Pères du Saint-Esprit, loin de là ! Leur almanach pour 1909 est l'un des plus amusants que nous ayons lus.

Notre santé sera bien gardée ; voici encore l'*Almanach de la santé et de l'hygiène*, destiné spécialement aux familles et aux communautés religieuses. C'est une véritable encyclopédie populaire où l'on trouve à la fois l'utile et l'agréable, des formules domestiques, de bons remèdes pour les gens souffrants, et des anecdotes gaies pour les tempéraments maussades.

Voici aussi l'*Almanach de la tempérance*, pimpant et frais sous sa couverture riante. Lui aussi nous donnera de bons conseils pour nous aider à bien vivre et à conserver intacte notre santé. A ses préceptes moraux, il joint d'ailleurs un choix de bons mots et de gracieuses historiettes, qui dérideront grands et petits. Ajoutons que les Flamands ont leur édition à eux : sont-ils toujours gâtés !

L'*Almanach franciscain* nous ramène à la santé de l'âme. Ne croyez pourtant pas qu'il ne renferme que des sermons ; loin de là. On y trouve une ample provision de contes, de nouvelles, de bons mots, de caricatures, tout ce qu'il faut pour dé-

chaîner des tempêtes de franche gaîté, tout en gardant une note très chrétienne.

Signalons, en terminant, les *Etrennes séraphiques*, luxueux petit livret dont tout le monde se munira, vu son extraordinaire bon marché (0.10).

MARIE-BERTHE.

Le Roman du jour

Fils d'émigré,
par ERNEST DAUDET.

La «Nouvelle Bibliothèque pour tous», éditée par la Maison de la Bonne Presse, voit son succès augmenter avec chaque nouvel ouvrage. Le onzième, qui vient de paraître, ne diminuera pas cette vogue bien méritée. *Fils d'émigré*, d'Ernest Daudet, continue heureusement la série des romans historiques qui forment les mémoires d'une grand'mère sur la Révolution, l'Empire et la Restauration. Cette œuvre était totalement épuisée en librairie ; les éditeurs viennent de lui rendre vie, en l'agrémentant d'une fort belle illustration dûe à Marcel Lecoultre.

En quenouille,
par ROGER DOMBRE.

Journal de jeunesse d'un garnement affligé d'une particule et de huit sœurs ; il a à peine les yeux ouverts à la vie qu'on lui serine qu'il est le « dernier des Bois-réveil », et qu'il a de ce chef une épouvantable responsabilité (!) ; et pendant vingt ans, à propos de tout et de rien, c'est toujours le même refrain agaçant. Enguerrand finit par en avoir assez, très vite d'ailleurs ; son caractère y gagne en franche indépendance : celle-ci va jusqu'à faire entrer dans sa famille une pauvre enfant, adorable en tous points, mais qui avait aux yeux de Mme de Boisréveil le grand défaut de n'avoir aucune particule. Après des années de lutte, le bouillant garçon en fait à sa tête, et il y gagne... le bonheur. Et voilà ! Tout cela est écrit par Roger Dombre avec un entrain endiablé, dans le style qui lui est coutumier; tous ses lecteurs seront contents.

L'héritage de Claire,
par Mme CH. PÉRONNET.

Cet héritage de Claire, survenu inopinément, faillit devenir une pomme de discorde pour toute la famille de l'heureuse légataire ; elle-même est sur le point de voir rompre de douces espérances de mariage. Heureusement, tout s'arrange, et nous assistons au joyeux bonheur des jeunes mariés. C'est un bon roman, qui peut être mis en toutes les mains ; l'auteur n'est d'ailleurs pas une inconnue : sa *Tante Bath* eut naguère un certain succès.

Non licet !
par B. NEULLIÈS.

Encore un héritage inattendu par la bénéficiaire ; celle-ci, éblouie par un mirage d'or, se lance dans le tourbillon du monde, abandonne son fiancé (il n'a pas le sou, le pauvre !), et va se marier à un descendant des croisés (ou à peu près), quand brusquement... coup de théâtre plutôt tragique... on retrouve le testament du parent riche ; Lotta est de nouveau sans ressources. Que faire, sinon se souvenir des amis d'antan ? Ceux-ci se retrouvent à point, et finalement la jeune fille peut goûter à la coupe du bonheur. La lutte qui se livre dans l'âme de cette enfant, entre le devoir à accomplir et l'attrait des richesses injustement détenues, est décrite par l'auteur avec une grande intensité d'expression.

Au but,
par MARIE THIÉRY.

Un mariage mal commencé, c'est la première partie ; un foyer rénové : c'est la seconde partie. Un écrivain se marie, gâche son avenir par insouciance et légèreté, et, un beau jour, se trouve acculé à une catastrophe. Un accident d'automobile, horrible et sanglant, survient à ce moment ; le malheureux Nessyer en échappe, mais tout son corps est mutilé :

désormais il ne sera plus qu'un infirme, se traînant péniblement sur des béquilles. Il a compris l'avertissement de la Providence, et sa conversion est complète.

L'auteur a très bien mené la trame de son roman ; le style est alerte et vif : on a plaisir à parcourir des pages aussi entraînantes et, disons-le, aussi chrétiennes.

Les sœurs Vachette,
Le demi-monde des jeunes filles,
par Victor Joze.

Ces deux romans sont les premiers volumes d'une collection intitulée « Les Romans réalistes ». Le titre seul de cette collection indique à suffisance que l'auteur veut étudier à fond certaines plaies sociales qui relèvent surtout de la police des mœurs ; mais vouloir moraliser en dénudant complètement le mal est une utopie qui n'est pas réalisable en notre siècle trop positif ; nous craignons fort qu'au lieu d'arriver à ce but, l'écrivain ne parvienne au contraire à faire de nouvelles recrues pour le divorce et la débauche. Ces deux romans ne sont en tout cas pas pour jeunes filles.

La chasse au météore,
par Jules Verne.

L'intarissable imagination de Jules Verne nous vaut un nouvel ouvrage dans la collection, désormais célèbre, des voyages extraordinaires. Nous assistons à la sarabande échevelée d'un bolide d'or, qui, battant de loin tous les records de la vitesse, opère journellement une révolution complète autour de notre globe terrestre. Un savant s'est mis en tête de dompter ce météore par trop vagabond ; au moyen d'un appareil de son invention, il parvient à l'attirer insensiblement dans l'orbite de la terre et à le faire échouer en un coin perdu du Groenland. Qu'on nous dise encore que la science a fait faillite ! Ce pauvre Archimède, qui demandait un point d'appui pour soulever le monde, n'est qu'un petit garçon à côté de Zéphyrin Xirdal, l'illustre chasseur de météores. Et qui sait ? Nos enfants s'amusent et s'instruisent au contact de Jules Verne ; n'empêche que bien des inventions surprenantes du célèbre romancier sont aujourd'hui du domaine des réalités.

Le château des merveilles,
par H. de Noussanne.

L'oncle Chil a entrepris de convertir aux progrès scientifiques modernes l'oncle Tel, un ennemi irréductible de l'électricité, des sous-marins, des aéronefs, du télégraphe, que sais-je encore ? Grâce à un château merveilleusement truqué, l'oncle Chil vient à bout de cette tâche ardue, et l'oncle Tel se réconcilie avec la science. Bon livre de vulgarisation, la bonne et saine vulgarisation présentée à l'enfance sous forme d'un récit alerte et joyeux, moins indigeste que de gros manuels didactiques péniblement ânonnés.

Fr. Dufour.

Pages oubliées

En avant !

—

Allons ! les gars au cœur robuste,
Avançons vite et visons juste,
La France est là qui nous attend !
En avant !

Leur nombre est grand dans cette plaine :
Est-il plus grand que notre haine ?
Nous le saurons en arrivant.
En avant !

Leurs canons nous fauchent. Qu'importe?
Si leur artillerie est forte,
Nous le saurons en l'enlevant.
En avant !

En avant ! Tant pis pour qui tombe,
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Quand le pays en sort vivant.
En avant !

Paul Deroulède (1848).

NOS EXPOSITIONS

L'art à Schaerbeek

Nous assistons, un peu partout, à un réveil du sentiment artistique ; dans tous les domaines, on s'attache à donner à l'existence quotidienne une plus grande part de beauté, de joie, de bonheur. Et cette heureuse disposition s'étend à l'art rétrospectif, qui a bien aussi sa valeur. Nous eûmes à Dinant l'exposition de dinanderie, à Bruges la curieuse exposition de la Toison d'Or, à Anvers la mémoire de Rembrandt ; ailleurs ce furent les dentelles et nombre d'autres souvenirs d'un passé glorieux. Schaerbeek n'a pas voulu rester en arrière.

Le Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres a eu l'heureuse initiative de reconstituer, en une vue rétrospective, le passé artistique de la commune. Les locaux de la *Scola musicae* lui donnèrent une généreuse hospitalité. Nous avons retrouvé là des peintures, des sculptures signées de noms vénérés ; nous citons au hasard Boulenger, Verwée, Artan, Charles De Groux, Evenepoel, Baron, Coosemans, Heymans, Meunier, Navez, beaucoup d'autres encore, sans oublier l'admirable Jean Stobbaerts, l'un des meilleurs peintres de l'école belge contemporaine. Souhaitons que cette initiative trouve dans tous nos centres d'ardents imitateurs : on ne saurait trop rappeler à nos générations enfiévrées d'aussi glorieux ascendants. F. D.

Causerie Musicale

I. — LES NOUVEAUTÉS.

La collection des *Maîtres de la musique* s'est enrichie de deux nouveaux ouvrages consacrés l'un à Rameau, par Louis Laloy, l'autre à Moussorgsky, par M.-D. Calvocoressi. Nous parlerons du premier dès que nous l'aurons reçu ; du second il y a beaucoup à dire.

Moussorgsky occupe dans l'histoire musicale une situation particulière, dûe surtout à son indépendance absolue. Si l'on envisage l'ensemble de son œuvre, il reste, à première lecture, l'impression que tout y est imparfait, incomplet, gauche même. Par contre, le compositeur a souvent obéi à des inspirations extraordinaires, à des poussées esthétiques qui laissent perplexes ; en face de son œuvre, on se prend à regretter qu'il n'ait pas possédé une faculté plus complète de réalisation, ce qui nous eut permis d'applaudir l'un des plus beaux talents de l'art contemporain.

L'auteur, dans la première partie de son étude, nous donne la biographie du compositeur russe. Moussorgsky eut une étrange destinée ; jeune encore, il manifesta d'heureuses dispositions pour la musique : à douze ans, il jouait déjà en public. La carrière militaire le réclama, mais pour peu de temps ; pour s'occuper uniquement de musique il démissionna ; malheureusement des soucis de toutes sortes lui rendirent l'existence pénible, l'abrégèrent même, et il passa ses jours dans une médiocrité que rendit plus douloureuse encore sa santé débile et son humeur inquiète et sensitive. M. Calvocoressi appuie ces notes biographiques de documents inédits d'une haute valeur.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'œuvre même de Moussorgsky. A propos de son héros, M. Calvocoressi se trouve amené à étudier un des problèmes les plus importants et les plus controversés de l'esthétique musicale, celui du réalisme en musique, de ses conditions, de ses limites. Par là, sans s'éloigner un instant de son sujet, le livre pourtant le dépasse par la portée générale qu'il revêt.

En matière d'art, le réalisme consiste non pas dans le choix des sujets ni même dans la vision qu'a l'artiste de ces sujets, mais bien dans la manière d'exprimer artistiquement cette vision. Le réaliste, en musique, sera donc celui qui, préoccupé de l'expression *exacte* plutôt que de l'expression généralisée, se contente d'avoir réalisé l'expression qu'il cherche, sans vouloir y ajouter rien en la stylisant.

Un compositeur de tempérament réaliste sert peu enclin à écrire de la musique instrumentale : M. Calvocoressi nous montre tout cela dans Moussorgsky, qui devient en quelque sorte la démonstration effective de la thèse posée ; nous constatons avec son biographe que la musique, pour être, aux mains du compositeur russe, un langage admirablement expressif, ne fut jamais un langage autonome, complet, elle ne devient langage qu'une fois associée à quelque chose d'autre : paroles à accentuer ou modèle à représenter. Une fois *arrivée par ce contact*, elle acquiert une puissance d'expression plus ou moins grande, selon les ressources que lui offrent les sujets dont elle procède.

Moussorgsky fréquenta assidûment Balakirew, César Cui, Borodine, Rimsky-Korsakow ; de cette fréquentation, le maître russe garda cet excellent résultat de se créer une personnalité nettement délimitée, originale souvent : il devint l'interprète minutieux des plus exactes réalités, parfois des plus humbles ; il aura été le premier poète des foules, des paysans, des enfants, des déshérités. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter la bibliographie méthodique qui termine l'ouvrage.

Parmi ces œuvres multiples, il faut réserver un hommage spécial à *Boris Godounow*, le chef-d'œuvre incontesté de Moussorgsky. C'est l'œuvre la plus audacieuse qu'ait produite l'école russe ; c'est en même temps celle qui se rapproche le plus du type idéal de drame lyrique rêvé par la nouvelle école, dont nous citions tantôt les initiateurs.

II. — LES CONCERTS.

Mauvais début de saison, le mercredi 11 novembre, à la salle Patria. Une pianiste, Mlle Mélanie Barre, avait annoncé un concert avec orchestre ; la jeune virtuose n'avait évidemment pas tous ses moyens : malgré la bonne volonté d'un auditoire assez clairsemé, l'échec fut lamentable, à tel point qu'il fallut écourter le concert, faute d'orchestre.

Le public bruxellois a fait, ces derniers hivers, trop bonne mine aux débutants insuffisamment stylés ; il se pourrait que sa longanimité, soumise à une épreuve aussi prolongée, finisse par se lasser. Que les jeunes y réfléchissent !

***

N'ayant pas reçu la traditionnelle invitation, force nous a été de payer notre fauteuil pour assister au premier concert Durant ; notre rigoureuse impartialité vis-à-vis de cette organisation artistique n'explique pas cet oubli. Bref, nous n'en tenons pas rancune au chef d'orchestre, et nous constaterons, avec l'unanimité de l'assistance, que le retour à l'Alhambra a reçu le meilleur accueil : l'exil d'Ixelles, tout hospitalier qu'il était, manquait de charmes, il faut l'avouer.

L'audition du 22 novembre inaugurait une nouvelle série de concerts historiques ; elle était consacrée à Haendel et Bach. Comme première partie, le Concerto en ré mineur avec orchestre et le Concerto en fa majeur pour cors, hautbois, basson et quatuor à cordes : tous deux de Haendel. Bach était représenté par une Ouverture en ut majeur pour hautbois, basson et quatuor à cordes. L'orchestre supérieurement dirigé par M. Durant, a obtenu un succès complet, succès partagé, et avec raison, par les divers solistes.

La seconde partie comportait des extraits du *Messie* de Haendel et deux cantates de Bach. Nous devons ici un hommage particulier aux chœurs mixtes de M. Carpay, admirablement préparés ; M. Seguin, l'un des solistes, a retrouvé ses succès des glorieuses soirées d'antan : son expression mâle et souple à la fois lui a valu des tonnerres d'applaudissements. Nous ne pouvons malheureusement en dire autant des autres solistes, qui ont paru n'avoir pas tous leurs moyens.

Malgré ce détail moins heureux, le résultat général est très encourageant ; nous avons eu une séance vraiment artistique, qui ne péchait que par sa longueur. Trois heures de musique classique, c'est un peu long.

***

La séance de sonates donnée le 26 novembre, à la salle allemande, par MM. Jorez et Wellens, a été un beau succès pour les deux artistes ; M. Jorez surtout manie l'archet avec une aisance fort remarquable, et son interprétation dénote une étude soignée des auteurs jointe à un grand souci d'art. En tant que pianiste, M. Henri Wellens a été également fort apprécié : son jeu est facile et souple; nous n'avons à lui reprocher que de ne pas saisir suffisamment quelques passages d'accompagnement, où il aurait dû s'effacer davantage.

La soirée s'est ouverte par une belle exécution de la sonate en *fa* majeur de Haendel ; mais le succès a surtout été à la sonate en *mi* de Sjogren, œuvre remarquable et vraiment pittoresque, qui charme autant par sa facture délicate que par l'inattendu de certaines phrases. L'auditoire l'a vivement applaudie, et nous ferons de même.

***

Nous avons eu souvent l'occasion de dire ici tout le bien que nous pensions de MM. Chaumont et Bosquet ; nos amateurs de belle musique ont conservé notamment un souvenir flatteur des célèbres séances de sonates que les deux artistes ont données pendant plusieurs hivers. Cette année, ils ont formé, avec le violoncelliste Joseph Jacob et l'altiste Léon Van Hout, un quatuor d'une bonne homogénéité. Leur première séance avait lieu le 27 novembre, à la salle allemande ; ce fut un succès comme on n'en connaît guère à Bruxelles : le public s'écrasait littéralement pour applaudir les talentueux interprètes.

Programme bien choisi, du Brahms, du Jongen, du Schumann ; il faut tirer hors pair le trio de notre compatriote Jos. Jongen, pour piano, violon et alto, d'une facture si originale ; il fut brillamment enlevé par MM. Chaumont, Bosquet et Van Hout ; gros succès personnel pour les interprètes et l'auteur.

***

M. Paul Peracchio nous a donné, le 2 décembre, à la Grande Harmonie, un brillant récital de piano. L'artiste a fait une partie de ses études avec le maître Arthur De Greef, et il en a gardé

une technique brillante et une grande délicatesse d'expression. Le mouvement se précipite parfois un peu trop, c'est le seul défaut qu'il y ait à corriger. Cette séance a valu au pianiste un joli succès, auquel participa la cantatrice, Mlle Das. Pourtant, nous l'avons trouvée trop théâtrale dans l'interprétation du lied.

***

M. Juan Massia, qui s'est fait entendre le 3 décembre à la Grande Harmonie, est un jeune violoniste espagnol de grand talent. On se rappelle qu'il fit sensation au concours du Conservatoire de 1906, où il remporta le 1er prix avec la plus grande distinction. Brillant élève de Marchot, il vient de confirmer les espérances conçues il y a deux ans : le jeu est d'une sûreté étonnante, et permet à l'artiste d'aborder le Paganini sans la moindre hésitation. A ses qualités de technique et de sonorité, M. Massia joint une grande simplicité qui lui a conquis d'emblée les sympathies de l'auditoire. D'abondantes ovations ont consacré cette manière de voir.

***

Chaque année, nous sommes heureux d'applaudir Mme Kleeberg-Samuel. Son dernier récital (4 décembre, salle Le Roy) a été un émerveillement. Devant une salle comble, la sympathique pianiste s'est surpassée dans l'interprétation souple et sincèrement esthétique d'œuvres d'une délicatesse rare : nous citerons notamment la *Suite française* en *mi* de Bach, et deux *Allegros* de Scarlatti, qui furent des chefs-d'œuvre d'exécution fine et pénétrante. Il semblerait que le talent de Mme Kleeberg s'affine encore de jour en jour; aussi les applaudissements ne lui ont-ils pas été ménagés, et nous l'en félicitons.

***

Nous pouvons en dire autant de M. Firquet, élève de M. Wieniawski, qui donnait son récital le lendemain (5 décembre) à la Grande Harmonie. M. Firquet a pourtant une tout autre compréhension artistique ; son jeu est ferme, plutôt trop énergique, mais cette force n'est pas exempte de charme ; nous l'avons bien vu dans la *Toccata* de Bach, une œuvre qui ne produit tout son effet que sur le grand-orgue ; le pianiste est parvenu à en mettre en valeur les moindres détails, avec une grande sûreté de main. La *Sonate* en *si* mineur de Chopin, d'une conception moins grandiose, a valu également au virtuose un beau succès d'interprétation.

FR. DUFOUR.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ARNOULD (Vincent). — *Le mode planétaire.* Chapitre II. In-8° de 44 pages. Bruxelles, 1908, Flament.

Nous avouons n'avoir pas compris grand'chose aux théories exposées dans cette brochure ; puissent nos lecteurs être plus heureux.

BAUNARD (Mgr). — *Philibert Vrau* et les œuvres de Lille. 1829-1905. Un vol. in-12 de XIV-392 pages. Paris, 1908, Bonne Presse. Prix : 2 fr. 50.

Le maître écrivain qu'est Mgr Baunard nous présente ici la vie d'un homme qui, pendant cinquante ans, personnifia la vie religieuse d'une ville, voire même de toute une province. M. Philibert Vrau représente en effet, par ses œuvres multiples et durables, le plus curieux exemple de ce que peut une volonté tenace et énergique dans le domaine économique et religieux. Revenu à Dieu vers l'âge de 25 ans, M. Vrau se dit que, si la Providence lui avait départi la fortune et une industrie florissante, ce n'était pas pour en jouir en parfait égoïste, mais au contraire afin de les utiliser pour le plus grand bien de ceux qui l'entouraient. Et toute sa vie ne fut que la stricte exécution de cette décision. Chrétien fier et convaincu, il s'efforça de ramener les âmes à Dieu : les œuvres eucharistiques (adoration nocturne, congrès, etc.) furent ses armes de prédilection. Il y joignit le souci de l'éducation de la jeunesse ; l'Université de Lille lui doit la vie intense que nous lui connaissons ; à côté d'elle, il multiplia les écoles catholiques, les écoles professionnelles, les patronages paroissiaux. Enfin, le chrétien était doublé d'un profond sociologue : l'usine qu'il perfectionna, les nombreuses institutions économiques et charitables dont il l'entoura, constitue un édifice social qui mérite d'être étudié.

Voilà ce que nous dit Mgr Baunard, en des pages vibrantes et émues, d'un style pur et attrayant. Tous les hommes d'œuvres feront de son travail leur livre de prédilection.

BOUSSION (dom). — *Le latin accessible à tous.* Grammaire et exercices. In-8° de 50 pages. Namur, 1907, Wesmael. Prix : 0 fr. 75.

— — Déclinaisons, conjugaisons, syntaxe et tableaux. In-8° de 16 pages. Namur, 1907, Wesmael. Prix : 0 fr. 30.

Nous pourrions difficilement ajouter quelque chose aux éloges que la presse religieuse a décer-

nés unanimement aux deux brochures de dom Boussion. Le but de l'auteur est de faciliter l'étude du latin liturgique ; pour ce faire, il a réuni en une série de tableaux comparatifs, remarquablement distribués, toutes les notions fondamentales de la langue. Malgré sa concision, l'ouvrage est d'une clarté parfaite, il constitue une petite merveille d'ingéniosité que nous recommandons à tous ceux qui désirent s'initier à la langue de l'Eglise.

BRON (Jean). — *Les origines sociales de la maladie.* Un vol. in-16 de XII-208 pages. Paris, 1908, Giard et Brière. Prix : 3 fr. 50.

Le livre du Dr Bron est une apologie *de la vie simple*. L'attention de l'auteur s'est tournée vers le problème difficile de la dépopulation. D'après lui, nous serions à une période de digestion sociale. Tout comme nous sommes à un stade laborieux de digestion physiologique.

Individualiste convaincu, le docteur Bron est l'ennemi des foules et des groupements organisés. Il trouve dans la brusquerie des changements sociaux et dans le développement continu des aspirations humaines, les raisons primordiales de l'affaiblissement de notre race : mal appropriées au tempérament de chacun, les formations nouvelles ont entraîné un revirement intempestif de la mentalité des hommes.

Ses idées sur l'alcoolisme semblent apporter quelques heures d'armistice à la grande lutte que soutiennent la plupart des citoyens importants du jour contre l'abus des boissons. Dans un ordre d'idées comparable au diabète, l'alcoolisme n'est que le symptôme passionnel d'une malformation mentale, mis en relief par la variété des milieux ambiants.

M. Bron démontre que la dyspepsie est le prodrome ou l'intermédiaire obligé de presque toutes les affections morbides.

Pour résister à la tyrannie des maux que nous confère notre hérédité diathésique et pour éviter les grandes catastrophes de la vie, il prêche la modération aux hommes comme aux médecins, et leur donne le conseil d'écouter toujours la voix de la nature.

COPIN-ALBANCELLI. — *Le pouvoir occulte contre la France.* Un vol. in-16 de 428 pages. Lyon, 1908, Vitte. Prix : 3 fr. 50.

Les dix dernières années de la République française ont attiré l'attention sur les agissements de la maçonnerie. A la suite des mystifications de Léo Taxil, l'opinion s'est égarée et les cris d'alarme jetés par quelques vaillants ne recueillaient que haussements d'épaules et sourires. Un jour vint cependant où les sourdes menées de la secte causèrent des catastrophes ; la France se réveilla baillonnée, ligottée, préparée à toutes les abdications : et de ce jour-là date, avec l'apothéose du pouvoir occulte, la lutte à mort contre les religions, contre l'ordre social, contre les consciences. Et ce jour-là aussi, on dut bien reconnaître que pour lutter à armes égales avec la maçonnerie, il fallait la connaître à fond : or, on ne la connaissait pas du tout. Parmi ceux que ne rebuta pas une enquête aussi difficile, il faut citer en bonne place, avec les Delarive et les Tourmentin, l'auteur du présent ouvrage, M. Copin-Albancelli : son étude nous donne les résultats de dix années de recherches, de réflexions, de déductions appuyées sur les plus sérieux documents. Nous avons trop peu de place pour entrer dans le détail de son œuvre : il est d'ailleurs nécessaire de lire l'ouvrage entier pour se rendre compte du formidable organisme que représente l'association maçonnique à tous ses degrés ; il faut le lire, pour comprendre que les puérilités, les incohérences, les contradictions apparentes constatées dans cet organisme ont une raison d'être, et trahissent une coordination tendant à dissimuler à tous les yeux les vraies doctrines ; il faut le lire pour constater que cette société secrète n'est en somme qu'un instrument prodigieusement machiné pour permettre à un pouvoir occulte d'agir sûrement tout en restant invisible.

Nous le savons, M. Copin-Albancelli a rencontré autour de lui des amis, des compagnons de lutte qui n'ont pas cru devoir souscrire à ses conclusions : on a essayé d'infirmer celles-ci, en réfutant les arguments apportés à leur appui. Pourtant, la lecture de son ouvrage nous a paru tellement convaincante que l'existence de ce pouvoir occulte apparaîtra vraisemblable à tous ceux qui se donneront la peine de réfléchir.

CRUPPI (Marcel). — *La violence.* Un vol. in-16 de 78 pages. Paris, 1908, Grasset. Prix : 1 fr. 50.

Sous ce titre, M. Cruppi a réuni quelques strophes en prose qui ne sont pas dénuées de valeur littéraire ; c'est la violence, sous toutes les manifestations qu'elle peut revêtir ici-bas. Il y a dans ces pages du Baudelaire un peu révolutionnaire.

M. Henry Bataille s'est chargé de présenter l'ouvrage au public.

DAMBRINE (E.). — *Créteil.* Un vol. in-8° de 104 pages. Paris, 1908, Vic et Amat. Prix : 3 fr.

M. l'abbé Dambrine, curé de Créteil, entreprend une série d'études destinées à garder le souvenir des premiers monuments de l'histoire de

cette localité. Le premier volume, qu'il vient de terminer, comprend trois chapitres, consacrés : le premier aux origines préhistoriques, le second à l'époque mérovingienne, le troisième à la période féodale.

La préhistoire de Créteil tient toute dans un certain nombre d'objets de l'âge de la pierre trouvés sur son territoire, notamment dans les polissoirs de Villedieu et de Créteil. De l'époque mérovingienne, l'auteur a pu retrouver deux monnaies assez bien conservées ; enfin le diplôme de l'an 900 appartient à la période féodale. Ce sont les documents que l'auteur étudie longuement, avec une érudition sûre et un grand charme d'exposition ; ils sont reproduits en planches hors texte très soignées.

Un second volume nous entretiendra sous peu des origines chrétiennes du territoire de Créteil.

DE KERDANIEL (Edouard). — *Les animaux en justice.* Un vol. in-16 de 44 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 1 fr. 50.

Le titre de ce petit travail paraîtra, à première vue, un peu déconcertant. Il n'en est pas moins vrai que, du XIe au XVIIIe siècles, il était d'usage de citer en justice les animaux dont on avait à se plaindre. C'est cette habitude étrange que rappelle M. De Kerdaniel, en accompagnant son étude de documents puisés aux sources.

DELPÉRIER (Louis). — *Les colonies de vacances.* Un vol. in-16 de XXVIII-184 pages. Paris, 1908, Gabalda. Prix : 2 fr.

La question des colonies de vacances a pris depuis quelques années une importance considérable ; pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, nos journaux nous ont tenu quotidiennement au courant des délicates initiatives de la philanthropie belge. Le livre de M. Delpérier intéressera donc la Belgique charitable, et cela à un double point de vue : d'abord parce qu'il y est parlé d'elle en termes fort laudatifs, ensuite et surtout parce qu'il y a beaucoup à retenir de cet ouvrage. En comparant les résultats obtenus sur notre sol belge et en terre étrangère, nous verrons ce qu'il y aurait à améliorer dans nos méthodes ; et ces méthodes même, nous verrons quelles en doivent être l'organisation et l'administration, en profitant de l'expérience acquise par nos voisins et amis. C'est donc un livre à recommander.

DE PAEUW (L.), GIELE (J.) et MISEREZ (H.). — *L'enseignement agricole et horticole.* Un vol. in-8° de 164 pages. Louvain, 1908, Giele. Prix : 2 fr.

Le concours régional agricole de Louvain (13-22 juillet 1907) fut un véritable événement pour l'économie rurale ; il était donc bon que le souvenir en fût conservé, et des félicitations iront aux trois auteurs de ce travail, qui ont résumé, à l'intention de nos populations agricoles, les rapports qui y furent présentés, et les enseignements nombreux et pratiques qui découlent de l'effort réalisé par cette exposition provinciale. Car ce n'est pas seulement un guide que ce volume intéressant, c'est aussi et surtout une sorte de manuel de la science agricole appliquée ; une importante documentation graphique complète heureusement les exposés du volume. Il n'y a qu'un seul regret à exprimer : nos amis ont oublié la table des matières et, ce qui eût plus encore facilité les recherches, une table analytique et systématique.

DESVOGES (J.). — *Lumière et joie d'Orient.* Un vol. in-16 de 360 pages. Paris, 1908, Oudin. Prix : 3 fr. 50.

Ces impressions de voyage n'ont pas la prétention de découvrir la Terre-Sainte ; tout ce que Mlle Desvoges nous décrit, nous l'avions déjà lu ailleurs ; son volume a pourtant une qualité qui n'est pas commune en ce genre de travaux : l'auteur ne verse pas dans la sécheresse des guides, des manuels, il nous présente au contraire un récit vivant, alerte, agrémenté d'anecdotes pittoresques et d'aventures parfois comiques. Le récit est tellement alerte que parfois le lecteur s'arrêtera essoufflé, se demandant comment il est possible de faire un voyage agréable en courant un pareil train : ce genre de déplacement rapide ne convient certes pas à tous les excursionnistes. Mais bast ! on ne s'ennuie pas avec Mlle Desvoges, c'est l'essentiel.

EDOM (Ach.). — *L'escrime, le duel et l'épée.* Un vol. in-8° (21.5 × 17) de 446 pages. Paris-Laval, 1908, Imprimerie moderne. Prix : 20 fr.

Nous avons rencontré beaucoup de qualités dans ce remarquable travail de M. Edom. Disons d'abord que, contrairement aux habitudes généralement adoptées pour les ouvrages d'escrime, l'auteur ne se met pas constamment en scène lui-même : évidemment les procédés de tel tireur, les secrets de tel épéiste ont leur valeur instructive, personne ne le niera ; mais de tel ou tel fait particulier, il n'est pas possible de déduire des généralisations. L'auteur a donc recueilli les enseignements de tous les maîtres ; par le moyen d'une documentation abondante et soignée, il met ceux-ci directement en contact avec le lecteur, qui peut à son aise conclure suivant ses opinions et ses goûts. L'illustration, aussi bien que le texte, est soignée et présentée avec un cachet

très artistique ; l'auteur, qui est un amateur du fleuret et de l'épée, manie la plume avec non moins de distinction. Son livre est un code complet de l'escrime, code bien étudié, bien observé, où l'amateur et le professionnel trouveront à s'instruire.

Signalons pour terminer la juste réprobation que manifeste M. Edom à l'égard du duel ; abstraction faite de tout sentiment religieux ou philosophique, il faut bien reconnaître que le plus simple bon sens condamne une stupidité qui consiste à vouloir réparer par un coup d'épée une atteinte à l'honneur, vraie ou fausse. Avec l'auteur, « nous estimons qu'il faut lutter de toutes les forces de notre caractère et avec tous les éléments de la persuasion contre le préjugé stupide et aveugle qui nous étreint et que nous n'osons pas assez secouer, dans la crainte du ridicule. »

EGERTON (Hugh). — *Canada.* Part II historical. Un vol. in-16 (19 × 12.5) de VIII-366 pages. Oxford, 1908, Clarendon Press. Prix : 6 fr.

La collection « Historical Geography of the britisch colonies » poursuit régulièrement sa publication ; M. Egerton, professeur d'histoire coloniale à l'Université d'Oxford, termine par ce volume son exposé historique sur le Canada : il nous en avait donné antérieurement une étude géographique. Il prend l'histoire canadienne à l'acte de Québec (1774) et la poursuit, dans sa première partie, jusqu'à la révolte de 1837. Le livre second s'occupe de l'acte d'Union et de toute la période qui le suit jusqu'en 1871. Enfin, une troisième partie retrace plus particulièrement l'histoire du Dominion depuis 1871 jusqu'à nos jours. Dix cartes, de nombreux appendices et un index onomastique complètent ce beau travail, l'un des plus intéressants de la collection.

GAVARD (Octave). — *Voyage aux cités d'or.* Un vol. in-16 de XIV-136 pages. Paris, 1908, Oudin. Prix : 2 fr. 50.

Simples visions d'un passant, mais d'un passant qui sait voir, observer et décrire. L'auteur s'est arrêté ému, en face de la mer bleue, qui chante au pied de Carthage morte, son hymne éternel ; il s'est enivré de lumière et d'azur ; il a rêvé sous les palmiers de Tunis et parmi les orangers de Blidah. Partout le dédain professé à l'égard des indigènes l'a frappé. Ce sont les confidences éloquentes d'un lettré que liront avec délices tous les amis de la Tunisie et de l'Algérie et tous ceux que séduisent le sourire et la beauté de ces terres d'Afrique.

GUILBEAUX (H.). —*Emile Verhaeren.* In-16 de 28 pages. Verviers, 1908, Wauthy.

L'auteur de cette brochure a oublié qu'il y a des coups d'encensoir qui portent comme des pavés ; nul plus que nous n'a de vénération pour le maître Verhaeren, et nous avons à mainte reprise dit notre admiration pour ce beau talent. Mais il est toujours maladroit d'abuser des formes laudatives : le public se tient généralement en défiance vis à vis de l'exaltation.

Et puis Verhaeren mérite bien qu'on parle de lui en un français correct; il désapprouverait certainement des locutions comme celles-ci : il *immensifie* ces types ; — les trains tailladant de leurs couteaux *de bruit (!)* le silence des villages ; — la campagne *pourrissante ;* — une expression de *fortitude ;* — le geste *dulcifiant* ; — l'*ivrognante* tendresse ; — *par à travers* le monde ; — etc.. Enfin, si M. Guilbeaux est en adoration devant le maître, il a une déplorable tendance à déverser des propos *baveux* (c'est l'expression qu'il emploie lui-même à propos de Dorchain) sur tout ce qui n'est pas Verhaeren. Diable ! Verhaeren n'a pourtant pas absorbé tout le génie humain pour lui seul ! C'est un maître, c'est vrai, mais ce n'est pas un motif suffisant pour dénigrer systématiquement les autres, symbolistes ou non.

HEINEN (A.).— *Moderne Ideen im Lichte des Vaterunsers.* Un vol. in-12 de 154 pages. Kempten, 1908, Jos. Kösel. Prix : 2 fr.

Sous ce titre, le recteur A. Heinen a réuni une série de huit conférences sur l'oraison dominicale; chacune d'elles a pour sujet l'une des demandes de cette prière enseignée par le Christ lui-même. L'auteur se place à ce point de vue que le *Pater* renferme et résume tout l'exposé de la doctrine chrétienne ; partant de ce principe, il développe chaque thème en lui donnant surtout une portée pratique, en en faisant jaillir les enseignements dogmatiques, dont il est la concise quintessence. Il y a lieu de signaler cette façon de procéder, qui constitue une intéressante nouveauté exégétique. Inutile d'ajouter qu'au point de vue doctrinal, l'ouvrage présente toute garantie.

HUCHE (G.). — *Conseils pratiques aux amateurs d'électricité.* Un vol. in-12 de 72 pages. Paris, 1908, Mendel. Prix : 1 fr.

Le titre de cet opuscule nous dispense de tout commentaire quant aux matières qui y sont traitées ; nous nous bornons à constater le succès des quatre éditions précédentes, qui plaide en faveur de son succès futur mieux que ne le ferait un éloge complaisant.

Le goût du tourisme n'a pas encore fait oublier ces distractions instructives qui font éclore dans

chaque famille un ingénieur amateur prompt à soumettre aux exigences du confort moderne les dernières découvertes dans le domaine de l'électricité. L'ouvrage de M. Huche contribuera pour une bonne part à étendre son domaine et à fournir un aliment à son activité.

HURAULT (E.). — *De Rome à Florence.* Un vol. in-16 de 112 pages. Chalons-sur-Marne, 1907, Impr. Martin frères. Prix : 1 fr. 25.

Simples notes de voyage, écrites sans prétention aucune. L'auteur ne se flatte pas de nous donner de l'inédit ; sa narration pourtant ne manque pas de charmes : c'est qu'il y a laissé un peu de l'enthousiasme cueilli en cours de route ; c'est qu'il y a mis de la gaîté, de l'humour, et cette bonhomie joviale nous entraîne à sa suite dans les plaines de l'Ombrie, où nous éprouvons en sa compagnie une sensation de bonheur calme.

JUSTICE (Octave). — *Essai sur l'art français.* Un vol. in-16 de 300 pages. Paris, 1908, Oudin. Prix : 3 fr. 50.

Quoique méthodique, fouillé très consciencieusement et copieusement documenté, c'est un ouvrage de vulgarisation bien plus qu'une étude technique que M. Octave Justice publie sous ce titre. C'est surtout un livre intéressant et d'une lecture agréable : une sorte de panorama qui, en une succession de tableaux suggestifs, fait défiler sous nos yeux, avec leurs caractères essentiels, les six grandes époques de l'histoire de l'art français dans l'architecture. L'auteur s'est attaché à démontrer l'erreur et l'injustice de l'attribution à l'influence italienne de l'admirable épanouissement de l'art français. C'est à tort qu'on a pris l'habitude de tout rapporter à la Renaissance et de méconnaître l'œuvre de tant de maîtres incomparables, ceux de l'Ecole de Bourges, de l'Ecole de Bourgogne, de l'Ecole de Toulouse, de l'Ecole d'Anjou, de l'Ecole de Normandie, et principalement de l'Ecole de Tours, qui ont multiplié les joyaux d'une architecture et d'une sculpture dont aucun modèle n'avait existé avant eux et qu'aucune imitation n'a réussi à égaler.

Il est regrettable qu'une table analytique ne complète pas un ouvrage si intéressant.

LEBON (P.). — *L'apostolat par l'éducation au Japon.* In-8° de 36 pages. Paris, 1908, Beauchesne. Prix : 0 fr. 50.

Cette brochure contient la conférence que donnait naguère à Malines, sous la présidence de Mgr Mercier, M. l'abbé Lebon, ancien aumônier du collège Stanislas. Le Japon est à l'ordre du jour ; les aperçus de l'auteur revêtent donc une actualité immédiate : ils seront lus avec profit par tous les missionnaires qui ont à s'occuper d'enseignement.

LEMOINE. — *Je crois en Dieu.* Un vol. in-12 de 294 pages. Orléans, 1908, Impr. Jeanne d'Arc. Prix : 2 fr. 75.

M. l'abbé Lemoine inaugure, par ce travail, une série d'ouvrages dogmatiques du plus haut intérêt ; primitivement ce furent des conférences données à Orléans et à Paris : leur succès a engagé l'auteur à les dépouiller de leur forme trop oratoire, et à les réunir, ainsi démarquées, en volumes qui adopteront l'ordre même des articles du *Credo*. La première étude s'occupe de Dieu; après nous avoir exposé quelle doit être la préparation à la foi, M. Lemoine nous parle de l'existence de Dieu, de sa vie intime, de la création, du ciel, de la terre, de nos premiers parents. Le conférencier, au cours de ces chapitres, rencontrent de nombreuses objections formulées par la science moderne, et les réfute par les meilleurs arguments de la théologie thomiste. On remarquera particulièrement un appendice où la question de la liberté de l'homme est étudiée sous des aspects fort originaux.

MAUGRAS (E.) et GUÉGAN (M.). — *Le cinématographe devant le droit.* Un vol. in-16 de 142 pages. Paris, 1908, Giard et Brière. Prix : 1 fr. 50.

Croirait-on qu'il y a déjà une jurisprudence pour la cinématographie ? Ce petit traité pratique nous éclaire là-dessus ; il touche plusieurs questions du plus haut intérêt ; notamment la propriété artistique en matière de cinéma, la contrefaçon, les moyens de l'empêcher, les recours contre le contrefacteur, le droit d'exécution et de représentation, la jurisprudence courante, etc. Un chapitre spécial est réservé aux conventions internationales en la matière. Etant donné la formidable extension de ce genre de spectacles, le manuel de MM. Maugras et Guégan vient à son heure.

MONOD (Y.). — *Les colonies de vacances paloises.* In-12 de 16 pages. Pau, 1908, Empérauger.

Les colonies de vacances sont devenues l'une des modalités les plus actuelles de la philanthropie, et la science sociologique ne dédaigne plus de s'en occuper. A côté d'ouvrages théoriques d'un indiscutable intérêt, voici une brochure purement subjective, où le comité de Pau nous résume les résultats encourageants qu'il a obtenus

ces dernières années. Nous recommandons vivement ces quelques pages à l'attention de nos amis : elles leur seront profitables.

MOUTHON (F.-I.). — *Du bluff au chantage.* Un vol. in-16 de XII-196 pages. Paris, 1908, Pauwels. Prix : 2 fr.

Ce volume est le premier d'une collection qui a pour titre général : « Comment on fait l'opinion publique en France ». Il a pour sous-titre : « Les grandes campagnes du « Matin » ; et l'auteur, dans sa préface, nous apprend comment il était entré dans la rédaction de ce journal, et pourquoi il en est sorti. Il faut reconnaître que le « seul journal relié par fil spécial aux grandes capitales du globe » sort mal arrangé de cette enquête vigoureusement menée par un de ses anciens lieutenants. Après un pareil réquisitoire, il n'y a plus qu'un seul geste possible, disparaître. M. Mouthon a bien fait de procéder à ce nettoyage salutaire : le public lui en tiendra compte.

PARMENTIER (A.). — *Les métiers et leur histoire.* Un vol. in-12 de XII-144 pages. Paris, 1908, Colin. Prix : 1 fr. 50.

Voici un ouvrage instructif, pittoresque et amusant entre tous. Il montre, dans un texte concis mais soigneusement documenté, les premiers groupements des travailleurs de tout métier, et les changements survenus au cours des siècles soit dans leur vie sociale, soit dans leur façon de procéder ; ce texte est égayé d'une illustration abondante et variée, où s'opposent, d'après de curieuses et vieilles estampes, les artisans du moyen âge dans leurs misérables échoppes, et, d'après des dessins tout modernes, les descendants de ces mêmes artisans opérant dans les luxueuses installations du XXe siècle. Voilà ce que se sont proposé, voilà ce qu'ont admirablement réussi, et l'auteur des *Métiers et leur histoire* et les éditeurs de la « Petite Bibliothèque ».

PARMENTIER (M.). — *Comment devient-on sourd ?* In-12 de 16 pages. Bruxelles, 1908, Bulens.

Très intéressante conférence, donnée à la Clinique Sainte-Anne, le 9 avril 1908, par le docteur Parmentier. Il serait grandement désirable que cette élégante plaquette fût propagée dans toutes les classes de la société.

PETIT (Alexandre). — *L'Immaculée à Lourdes.* Un vol. in-16 de VIII-432 pages. Paris, 1908, Téqui. Prix : 3 fr.

M. l'abbé Petit est un enthousiaste et fervent admirateur de l'Immaculée Conception ; profondément ému par les merveilles quotidiennes de la grotte, il a voulu que tous les pélerins, que tous les enfants de Marie puissent conserver un souvenir parfumé des fêtes grandioses du Cinquantenaire. C'est dans cette pensée qu'il a réuni, en un memento populaire, l'histoire abrégée des apparitions à Bernadette, et celle, non moins brillante, des merveilles opérées par Marie au cours de ces cinquante années de prière et d'amour. Nous y retrouvons tous les grands miraculés du siècle, avec les actes authentiques de leur guérison. Nous applaudissons à la délicate et filiale pensée de M. Petit, et nous recommandons son ouvrage.

SÉCHÉ (Léon). — *Hortense Allard de Méritens.* Un vol. in-16 de 332 pages. Paris, 1908, Mercure de France. Prix : 3 fr. 50.

M. Léon Séché inaugure dans ce volume une nouvelle série de portraits littéraires : les «*Muses Romantiques* », c'est-à-dire les femmes qui, pour avoir moins de relief que la Pauline de Beaumont de Châteaubriand, la Juliette Drouet de Victor Hugo et la Marie Dorval de Vigny, n'en ont pas moins exercé une grande influence sur certains écrivains de l'école romantique. Tel est le cas d'Hortense Allard de Méritens. Le livre que lui consacre M. Léon Séché, qui s'est appuyé surtout sur sa correspondance inédite, la montre encore supérieure à la réputation qu'elle avait auprès de ses contemporains, par ses connaissances en histoire, en poésie, en politique, en morale et en amour, et la liberté avec laquelle elle s'en exprimait avec ses illustres correspondants.

Malheureusement, cette liberté d'expression, et souvent aussi d'allures, dépasse les bornes du permis, et nous ne pouvons recommander cet ouvrage qu'aux littérateurs et aux érudits.

STROWSKI (Fortunat). — *Pascal et son temps.* Troisième partie : Les Provinciales et les Pensées. Un vol. in-16 de 420 pages. Paris, 1908, Plon. Prix : 3 fr. 50.

La troisième partie de l'important ouvrage consacré par M. Strowski à Pascal, considéré comme un type représentatif de la pensée religieuse au dix-septième siècle, nous fait assister au drame psychologique qui se formule par *les Provinciales* et *les Pensées*. On surprend là le secret de l'évolution intime qui mena ce grand génie des mondanités banales au tourment de l'infini. Le savant critique a trouvé le moyen d'innover en ces matières, après Sainte-Beuve, et de préciser la nature exacte des rapports que Pascal eut avec Port-Royal, ce qu'il lui dut au juste, ce qui l'en différencia. Après avoir ruiné la casuistique d'Escobar et consorts, il s'élança vers de

nouveaux horizons, entrepit une *Apologétique*, que la maladie le força à réduire en brèves esquisses. Mais sa pensée y gagna de se dégager plus nette, plus personnelle, et il sortit de ce travail non un livre, un homme nouveau. Nulle analyse documentaire n'a été poussée si loin sur un pareil sujet. L'être particulier du génial penseur se révèle, dans cette monographie, étroitement rattachée à l'histoire d'un siècle, comme le type même du catholicisme en évolution. Les faits n'y apparaissent que comme une extériorisation de la mentalité contemporaine.

TIBBAUT (E.). — *Les forces latentes des campagnes*. Un vol. gr. in-8° de 58 pages. Bruxelles, 1908, Société belge de librairie. Prix : 1 fr.

M. Tibbaut termine par cette phrase typique son éloquent plaidoyer en faveur des campagnes: « Sans voir dans le retour à la terre la seule voie de salut, ne constate-t-on pas combien l'élément agricole présente de force pour la nation et l'importance sociale de sa vigueur?» En deux lignes, l'auteur résume ainsi et le but qu'il s'est proposé et les puissants motifs qui ont dicté ces pages.

Il parle d'ailleurs avec l'expérience personnelle qu'il s'est acquise dans l'étude de l'arrondissement essentiellement rural qu'il représente à la Chambre. Les moyens qu'il propose se réduisent à trois principaux : l'étude scientifique du sol, la diffusion de la petite propriété, l'association et les institutions de crédit. Les développements qui accompagnent cet exposé seront certainement remarqués par ceux qu'intéresse cet aspect de la question sociale.

VANDERVELDE (Emile). — *Le socialisme agraire*. Un vol. in-16 de 488 pages. Paris, 1908, Giard et Brière. Prix : 5 fr.

Notre leader socialiste s'est beaucoup occupé des questions agraires, et nous avons gardé le souvenir d'un petit ouvrage, paru en 1902, qui fut comme une lointaine préface à l'étude de ce jour. Evidemment, M. Vandervelde se place au point de vue collectiviste, et nous ne songeons pas à lui en faire reproche ; il sera bon pourtant de se rappeler ce point de départ, au cours de notre lecture. Nous devons à la sincérité de reconnaître néanmoins au sociologue belge une grande largeur de vues et une louable modération qui ne se rencontrent pas souvent chez les tenants du socialisme. Au surplus, l'ouvrage abonde en aperçus mûrement pesés, et pour tous il y a beaucoup à retenir de ces pages, écrites avec toute la clarté qu'apporte l'éminent écrivain à ses travaux économiques.

VERLY (Albert). — *Les étapes douloureuses*. Un vol. in-8° de 274 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 6 fr.

Ce livre est le récit simple, et d'autant plus émouvant, des journées qui précédèrent la capitulation de Sedan, ou plutôt, c'est le journal intime de la vie de l'Empereur pendant les heures de défaite, d'angoisse et d'abandon, qui précédèrent la chute du Gouvernement impérial.

Fils du baron de Verly, colonel des Cent-Gardes de l'Empereur, l'auteur des *Etapes douloureuses* a choisi dans les papiers de son père des lettres, des notes et des relations inédites qu'il a complétées en faisant sur place une minutieuse enquête personnelle. Grâce à cette documentation directe, il a pu rectifier de nombreuses légendes créées par la passion politique et qu'il importait de détruire, car l'histoire doit la vérité aux morts. Il fait justice, notamment, des accusations d'indifférence et de lâcheté portées contre Napoléon III, rectifie les erreurs commises par Emile Zola dans la *Débâcle*, raconte les dernières heures de Napoléon III en France, sa dernière nuit au château de Bellevue.

Les adversaires eux-mêmes du régime impérial ne sauraient lire sans une émotion profonde ces pages dictées par le souci de la vérité.

WILLIAMS (J.-K.). — *L'art d'être heureux*. In-12 de 64 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 0 fr. 90.

Le Dr J.-K. Williams a écrit pour le grand public une œuvre très curieuse par sa condensation scientifique : il y a dans ces pages peu de mots et beaucoup d'idées. On y trouvera une analyse complète de toutes les fonctions du corps humain, une méthode précise pour les exercer et, en fin de compte, les moyens rationnels pour posséder la *gaîté*, la *santé* et la *réussite !* C'est en ces trois mots que se résume la formule de bonheur de l'auteur. Est-ce suffisant ?

WIRTZ (Pierre). — *L'Etat du Congo*. Un vol. gr. in-8° de 110 pages. Bruxelles, 1908, Lesigne. Prix : 2 fr.

L'annexion n'était pas votée au moment où M. Wirtz écrivait ces pages qui, sans être un intempestif plaidoyer, donnent une idée exacte et impartiale du jeune Etat africain. L'auteur rappelle d'abord l'histoire de l'Etat indépendant ; il nous en donne la géographie, et l'étudie aux divers points de vue économique, financier, commercial, religieux, militaire et administratif. Nous voyons ce qui a été réalisé dans ces multiples domaines, tant en bien qu'en mal. En conclusion M. Wirtz nous dit un mot des exagéra-

tions de la campagne anticongolaise, campagne dont le but était évidemment de remettre en question tous les accords internationaux sur le bassin conventionnel du Congo. On le voit, cet ouvrage, un peu remanié, deviendrait facilement un travail classique.

QUATRIÈME CONGRÈS
DE LA
Presse Périodique Belge
ET
Exposition du Périodique Belge

Le IVe Congrès de la Presse périodique Belge, a tenu ses assises le 15 novembre dernier à Bruxelles, à la Maison du Livre.

Plus de 350 adhésions étaient parvenues au Congrès.

M. LEJEUNE, Ministre d'Etat présidait. Au bureau siègeaient les membres du Comité d'organisation :

MM. OTLET, LEPÈRE, KLOTH, MARITS, GILSON, général BELINNE, Mlle PARENT, MM. ANSEY, LEROY, DE POTTER, HERVY-COUSIN, PAUL ANDRÉ.

M. OTLET, président de l'*Union de la Presse périodique*, prononce le discours d'ouverture du Congrès. Il rappelle l'œuvre accomplie par les Congrès de la *Presse périodique belge*, tenus à Liége, Ostende et Spa. Il proclame toute l'importance de la Presse périodique, qui ne compte pas moins de 2100 organes se partageant les domaines scientifiques, artistiques et littéraires, sociaux, politiques, professionnels etc., et invite l'assemblée à protester contre les prétentions de tous ceux qui voudraient refuser à la Presse périodique le rang, le titre et les avantages auxquels elle a droit. Il exhorte aussi les associations de presses à laisser de côté toute querelle stérile et à travailler en commun au perfectionnement du merveilleux outil de progrès intellectuel et social qu'est la Presse, consacrée à la défense des intérêts supérieurs de notre civilisation.

Divers rapports sont ensuite présentés au Congrès par MM. Lepère, sur les périodiques de province ; Kloth, sur les revues pédagogiques ; Defuisseau, sur les journaux techniques ; le Général Belinne, sur la presse militaire ; Hervy, sur la presse juridique ; Mlle Parent, sur la presse féministe ; MM. Gilson, sur la presse médicale ; Leroy, sur la presse sportive ; Paul André, sur la presse littéraire ; de Potter, sur la presse illustrée et Hanotiaux, sur le droit de réponse.

MM. Rousseau et le Dr Dekeyser ont développé un projet d'entente générale des presses quotidienne et périodique. M. Rodde a proposé la division de sections distinctes des organismes de presse.

M. Ansey a parlé de l'entente dans la Presse périodique.

(A suivre.)

Sommaire des sommaires
(SUITE.)

Revue des poètes. — *Mensuel.* — N° 11 : Ce numéro est entièrement consacré à la mémoire du poète des humbles, le regretté François Coppée. Les meilleurs écrivains français ont eu à cœur d'y rendre un dernier hommage au maître aimé.

Revue augustinienne. — *Mensuel.* — N° 80 : Origine de la fête de l'Immaculée Conception en Occident (M. Jugié). — La crise doctrinale du protestantisme français (A. Dossat). — La réorganisation de la Curie romaine (J. Simier).

Nouvelle (la) **revue française.** — *Mensuel.* — N° 1 : Jeanne d'Arc et les pingouins (M. Arnauld). — Sur les maladies (Ch.-L. Philippe). — En regardant chevaucher d'Annunzio (M. Boulenger). — Sur les bords du Styx (J. Schlumberger). — Les jardins d'Ihraïn (T. Lascaris).

Art (l') **et la femme.** — N° 11 : Les écoles américaines à l'exposition internationale de dessin (J. Amen). — Au Salon d'automne (E. Courtade). — Chronique de la mode.

Septième année. — N° 7 10 janvier 1909

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : Plus que tout (Pierre l'Ermite). — L'asile du beau, *poésie* (Madeleine Lépine). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Pages oubliées : La flûte, *poésie* (Richepin). — Victorien Sardou (C. Lecigne). — Le mois littéraire. — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Sommaire des sommaires.

PLUS QUE TOUT!

C'était il y a huit jours, rue Cambacérès, n° ....., derrière le ministère de l'Intérieur...

A la fin d'un déjeuner d'intimes, le maître de la maison nous dit :

— Ça ne vous fait rien... Clemenceau va traverser le jardin et venir fumer un cigare avec nous.

Il y eut un petit brouhaha, moitié étonnement, moitié petite curiosité.

Dix minutes après, Clemenceau arrivait, brusque, raide, mais bon enfant.

— Londrès... demi-londrès... ?

— Ma pipe... si vous voulez bien.

*
* *

La conversation s'engagea, très facile. On parla de l'été, des vacances qui s'approchaient, des parties probables, voire même du dimanche prochain, qu'un invité appela imprudemment « la Fête-Dieu ».

— Le jour des ex-processions...! dis-je sans préméditation.

— Nécessité !... murmura le ministre.

— Oh !... nécessité !...

— Voulez-vous vous faire écharper... ? eh bien ! sortez !...

— Quelle exagération !...

Il reprit en scandant tous ses mots :

— Les processions sont interdites presque partout dans *votre propre intérêt* pour la raison très simple qu'elles sont devenues *impossibles*... les populations ne les supportent plus...

— Vous croyez... ?

— Je suis sûr.

— Et si je vous apportais la preuve du contraire.

— Apportez...

Et Clemenceau laissa une volute bleue filtrer au travers de ses moustaches... Elle devint dix... vingt... trente volutes qui, à la queue leu leu, en procession ironique et diaphane, montèrent vers le plafond embrumé.

*
* *

Le lendemain, j'allais voir un bourgeois du cœur même de Paris, un de ces hommes calmes, pondérés, vieux matelot de la vie, fumant, lui aussi, la pipe de l'expérience sur la falaise des souvenirs.

— Que penseriez-vous, si votre nouveau curé de Saint-Roch faisait dimanche sa procession de la Fête-Dieu dans les Tuileries... ?

— Je pense que pas mal d'hommes l'accompagneraient, et je serais de ceux-là !...

— Et le quartier... ?

— Le quartier... il en serait fier comme Artaban !... Un exemple : j'ai trois amours de petites filles. Tous les ans, leur mère les frise, les habille en blanc, et elles sont mignonnes comme tout avec leurs corbeilles débordantes de pétales de roses... Or, c'est une pitié pour nous de les voir entassées, étouffées, piétinées dans l'église

trop étroite. Pourquoi ne sortiraient-elles pas avec leur bannière... ? Et pourquoi les parents ne pourraient-ils pas les accompagner... ? Quel mal feraient-elles, ces pauvres petites... ? Quel est le muffle qui pourrait se dire atteint par elles dans ses convictions laïques... ? On prête les Tuileries à tout le monde, même à des gymnasiarques qui les massacrent... Pourquoi pas aux catholiques... ?

— Mais... si on se battait... ?

Le commerçant eut un geste sceptique :

— D'abord, on ne se bat pas si souvent !... Et puis, la police est là pour cela !... Nous payons précisément *des gardiens de la paix*, c'est pour qu'ils la gardent !... C'est même la caractéristique des peuples forts. Le tout, c'est d'oser être *publiquement*, *tranquillement* catholique, et de ne pas se fâcher, ni se trouver mal devant un épileptique à quarante sous, clamant : *Hou ! Hou ! la calotte !*

Et il répéta :

— ... Ne pas se fâcher... ni se trouver mal...

***

J'allai voir ensuite un commerçant des Batignolles... puis un autre, des Ternes...

— Que penseriez-vous si on rétablissait les processions... ?

— C'est sérieux... ?

— Peut-être.

— Je penserais que, pour une fois, on devient intelligent. Car tout ce qui augmente l'intérêt de la rue est favorable au commerce. L'exemple d'Orléans est typique à ce sujet. Il y aurait à Paris, ou en province, des processions traditionnelles, les rues seraient pittoresquement ornées, le service d'ordre normalement fait, alors on viendrait en foule chez nous, comme on accourt à Séville... comme on débarque à Rome pour la Semaine Sainte... Et du monde bien !... du monde qui laisse de l'argent partout. Et Paris pourrait faire des choses si belles avec tous ses vieux souvenirs !... Une procession de Notre-Dame au Sacré-Cœur... voyez-vous ça !...

— Seulement... comprenez... il y aurait peut-être du désordre... des bagarres... ?

Le commerçant haussa les épaules :

— ... Quelques voyous imbéciles, ou quelque apache... Et encore !... la première fois... Est-ce une raison pour boucler tout... comme si on bouclait le président de la République, parce qu'il pourrait se faire que, peut-être, il serait sifflé en allant à Longchamp ! A ce compte-là, personne, pas même le drapeau, ne sortirait jamais...

***

Hier soir, pour compléter ma petite enquête, j'allai faire un tour vers les boulevards extérieurs et les faubourgs.

A la barrière de Levallois, j'eus un « couac » formidable, et trois guenons en cheveux se précipitèrent sur un bec de gaz.

Je crus inutile de les interviewer...

Mais, boulevard de la Révolte, à Clichy, je vis un rude ouvrier tout noir, tout broussailleux, une moustache en chien de berger et un quart de casquette sur le coin de l'oreille.

Je l'arrêtai, et, à brûle-pourpoint, je lui dis :

— Je suis journaliste ; après-demain c'est la Fête-Dieu ; je fais une enquête sur les processions... Qu'en pense-t-on ici... ?

L'ouvrier me toisa, avec défiance, remonta sa culotte, et serrant d'un cran sa ceinture de laine rouge :

— Tu serais pas une « mouche », par hasard... ?

— Non... je suis un vrai curé...

— Alors, vous devez bien savoir que nous en faisons une... de procession !...

— Vous en faites une !...

— Vous ne le saviez pas... ? fit-il avec un reste de suspicion.

— Non... je vous affirme !...

— Alors, vous ne savez rien !... Amenez-vous donc demain matin, et vous verrez si on est à la hauteur, à Clichy !... Tenez... vous voyez ce champ de choux... ? — il me montra en bordure de l'imprimerie du *Petit Parisien*, un es-

pace considérable, — le curé Robinet, un gas d'attaque, et qui n'a pas le foie blanc, l'a loué au père Durand pour la procession de demain... Si nous faisons une procession !! On ne parle que d'elle dans tout Clichy, depuis la rue des Cailloux jusqu'à Saint-Ouen. Le curé Fontaine...

— ... Robinet... ?

— ... Si vous voulez !... Bref, il a convoqué toutes les mères et tous les enfants ; il a réuni ce matin tous les gosses, et leur a fait promettre de ne pas « caillasser » les cloches de salades des champs d'à côté, afin de ne provoquer personne. La procession !... mais ouvrez donc les yeux... les murs sont couverts d'affiches... Dans une foule de maisons on fait des guirlandes, et, à 8 heures, demain matin, toutes les sociétés de gymnastique, de patronages, en grande tenue d'astique, et plumet au vent, sont convoquées pour aller à la barrière recevoir la fanfare de Saint-Jean de Dieu, et c'est le P. Janvier qui fera le discours en plein air. Paraît qu'il parle comme qui dirait un député!...

— Alors, vous êtes partisan des processions... ?

— Je vais vous expliquer la chose... Nous sommes de pauvres types, nous autres... Pas le rond !.. On n'a pas souvent l'occasion de se gargariser l'œil avec de belles choses... Alors, on est content que M. le curé nous éclaire un peu la rue, et puis le cœur.. Sans compter que la place Clichy fournit encore les tapis...

— Vous sortirez.. ?

— Si on sortira !.. on ne fera que ça !..

— Et s'il pleut.. ?

Il eut un geste de suprême indifférence :

— Oh ! la pluie... vous savez, pour nous, ça ne compte pas...

— Et les apaches.. ?

— M. le curé est très bien avec les apaches... Et puis, dame, on se cognerait !.. mais on se cognera pas...

*
* *

Je partis rêveur.

Et ce matin, je sonnai, rue Franklin, chez M. Clemenceau qui revenait de donner du grain à ses pigeons.

Il me reçut dans son bureau.

— Je viens de faire mon enquête, lui dis-je... pas truquée... pas aristocratique... pas féminine... tout à fait au hasard de la fourchette. Conclusion : bourgeois, commerçants, ouvriers n'ont pas une objection à faire contre la liberté des catholiques... c'est même dans le faubourg ouvrier qu'on sortira le plus !

Mais Clemenceau, un coude sur la chaise, me regarde, ironique...

— Et puis après.. ?

— Et puis après... il faut partout nous laisser sortir !...

— Cette heure-là n'est pas près de sonner !..

— Et pourquoi.. ?

— Parce que, Monsieur l'abbé, il y a une personne que vous n'avez pas interviewée... et c'était la principale !..

—... Elle est plus que la bourgeoisie..?

— Oh ! je crois bien !..

— ... plus que le commerçant.. ?

— Elle s'en moque !..

— ... plus que l'ouvrier.. ?

— Elle s'assied dessus, carrément !

— ... plus que vous.. ?

— Je suis un fétu de paille devant elle...

— ... plus que la France.. ?

Clemenceau baissa la tête, et, d'une voix grave, répéta :

— Oui... plus que la France !

— Qui est-ce donc ?

— A quoi bon !.

— Mais encore !.. insistai-je tout ému.

Alors, le président du Conseil prit son crayon rouge, et de ses vieux doigts qui tremblaient, il écrivit, en traits presque sinistres :

LA LOGE.

PIERRE L'ERMITE.

L'ASILE DU BEAU

Les Muses ne sont point d'impudiques Bacchantes,
Dont l'œil trouble s'emplit de lueurs provocantes,
La Muse est une vierge, et sur un char de feu
La chasteté conduit l'âme brûlante à Dieu.

Lavés de nos erreurs à la source des larmes,
Un éclat virginal nous prêtera ses charmes,
Rafraîchis, rajeunis, non, ce n'est point en vain
Que nous appellerons en nous l'Etre divin.

Un cœur pur est l'asile où la splendeur voilée
Descend avec amour quand elle est appelée ;
Elle aime y promener son éclatant flambeau,
Et donner à ce cœur l'enseignement du Beau.
Les plus fiers sentiments, la plus haute pensée
Sortent d'une âme chaste ainsi récompensée.
Si Dieu pour l'éprouver permet que la douleur
L'assaille, la meurtrisse : au sein de son malheur,
Qu'elle attende humblement du ciel la délivrance,
Et ferme comme un roc en la sainte espérance,
Celle, que les méchants complotaient d'écraser,
Sera pour eux l'écueil qui saura les briser.
Craignez moins la douleur qu'un plaisir qui déprave,
O vous, qui comprenez du Beau la douceur grave ;
Le succès des menteurs, la gloire des pervers
Sont plus déshonorants que les plus noirs revers.
Poète généreux, qu'on isole et bafoue,
Laisse à tes ennemis leur trône : il est de boue !
Dans un cœur dégradé le Beau ne descend pas,
Et Dieu peut convier au céleste repas
L'affamé, l'indigent, le malheureux qu'il venge,
Mais à l'esprit fangeux, au vil pourceau : la fange

Madeleine LÉPINE.

Le Roman du jour

La villa des colombes,
par M. MARYAN.

L'action se passe sous le ciel bleu d'Italie ; elle nous retrace les angoisses cruelles qui torturent le cœur désolé de Françoise d'Albigny, dont le beau rêve de bonheur se réalise de façon inattendue, au moment où il paraissait brisé pour toujours. La plume délicate de M. Maryan nous donne là une de ces œuvres qui émeuvent et captivent par leur sincérité et la grandeur des sentiments dont elles sont l'expression. Ce roman sera bien accueilli par la jeunesse.

Autour d'une tiare,
par EMILE GEBHART.

Les reconstitutions folkloriques auxquelles ce roman sert de prétexte méritent certainement mieux qu'une banale approbation ; et l'idylle délicate qui donne au livre une note de tendre fraîcheur est fort aimablement traitée. Nous devons malheureusement faire d'expresses réserves sur certains détails d'histoire ecclésiastique qui nous ont paru peu conformes à la réalité des faits. Les mœurs de l'an mil étaient assez dévergondées, même parmi les clercs, c'est chose entendue ; mais il n'est nul besoin de les exagérer pour corser davantage un récit déjà sauvage par lui-même.

Sang d'azur,
par PIERRE SALES.

Le sujet de ce roman est un drame assez mystérieux qui passionna, il y a quelque temps, une garnison des environs de Paris. Sur ce thème, M. Pierre Sales a bâti une œuvre captivante, d'une grande vivacité d'allures ; son Loïc de Vernières est le type accompli du gentilhomme de vieille race qui sacrifie tout à l'honneur et sait porter avec vaillance son épée de soldat. Sa jeune sœur, la délicieuse «Sang d'azur», et la belle Edith, venue d'Amérique en France pour s'acheter un titre, sont les incarnations vivantes de la femme moderne, telle que nous l'ont façonnée la chevalerie française et l'utilitarisme américain. Autour de ces trois personnages se nouent de dramatiques incidents, qui les conduisent, après bien des détresses, aux portes du bonheur.

Les aventures d'une bourgeoise de Paris,
par MYRIAM THELEN.

Les aventures que nous conte Myriam Thelen sont loin d'être banales : elles nous transportent, avec le bon roi Louis, aux rudes batailles des croisades, au siège de Damiette, au rapt de l'oriflamme aux plis d'azur. A côté de Mahault, l'héroïne aux viriles témérités, se place la douce

Jehanne, dont la fraîche idylle jette une note tendre sur tout ce cliquetis de glaives et de cuirasses. L'auteur possède un style charmeur et une érudition sérieuse : en des tableaux d'une saisissante réalité, il évoque l'Orient avec ses splendeurs, il nous ramène dix siècles en arrière, dans la brillante société de ces barons français qui abandonnaient richesses et foyer pour courir sus à l'Islam. C'est un bel et bon livre, qui peut être mis en toutes les mains.

En hiver,
par Jean des Tourelles.

Jean des Tourelles continue ses histoires du temps présent avec l'entrain qui le caractérise ; nous venons de lire le sixième volume, alerte et finement écrit, comme ses devanciers. Avec une perspicacité jamais en défaut, l'auteur saisit sur le vif les hypocrisies des théories nouvelles, les mensonges des prêcheurs de liberté, les honteuses compromissions des affamés de sinécures ; sa plume acérée tue sous le ridicule les coryphées de la République maçonnique et dénonce leurs insidieuses machinations. Bref, un bon livre de combat, qui ouvrira les yeux tout en procurant la plus saine gaîté.

Tout à l'anglaise,
par Paul Gourmand.

Roman humoristique, nous racontant avec un entrain endiablé les aventures épiques de Zéphyrin, le grand Zéphyrin de Saint-Lambert-l'Ile-Barbe, sportsman français pour vous servir. Cet illustre émule de Tartarin veut connaître Londres, et, comme il n'est pas au courant des usages et coutumes des riverains de la Tamise, il lui arrive pas mal d'accidents drôlatiques, que M. Gourmand narre à la grande joie de ses lecteurs. L'imprimeur a jugé bon d'émailler l'ouvrage de coquilles assez nombreuses ; c'est dommage.

Kowa la mystérieuse,
par Ch. Foley.

Nous voici à l'autre bout du monde, au milieu des astucieux fils du Céletse Empire, à Kowa la mystérieuse. Kowa mène la vie en partie double : pour le commun des mortels, il y a la ville à ciel ouvert, la ville industrielle et commerciale où se pressent les banquiers affairés et la foule grouillante des usines. Il y a aussi une ville souterraine, connue des jaunes seuls, et où règne en maître le puissant Tao : c'est cette cité mystérieuse, bâtie dans une excavation colossale, qui nous est révélée au cours du récit ; la partie la plus palpitante du roman se passe dans cet antre extraordinaire, sorte d'immense phalanstère où se réfugient les affiliés des sociétés secrètes. Nous laisserons au lecteur le plaisir de savourer les émouvantes péripéties grâce auxquelles nous apprenons à connaître la vie jaune ; ils trouveront d'ailleurs que le récit, vivement mené et d'une grande finesse de style, nous révèle en M. Foley un écrivain nouveau, brillant metteur en scènes de grandes aventures.

Le moulin du Grand-Bé,
par Richard Manoir.
Huguenette, la fille de l'imagier,
par G. Thierry.
Le patrimoine,
par Marie de Vienne.

Ces trois romans appartiennent à la nouvelle « Série bijou », qui est un succès de plus pour la Maison de la Bonne Presse. Le premier nous reporte aux plus mauvais jours de l'année terrible : il nous raconte une série de bons tours que jouèrent quelques malins paysans de Terlieux aux soldats allemands ; le récit est bien présenté et animé d'un souffle vibrant de patriotisme. Nous pouvons en dire autant du roman de G. Thierry, *Huguenette* : ici l'action se passe en 1431, en plein moyen âge, au lendemain des victoires de Jeanne d'Arc. Ce roman, que nous avons lu déjà dans la *Croix*, a un petit cachet archaïque qui ne manque pas de charme.

Le *Patrimoine* est l'histoire d'une nom-

breuse famille, qu'une catastrophe financière réduit à la misère. Pour sauver l'honneur du nom, on fait le sacrifice du patrimoine de la mère; les enfants cependant s'entendent pour le reconstituer, et ils y parviennent à force de travail et d'efforts. Cette étude sociale sera lue avec fruit par tout le monde.

Muguette l'Indienne,
par GEORGES BREMOND.

Les aventures à la Mayne-Reid sont quelque peu délaissées de nos jours ; M. Bremond a tenté de faire revivre ce genre, en nous racontant l'histoire d'une jeune indienne qui joua un rôle assez important dans la défense du Canada. Nous refaisons connaissance avec les tribus iroquoises : nous les suivons dans le sentier de la guerre, et nous assistons à la vaillante défense d'un fort français, sauvé par l'intelligente initiative de la jeune fille.

Comme tous les récits de ce genre, celui-ci tire son intérêt de la couleur locale qu'a su lui donner l'auteur ; il s'y joint une note de patriotisme qui n'est pas pour déplaire au lecteur.

Les épaves de l'amour,
par VICTORIEN DU SAUSSAY.

L'auteur de ce roman vise à justifier l'avortement ; c'est une thèse qui nous semble bien dangereuse à soutenir : on ne peut en tout cas l'appuyer ni sur la morale ni sur la médecine.

FR. DUFOUR.

Pages oubliées

La flûte

Je n'étais qu'une plante inutile, un roseau ;
Aussi je végétais si frêle, qu'un oiseau
En se posant sur moi pouvait briser ma vie ;
Maintenant je suis flûte et l'on me porte envie.
Car un vieux vagabond, voyant que je pleurais,
Un matin, en passant, m'arracha du marais,
De mon cœur qu'il creusa fit un tuyau sonore,
Le mit sécher un an, puis le perçant encore,
Il y fixa la gamme avec huit trous égaux ;
Et depuis, quand sa lèvre aux souffles musicaux
Éveille les chansons au creux de mon silence,
Je tressaille, je vibre, et la note s'élance ;
Le chapelet des sons va s'égrenant dans l'air,
On dirait le babil d'une source au flot clair ;
Et, dans ce flot chantant qu'un vague écho répète
Je sais noyer le cœur de l'homme et de la bête.

RICHEPIN.

VICTORIEN SARDOU

Notes brèves.

La carrière de Victorien Sardou a l'air d'une légende. Vers l'âge de 20 ans, V. Sardou était étudiant en médecine. Il préludait à l'analyse des âmes par l'anatomie des corps. Il se dégoûte du métier ; le théâtre l'attire de loin. Il a écrit dans ses *Souvenirs* : « J'ai toujours cru que le théâtre ferait ma fortune et ma gloire » ; mais il devra passer par toutes les épreuves avant d'atteindre à l'une et à l'autre. Il se condamne, d'abord, à la pauvreté. Il en est réduit, durant les jours d'attente, à donner des leçons de grec et de latin. Il est pauvre jusqu'à la misère. On le voit passer sur le boulevard vêtu d'un paletot dont la coupe est une insulte à tous les tailleurs, et la couleur un défi à tous les coloristes. Les indiscrets ajoutent que le pantalon était plus élégant ; seulement il est en partie double. V. Sardou n'a pu en payer qu'une jambe ; l'autre appartient à un étudiant en médecine, et les deux amis se le passent à tour de rôle quand ils doivent aller dans le monde.

Il se condamne à la patience aussi. Il débute par une tragédie en vers, *la Reine Ulpa*. C'était une pièce suédoise ; quarante ans plus tard, on l'eût accueillie au nom d'Ibsen ou de Bjoerstern-Bjoernson. En 1850, on la jette au panier. Il écrit une comédie intitulée : *la Taverne des Etudiants*. Elle est acceptée par miracle et jouée à l'Odéon. Mais les étudiants se croient insultés par le jeune

auteur. Un personnage y lance ces deux vers :

On n'a plus de jeunesse, on n'a plus de pudeur ;
Et l'on se croit savant, et l'on se dit penseur.

Les sifflets, les cris d'animaux, les vociférations éclatent, et le tumulte est tel qu'à la fin on ne peut même pas proclamer le nom de l'auteur.

V. Sardou espère contre toute espérance. Jusqu'en 1860, il multiplie les essais, *Bernard Palissy*, *Fleur de liane*, *Candide*. Vains efforts ! Il se heurte à des portes fermées ; si d'aventure elles s'entrebâillent, la censure les pousse du pied et l'infortuné en est pour ses frais d'illusion. Enfin, le 15 mai 1860, il donne *les Pattes de mouche*. C'est un triomphe ; la guigne est conjurée, et V. Sardou échange son légendaire macfarlane contre un manteau de gloire.

Il y a dans ses *Souvenirs* une page amusante et qui me paraît un symbole de sa première vie. En 1863, il se promenait à dos d'âne dans les environs de Marly. Le coursier s'arrête au bord d'un saut de loup garni de chardons appétissants. V. Sardou se penche, regarde à travers les grands arbres, et ce qu'il devine est charmant. Ce sont les ruines, les restes, au moins, du château de Louis XIV. Il considère les épines, les fourrés, les broussailles, les ronces, toute cette barrière qui le sépare d'un paradis entrevu comme dans un rêve. Il s'enhardit à la longue ; il demande la concierge du château et s'enquiert du prix qu'on en ferait. C'est un peu cher, mais c'est si beau ! Huit jours après, les journaux parisiens annonçaient que M. V. Sardou était propriétaire du domaine de Marly.

Supprimez l'âne qui est toujours un mauvais compagnon pour un futur académicien. Laissez les ronces, les épines, les larges fossés à franchir. Laissez surtout le désir, l'énergie tenace, la volonté d'arriver... et vous aurez une image complète de la destinée de V. Sardou. Il était propriétaire de Marly depuis 1863, de son fauteuil académique depuis 1877, de la renommée depuis longtemps. Je ne crois pas que ce soit pour toujours et j'en donne mes raisons.

*
* *

Les meilleurs succès de V. Sardou ont été des succès d'actualité. Avec une rare subtilité de flair, il a toujours su distinguer le travers de l'heure présente, le ridicule du moment et servir au public le plat du jour. Il gardait, en son château de Marly, un immense bahut, et dans ce bahut, une centaine de dossiers empilés. C'étaient des embryons de drames ou de comédies. Traits recueillis dans le monde, mots entendus dans les salons, faits divers découpés dans le journal, comptes rendus de la *Gazette des Tribunaux*, il gonflait son répertoire de tous les documents du jour. Et quand venait le printemps, il choisissait dans ce tas le dossier le plus actuel. Il en faisait une pièce... et c'était toujours la pièce attendue. Celle-ci s'encadre dans le décor du second Empire : c'est *la Famille Benoîton*. A ce moment-là, on a hâte d'arriver et de jouir ; on dépense en une soirée l'argent qu'on a gagné en un mois ; on vit dans une fièvre de luxe et de plaisir. Ainsi vivent les Benoîton : une mère qui est toujours sortie ; un père sottement vaniteux, et qui est tout fier d'avoir été roulé en affaires par son fils plus coquin que lui ; une jeune fille qui laisse tomber de ses lèvres des locutions de faubourg à décorner les bœufs ; ce sont autant de types qu'on avait sous les yeux aux environs de 1856, et qui firent la fortune du chef-d'œuvre. — La République remplace l'Empire. Nous assistons à l'avènement de « nouvelles couches sociales ». Et V. Sardou suit le mouvement. Voici Rabagas, le grand ténor politique ! Voici Daniel Rochat, le type du jacobin modern style ! Voici Bidoche, acteur de second rang, qui s'accroche à la fortune d'un ancien copain ! Voici la tourbe enfin, les Chaffiou, les Camerlin, tous les ratés, tous les hai-

neux, tous ceux qui ne peuvent arriver sur les planches sans qu'aussitôt on ne prononce, dans le parterre, le nom qu'ils portent dans la foule !... Et puis, c'est l'avènement des mœurs américaines ; on commence à parler de « la supériorité des Anglo-Saxons ». Et V. Sardou écrit *l'Oncle Sam*, un vif tableau et une vive satire des mœurs américaines... En même temps, c'est le tintamarre du féminisme ; les jeunes filles font de la médecine, du droit... et de la bicyclette. Et V. Sardou écrit *les Femmes fortes*, qui soulèvent un éclat de fou rire. Il a le génie de l'actualité. Le passant de la rue et l'habitué du théâtre ont la même façon de comprendre l'intérêt ; ils le placent tous deux dans la nouvelle du jour. V. Sardou fut le gâté du public ; il sut lui donner, à l'heure qu'il fallait, l'heure de plaisir qu'il désirait. Mais l'heure passe, le désir aussi, et j'ai bien peur que l'œuvre ne subisse les fluctuations et les déchéances de la mode.

De nos jours, tout va vite. La comédie moderne doit vivre de cette fièvre, courir sur le rail, glisser sur le fil électrique, s'accrocher à la nacelle de l'aérostat. Il nous faut la comédie électrique. V. Sardou la créa ; il fit la pièce aux émotions brusques, aux soubresauts nerveux, au dialogue sautillant et gambadant. Ses personnages vont et viennent, passent et repassent, tourbillonnent en un mouvement endiablé. Lisez, par exemple, le premier acte de *l'Oncle Sam*. La scène est dans un salon de steam-boat américain, qui doit être balancé dans un mouvement de tangage et de roulis, Deux messieurs d'abord causent seuls sur un divan, pendant qu'une musique irlandaise joue rageusement sur le pont. Et les voyageurs arrivent l'un après l'autre : sur le fond on voit passer des familles de quakers. Les portes s'ouvrent et n'ont pas le temps de se refermer : voici un passager qui entre tout affairé, une dame qui s'installe sans crier gare ! Un avocat crie : **un julep !** un journaliste demande « un *claret punch* » ; un financier « un *brandy cocktail* ». Un nègre court de l'un à l'autre, son plateau à la main, culbute par ici, éclabousse par là, se sauve pour éviter un coup de pied. Il y a déjà vingt acteurs sur la scène. Ce n'est que le commencement : une tribu d'Anglaises envahissent le salon, se donnent de vigoureuses poignées de main, rient, crient, minaudent, jouent de l'éventail et du parapluie. Et l'on racle du violon, on tapote sur le piano. La scène déborde à la fin. Un acteur est assis sur un dossier de canapé, un autre sur la table, un troisième sur une balustrade, quelques-uns sur le piano, et tout le monde chante, glapit le *Yankee doodle* et pousse des *Hip ! Hip ! Hurrah !* Il y a des têtes sur le parquet et des bottes au plafond. « Le bon tableau ! » crie un Français. — « L'attitude du pays ! »répond un autre... « On voit les pieds d'un Américain avant de voir sa figure ». Un coup de cloche enfin ; on stoppe. Brouhaha du départ ; une armée de gamins en guenilles débordent sur les planches, entre par les portes, par les fenêtres, chargés de journaux énormes, bousculent les passagers, hurlent : *New-York Times ! New-York Telegraph !* D'autres encore surgissent avec des boîtes de cireur : *Décrottez vos bottes ! Décrottez vos bottes* ! C'est une cohue sans nom, une danse échevelée dont on croyait que les cours de la Salpêtrière avaient le monopole. M. Victorien Sardou est passé maître dans cet art de porter jusqu'à la fièvre les mouvements d'une foule et de transporter sur le théâtre le chaos vivant d'une scène entrevue. Mais la mode passera de ces mœurs et de ces excentricités. Dans quelques années, nos artistes joueront peut-être encore la comédie de Sardou en tournée américaine ; on ne la comprendra plus chez nous. Nos neveux lui préféreront un art plus calme, plus harmonieux, plus français.

*
* *

M. V. Sardou n'était pas un impie. Il n'a peut-être attaqué la religion chrétienne qu'en une seule pièce, *Séraphine*, qui est une caricature de la piété. Le besoin de croire tourmentait cette âme et la jetait dans les folles expériences du spiritisme. Il était, au fond, de l'avis de Fargis, dans *Daniel Rochat*, qui riposte aux blasphèmes de son ami : « Reste à savoir qui est le plus fou des deux : celle qui croit à tout, celui qui ne croit à rien !... Dieu me garde d'un libre penseur dans ma maison : c'est une bigote à rebours ».

La religion consola sa dernière heure. Je lui souhaite d'avoir trouvé devant le Souverain Juge l'accueil que lui fit tant de fois le parterre parisien, et je demande à Dieu les joies de l'éternité pour celui qui savoura surtout la gloire de l'actualité.

C. LECIGNE.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ANTOMARCHI (P.). — *Le nationalisme égyptien*. Une broch. in-8° (24.5 × 16) de 36 pages. Narbonne, 1908, Laffont.

Très curieuse brochure, dans laquelle l'auteur a réuni quelques opinions de hauts personnages égyptiens sur la situation politique du royaume khédivial ; elle mérite d'être signalée comme œuvre de bonne foi et d'impartialité.

BAJER (Fréd.). — *Acte final de la deuxième conférence de la paix*. Un vol. in-16 all. (21.2 × 12.2) de 144 pages. Monaco, 1908, Institut international de la paix. Prix : 1 fr. 25.

L'ensemble des appréciations émises jusqu'à ce jour sur l'œuvre des deux conférences de La Haye tend plutôt à la déprécier qu'à l'exalter. Les uns, se disant et se croyant des esprits pratiques, n'ont vu dans l'entreprise de 1899 et de 1907 qu'une utopie irréalisable et par conséquent irréalisée. D'autres, rapprochant les résultats de l'idéal qu'ils avaient rêvé, ne voient dans l'œuvre de la Conférence qu'un essai à reprendre.

Il est à craindre que les uns et les autres n'aient pas jugé l'œuvre dont il s'agit assez objectivement. Les premiers n'en attendaient pas assez, les seconds en attendaient trop, et c'est en la rapportant à ce qu'elle devait être dans leur pensée et non à ce qu'elle a été qu'ils la jugent et la mesurent.

L'édition de l'*Acte final* et des 14 Conventions élaborées au sein de la Conférence de 1907, augmentée d'un index permettant de se retrouver dans la grande variété des questions et des problèmes abordés par les Puissances, a pour but de faciliter le travail des hommes d'étude qui désirent se rendre compte des moindres détails.

BELLEFROID (Paul). — *Verzameling van belgische strafwetten*. Un vol. in-18 (16 × 10) de 568 pages. Hasselt, 1908, Ceysens. Prix : 4 fr.

M. Bellefroid, dont un précédent travail, le *Dictionnaire français-néerlandais des termes de droit*, eut un retentissant et légitime succès, vient de nous donner une traduction flamande des lois pénales belges. Nous n'insisterons pas sur le mérite littéraire de cette traduction : l'éminent avocat s'est acquis la juste réputation d'un linguiste de premier ordre, et ses nombreux travaux en cette langue sont là pour attester la haute valeur de cette appréciation.

Le présent ouvrage s'occupe du code pénal civil, du code pénal militaire, des lois rurales, de la loi forestière, des lois sur la chasse, la pêche, les denrées alimentaires, le travail, la presse, le roulage, etc. Cet ouvrage sera apprécié par tous les magistrats et officiers judiciaires de nos provinces flamandes.

BERGMANN (F.). — *Le petit électricien*. Un vol. in-16 (19 × 12) de 80 pages. Paris, 1908, Mendel. Prix : 1 fr.

Il n'est guère d'enfants, de jeunes gens, d'amateurs de sciences appliquées, qui n'occupent une partie de leurs loisirs à répéter des expériences d'électricité. Ce qui manque encore à la vulgarisation de cette étude récréative, c'est un guide, recueil d'expériences faciles et peu coûteuses à exécuter, spécialement préparé pour la jeunesse. L'auteur de cet ouvrage a dressé une nomenclature aussi complète que possible des expériences d'électricité, avec la description des appareils nécessaires, et, pour un grand nombre d'entre eux, la manière de les construire soi-même.

BOLO (Henry). — *Ce que sera le prêtre au XX^e siècle*. Un vol. in-16 (19.5 × 13) de 356 pages. Paris, 1908, Haton. Prix : 2 fr. 50.

Sous ce titre, Mgr Bolo présente au public un important travail sur la mission du prêtre dans

les temps modernes, et spécialement en France. A de nouveaux besoins correspondent des moyens nouveaux ; la lutte qui se poursuit actuellement contre l'idée religieuse exige des armes appropriées aux moyens d'attaque. L'écrivain s'est joint au prêtre pour signaler avec éloquence au clergé français les dangers de la situation présente, lui rappeler sa mission supérieure, lui suggérer de précieux avertissements sur l'attitude qu'il a à garder, sur l'enseignement qu'il doit distribuer, sur l'action qu'il doit poursuivre.

Cet ouvrage sera lu avec fruit par nos prêtres et nos hommes d'œuvres, qui peuvent se trouver demain dans la nécessité d'avoir recours aux mêmes moyens de défense.

BRETONNEAU (L.-J.). — *L'âme de Lourdes.* Un vol. in-16 (18.5 × 13) de XVI-332 pages. Tours, 1908, Cattier. Prix : 3 fr. 50.

Les fêtes du cinquantenaire de Lourdes ont fait éclore toute une littérature spéciale ; de nombreux auteurs ont tenu à témoigner leur dévouement filial envers Marie par des œuvres de reconnaissance et de vénération. Le volume de M. Bretonneau n'est pas le moins intéressant ; il constitue la réplique des *Foules de Lourdes* de J.-K. Huysmans. Nous hésitons à croire que ce dernier ait mis dans son ouvrage les intentions malveillantes qu'on lui prête ; il était bon néanmoins de ramener à leur valeur exacte certaines exagérations du converti, et notre auteur le fait de main de maître : sa réponse courte et énergique mérite d'être lue.

CHAFFAL (G.). — *Les crises viticoles modernes* et la dépréciation actuelle du vignoble. Un vol. in-8° (25.5 × 16.7) de 250 pages. Lyon, 1908, Imprimeries réunies.

La récente agitation des centres viticoles français donne une importance d'actualité à ce travail, consciencieusement pensé et écrit. Après avoir rappelé les différentes crises modernes (oïdium en 1852, phylloxera en 1876, mévente en 1900-1907), l'auteur recherche les causes de la dépréciation de la propriété viticole : fraudes des vins et des eaux-de-vie, baisse des exportations, augmentation des frais de production, et il en expose les conséquences tant pour les régions productrices que pour l'ensemble du pays. Un chapitre spécial est réservé à l'étude de la situation de la viticulture après les événements de 1907. Comme conclusion, M. Chaffal examine les remèdes à préconiser en vue du relèvement de cette lamentable situation : le législateur doit intervenir, selon lui, aussi bien que les viticulteurs eux-mêmes ; le premier, par des dégrèvements d'impôts et l'extension des débouchés ; les seconds, par la limitation de la production et l'amélioration de la fabrication. Ce travail, très complet, présente une indiscutable utilité pratique sur laquelle il serait superflu d'insister.

CHEVILLARD (Valbert). — *Itinéraire artistique de Paris.* Un vol. in-16 (18 × 11.5) de 516 pages. Paris, 1908, Librairie théâtrale. Prix : 5 fr.

Les fervents des pélerinages artistiques ont souvent exprimé le regret de n'avoir à leur disposition aucun ouvrage sérieux leur permettant de visiter avec profit les musées, les églises, les monuments de Paris. La Librairie théâtrale, répondant à ce désir, vient d'éditer un remarquable travail dû à la plume érudite de M. Valbert Chevillard ; c'est le guide le plus averti, le plus éclairé, au point de vue des richesses que renferme la grande ville d'art. Pour la prochaine édition, souhaitons que l'auteur complète son œuvre par l'adjonction des plans topographiques des musées et églises.

COUPIN (Henri). — *Les métamorphoses de la matière.* Un vol. in-16 (20 × 13) de 158 pages. Paris, 1908, Colin. Prix : 1 fr. 50.

S'il est une collection de livres destinés à la jeunesse qui mérite d'être recommandée, c'est bien cette *Petite Bibliothèque* imaginée par la librairie Arm. Colin, et qui compte aujourd'hui dix volumes, tous plus amusants et plus instructifs les uns que les autres. Celui qui vient de paraître est dû à la plume d'un vulgarisateur connu déjà par une multitude d'ouvrages qui font la joie des petits et des grands. Il nous apprend toute une série de faits intéressants sur les objets familiers qui nous entourent, sur la transformation des matières premières et sur la façon dont le génie de l'homme a su en tirer parti.

DANTE ALIGHIERI. — *Vita nova.* Un vol. in-16 (19 × 14.5) de LXXX-248 pages. Paris, 1908, Champion. Prix : 5 fr.

Cet ouvrage nous donne le texte critique préparé pour la Società dantesca italiana par Michele Barbi. M. Henry Cochin, qui le traduit, y a joint une savante introduction philologique et d'abondantes notes explicatives.

DE THYANE (A.). — *Petit manuel pratique d'astrologie.* Un vol. in-18 (17 × 12) de 108 p. Paris, 1908, Daragon. Prix : 1 fr.

L'auteur de ce manuel explique à ses lecteurs les éléments de l'horoscope. Il ajoute une étude particulière des grandes questions : santé et maladies, richesse, amour et mariage, enfants, amis

et ennemis, voyages, professions et situation ; un glossaire astrologique termine le traité.

FEHMI (Youssouf). — *Les Turcs de Paris.* Un vol. in-16 (18.7 × 12.2) de 48 pages. Paris, 1908, Lequesne. Prix : 1 fr. 50.

L'auteur de ce travail a été intimement mêlé aux menées des agitateurs turcs qui ont élu domicile à Paris ; en quelques pages vigoureuses et documentées, il révèle courageusement les machinations ténébreuses de cet espionnage en partie double. Les affaires de la Turquie, il le montre bien, n'ont rien à gagner aux agissements de cette police occulte.

HOLEMANS (F.). — *La communion fréquente et quotidienne.* Broch. gr. in-8° (26 × 19.5) de 32 pages. Louvain, 1908, Institut supérieur de philosophie. Prix : 0 fr. 50.

Nous sommes heureux d'attirer l'attention des catholiques sur cette brochure ; ils y trouveront une étude sérieuse et bien documentée sur la question vitale de la communion fréquente. Reprenant de près les enseignements de Rome en la matière, l'auteur, bon écrivain autant que prêtre zélé, démontre victorieusement l'utilité, la nécessité même de l'usage assidu du sacrement de l'Eucharistie. Cet essai mérite d'être répandu parmi notre jeunesse catholique et dans toutes les familles bien pensantes : il y produira de précieux fruits de progrès moral et religieux.

JANSSENS (J.-H.). — *Hermeneutica sacra.* Un vol. in-8° (22.5 × 15) de XVI-440 p. Turin, 1908, Marietti. Prix : 3 fr. 50.

Le traité d'herméneutique sacrée de Janssens est trop connu pour qu'il soit nécessaire de redire ici ses brillantes qualités de lucidité dans l'exposition, de solidité dans la doctrine, de clarté dans l'expression. Pourtant, écrit depuis environ 85 ans, il n'avait pu tenir compte de certaines découvertes récentes en Egypte, en Syrie, en Assyrie, et ailleurs. M. Morandi a donc fait chose utile en nous livrant une nouvelle édition, mise au courant et augmentée de documents de la plus haute importance.

JUBARU (F.), S. J. — *M. Loisy et la critique des évangiles.* Un vol. in-16 (17.5 × 11.2) de 100 pages. Paris, 1908, Lethielleux. Prix : 0 fr. 60.

L'opuscule du P. Jubaru prouve solidement que M. Loisy, loin d'être un historien, n'est qu'un idéologue moderniste, entraîné par le désir d'adapter au goût du jour l'Eglise et l'histoire. Au surplus, il n'a pas de peine à démontrer que M. Loisy, à défaut de conceptions originales, s'approprie avec une surprenante sérénité les nouveautés exégétiques allemandes. Cet opuscule est à répandre.

LAMOUREUX (J.-M.) — *Les saintes Maries de Provence.* Un vol. gr. in-8° (28 × 19) de XXXII-296 pages. Marseille, 1908, Impr. Moullot fils aîné. Prix : 5 fr.

Nul d'entre nous n'ignore le culte et la profonde vénération que la Provence a voués aux saintes Maries Jacobé et Salomé ; il était utile de rappeler aux populations catholiques les origines et l'histoire de ce culte, d'autant plus que ces origines se rattachent au berceau même du christianisme, et que ce culte est intimement lié à l'histoire de toute une province de France. C'est ce que M. le chanoine Lamoureux a pris à tâche de nous retracer. Dans une première partie, il refait la biographie des saintes Maries : s'appuyant sur l'Ecriture elle-même et sur de vénérables traditions, il nous redit la part considérable qu'elles tinrent dans la providentielle mission du Christ et l'apostolat qu'elles exercèrent dans les plaines de la Camargue. La seconde partie constitue l'historique complet du culte des deux saintes à travers vingt siècles ; l'auteur appuie son enseignement sur les plus irréfutables documents légués par les annales religieuses et profanes. Il termine par l'exposé des fastes contemporaines de ce pélerinage célèbre entre tous.

M. Lamoureux, en son ouvrage, a fait œuvre non seulement d'historien érudit, mais aussi de fin lettré ; en outre, il y a joint une abondante documentation artistique. De son côté, l'imprimeur a pris un souci particulier du côté typographique : l'ouvrage est édité sur papier de luxe, en deux couleurs ; chaque page présente un encadrement différent d'après les dessins de Marsal, où l'histoire des saintes Maries est résumée et fixée par l'image. Ce sera un livre à grand succès, nous n'en doutons pas.

LANDRIEUX (M.). — *L'histoire et les histoires dans la Bible.* Un vol. in-16 (17.5 × 10) de 96 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 0 fr. 60.

Ces cent pages d'un style sobre nous donnent un résumé succinct de l'histoire religieuse avant Jésus-Christ ; c'est moins un manuel biblique qu'une étude substantielle sur la providentielle préparation du monde à l'œuvre capitale de l'Incarnation. A l'heure où nos livres saints sont l'objet de tant d'attaques il était utile de rappe-

ler aux chrétiens comment l'action divine se manifesta dans le monde depuis Adam jusqu'à la venue du Rédempteur promis et attendu.

MADAN (A.-C.). — *Lala-lamba handbook*. Un vol. in-16 (17.5 × 12) de 142 pages. Oxford, 1908, Clarendon Press. Prix : 4 fr. 50.

MADAN (A.-C.). — *Lenje handbook*. Un vol. in-16 (17.5 × 12) de 154 pages. Oxford, 1908, Clarendon Press. Prix : 4 fr. 50.

M. Madan, d'Oxford, nous a déjà donné de nombreux travaux sur les dialectes de la Rhodésia ; il continue cette série intéressante par deux études sur les parlers lenje et lala-lamba ; elles comprennent trois subdivisions identiques : la grammaire, les exercices, le vocabulaire. Comme nous l'avons fait remarquer antérieurement, c'est surtout au point de vue philologique que semblables manuels paraissent importants : ils permettent d'établir la filiation des différents dialectes et de rechercher leur origine commune. Ils seront utiles également aux missionnaires et aux colons qui s'aventurent dans ces contrées perdues de la North-Rhodésia.

MANTENAY (J.). — *Saint Benoît Labre*. Un vol. in-16 (18.5 × 12) de 204 pages. Paris, 1908, Gabalda. Prix : 2 fr.

La vie de saint Benoît Labre a été diversement appréciée. Le serviteur de Dieu aspirait de lui-même à la paix et à la discipline du cloître ; à regret, il vit se fermer devant lui les portes de la Chartreuse et de la Trappe. Poussé malgré lui à une existence voyageuse, il réduisit, jusqu'à le supprimer presque, le soin de sa personne physique et l'entretien de sa vie matérielle, exaltant de plus en plus sa vie intérieure. M. Mantenay nous raconte cela en un livre attrayant, qui remet au point de nombreux détails controversés.

MARBACH (Carolus). — *Carmina scripturarum*. Un vol. in-8° (25.3 × 17) de 166-596 pages. Strasbourg, 1907, Le Roux. Prix : 10 fr.

Voici une œuvre de haute érudition, dans laquelle le lecteur trouvera réunis, sous le nom de *Carmina scripturarum*, les chants de la liturgie romaine qui ont été tirés de l'Ecriture sainte. Après avoir extrait du missel, de l'antiphonaire, du pontifical et du rituel les antiennes, les répons et les versets qui y sont dispersés, l'auteur les a classés d'après l'ordre des livres de la sainte Ecriture, en indiquant pour chacun de ces chants le chapitre et le verset d'où il a été tiré. C'est donc une véritable concordance, dans laquelle ont été recueillis 4246 textes différents ; ce travail de bénédictin s'étend sur un nombre de chants plus considérable encore, car on peut constater à chaque page du livre que beaucoup de textes ont servi de thème à plusieurs chants.

Nous devons signaler, à côté du mérite de pure érudition du volume, l'heureuse disposition typographique des textes ; d'un seul coup d'œil, le lecteur embrasse le texte originaire de l'Ecriture, tous les chants auxquels il a donné naissance, la situation de ceux-ci dans les livres liturgiques, et, en marge, le chiffre concordantiel de la Vulgate. Dans une importante introduction, l'auteur donne toutes les explications utiles pour rendre vraiment pratiques les recherches de textes. Enfin, plusieurs tables complètent ce beau travail : index des livres saints, index alphabétique des psaumes et des cantiques, index alphabétique des fêtes, et une table générale alphabétique de tous les textes cités. Pareil ouvrage était attendu depuis longtemps ; il fait honneur au savant prélat qui l'a mené à bien.

MARYLLIS (Paul). — *Nos scarabées*. Un vol. in-8° (22 × 16.5) de 80 pages. Paris, 1908, Laveur. Prix : 3 fr. 50.

Continuant la série des *Premiers pas dans l'entomologie*, si bien commencée par *Nos papillons*, M. Maryllis nous présente *Nos scarabées*, qui sont dignes du précédent volume. C'est un ouvrage d'utile vulgarisation scientifique, spécialement écrit pour les enfants, et qui mérite d'être recommandé aux maîtres de nos écoles primaires et à leurs élèves. Ceux-ci y trouveront exposés d'une façon attrayante tous les renseignements nécessaires pour la recherche, la chasse et la collection des scarabées. Ils apprendront ainsi très facilement à composer une collection des principaux coléoptères de nos pays, sans être obligés de recourir à des traités spéciaux, dont la lecture nécessite une foule de connaissances préalables. De belles planches en couleurs, où sont groupés en séries harmonieuses les principaux coléoptères, permettent au collectionneur de nommer tout de suite le coléoptère qu'il a saisi.

MAURICE (Charles). — *Vade-mecum du juge délégué au concordat préventif de la faillite*. In-16 (19.5 × 12.3) de 36 pages. Bruxelles, 1908, Lebègue. Prix : 1 fr.

Nouvelle édition d'un manuel de première utilité pour les magistrats qui ont à s'occuper de jurisprudence concordataire.

MÉNARD (Raoul). — *De l'assurance sur la vie.* Un vol. in-8° (25 × 15) de 232 pages. La Rochelle, 1908, Impr. Noël Texier. Prix : 5 fr.

M. Raoul Ménard étudie l'assurance sur la vie au point de vue de son rôle économique et social dans la vie moderne. Après un court chapitre consacré aux notions historiques relatives à ce genre d'opérations, il expose la théorie complète de l'assurance sur la vie et les bases sur lesquelles est établi le calcul des primes, le fonctionnement des compagnies d'assurances et les diverses combinaisons que l'on présente actuellement au public : c'est la partie théorique. Puis vient le chapitre économique, qui montre le rôle social acquis de nos jours par l'assurance sur la constitution des rentes viagères, les retraites ouvrières et l'assurance populaire.

L'auteur aborde ensuite le point de vue juridique, qui n'est certes pas le moins intéressant : il est en effet curieux et instructif d'étudier comparativement les législations des divers peuples sur ce sujet et de voir comment chaque nationalité comprend l'administration et le contrôle de l'assurance sur la vie. Enfin, un dernier chapitre nous donne la législation fiscale généralement en vigueur dans nos pays.

Cette étude très complète sera accueillie avec faveur non seulement par les sociologues et les assureurs, mais même par tous ceux qui désirent passer un contrat d'assurance sur la vie : et nous sommes tous dans ce cas.

MONET (Claude). — *La présentation du dieu de la renaissance.* In-8° (24 × 15) de 32 p. Paris, 1908, chez l'auteur. Prix : 1 fr.

Nous n'avons rien compris au charabia fantasmagorique qui constitue le fond et la forme de cette brochure.

MONTFORT (Eugène). — *Montmartre et les boulevards.* Un vol. gr. in-8° (26.5 × 19.5) de 62 pages. Paris, 1908, Floury. Prix : 5 fr.

L'auteur intitule ces notes : *Phonographies psychologiques et morales* ; c'est la vie plutôt légère des demoiselles du trottoir. L'ouvrage est d'un beau style, et magnifiquement édité; mais il n'est pas pour les petites filles, pas même pour les grandes. Il y a mieux à faire, pour un écrivain du talent d'Eugène Montfort.

MORSELLI (Emilio). — *Introduzione alla filosofia moderna.* Un vol. in-16 (19.3 × 12.5) de VIII-314 pages. Livourne, 1909, R. Giusti. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur nous présente, sous ce titre, une simple étude sur la philosophie, dans laquelle il tente de nous donner une idée générale et aussi complète que possible du mouvement de la pensée dans les temps modernes. La lecture de cet ouvrage sera utile aux esprits qui ont déjà acquis par ailleurs une culture soignée.

MOURA. — *L'hominologie.* In-12 (21 × 13.5) de 60 pages. Pamiers, 1908, chez l'auteur. Prix : 2 fr.

Très curieuse brochure dans laquelle l'auteur tente un essai sur l'enseignement et la philosophie de l'avenir. La seconde partie est écrite en vers : des spéculations aussi abstraites s'accommodent mal de cette forme littéraire.

PHILIPPE (H.). — *Les premiers soins et secours d'urgence* aux victimes d'accidents, de malaises subits ou d'empoisonnements. Un vol. in-16 (18.5 × 12) de XII-520 pages. Paris-Lyon, 1908, Vitte. Prix : 6 fr.

Ce livre est divisé en trois parties bien distinctes ; les deux premières contiennent : l'une la pratique des pansements antiseptiques ; l'autre, les médications usuelles nécessaires à l'application des soins et secours d'urgence exposés dans la troisième partie. Les deux premières divisions sont en quelque sorte la préface du livre proprement dit ; elles renferment les notions indispensables pour exécuter un pansement selon toutes les règles de l'antiseptie moderne et la manière d'utiliser les médicaments d'urgence qu'on doit toujours avoir sous la main.

L'auteur a voulu nous offrir un recueil capable d'indiquer exactement ce qu'il convient de faire en présence d'un accident ou d'une indisposition subite. L'utilité de semblable travail saute aux yeux, et nous devons des félicitations et des remercîments à M. le docteur Philippe, dont l'expérience professionnelle a pu nous livrer un travail aussi pratique.

PILLET (Antoine). — *La cause de la paix* et les deux conférences de La Haye. Un vol. in-8° (25 × 15.5) de 56 pages. Paris, 1908, Dumoulin. Prix : 3 fr.

M. Pillet a réuni en ce volume une série d'articles récemment parus dans les *Etudes* ; ils ont été inspirés par le succès plutôt négatif des deux conférences de La Haye. Les diplomates de tous les pays ont discuté à perte de vue sur un tas de questions à côté, mais le problème capital de la paix n'a pas fait un pas. L'auteur, sui-

vant de près les délibérations platoniques des plénipotentiaires de La Haye, s'attache à rechercher les causes de l'insuccès avéré de ces échanges de vue internationaux ; il faudra donc chercher ailleurs, trouver une autre voie : le champ reste ouvert aux directions nouvelles.

POINSOT (M.-C.) — *Le temple qu'on rebâtit.* Un vol. in-16 (19.5 × 14.5) de 52 pages. Paris, 1908, Gastein-Serge. Prix : 1 fr.

La librairie Gastein-Serge inaugure, avec ce volume, une nouvelle collection, qui aura pour titre général : « L'esprit du temps ». Il nous semble bien, après avoir lu l'ouvrage, que l'esprit de cette collection est assez révolutionnaire, aussi bien dans le domaine littéraire que dans les matières religieuses. L'auteur nous parle de vagues réalisations harmoniques, mais c'est un genre de matériaux bien peu résistants pour rebâtir un temple social ; au surplus, l'ancien temple, quoi qu'on en dise, n'est pas encore démoli, malgré les assauts furieux qu'il subit. Il nous est difficile de conseiller à tout le monde la lecture de cet ouvrage : elle offrirait trop de dangers aux esprits insuffisamment avertis.

Question (la) *militaire.* In-8° (24 × 15.7) de 16 pages. Bruxelles, 1908, Société belge de librairie. Prix : 0 fr. 25.

Brochure d'actualité, dont toute la presse belge s'est occupée diversement.

RIBOT (G.) et LAFON (R.). — *Dakar.* Un vol. gr. in-8° (26 × 16.5) de 200 pages. Bordeaux, 1908, Delmas. Prix : 6 fr.

Tous ceux qui, pour une cause quelconque, s'intéressent à la colonisation, aussi bien que ceux qui cherchent à employer leur énergie ou leurs capitaux hors de la métropole, liront avec le plus vif intérêt ces pages richement illustrées de nombreuses photographies et plans et qui retracent, d'une manière saisissante, par quels moyens, aux prix de quels travaux et de quelles difficultés, quelques hommes ont pu, en moins de cinq années, faire de la ville la plus insalubre de l'empire colonial français la cité riante, hygiénique et confortable qu'est Dakar aujourd'hui et le port qui sera demain le plus vaste, le plus sûr de l'Afrique.

Nous signalons à l'attention de nos milieux expansionnistes ce beau travail : il est toujours de sage politique de s'instruire auprès de nos voisins et de profiter de leurs exemples.

ROUSSEAU (Louis). — *Les relations diplomatiques de la France et de la Turquie au XVIII^e siècle.* Un vol. in-16 (18.7 × 13) de XVI-396 pages. Paris, 1908, De Rudeval. Prix : 3 fr. 50.

Le public accueillera avec empressement l'œuvre d'érudition que vient de faire paraître M. Rousseau. Le principal mérite de l'auteur est d'étudier d'une façon toute personnelle et d'après des documents inédits les rapports diplomatiques du Cabinet de Versailles avec la Porte ottomane (1700-1716). Cette monographie vient à son heure, les événements des Balkans menaçant de faire revivre de terrible façon la vieille question d'Orient.

En parcourant ces pages, une remarque frappera le lecteur attentif : c'est de voir M. Louis Rousseau se préoccuper constamment de rendre palpable la vérité sur les principaux événements de l'époque, et apprécier, avec une impartialité d'autant plus rigoureuse qu'elle se trouve augmentée par l'éloignement, le développement de la diplomatie française et ottomane, et les services rendus à l'ancienne France par l'Empire turc. L'histoire de la diplomatie ottomane a toujour été racontée par l'Europe victorieuse. La Turquie n'a jamais été entendue : l'auteur invoque en sa faveur des raisons sérieuses et fondées ; il fait table rase des préjugés invétérés de l'Occident. Enfin la rapidité du récit jointe à la clarté du style ajoutent un attrait croissant à cet ouvrage, qui s'adresse aux diplomates, aux politiciens et aux profanes.

TILMANT (Jules). — *Ernesto Tornquist* et le commerce anversois. In-8° (24 × 15.5) de 52 pages. Anvers, 1908, Van Nylen.

Biographie très bien écrite du grand commerçant qui prit une part prépondérante dans les affaires argentines. La vie de M. Tornquist se rattache d'ailleurs en grande partie au commerce anversois, car il eut comme collaborateur Albert von Bary, dont le nom est avantageusement connu dans notre métropole. La brochure de M. Tilmant est une page vivante de l'histoire commerciale d'Anvers.

VAUTRIN (Augustin). — *Le véritable guide de l'apiculture moderne.* Un vol. in-16 (17.5 × 11.3) de 152 pages. Epinal, 1908, Impr. nouvelle. Prix : 1 fr. 25.

Voici enfin le manuel vraiment populaire de l'apiculteur ; l'auteur a abandonné les inutiles théories scientifiques, dont le public n'a que faire, pour se cantonner dans le domaine exclusif de la pratique quotidienne. Nous ne prétendrons pas que M. Vautrin nous donne du neuf, mais ce qui est nouveau, c'est surtout la façon claire

et lumineuse avec laquelle il présente ses enseignements. Son livre sera grandement utile à nos populations agricoles.

VELGHE (A.). — *Cours élémentaire de liturgie sacrée.* Un vol. in-16 (19 × 12) de XVI-446 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes heureux de signaler l'apparition de la sixième édition du beau travail du R. P. Velghe ; S. E. le cardinal Parocchi vantait naguère la solidité de sa doctrine et sa parfaite conformité avec les décrets de la S. C. des Rites : nous pouvons ajouter que l'exposition est éminemment claire, sous la forme de demandes et réponses adoptée par l'auteur. Cette disposition pratique plaira surtout aux étudiants en théologie. qui y trouveront une grande facilité pour la préparation des examens d'ordination. Ajoutons que les simples fidèles s'y intéresseront eux-mêmes, par suite de la netteté des explications : et ce sera encore là un heureux résultat, car la piété a tout à gagner à connaître le pourquoi des cérémonies religieuses.

Rappelons en passant le *Cérémonial selon le rit romain* du même auteur ; c'est une collection de petits opuscules divisés en deux séries, ayant trait l'une aux cérémonies ordinaires, l'autre aux cérémonies particulières ; chaque série comporte des fascicules pour le célébrant, le diacre, le sous-diacre, les acolytes, les thuriféraires, les cérémoniaires, etc.

Causerie Musicale

I. — LES NOUVEAUTÉS.

La maison Van der Marck (de Ruremonde) vient d'éditer un bel oratorio, intitulé *Priesterglorie*, dû pour les paroles au R. P. Stoks, pour la musique à M. Max Guillaume. C'est la glorification de l'état sacerdotal : les thèmes des huit chants sont empruntés aux saintes Ecritures ; le compositeur, sur ces données, a entremêlé les récitatifs et les chœurs, avec accompagnement de l'orchestre. Cette œuvre nous paraît destinée à un brillant succès.

***

Nous venons de parcourir une intéressante étude de M. J. Lapeyre sur la *Notation aquitaine*. Le savant professeur d'Albi, que la mort nous a ravi en 1902, s'était signalé par ses travaux sur les livres liturgiques ; au congrès des sociétés savantes, qui se tint à la Sorbonne en 1902, il présenta un rapport très remarqué sur les origines de la notation musicale ; à la demande de nombreux amis, il revit son étude, y mit la dernière main, et allait le livrer à la publicité, lorsqu'il périt à Contis-les-Bains, victime de son dévouement. M. Albert Guittard, estimant qu'un tel travail ne pouvait rester dans l'oubli, vient de le publier, en l'annotant de façon fort érudite. L'auteur et l'annotateur ont bien mérité de l'histoire neumatique et de la paléographie.

***

M. Vincent d'Indy vient de publier, dans le répertoire de la « Schola Cantorum », une sélection d'un vieil opéra de Claudio Monteverdi (1642) : *le Couronnement de Poppée*. Pour ce travail d'érudition, il s'est inspiré du manuscrit original de la Bibliothèque marcienne, de Venise ; l'éminent compositeur français ne s'est pas contenté de nous présenter les meilleures pages de cette œuvre méritante : se conformant à l'écriture en usage au XVIIe siècle en Italie, il a pu réaliser l'harmonisation de la basse, en ajoutant l'indication des nuances et les remarques utiles à l'exécution. Cette publication est le digne pendant de *l'Orfeo*, que le même compositeur nous donnait naguère : deux documents qui serviront à l'histoire de la musique.

***

M. l'abbé Boyer nous communique la deuxième édition de son *Recueil de cantiques*. Cet ensemble de 200 motets s'adresse aux communautés et aux paroisses. On y trouvera peu d'airs anciens, mais en revanche des chants d'une pureté classique remarquable, et en même temps d'une grande facilité d'exécution, grâce aux paroles soigneusement adaptées au rythme musical. Nous recommandons volontiers ce joli recueil à nos maîtres de chapelles, aux directeurs de congrégations et de patronages : il leur sera d'un précieux secours pour donner aux cérémonies du culte plus de splendeur tout en variant les sujets de cantiques.

***

La *Méthode élémentaire de piano*, de M. Ludwig Klee, présente sur ces nombreuses devancières un avantage considérable, celui de réserver une grande place au *jeu lié ;* toute interprétation artistique a pour base cette manière du toucher : aussi l'auteur a-t-il intercalé de nombreux exercices de doigts, s'étendant sur l'intervalle de cinq notes, qui permettront au jeune débutant d'acquérir le *legato* parfait. Cette méthode, intelligemment comprise et clairement exprimée, sera bien accueillie par les futurs virtuoses du clavier.

***

II. — LES CONCERTS.

La deuxième séance de musique de chambre donnée le 11 décembre, en la salle allemande, par le Quatuor « Piano et archets », a été un bril-

lant succès. Figuraient au programme deux quatuors de l'école française moderne (Castillon et Fauré) et un trio de Beethoven : le contraste de cette double présentation était assez piquant. Les quatre interprètes se sont surpassés, comme toujours ; M. Chaumont a notamment été très remarqué et applaudi dans les nombreux passages concertants. Belle soirée, toute à l'honneur du quatuor.

***

Le deuxième concert Durant a eu lieu dimanche passé (10 janvier) à l'Alhambra ; il était consacré à Mozart, dont nous avons entendu deux œuvres et deux fragments importants.

Comme début, la *Symphonie n° 1*, composée par le maître en 1764, à l'âge de huit ans. L'œuvre est courte, elle a des allures un peu ténues, et pourtant M. Durant en a tiré un très bel effet orchestral, notamment dans les passages doux : la voix des violons était presque un souffle, tant la sonorité était voilée. Il faut toute l'habileté d'un pareil directeur pour obtenir un résultat aussi remarquable.

L'air d'*Idoménée*, chanté par Mlle Angèle Delhaye, bien que joliment interprété et bien soutenu par l'orchestre, ne nous a pas satisfait. La jolie cantatrice n'a pas l'organe assez puissant pour le vaste vaisseau qu'est l'Alhambra : les détails se perdent dans une sonorité un peu vague.

La *Symphonie concertante* nous a ramené sur un meilleur terrain. L'orchestre, entraîné par une direction ferme, en a rendu toutes les beautés ; le grand succès a été aux deux solistes : M. Lucien Capet, dont l'admirable jeu a soulevé d'interminables ovations ; nous avons rarement constaté un semblable moëlleux chez les virtuoses du violon ; — et M. Léon Van Hout, l'excellent altiste dont la réputation n'est plus à faire.

La seconde partie du concert se composait d'un morceau de choix, le célèbre *Requiem*, pour soli, chœur et orchestre. Au point de vue liturgique, cette composition polyphonique constitue un nonsens évident, une grossière erreur même : nous sommes loin du style *a capella*, plus loin encore de la mélodie grégorienne. Par contre, au point de vue musical pur, l'œuvre de Mozart brille autant par l'originalité des thèmes que par la richesse de leurs développements. La partie orchestrale a été supérieurement enlevée ; M. Durant possède le sentiment des plus délicates nuances : on l'a tellement répété déjà qu'il devient banal de le rappeler, et pourtant rares sont les chefs d'orchestre aussi bien doués. Les chœurs se sont montrés à la hauteur de leur tâche : ils sont homogènes, bien entraînés, bien stylés. Deux solistes ont surtout été remarqués : le jeune baryton Brétiny, dont l'organe possède de superbes tonalités, et Mme Ceuppens, une belle voix de soprano. Mlle Flament, enrouée, avait droit à toute l'indulgence du public.

Il est bien regrettable que ces splendides séances artistiques se concluent par le honteux scandale d'un vestiaire mal situé et plus mal servi : ce ne sont que récriminations acerbes et plaintes bien légitimes de gens qui, après avoir attendu patiemment leur tour pendant vingt minutes, doivent en fin de compte essuyer les rebuffades d'un personnel mal stylé.

***

III. — COMMUNIQUÉS.

La troisième séance du Quatuor « Piano et archets » aura lieu le vendredi 22 janvier, à 8 1/2 h. du soir, à la salle allemande. Au programme : Quatuor n° 2, en *mi* bémol, de Mozart ; Quatuor de Saint-Saëns ; Quatuor en *sol* mineur de Brahms.

***

M. César Thomson annonce un récital à la Grande Harmonie pour le 21 janvier prochain, à 8 1/2 heures du soir. Il revient d'Allemagne, où il a remporté de brillants succès à Berlin, à Leipzich, à Trieste, etc. Voici ce que disait récemment de lui la *Berliner Börsen Zeitung :*

« César Thomson, l'excellent violoniste, a donné un concert (lundi soir), à la Singakademie et a prouvé par son exécution, par sa sonorité et son mécanisme également magnifiques, que la jeune génération de violonistes-acrobates doit encore s'incliner devant lui avec respect. Son jeu vient bien du fond du cœur. Son style est extraordinairement développé, son interprétation est noble, son jeu est plein de vie. Il a un son merveilleusement grand et sa manière de triompher de toutes les difficultés techniques est presque déconcertante ! »

***

Un violoniste hongrois, inconnu jusqu'ici en Belgique, mais déjà célèbre en Allemagne, donnera un concert le 22 janvier, à 8 heures et demie, salle Le Roy. L'éminent virtuose exécutera les 24 *Caprices* pour violon seul de Paganini, et, pour finir, la *Chaconne* de J.-S. Bach. Programme peu banal, comme on voit, et bien fait pour mettre en valeur la maestria d'exécution et la grande musicalité de l'artiste.

***

On nous prie d'annoncer un concert organisé au profit des sinistrés d'Italie, en la salle Patria, le samedi 30 janvier, On y applaudira les meilleurs artistes bruxellois.

Fr. Dufour.

Septième année. — N° 8 10 février 1909

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : La littérature grecque chrétienne (Louis Guillaume). — Quelques vers (Fr. Dufour). — Vacances d'enfants (O. Ebbog). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Sommaire des sommaires.

La littérature grecque chrétienne*

Lorsque parut le Christianisme, Rome avait cessé de vaincre, la terre entière était soumise et le monde civilisé parlait une même langue.

Mais, chose étrange, cette langue n'était pas la langue du peuple vainqueur, c'était celle d'un des peuples vaincus : le grec.

Grâce aux conquêtes déjà lointaines d'Alexandre-le-Grand, grâce surtout à la puissante cité qu'il avait fondée, à cette Alexandrie devenue bientôt une autre Athènes et en quelque sorte la reine des nations par son commerce et sa culture scientifique, le grec n'avait pas tardé à se répandre, et même à dominer un peu partout. On le parlait à Antioche aussi bien que dans la patrie de Démosthène, à Carthage comme à Alexandrie ; les Apôtres n'ouïrent guère d'autre idiome sur leur chemin, lorsque pour la première fois ils parcoururent, pour les conquérir au Christ, ces rivages alors si vivants et si riches, qui enserrent tout le bassin oriental de la Méditerranée ; et, quand vers l'an 60, S. Pierre eut pénétré dans Rome, ce ne fut qu'à la condition de la prêcher en grec, qu'il réussit à faire entendre la vérité dans la capitale des Césars, dans la cité de Cicéron !

Aussi ne faut-il point s'étonner que les premiers ouvrages chrétiens soient exclusivement écrits en grec et que le grec ait été à l'origine la langue officielle de l'Église et le soit resté jusqu'au milieu du IIIe siècle.

Le pape S. Pontien († 235) est le premier qui, comme pape, ait écrit en latin.

Sans doute le grec, tel qu'on le parlait et l'écrivait alors, n'était plus cette langue « aux douceurs souveraines », quoique trop raffinée et trop aristocratique, qu'avaient parlée et écrite les Isocrate et les Démosthène. Cinq siècles s'étaient écoulés depuis ces temps glorieux, il avait évolué, et sous la pression des événements intérieurs et des rapports avec l'étranger, aux divers dialectes qui se partageaient la Grèce antique avait succédé un dialecte unique, formé de leur fusion, un dialecte commun, comme on l'appela, *coiné dialectos*. C'était bien toujours le même fonds, ce n'était plus le même caractère ; c'était bien toujours la même figure, ce n'était plus la même physionomie. Venus, surgis un peu de toutes parts, des mots nouveaux, des expressions, des tours inconnus s'étaient glissés insensiblement dans le vocabulaire primitif, et ballottée sur tous les flots, l'antique syntaxe n'avait pas été sans subir aussi quelque ébranlement, voire quelque avarie. Cependant si, au point de vue

(*) Ces pages sont empruntées à l'*Histoire de la littérature grecque chrétienne*, que M. le chanoine Guillaume vient d'écrire à l'intention des classes d'humanités et qui ne tardera pas à paraître.

strictement esthétique, la langue avait perdu, au point de vue général, elle avait plutôt gagné, étant devenue plus riche, plus souple, plus populaire, sans cesser d'être toujours parfaitement littéraire.

Le Christianisme ne pouvait pas ne pas se servir de la langue courante : il la prit telle qu'il la trouva, quitte à en précipiter l'évolution en l'élevant à la hauteur de ses doctrines, en la pliant à ses vastes desseins.

On a dit qu'il avait tué la littérature : c'est une erreur. Fille du paganisme, la littérature antique, tant latine que grecque, a péri comme le paganisme, d'elle-même, faute de foi, faute d'idéal : ne croyant plus à rien, n'ayant plus d'aspirations, il arriva un moment où elle n'eut plus rien à dire, et elle mourut.

Sans doute, le Christianisme a recueilli les débris de cette grande ruine, mais ces débris, si beaux encore, il n'a pas achevé de les broyer ou de les disperser, il les a au contraire rapprochés pour les reconstituer, ou plutôt pour les transformer, et loin d'avoir consommé la ruine de la langue et des lettres grecques, il leur a communiqué, avec une nouvelle vie, ce quelque chose de surnaturel qui peut s'appeler la perfection suprême.

Tout chargé des idées sublimes que lui avait apportées son divin fondateur, il a, pour les formuler en langage humain, fait sortir des vieux mots grecs des significations qu'ils ne se connaissaient pas. Ces mots purement matériels ou d'une signification philosophique le plus souvent douteuse, il les a spiritualisés et comme bourrés de doctrine ; ces flambeaux morts ou trop pâles, il les a rallumés d'une flamme vive, ardente, souvent céleste, et quand, pour cette œuvre, toute de lumière, les vieux mots ont manqué ou se sont trouvés impuissants, il en a créé de nouveaux, tout aussi riches et non moins éclatants.

Mais le Christianisme n'apportait pas avec lui que des idées nouvelles à faire resplendir, il apportait encore des doctrines nouvelles, qu'il faudrait nécessairement croire, une nouvelle morale qu'il faudrait nécessairement pratiquer, et pressé de communiquer les unes et les autres, non pas seulement à une élite, mais à la foule, mais à tous les peuples, il s'appliqua, pour être plus facilement compris, à démembrer davantage encore la phrase synthétique des siècles classiques, il acheva de la dépouiller de ce qu'elle avait de trop savant, de trop compliqué, pour la revêtir tout entière de simplicité et de clarté : il acheva de la faire analytique.

Comme le dit si bien Godefroid Kurth, dans son admirable livre des *Origines de la civilisation*(chap. v): « Le souffle puissant de l'esprit créateur brisait le moule étroit dans lequel les idiomes anciens renfermaient l'expression des idées morales et des vues théologiques, pour créer de toutes pièces une langue nouvelle, large et libre, pleine d'une superbe négligence, qui faisait fleurir sur les lèvres du peuple les suaves expressions de l'amour le plus pur et le fier accent de la spéculation la plus haute ».

Sans doute il se rencontrera des écrivains chrétiens, que leur culture première ou les habitudes d'un public spécial ramèneront toujours comme d'instinct vers la forme antique : tel Athénagore dans Athènes. Il s'en trouvera d'autres, particulièrement au IVe siècle, comme Grégoire de Nazianze et même, dans une certaine mesure Basile-le-Grand qui, frais émoulus des écoles publiques, voudront à l'occasion et par tactique, comme Grégoire le dit lui-même, montrer aux lettrés d'alors, toujours amoureux et fiers de leur art, que les Chrétiens, aussi bien qu'eux, connaissent leur éloquence. Pour confondre ces adversaires et leur enlever ces dernières armes, ils s'attacheront dans certains de leurs ouvrages et de leurs discours, à imiter les orateurs et les écrivains du siècle de Périclès, mais ce ne sera là qu'une exception : la langue chrétienne, prise dans son ensemble, n'en

gardera pas moins son caractère analytique et poursuivant à travers tous les obstacles sa marche victorieuse, elle n'en atteindra pas moins son terme et sa perfection au IVe siècle dans l'orateur populaire incomparable que fut S. Jean Chrysostome.

Ce qui s'est produit pour la langue s'est aussi produit pour la littérature. Sans nous arrêter ici aux multiples formes particulières qu'a pu revêtir la pensée chez les Grecs de l'antiquité et pour ne nous en tenir qu'aux trois grandes divisions de l'art qu'ils nous ont léguées, nous dirons que le Christianisme n'a pas seulement relevé, mais renouvelé et transformé l'histoire, l'éloquence et la poésie.

Le Christianisme a d'abord renouvelé et transformé l'histoire, en l'appuyant dorénavant sur sa base naturelle, en élargissant et spiritualisant son objet, en lui assignant une autre fin, en lui imprimant un autre caractère.

Sous la plume en effet de l'écrivain païen, l'histoire trop souvent n'avait guère été qu'un œuvre d'art : d'éloquence, comme chez Thucydide ; de poésie, comme chez Hérodote.

Sous la plume de l'écrivain chrétien, sans cesser d'appartenir à l'art, elle sera avant tout œuvre de science, elle aura pour base la vérité. Son objet ne sera plus simplement le récit plus ou moins dramatique des guerres barbares de l'humanité ou le tableau plus ou moins coloré de ses progrès matériels, mais ce sera surtout le récit bien autrement grave de l'éternelle lutte du Bien et du Mal sur la terre, le tableau bien autrement noble et émouvant de la civilisation chrétienne.

Elle ne se proposera plus pour fin la stérile contemplation d'un fatalisme aveugle qui domine tout et n'explique rien, mais l'intelligence, si féconde pour l'âme, de l'action divine aux prises, dans toute la suite des temps, avec la liberté humaine, et poussant l'humanité, comme malgré elle, à ses éternelles destinées. Enfin elle se donnera à elle-même un autre caractère : désormais elle est plus qu'un art, plus qu'une science, elle est encore un enseignement moral, une grande leçon philosophique.

Il en fut de l'éloquence comme de l'histoire. Que les Anciens aient porté l'éloquence très haut, c'est incontestable, mais si puissante et si brillante qu'ils l'aient faite, elle n'en était pas moins marquée d'une tare : la sophistique l'avait trop pénétrée, elle s'était muée en rhétorique, elle était devenue menteuse ou vaine. Le Christianisme la guérit de cette plaie, et pour servir la vérité, il apprit à l'éloquence à ne plus se servir que de la vérité.

D'autre part, réduite aux deux seuls genres, judiciaire et politique, elle n'offrait après tout à ses représentants, même les plus glorieux, qu'un champ d'action limité, qu'une arène étroitement circonscrite. Quel qu'ait été le talent d'un Lysias, d'un Démosthène, eurent-ils jamais l'occasion, ces maîtres de la parole, de la consacrer à autre chose qu'à la défense d'intérêts matériels ou purement humains, soit politiques, soit civils, soit publics, soit privés? De ces intérêts d'un jour le Christianisme ne se désintéressa pas sans doute, mais il y associa, pour leur donner la première place, les intérêts de l'éternité : à côté de la Tribune et du Barreau il dressa la Chaire ; à côté de l'éloquence profane régénérée et ennoblie par lui il fit surgir l'éloquence sacrée, laquelle, par la sublimité des idées qu'elle exprime, des intérêts qu'elle défend, du but qu'elle poursuit, des moyens dont elle dispose, des résultats qu'elle atteint, s'élève autant au-dessus de l'autre que le ciel s'élève au-dessus de la terre.

Analogues enfin furent les destinées de la poésie. Née à l'aurore de la civilisation, les yeux tout pleins encore des clartés primitives, la poésie grecque avait pris et elle garda longtemps un caractère profondément religieux. On ne peut nier, en dépit de ses erreurs et de ses faiblesses sans nombre, qu'elle n'ait fait entendre

souvent des accents sublimes et elle est longue autant que brillante, la chaîne de ses inspirations qui, à travers dix siècles, va d'Orphée à Pindare, d'Homère à Sophocle et à Euripide. Mais à l'époque qui nous occupe, livrée à elle-même au sein d'une société dégénérée, sans vertu propre comme sans guide, la Muse antique achèvera de s'égarer. Privée de ce qui faisait sa force, elle perdra avec l'inspiration sa beauté et sa grâce et n'aura plus que des oripeaux pour dissimuler son indigence.

Le Christianisme l'attendait au passage : il la recueillera, cette pauvre fille d'Apollon, il la baptisera en quelque sorte dans le sang du Sauveur, à sa lyre désemparée il attachera des cordes neuves, cordes divines, toutes frémissantes d'harmonie et de mystère et bientôt, marquée au front du signe de la croix, devenue, vraiment cette fois, la fille du Ciel, elle reprendra sa course triomphale et sereine à travers les nations ressuscitées.

Et elle chantera toujours, mais avec quel autre accent ! elle chantera toujours, non plus les dieux impurs et les faux héros d'autrefois, mais le vrai Dieu et son Fils Sauveur, mais les Anges et les Saints, mais les grandes luttes de la vie chrétienne, les joies incomparables du sacrifice et de la mort. A ses heures, elle chantera la nature encore, mais non plus la nature viciée et corrompue, non plus même cette belle nature, dont elle s'était longtemps éprise, sans jamais la comprendre, mais la nature transfigurée, telle qu'elle est en réalité aux yeux de la foi, symbole éclatant des choses éternelles, image vivante de cette terre nouvelle et de ces cieux nouveaux, qui nous attendent dans l'au-delà.

Il est à remarquer, en ce qui regarde la poésie, que ces changements n'en affectèrent pas seulement le fond, mais encore la forme. L'œuvre fut longue à la vérité, elle demanda plusieurs siècles. A l'origine, tout entière occupée à s'étendre et à s'organiser, presque toujours en proie à la persécution, l'Eglise ne put donner à son culte l'éclat qu'il réclamait et qu'elle lui donna dans la suite. Pour ne parler que du chant de ses offices, assez longtemps elle dut se contenter à peu près exclusivement de ce qu'elle avait sous la main : des psaumes de David, des cantiques et des hymnes de la Ste Ecriture, qu'elle tenait des Juifs et dont elle était au reste l'héritière légitime.

Aussi bien ces chants sacrés, ne fût-ce que par le symbolisme dont ils sont pleins, répondaient-ils dans une certaine mesure à l'état d'âme et même aux aspirations des premiers fidèles, heureux, ravis même à chaque pas d'y contempler, dessinés si longtemps à l'avance, les traits du Rédempteur.

Mais, pour être large déjà, cette satisfaction était loin d'être complète, et le moment viendra où ces chants du passé ne suffiront plus à la piété et où, s'enflammant toujours davantage, les cœurs chrétiens réclameront le *cantique nouveau*, annoncé par les Saints Livres, le cantique bien autrement harmonieux, bien autrement enthousiaste, où le Christ devait être chanté, non plus comme une vision de l'avenir et comme une espérance, mais comme une vision du présent, comme une réalité vivante.

C'est alors qu'apparaissent les premières traces de la poésie liturgique, alors que naissent ces mélodies rudimentaires, auxquelles on a donné le nom assez vague de *Tropaires*.

Primitivement les *Tropaires* ne furent que de courtes phrases, détachées des Saints Livres, qui se glissèrent, incidentes inoffensives, aux différentes parties de l'Office divin. Destinées dans la pensée de ceux qui les introduisirent, à mettre en relief l'idée dominante de l'Office ou à exciter un sentiment qui y fût conforme, quelquefois même simplement à reposer de la monotonie des psaumes, elles étaient déprécatives, plus souvent encore exclamatives : quelque chose comme l'Amen et l'Alleluia des Juifs ou encore

une forme particulière de doxologie. En prose et de longueur quelconque primitivement, plus tard mesurées, tantôt rythmiques, tantôt métriques, mais sans grande rigueur, elles iront s'allongeant, se découpant et s'organisant de façon symétrique, jusqu'à former la strophe qui en se multipliant à son tour, finira par constituer l'hymne ou le cantique.

De ces premiers essais de poésie liturgique il nous reste quelques morceaux complets, mais très courts, et d'assez nombreux fragments : morceaux et fragments qui ne sont pas sans valeur et où déjà un certain art se mêle à une inspiration naïve et souvent élevée.

Mais on n'était plus au temps de Pindare et du lyrisme savant, et l'imprécision de la forme métrique, telle qu'on l'entendait à cette époque, l'imprécision plus grande encore de la forme rythmique alors à sa naissance, outre qu'elle présentait des inconvénients pour le chant, n'était pas sans danger pour la doctrine. Il arriva même bientôt que les hérétiques, comprenant tout le parti qu'ils pouvaient tirer de cette incertitude pour la diffusion de leurs erreurs, se mirent soit à falsifier les textes adoptés, soit à en composer eux-mêmes. L'autorité religieuse s'émut non sans raison et crut devoir prendre des mesures : elle n'admit plus qu'à bon escient et non sans difficulté ces chants nouveaux et par là même toujours plus ou moins suspects. Elle finit même par les interdire tout-à-fait.

Pareilles marques de défiance, pareilles mesures d'improbation, venant s'ajouter aux difficultés et aux malheurs des temps, n'étaient pas de nature à favoriser l'éclosion d'une nouvelle poésie, cette poésie ne fût-elle pas destinée à être purement liturgique. Aussi durant les quatre premiers siècles ne verrons-nous guère apparaître que trois poètes : Clément d'Alexandrie, S. Méthode d'Olympe et S. Grégoire de Nazianze. Encore les deux premiers n'ont-ils composé ou du moins laissé chacun qu'un seul poème.

Pourtant une chose est frappante chez Clément et chez Méthode, même chez Grégoire, dans deux pièces de son œuvre qu'il faut mettre à part, l'*Hymne du Soir* et l'*Exhortation à une Vierge* : c'est leur tendance commune à donner à la poésie la forme populaire et à remplacer la quantité, que le peuple ne connaît plus, par l'accent, dont il a toujours l'intelligence et conserve la pratique.

En apparence ces vers que nous venons de signaler, ont encore la forme métrique, en réalité ce sont des vers plutôt rythmiques, à la façon de ceux qu'à la même époque faisait en latin le poète Commodien : vers encore imparfaits sans doute à ce point de vue, mais où se dessinent déjà certains procédés, qui plus tard feront loi, tel par exemple l'accent formant césure après le second pied et trochée au dernier.

Sans doute, en dépit de ces transformations, la forme antique continuera à s'enseigner dans les écoles et gardera longtemps encore ses partisans dans le monde des lettrés. S. Grégoire lui-même lui restera habituellement fidèle, mais la tendance signalée n'ira pas moins s'accentuant toujours, comme il est arrivé pour la prose, et son évolution sera complète le jour où la poésie liturgique retrouvera, avec l'Eglise victorieuse, sa pleine liberté. C'est le cinquième siècle, selon toute probabilité, qui a vu cet heureux événement. Alors en effet paraît avoir surgi la grande *Ecole des Mélodes* qui, s'inspirant de l'exemple d'une église voisine et des chants syriaques de S. Ephrem, arrivera à donner à la poésie liturgique et populaire des Grecs cette sublimité d'inspiration et cette originalité de forme, qui lui ont fait une place à part entre toutes les poésies du monde.

*
* *

Si, dans la mesure que nous venons de dire, la littérature chrétienne est l'héritière naturelle de la littérature païenne, on comprendra facilement qu'elle l'ait été

davantage encore de la littérature sacrée, des Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le Christianisme était sorti tout entier des entrailles du Judaïsme, il était l'œuvre exclusive du Fils de Dieu fait homme : de quelles doctrines devait bien s'inspirer sa littérature, si ce n'est de celles-là ? Où devait-elle avant tout chercher l'art qui lui convient ? Où pouvait-elle, en trouver un plus parfait en ce sens, que dans la Bible, organe du verbe éternel, une poésie par exemple plus éclatante que celle de Job ou de David ou de l'auteur de l'Apocalypse, une éloquence plus sublime que celle d'Isaïe et de S. Paul ?

La littérature chrétienne se tourna surtout de ce côté : c'est à cette source immense, sans fond comme sans rives, que ses plus grands génies puisèrent, avec leur forme la plus originale, leurs plus heureuses inspirations, comme nous aurons plus d'une fois l'occasion de le remarquer.

Mais la littérature sacrée, comme la littérature païenne, a son domaine particulier : nous ne voulons empiéter ni sur l'une ni sur l'autre, et sans nous arrêter à de plus longues considérations, sans même dire un mot des écrivains grecs *divinement* inspirés du Nouveau-Testament, sans nous préoccuper davantage de toute cette littérature apocryphe qui se greffa à l'origine sur les Evangiles, et qui ne manque ni de charme ni de valeur, nous commencerons notre *Histoire de la littérature grecque chrétienne* là où elle commence en réalité, c. à d. avec les écrivains *humainement* ou plutôt *chrétiennement* inspirés, qui suivirent immédiatement les écrivains sacrés.

Ces écrivains se partagent en Pères de l'Eglise et en écrivains dits ecclésiastiques : c'est la division commune. Dans les premiers siècles, le nom de Père ne se donnait guère qu'aux évêques qui, par leurs écrits aussi bien que par leur parole et par leurs exemples, s'étaient faits comme des Pères dans la Foi. Plus tard il s'appliqua à de simples prêtres, même à des laïques ayant joué un rôle analogue et gardé la pureté de la doctrine. L'Eglise qui encourage tout ce qui est bon, alla jusqu'à créer un titre plus glorieux encore, celui de Docteur, qu'elle réserva à ceux qui entre tous s'étaient signalés par une science religieuse exceptionnelle.

C'est ainsi que comme l'Eglise latine eut à l'origine ses quatre grands Docteurs : S. Ambroise, S. Augustin, S. Jérôme et S. Grégoire-le-Grand, l'Eglise grecque eut aussi les siens: S. Athanase, S. Basile-le-Grand, S. Grégoire de Nazianze et S. Jean Chrysostome. Les écrivains qui vinrent plus tard ou ceux qui, venus plus tôt, avaient laissé à désirer sous le rapport de la doctrine ou de la soumission à l'autorité, reçurent, à l'exception de quelques uns, honorés du titre de Docteur, le nom général d'Ecrivains ecclésiastiques.

Aussi bien ces distinctions, sur lesquelles les critiques ne sont pas toujours d'accord, sont-elles purement nominales et n'importent-elles que très peu au point de vue littéraire, qui est le seul dont nous ayons à nous préoccuper.

La littérature grecque proprement dite s'étend sur un espace de moins de sept siècles : elle commence peu après la naissance du Christianisme, avec S. Clément de Rome, elle finit, pour ainsi dire, à la chute de l'Eglise d'Orient, avec S. Jean Damascène.

On peut la partager en quatre périodes. La première va de la fin du premier siècle jusqu'au milieu du second : c'est la période de formation, qu'on a appelée période des *Pères Apostoliques*, parce qu'elle ne comprend dans sa courte durée que quelques écrivains qui avaient connu les Apôtres ou leurs premiers disciples.

La seconde, dite des *Apologistes*, période de développement et de lutte, se place entre 150 et 325, c. à. d. entre l'époque des Antonins et le Concile de Nicée : elle vit fleurir l'Apologétique et naître la Philosophie chrétienne.

La troisième embrasse le quatrième

siècle, à partir du Concile de Nicée : c'est le siècle de Constantin et de Théodose-le-Grand, le plus émouvant peut-être au point de vue social, à coup sûr au point de vue de la science et surtout de l'éloquence, le plus éclatant qu'ait connu l'humanité : c'est la période des grands *Docteurs*.

La quatrième enfin s'étend ou plutôt se traîne, avec l'Eglise byzantine, du cinquième jusqu'au huitième siècle. C'est la plus longue, mais c'est aussi la plus mélangée, période à la fois de grandeur et de décadence : de décadence pour la prose, qui n'a plus à son service que deux ou trois hommes de génie, de grandeur pour la poésie, qui trouve enfin sa vraie voie et n'eut jamais de plus brillants interprètes : nous l'appellerons la période des *Pères byzantins*.

Chacune de ces périodes est représentée dans cette Histoire par un certain nombre d'écrivains, choisis parmi les plus grands et les plus célèbres, et à qui nous consacrons une étude biographique et critique, accompagnée d'un ou de plusieurs extraits de leurs œuvres, selon leur importance ou leur mérite.

Chacune enfin s'ouvre par un court aperçu historique et se clôt par une appréciation générale, destinés, le premier à expliquer le mouvement littéraire qui doit suivre, la seconde à en déterminer le caractère et la portée.

Chanoine GUILLAUME.

Quelques Vers

Du fond de la Provence nous arrivent des vers de MM. Liautard père et fils : le premier nous donnant *Grands et Petits*, le second nous offrant ses *Fleurs d'âme*. « Il n'y a pas de poésie sans la délicatesse innée du sentiment, » a dit un écrivain contemporain ; sous ce rapport, nos deux poètes sont excellemment doués ; ils expriment des belles pensées, de grandes idées. Les vers sont parfois un peu faibles, mais ils ont en tout cas le grand mérite de n'être pas écrits en cette langue incompréhensible qu'ont adoptée les modernes décadents. Nous retrouvons ici la bonne vieille manière classique, un peu honnie par certains, mais qui n'est pas près d'avoir vécu.

***

L'éternité dans l'homme, de M. Florian Parmentier, est dédié à Victor Hugo ; les vers sont bien, mais nous préférons néanmoins les œuvres en prose de cet écrivain, dont la forme est moins recherchée, partant plus naturelle.

***

M. Arthur Letur nous promène *Aux bords de l'Avre* dans ses rimes et expressions villageoises ; l'auteur nous dit, dans son avant-propos, qu'elles sont l'œuvre modeste d'un paysan ami de la nature et de la poésie. Il veut y exprimer très simplement des appréciations sur les faits et choses qui nous entourent. L'appel à la tolérante critique n'était pas nécessaire : en présence de la modestie de l'écrivain et la sincérité de son œuvre, la critique n'a pas à user de tolérance ; au contraire, elle applaudit à ces essais, qui joignent à une certaine valeur littéraire le mérite, rare de nos jours, de se présenter sans ostentation.

***

En forgeant..., de M. André Lamandé, est une élégante plaquette dans laquelle, en vers non moins élégants, l'auteur a réuni ses chansons d'ateliers et ses poésies sociales. A lire ces essais d'une facture très originale, nous nous sommes dit qu'ils valaient infiniment mieux que les douzaines de productions hâtives et déliquescentes que nous servent nos jeunes poètes du jour. Ici, il y a une pensée, il y a une foi, il y a un style : et tout cela vaut certes quelque éloge.

***

Mlle Marie-Anne Cochet vient de faire paraître, chez Gastein-Serge, un remar-

quable recueil de vers : *Idéale semence*. L'auteur nous semble avoir connu les amertumes et les désillusions précoces ; mais amertumes et désillusions sont cachées sous tant d'aimable poésie qu'elles en sont oubliées, et que l'on n'a d'oreilles que pour les harmonieuses strophes de l'écrivain.

Nous ne pouvons mieux faire, pour préciser la manière personnelle de Mlle Cochet, que de transcrire ici un sonnet vraiment original :

LE LOUP.

Je suis un loup, je suis sauvage,
Et nul encore ne m'a dompté !
J'ai faim souvent : la liberté
Rapporte moins que l'esclavage.

Je suis un loup ! Mon dur pelage
Ne sera jamais caressé ;
Mais mon cou fier n'est pas froissé,
Comme ceux des chiens du village.

Je suis un loup, hommes, je mords !
Je me défends jusqu'à la mort,
Pour rester libre dans la lande ;

Misérable, seul, malgré tout,
Dédaignant logis et provende,
Avec orgueil je reste loup !

*
* *

M. Gaston David, lui aussi, nous présente ses poèmes de la douleur et du souvenir, sous le titre : *Bonheur enfui*. Pendant trente ans, l'auteur connut les plus pures joies familiales : puis, un jour, la mort vint frapper à son foyer chrétien, y jetant la plus profonde désolation. C'est le souvenir de ce bonheur enfui, de la tristesse présente, que M. David chante en des vers d'une intense mélancolie, et aussi d'une grande pureté de langage. L'Académie avait déjà remarqué d'autres recueils de vers du même auteur ; elle distinguera certainement celui-ci, fait de délicatesse et de grandeur d'âme.

*
* *

Il y a quelques mois, nous présentions ici-même, avec éloge, la *Légende d'une âme*, de M. Joseph Poirier. Son *Chemin de la mer*, que nous venons de parcourir, confirme en tous points ce que nous disions alors du poète : sa plume habile nous décrit en vers délicats le vieux manoir aux antiques souvenirs, les souffles de la mer et des bois, les grandes houles qui déferlent sur le cœur et sur la côte. Le lauréat de la *Revue des Poètes* (1904) est sûr de tenir un beau succès avec son œuvre de belle envergure.

*
* *

M. Paul De Nay, dans ses *Crépuscules et nocturnes*, nous offre moins un recueil de vers qu'une symphonie harmonieuse, douce à l'oreille. Qu'il écrive des nocturnes antiques, qu'il peigne des visions entrevues, des paysages ensoleillés, qu'il rythme ses musiques ou ses rêveries, ses vers sont d'une souplesse délicieuse, d'une infinie douceur de nuances. Peut-être même (oserons-nous risquer ce mais ?) l'écrivain sacrifie-t-il trop parfois à la musicalité de la phrase : simple indication d'un profane admirateur.

*
* *

L'ombre des cathédrales, de M. Paul Feuillette, est une série d'hymnes en vers, où sont chantées les légendes des vitraux et des toiles, les fantômes des cryptes, les images de l'âme, la lampe des sanctuaires. L'auteur affectionne l'alexandrin et le manie avec aisance ; mais la forme reste sévère, mesurée, grave comme le sujet traité. C'est une belle et bonne œuvre, que la critique a d'ailleurs accueilli partout avec faveur.

*
* *

Le juif-errant chez Cendrillon ! Un jour le juif-errant, misérable, harassé de fatigue, frappe, au hasard de sa route, chez une Cendrillon assez mécontente du sort qui lui est fait. C'est la conversation de ces deux déshérités que M. Louis Maigue nous rappelle en un joli poème dialogué, qui eut l'honneur d'être lu en Sorbonne, à la séance annuelle de la *Revue des poètes*. Les applaudissements qu'il recueillit alors témoignent de sa valeur littéraire et de sa belle tenue : nous le constatons avec plaisir.

*
* *

Signalons enfin une élégante plaquette de M. Thédenat, de l'Institut : *Quelques vers*. Il est assez rare de trouver un poète sous l'habit d'un archéologue, et la chose vaut la peine d'être signalée. M. Thédenat se délasse de ses travaux scientifiques en ciselant de jolis vers comme ceux que nous venons de lire : avec François Coppée, tout le monde regrettera qu'ils soient si courts et si peu nombreux.

Fr. Dufour.

Vacances d'enfants

Depuis notre tendre enfance, nous passions, tous les petits enfants, nos vacances dans l'antique maison des grands-parents ; c'était une vieille bâtisse entourée d'un vaste jardin qui faisait nos délices.

Les aïeux disparus, mon frère avait acquis la propriété du cher domaine et se plaisait en cette existence de gentilhomme-fermier; autour de lui s'ébattaient ses trois robustes garçons, que les trois miens rejoignaient régulièrement pendant les congés de quelque durée.

L'aîné des six gaillards atteignait à peine onze ans, le plus jeune en avait bien cinq.

Or, en un temps de Noël, deux pieds de neige tombée de par la nuit mirent en joie toute la bande, et c'est à peine si les petits hommes prirent le temps de déjeuner, tant ils avaient hâte de fouiller le blanc manteau.

De la fenêtre où je lisais mon journal du matin, je fus distrait par les jeux de nos enfants, et, laissant machinalement choir gazette et nouvelles, je songeai mélancoliquement au temps jadis, aux joies de cet heureux âge que nous n'avons jamais su apprécier.

Comme toujours, deux clans s'étaient formés : cousins contre cousins ; j'assistai tout d'abord à ce qui me sembla un concours de bonshommes de neige ; mais lassés bientôt par l'ampleur de la besogne entreprise, les bambins passèrent à l'inévitable combat à coups de boules.

Mes neveux, petits campagnards à la poigne solide, tapaient dru; un projectile, crûment appliqué sur le visage de mon plus jeune, décida du sort de la bataille ; Marcel, le blessé, pleurnicha bien un peu, mais à sa rentrée il n'y paraissait plus ; René, mon aîné, me paraissait l'avoir consolé par la promesse d'une éclatante revanche.

La journée se passa sans autre incident; les petiots furent en parfait accord pour organiser des parties de glissade et de traîneau, et, le soir venu, harassés, ils demandèrent en cœur leur couche.

Dans une vaste chambre de l'unique étage, trois lits composaient le dortoir qui jadis fut nôtre.... ; ainsi passent et se succèdent les générations.

Le lendemain matin, comme les bambins tardaient à descendre, j'eus la fantaisie d'assister à leur lever, et j'allais monter à eux, lorsque j'aperçus, descendant l'escalier la larme à l'œil, l'éternelle victime : Marcel.

— Qu'as-tu donc, mon chéri ? lui dis-je.

— J'ai tombé avec un *boulet*, papa !

— Comment ?

— Ils font la grande guerre, là haut, et mon frère Fernand a fait le traître, il a tapé sur moi au lieu de sur les autres avec un oreiller.

— Alors, c'était l'oreiller, le *boulet* ?

— Oui, papa, et j'ai tombé bien fort.

Je consolai la victime du traître Fernand, et, bien doucement, me dirigeai vers le lieu du combat.

Par l'entrebaillement de la porte, j'assistai alors à une lutte homérique.

Sur chacune des couchettes se tenait debout l'un de mes trois neveux, défendant avec énergie l'abord de ces forts improvisés ; les six *boulets*, représentés par les oreillers en même nombre, partaient à jets continus des forts aux assiégeants, des assiégeants aux forts.

Je poussai la porte un peu bruyamment....

Jamais plus je n'assisterai à pareille déroute ! En moins d'une seconde, toute la troupe était disparue derrière les remparts !

Je dus employer ma plus douce intonation pour leur dire : — Allons, il n'y a pas grand mal, mes enfants, venez souhaiter bien vite le bonjour.

Les cinq jolies frimousses sortirent de leur cachette, et les enfants me sautèrent au cou,réclamant la bénédiction matinale qu'ils étaient habitués à recevoir.

— A-t-on fait, leur dis-je, la prière, avant de jouer ?

Un peu confus de leur oubli, les enfants tombèrent à genoux.

Avec un ensemble touchant, le Notre Père monta des petites bouches vers Celui qui protège l'enfance ; dans leurs voix enfantines, on sentait la reconnaissance des jeunes cœurs de ne pas avoir été grondés bien fort...

L'Ave Maria achevait la prière, lorsque j'entendis à mes côtés le petit Marcel se joindre aux autres.

Le petit était remonté, pour voir..., et maintenant à genoux derrière moi, sa jeune conscience accomplissait avec la tranquille conviction de son âge son devoir envers Celle qui est notre Mère.

Dans cette douce et sainte atmosphère de la famille,devant ce spectacle toujours touchant, mon cœur de soldat s'attendrissait. Lorsque je dis aux bambins : Et maintenant, le déjeuner ! une larme perlait à ma paupière, une larme de bonheur....

O. Ebbog.

Causerie Musicale

I. Les Nouveautés.

M. A. Drouin, inspecteur de l'enseignement du chant dans les écoles de la ville de Paris, publiait récemment quatre petits cahiers de chants scolaires d'une agréable composition. Ils ont pour titre : *Douze chants scolaires, — Les nouveaux chants, — Marches, danses, rondes, — Pour la jeunesse.* Ces chants faciles et entraînants seront certainement bien accueillis par les professeurs, qui les utiliseront pour soutenir l'attention des jeunes enfants ; — par les élèves, qui y trouveront plaisir et distraction. On ne peut trop encourager les initiatives de ce genre : il est bon de donner aux petits le goût des arts et en particulier de la musique,leur formation intellectuelle et morale ne peut qu'y gagner.

***

La petite *Méthode de dictée musicale* de M. Pierre Servel sera utile à tous les instituteurs et professeurs de musique ; clairement écrite, habilement graduée, elle facilitera aux aspirants les premiers examens, en même temps qu'elle donnera aux maîtres d'utiles indications pour l'enseignement de la dictée musicale. L'auteur s'en est tenu aux principes élémentaires ; nous l'engageons fortement à continuer son travail pour les degrés moyen et supérieur.

***

M. J. Bayer nous envoie son *Manuel de pédagogie musicale*, ou du moins la première partie de ce manuel, consacrée à la pédagogie orale et aux leçons au tableau noir. Ce n'est pas une théorie de la musique, mais tout simplement une méthode graduée d'enseignement, faite surtout d'utiles conseils. Pour chaque question à traiter, l'auteur s'est borné à présenter un plan logique d'exposition,laissant à l'élève le soin de trouver lui-même l'application simple et claire. Ce plan original mérite de fixer l'attention, nous en conseillons l'expérience à nos maîtres belges.

***

Vient de paraître, chez Faes (Anvers) un joli recueil de *Liederen* pour nos écoles flamandes ; nous avions déjà plusieurs recueils de ce genre pour les classes françaises, mais nos provinces du Nord n'avaient jusqu'ici,à notre connaissance du moins, aucun ouvrage similaire. M. Joris De Bom a donc rendu un réel service aux professeurs et aux élèves en réunissant ces vingt chants, d'exécution facile, et bien appropriés au but qu'il se propose.

***

II. Les Concerts.

Le récital de M. César Thomson (21 janvier, Grande Harmonie) a été le succès le plus prodigieux que nous ayons vu depuis longtemps à Bruxelles. Salle archicomble, auditoire des premières. Le célèbre violoniste nous a donné d'abord un magnifique *Concerto* de Tschaikowsky ; l'œuvre a une saveur slave très prononcée, et ce caractère spécial a été parfaitement traduit par

M. Thomson. La sonate *Arte del arco*, de Tartini, a été le triomphe du virtuose ; il faut bien le reconnaître, les grands maîtres italiens ont supérieurement senti l'âme du violon, ils l'ont fait vibrer avec une émotion à nulle autre pareille ; Tartini, Corelli, Paganini et leurs disciples n'ont jamais été dépassés dans cet envol vers le beau artistique. La sonate de Tartini est un chef-d'œuvre du genre, et l'interprétation du maître belge en est un autre : par le souci du détail, par l'infinie délicatesse de la traduction, M. Thomson exerce sur ses auditeurs un invincible empire, il en arrive à nous soustraire aux réalités ambiantes en concentrant toute notre force d'attention sur le thème d'art dont il déroule les inappréciables sublimités. Sept rappels successifs ont à peine satisfait l'enthousiasme de la salle : le virtuose a pu juger ce soir-là la sympathie dont il jouit auprès de notre monde musical.

La *Zigeuner-Rhapsodie*, qui couronnait cette remarquable manifestation d'art, nous a révélé chez M. Thomson de solides qualités de compositeur ; cette pièce présente une originalité que le public a fort goûtée.

Il est bien regrettable que l'éminent professeur ne nous prodigue pas davantage un talent aussi remarquable.

***

La troisième séance du quatuor « Piano et archets » (22 janvier, salle allemande) a subi les conséquences de la température sibérienne du moment. Les fidèles du grand art n'ont pas perdu leur temps : rarement soirée a été aussi réussie. M. Chaumont et ses collaborateurs se sont surpassés; le *Quatuor* 41, de Saint-Saens, a notamment été enlevé avec une rare sûreté d'interprétation. La musique de Saint-Saëns est originale sous bien des rapports et souvent difficultueuse ; le *presto* et l'*allegro* final ont fourni aux virtuoses l'occasion de recueillir un brillant succès. MM. Chaumont et Van Hout n'ont plus rien à souhaiter sous ce rapport : ils glanent les lauriers partout où ils passent. Il nous a paru que M. Bosquet avait beaucoup gagné au point de vue de la précision du mécanisme : il y a plus d'énergie, plus d'âme dans sa technique, et nous ne nous en plaindrons pas.

***

Le programme de M. Léon Sampaix (28 janvier) était un peu long ; d'où quelque fatigue pour l'auditoire. En règle générale, le public attache plus d'importance à la qualité qu'à la quantité, surtout en matière de musique de chambre. M. Sampaix est pourtant un excellent pianiste ; il possède à fond le mécanisme de son instrument ; le doigté est parfait, et les passages réclamant la célérité sont magistralement enlevés. L'artiste a une tendance regrettable à accentuer et à prolonger les *pianissimos* : il en résulte que pas mal de détails sont noyés dans une espèce de grisaille qui confine à la monotonie. La *Sonate III* de Beethoven a notamment perdu tout son cachet, à cause de cette uniformité de nuances. Il y a là un défaut sérieux à éviter.

***

M. Alexandre Sébald s'est fait entendre pour la première fois en Belgique, le 29 janvier ; la salle Leroy était comble : le violoniste hongrois n'aura pas à se plaindre de l'accueil qu'il a reçu chez nous.

Pour les curieux de détails, nous dirons que M. Sébald est né à Budapest ; il ne commença à jouer du violon que vers treize ans : après six semaines de travail, il connaissait toutes les positions de l'instrument et, deux ans plus tard, il jouait déjà les 24 *Caprices* pour violon seul de Paganini. Entré à l'Académie de musique, outre le violon, il étudia l'orgue, et devint un organiste remarquable : c'est de là que lui vient sa grande admiration pour la musique de J.-S. Bach. Ayant joué sous la direction des plus célèbres chefs d'orchestre de l'Allemagne, Malher, Nikisch, Richter, Félix Weingartner, etc., il fit une tournée avec le Quatuor du Gewandhaus de Leipzig, et se fit remarquer, dans cette ville et à Berlin, en exécutant, en trois séances, les six *Sonates* de Bach pour violon seul, et, comme opposition, les 24 *Caprices* de Paganini, soit en tout quarante-deux morceaux, joués par cœur, et sans la moindre défaillance. Il acquit du coup la célébrité en Allemagne et fit une tournée de soixante concerts en Angleterre, Ecosse et Irlande. Puis il vint à Paris et remporta un immense succès avec les *Caprices* de Paganini, qu'il vient de jouer également à Prague, Vienne et Budapest, recevant partout des ovations triomphales.

Sébald est le seul violoniste qui ait osé faire de pareils tours de force ; au cours de la longue séance qu'il nous a donnée, nous n'avons eu à enregistrer aucune défaillance : cette prodigieuse maëstria a étonné l'auditoire et a valu au virtuose de l'archet d'interminables ovations.

***

Nous avons eu, ces temps derniers, tant de concerts pour les sinistrés d'Italie qu'il n'est pas possible de les citer tous. Une exception pourtant en faveur de la séance donnée le 30 janvier à la salle Patria : elle était organisée par Mlle Alice Cholet, violoniste, et M. Julien Cholet, violoncelliste. Nous n'avons plus à louer ici le talent de nos sympathiques artistes : Mlle Cholet manie l'archet avec aisance, disons mieux, avec grâce, et son tempérament artistique lui fait entrevoir parfois de bien jolies trouvailles d'interprétation, telle le *Papillon*, de J. Hubay. M. Cholet est un violoncelliste convaincu ; avec une technique

souple et ferme, il fait chanter son instrument au gré de l'inspiration qui l'anime : son *Humoresk* de Dvorack lui a valu un succès complet.

Des artistes en renom prêtait à cette fête le précieux concours de talents incontestés : M. Seguin, qui a retrouvé l'enthousiasme d'autrefois dans la *Légende de S. François*, de Th. Dubois ; — la toute gracieuse Mlle Cornélis, dont l'agréable talent de harpiste a été fort apprécié ; — Mme Archainbaud et M. Chautard, deux noms en vedette, que le public a longuement ovationnés.

***

M. Pablo Casals est sans conteste l'un des meilleures violoncellistes de l'époque ; nous venons de le réentendre à la salle Patria (4 février), et nous renonçons à décrire les ovations interminables, la véritable tempête de bravos qui ont consacré une fois de plus son talent hors pair. A une prodigieuse technique, Casals joint un souci d'art poussé à l'extrême : son interprétation revêt de ce chef un caractère exceptionnel de fini qui ne se rencontre que bien rarement chez les virtuoses ; ce n'est plus un archet qui module des sons, c'est l'âme toute entière de l'artiste qui vibre sous l'influence d'une sorte d'envol mystique, d'une radieuse sublimité. Le public d'élite qui a acclamé le maître nous a prouvé qu'il est possible d'émouvoir les foules par les plus rares visions d'art.

Aux côtés du violoncelliste, nous avons eu plaisir à applaudir une harpiste de grand talent, Mlle Hélène Zielinska, et un pianiste fort méritant, M. Bienvenido Socias. Deux compositeurs, Bach et Moor, se sont partagés la soirée : les trois interprètes ont triomphé avec l'un et l'autre.

***

III. Communiqués

Sont annoncés :

les jeudis 11 et 18 février, à 8 1/2 h., salle Allemande, MM. Nicolas et Marcel Laoureux ;

le jeudi 18 février, à 8 1/2 h., salle Patria, Mlle Germaine Lievens, pianiste, avec orchestre sous la direction de M. Emile Agniez.

***

Nous lisons dans la « *Fédération artistique* » :

« C'est le jeudi 18 mars prochain qu'aura lieu l'audition que le maître Wieniawski consacre chaque année aux classiques du piano et à leurs continuateurs.

On sait le grand intérêt qui s'attache à ces séances toutes spéciales — on peut même dire uniques.

En effet, le répertoire des virtuoses du piano, les plus célèbres même, est toujours plutôt restreint si l'on considère le grand nombre d'œuvres qui ont été écrites pour cet instrument.

Rubinstein fut le premier qui entrevit la nécessité de se produire dans un cadre plus vaste pour faire valoir toute la richesse de la littérature du piano.

Mais il faut arriver à Joseph Wieniawski pour trouver l'imposant ensemble de quatorze programmes entièrement différents, tous exécutés de mémoire, sans la moindre défaillance, en ces dernières années à Bruxelles, à la Grande Harmonie.

Quant à la manière dont Wieniawski comprend et interprète les chefs-d'œuvre et en dégage le vrai style, la pure tradition, il y a assez longtemps que ses nombreux auditeurs l'ont trouvée supérieure pour que nous n'ayions rien à ajouter à leur avis — le plus autorisé. Que dire encore, en effet, du mécanisme impeccable et de l'étincelant brio qui se rencontrent sous les doigts du virtuose avec un sentiment si raffiné, une intelligence si profonde, auxquels s'allie le charme indéfinissable des musiciens slaves ! Ses œuvres, dont un grand nombre a été exécuté à ces séances, révèlent les mêmes qualités transcendantes : la maîtrise technique, la clarté d'inspiration, la puissante concision que complète le développement le mieux proportionné.

Il s'en faut que les grandes vedettes qui défilent et redéfilent — quelquefois à prix d'or — sur nos estrades « symphoniques », possèdent de quoi satisfaire à ce point les exigences légitimes des vrais dilettanti, c'est-à-dire de ceux que leur culture et leur bon goût, précieusement gardés de toute atteinte subversive, autorisent à juger les manifestations d'art. »

***

Pour rappel, jeudi 11 février, à 8 1/2 heures, à la salle Patria, séance à deux pianos, donnée par Mlles Gabrielle Tambuyser et Cécile Callebert.

***

M. Léon Delafosse, l'éminent pianiste français applaudi, il y a quelques années, au Cercle artistique, donnera, le vendredi 12 février, à 8 1/2 heures, en la salle Patria, un concert avec le concours de Mme de Nuovina, cantatrice du théâtre de la Monnaie.

Fr. Dufour.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Arnault (A.-V.). — *Souvenirs d'un sexagénaire*. Tome second. Un vol. in-16 de 376 pages. Paris, 1898, Garnier.

Prix : 3 fr. 50

Nous avons annoncé en son temps le premier volume de ces souvenirs ; le second volume va du 1er janvier 1793 à la fin de 1797. L'auteur y

reste fort original dans la forme et dans le fond ; nombreuses sont les appréciations curieuses sur les mœurs des gens de théâtre et de l'aristocratie, à l'époque troublée de la Terreur.

AUCLERT (Hubertine). — *Le vote des femmes.* Un vol. in-16 de 220 pages. Paris, 1908, Giard et Brière. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur est une ardente protagoniste du féminisme ; des ouvrages antérieurs l'ont désignée à l'attention des économistes : celui-ci, nous le craignons fort, va leur faire peur. Le vote des femmes est une de ces réformes dont la réalisation, au point où en est la politique européenne, semble la plus paradoxale des révolutions. Certes, les arguments de Mme Auclert ont une grande force probante : ils convertiraient les esprits les plus obstinés, tant par la valeur intrinsèque que par l'ardent prosélytisme dont l'écrivain les revêt ; mais la conviction personnelle ne suffit pas pour le triomphe d'une cause. Au surplus, les attaques qui se font jour à certaines pages contre les institutions civiles et religieuses ne sont pas faites pour gagner certaines sympathies.

BAYARD (Emile). — *L'art du bon goût.* Un vol. in-16 de VI-428 pages. Paris, 1908, Garnier. Prix : 3 fr. 50.

Du premier chapitre, ces paroles sensées : « En matière de goût, la compétence ne saurait s'improviser. » Il faut donc étudier le bon goût, comme tous les arts ; cette étude, en notre siècle d'activité fiévreuse, laisse quelque peu à désirer. Parlez-moi des sports, des plaisirs : riches et pauvres en ont fait le but suprême de leur existence. Mais le bon goût ? Mais rendre les relations plus aimables, l'intérieur plus attrayant ? Mais sortir de l'ornière du « déjà vu » et de la banalité du « comme tout le monde » ? Affaire de trop mince intérêt ! Fi ! Monsieur ! vous vous occupez de ces niaiseries ? — Eh ! oui, et M. Bayard a joliment bien fait de nous tracer les règles du bon goût ; il faudra lire ce livre, assez mordant parfois à l'endroit de nos moutonnières habitudes ; il faudra le lire, et en profiter pour nous-mêmes et pour les autres.

BÉNAC (J.). — *P. Ambroise de Lombez.* Un vol. in-16 de XXVI-228 pages. Couvin, 1908, Maison Saint-Roch. Pr. : 1 fr. 50.

La figure vénérable du P. Ambroise de Lombez est restée l'une des plus belles de l'ordre de saint François ; ce serviteur de Dieu s'est distingué entre tous par la sainteté de sa vie et l'importance des écrits qu'il a composés. Il combattit tour à tour le gallicanisme, le jansénisme, l'irréligion ; fait remarquable, au cours de ses longues luttes pour l'Eglise, le religieux ne se départit jamais de cette douceur évangélique dont saint François de Sales est resté le plus beau modèle. Le P. Ambroise s'est acquitté avec modestie de la mission que Dieu lui avait réservée, et il l'a fait de façon à se placer au premier rang des défenseurs de la foi. M. l'abbé Bénac fut bien inspiré en nous racontant tout cela avec une émotion enthousiaste: notre siècle a besoin qu'on lui mette sous les yeux de pareils exemples de courage et de vertu.

BENOIT (Edmond). — *Psychologie de l'amour.* Un vol. in-16 de 308 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est un fervent disciple de Fourier ; ne nous étonnons donc pas des utopies irréalisables qu'il accumule au cours de ces trois cents pages. Le rêve de Fourier était une société où l'amour libre pourrait se donner pleine carrière, où les enfants seraient à charge de la communauté civile, où le mariage et le divorce seraient supprimés pour faire place à de simples rapprochements sociaux, aussi facilement conclus que dénoués. On appelle tout cela des idées larges et humanitaires ; nous doutons fort que les esprits sainement pondérés soient du même avis.

BLANCHON (H.). — *Le porc.* Un vol. in-18 de 224 pages. Paris, 1908, Laveur. Prix : 2 fr.

Ce volume, l'un des plus instructifs de l' « Encyclopédie d'agriculture au XXe siècle », sera le bienvenu chez tous nos agriculteurs ; de nos jours, l'élevage est et demeure une des principales sources de revenus pour le campagnard, et l'élevage du porc, assez facile par lui-même, ne laisse pas d'être fort productif. L'auteur a divisé son étude en cinq chapitres : les races porcines, — exploitation du porc et amélioration de la race — reproduction et élevage, — alimentation, — hygiène et maladies. Le sujet, on le voit, est traité à fond.

BOSIO (G.-A.). — *Il soprannaturale ed il pensiero moderno.* Parte prima : Dio e la genesi delle cose. Un vol. in-12 de XVI-460 pages. Trévise, 1908, Tip. coop. Trivigliana. Prix : 5 fr.

Leçons de science religieuse, mises en concordance avec le programme en vigueur dans les séminaires italiens. Les théories de Darwin et l'évolutionisme sont étudiées à fond. Bon ouvrage, que nos étudiants en philosophie et en théologie liront avec profit.

BOUVIER (Claude-Eugène). — *Le saint évangile de Jésus-Christ.* Un vol. in-12 de VIII-752 pages. Lyon, 1908, Vitte.
Prix : 7 fr.

L'ouvrage de M. l'abbé Bouvier renferme la traduction du texte des quatre évangiles, avec une explication littérale et spirituelle tirée des SS. Pères, mais courte, par suite de la suppression de tous les développements non nécessaires ou trop subtils. La lecture en est facile et bien à la portée de toutes les intelligences. Ce volume ne peut manquer d'avoir une place de choix dans tous les foyers chrétiens, et est appelé à opérer une révolution merveilleuse pour le plus grand bien des âmes, en nous ramenant à la pratique des siècles chrétiens : la lecture de la sainte Ecriture, expliquée par la Tradition.

BRISSON (Henri). — *Souvenirs.* Un vol. in-16 de XII-352 pages. Paris, 1908, Cornély. Prix : 3 fr. 50.

M. Brisson a réuni dans ce livre les documents qui se rapportent à l'affaire Dreyfus : comptes-rendus sténographiques du Parlement, arrêt de la Cour de Cassation de 1899, rapport du général André, arrêt de la Cour de Cassation de 1906, projet de loi de réintégration ; enfin, pour terminer le volume, le discours prononcé, le 11 février 1908, à l'inauguration du monument Scheurer-Kestner au Luxembourg. L'auteur y a joint ses souvenirs personnels ; on se souvient qu'il était président du Conseil lors de l'arrestation et du suicide du colonel Henry.

CADOT (A.) et BOURGAREL (P.). — *Leçons de chimie.* Fascicule II. Un vol. in-16 de 326 pages. Paris, 1908, Garnier.

Étude des métalloïdes et de leurs principaux composés, comprenant les préparations usuelles, les propriétés physiques et chimiques, les usages et, quand il y a lieu, la composition des corps et leurs caractères analytiques. L'ouvrage est conforme au programme du 26 juillet 1904.

CHABRUN (César). — *Les bourgeois du roi.* Un vol. gr. in-8° de 200 pages. Paris, 1908, Rousseau.

La thèse de M. Chabrun tend à définir la qualité des citoyens appelés au moyen âge *bourgeois du roi,* sujets d'un seigneur qui, sans avoir quitté les terres de celui-ci, étaient devenus, par un procédé qui reste à déterminer, sujets du roi, ses bourgeois. C'est la détermination de ce procédé, avec les charges et les avantages qui en résultaient pour les intéressés, que l'auteur éclaircit avec une érudition qui lui fait honneur. M. Chabrun étudie surtout les modalités de ce privilège dans la Champagne, où, en échange d'une redevance taxée, les hommes libres avaient faculté de se déclarer bourgeois du roi, et de devenir ainsi justiciables des juges royaux, sauf dans le cas de flagrant délit de crime.

Bonne contribution à l'histoire de la jurisprudence et de l'économie sociale.

COUSTET (E.). — *Le procédé ozobrome.* In-16 de 48 pages. Paris, 1908, Mendel.
Prix : 0 fr. 60.

L'ozotypie avait supprimé certaines difficultés des procédés par dépouillement, mais elle laissait subsister deux inconvénients : l'obligation pour l'opérateur de sensibiliser son papier la veille de l'emploi, et l'impossibilité d'obtenir des agrandissements directs. L'ozobromie les fait disparaître ; elle met les méthodes pigmentaires à la portée de tous les amateurs qui liront l'opuscule dans lequel M. Coustet donne, avec la clarté et la précision dont il est coutumier, une exposition détaillée du procédé et décrit les applications dont il est susceptible.

DAUZAT (Albert). — *La langue française d'aujourd'hui.* Un vol. in-16 de 276 pages. Paris, 1908, Colin. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de cet ouvrage a pensé qu'il était utile et intéressant de vulgariser les principes de la science du langage et de faire apprécier quelques-uns de ses résultats. Il montre tour à tour, en multipliant les exemples et les anecdotes, combien de faits curieux et insoupçonnés on peut découvrir dans la langue d'aujourd'hui, dans la formation des néologismes comme dans les transformations de l'argot ; par quelle analyse minutieuse et au moyen de quels appareils ingénieux on dissèque les sons du langage ; quelles luttes le français soutient contre ses voisins sur ses frontières, et comment sur son territoire il élimine peu à peu les patois.

DAVOIS (Gustave). — *Les Bonaparte littérateurs.* Un vol. in-8° de 72 pages. Paris, 1909, Ed. bibliographique. Prix : 3 fr.

Cet essai bibliographique ne nous renseigne pas seulement les œuvres littéraires laissées par les Bonapartes, mais il signale aussi les écrits de tous ceux qui par alliance en portèrent le nom. Une courte biographie accompagne chaque nomenclature. L'importance de cet essai n'échappera à personne, en ce moment surtout où les historiens s'attachent plus que jamais à scruter les annales de l'Empire français.

De Moucheron (Mgr). — *Le clergé à l'Académie.* Un vol. in-12 de 384 pages. Paris, 1909, Perrin. Prix : 5 fr.

La récente vacature du fauteuil du cardinal Mathieu à l'Académie française donne pleine actualité à cette galerie de silhouettes et de portraits, où nous retrouvons, dans une sorte de conférence plénière et confraternelle, toutes les figures ecclésiastiques qui illustrèrent la docte assemblée. Il est certes permis de classer au premier rang, pour leurs talents divers, des hommes comme Bossuet, Fléchier, Fénélon, Massillon, le cardinal Dubois, Bussy-Rabutin, du Bellay, le cardinal de Bernis, Loménie de Brienne, Delille, Maury, Sieyès, Frayssinous, Dupanloup, Lacordaire, Gratry, le cardinal Perraud, d'autres encore. Mgr De Moucheron biographie succinctement 117 académiciens, prêtres, évêques ou religieux, qui occupèrent avec honneur un fauteuil académique, de 1633 à 1907. Ce livre était à faire, et l'auteur s'est acquitté de sa tâche avec conscience et talent.

Fiorentino (E.). — *A travers la littérature française contemporaine.* Un vol. in-12 de xxii-182 pages. Florence, 1909, Sansoni. Prix : 1 fr. 80.

Petite anthologie française, accompagnée de notices littéraires. Les lecteurs remarqueront certainement que les auteurs chrétiens n'y sont guère représentés : il en est cependant qu'on ne peut, sans parti-pris, passer sous silence.

Fleischmann (Hector). — *Anecdotes secrètes de la Terreur.* Un vol. in-16 de 190 pages. Paris, 1908, Publications modernes. Prix : 0 fr. 95.

L'auteur nous présente dans cet ouvrage quelques dessous curieux de l'histoire de la Terreur ; les documents sur lesquels il s'appuie rectifient quelques erreurs accréditées par une tradition constante. Ce volume du « Musée secret de l'histoire » semble devoir mériter l'attention.

Gardey. — *Les questions d'Yvonne.* Un vol. in-16 de xii-364 pages. Paris, 1908, Mignard. Prix : 2 fr. 50.

Si les enfants ne peuvent que lire avec grand profit ce livre écrit pour eux et où la doctrine chrétienne est exposée avec un réel talent d'éducateur, les dames catéchistes en tireront aussi beaucoup de fruits ; elles achèveront de s'initier à l'art si difficile et si hautement important de mettre les vérités de la religion à la portée des jeunes intelligences.

Les *Questions d'Yvonne* sont résolues avec une admirable clarté, un sens très juste des besoins de l'âme de l'enfant et une onction apostolique qui, par sa touchante simplicité, est de nature à faire éclore dans le cœur des jeunes lecteurs la fleur de la véritable dévotion,

Gay (Mgr Charles). — *Fragments eucharistiques.* Un vol. in-32 de xvi-368 pages. Paris, 1908, Oudin. Prix : 2 fr. 50.

Fragments disséminés dans les nombreux écrits de Mgr Gay, dont on ne peut toujours facilement les détacher. La plupart des âmes pieuses ne les connaissent pas, et sont privées d'enseignements eucharistiques d'une grande doctrine et d'une piété profonde. Ce petit volume sera bientôt le livre de chevet de tous les admirateurs du saint prélat.

Gay (Mgr). — *Lettres de direction spirituelle.* Quatrième série. Un vol. in-8° de 482 pages. Paris, 1908, Oudin. Prix : 6 fr.

Les trois premières séries des lettres de direction spirituelle de Mgr Gay ont été accueillies avec tant de succès que nous ne savons vraiment rien ajouter aux éloges qui leur sont venus de toutes parts. Cette quatrième série ne fait que confirmer les éminentes qualités de ce grand directeur de conscience : il serait difficile de paraphraser plus noblement l'Ecriture sainte et l'Imitation.

Gay (Mgr Charles). — *Marie et les mystères de Jésus.* Un vol. in-32 de 92 pages. Paris, 1908, Oudin. Prix : 1 fr. 50.

Extrait de la magistrale 101e élévation de Mgr Gay, cet ouvrage est tout imprégné de la sève du Rosaire, dont il fera connaître et la beauté et l'incontestable efficacité. Il aidera la dévotion des fidèles dans leur préparation à la fête du Rosaire et à la célébration de ce mois béni.

Grasset (J.). — *L'occultisme hier et aujourd'hui.* Un vol. in-12 de 472 pages. Montpellier, 1908, Coulet. Prix : 5 fr.

En présence des phénomènes *occultes* qui passionnent tout le monde à notre époque, les savants ont souvent une attitude trop dédaigneuse ou trop confiante : les uns haussent les épaules en souriant et refusent de discuter les expériences faites, les autres acceptent les résultats publiés en supposant trop facilement à *tous* les expérimentateurs la parfaite bonne foi et la science avertie qu'ils ont eux-mêmes.

Le Dr Grasset a essayé, dans son dernier livre, d'éviter ce double écueil. Il discute, très sérieuse-

ment et scientifiquement, sans jamais e moquer. Il sépare les *théories* et les *faits*, montre que les théories sont encore prématurées, et réfute le spiritisme et les radiations psychiques. Quant aux faits, il montre que les phénomènes occultes ne sont pas encore scientifiques, mais peuvent le devenir. En effet, bien des phénomènes considérés *hier* comme occultes ne le sont plus *aujourd'hui*. Parmi ces faits devenus scientifiques, l'auteur passe en revue : le magnétisme animal et l'hypnotisme, les mouvements involontaires inconscients (tables tournantes, pendule explorateur, cumberlandisme avec contact), les sensations et la mémoire inférieures (fausses divinations, cristallomancie, réminiscences et faux jugements du psychisme inférieur), enfin l'association des idées et l'imagination inférieures (transes et romans des médiums).

Pour les faits qui restent encore occultes à l'heure actuelle et dont la démonstration expérimentale n'est pas encore faite, mais peut être recherchée et espérée, il les divise en deux groupes : 1° faits dont la démonstration, si elle est possible, paraît en tous cas, lointaines : télépathie et prémonitions, apports à grande distance, matérialisations de fantômes ; 2° faits dont la démonstration paraît moins éloignée et, en tous cas, doit être recherchée tout d'abord : suggestion mentale et communication directe de la pensée, déplacements voisins sans contact (lévitation et raps), clairvoyance.

Sur tous ces points, l'auteur expose les conditions que devront remplir les expériences de l'avenir pour établir scientifiquement l'*existence*, non encore démontrée, de ces faits.

GRÉGOIRE (V.). — *Le matérialisme contemporain*. Un vol. in-16 de 52 pages. Bruxelles, 1908, Action catholique. Prix : 0 fr. 50.

L'éminent professeur de biologie à l'Université de Louvain étudie dans cette brochure, les questions bien actuelles du vitalisme et du mécanisme, et celle, non moins intéressante, de la génération spontanée. L'autorité scientifique de l'auteur nous dispense de tout commentaire : son travail sera lu et portera des fruits.

JUNCKER (F.). — *Eléments du style*. Un vol. in-12 de 124 pages. Namur, 1908, Wesmael. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur, dès les premières lignes de sa préface, nous indique clairement la raison d'être et le but de son travail : contribuer à refaire l'éducation des yeux, fort négligée chez nous tous. Dans ce premier livre, il s'efforce d'inspirer le goût du beau dans le mobilier, et il commence par l'étude de la chaise, dont il nous présente les diverses modifications au cours des âges, depuis le siège égyptien jusqu'à nos plus modernes combinaisons. Nous soulignons avec éloge cette heureuse initiative, persuadés qu'elle sera utile à nos jeunes générations.

LANOIR (Paul). — *L'espionnage allemand en France*. Un vol. in-16 de 250 pages. Paris, 1908, Cocuaud. Prix : 3 fr. 50.

La lecture des pages que M. Lanoir consacre à l'espionnage allemand en France est terrifiante; on ne se doute guère que la presque totalité des fonds secrets de l'Empire sont employés au développement de ce service, qui, en fait, avec ses 30 à 35.000 sujets de tous rangs et de tous sexes, constitue une armée permanente, dont la présence est plus dangereuse que celle de bataillons ennemis. Avec un véritable luxe de documents irréfutables, l'auteur étudie la minutieuse organisation du service d'espionnage de l'Allemagne, il en signale les dangers et les remèdes. Au cours de notre lecture, nous avons vu, avec grand regret, qu'il y a des Belges assez peu soucieux de leur dignité pour accepter le rôle d'agents indicateurs à la solde de Berlin.

LESPINASSE-FONSEGRIVE (J.). — *Windthorst*. Un vol. in-16 de 216 pages. Paris, 1908, Libr. des Saints-Pères. Prix : 2 fr.

S'il est une étude à laquelle les circonstances présentes prêtent un puissant intérêt, c'est celle de la physionomie politique du grand lutteur catholique allemand Windthorst.

L'auteur, à la lumière d'une documentation sûre, nous guide à travers les phases d'une existence féconde en énergie, en labeur, auréolée encore par le succès final. La netteté, la sobriété, la clarté du style, ajoutent à l'attrait du livre.

Windthorst nait catholique en plein pays protestant ; l'hostilité du milieu donne en quelque sorte une trempe plus solide à sa foi traditionnelle, foi qu'harmonise sa conduite privée.

Tous nos hommes d'œuvres trouveront à glaner dans cette biographie instructive et intéressante.

Märchen-Kalender, 1909. In-32 de 48 pages. Leipzig, 1908, Arwed Strauch. Prix : 0 fr. 15.

Joli recueil de contes pour enfants, où nous trouvons notamment la légende de Hänsel et Gretel.

Septième année. — N° 9 10 mars 1909

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : L'originalité de François Coppée (H. Gaillard). — Le roman du jour (Fr. Dufour). La littérature par l'image (Marie-Berthe). — Le chanoine Sosson. — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Sommaire des sommaires.

L'originalité de François Coppée

Coppée avait de l'esprit, et parce qu'il avait de l'esprit il évitait dans les sujets familiers la gravité pontificale et si déplaisante parfois d'un Victor Hugo. Il est convaincu sans être naïf, et son émotion ne dégénère pas en sensiblerie. S'il énumère la chasteté parmi les vertus nécessaires à tout bon épicier, vous entendez bien qu'il raille ; et s'il s'attendrit sur l'idylle du pioupiou et de sa payse, causant de leur village sur un banc de square, il ne s'abaisse pas jusqu'à la romance. Il sait que les godillots carrés, les gants trop larges de l'un, comme le sourire béat de l'autre prêtent aux plaisanteries de café-concert et qu'un loustic chanterait

Sur le bi, sur le bout
Sur le bi du bout du banc.

Il le sait si bien qu'il termine son récit par ce vers bien caractéristique :

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule.

Et sans doute, il y a là une protestation contre les plaisanteries faciles chères aux dédaigneux comme aux chantres du peuple ; mais là c'est aussi la précaution avisée d'un homme d'esprit qui ne veut pas jouer les naïfs.

*
* *

Inutile d'ajouter, par ailleurs, que le poète ne cherche pas à cacher sa sensibilité. Il s'apitoie très simplement, mais très franchement, sur ses modestes héros, et l'émotion dont sont pénétrés la plupart de ses petits poèmes achève d'en faire des œuvres d'art. Le premier chez nous, peut-être, il a dégagé de la banalité coutumière et de la vie des humbles ce qu'elles enferment de tristesse, de pathétique et parfois d'héroïsme. Plus qu'à la vente des pruneaux, le petit épicier, en sa boutique déserte, songe à la solitude de son foyer, et, ne pouvant plus librement épancher son cœur avide d'amour paternel, il glisse en cachette des bonbons aux enfants du voisinage. — L'orphelin vieilli, qui garde après la mort de sa mère ses habitudes de toujours, reste pour son concierge stupide « le petit garçon du cinquième » ; mais de quelles déceptions, de quels regrets n'est pas remplie sa vie monotone et tranquille? — Et les pauvres fillettes qu'on voit le dimanche, dans leur uniforme sombre, aller aux offices sous la conduite des Sœurs ; les uns raillent leurs robes mal taillées, les autres les plaignent d'être aux mains de nonnes ; le poète, lui, réfléchit sur leur destinée et s'effraie de leur malheur :

... Ce qui vous fait, si jeunes,
Pareilles aux fleurs des prisons,
Ce ne sont ni les rudes jeûnes,
Ni les pénibles oraisons...

Sombres enfants, qui, sur ma route,
Allez le front lourd et baissé,
Je crains que vous n'ayez le doute
Effrayant de votre passé;

Que dans votre âme obscure, où monte
Le flot des vagues questions,

Vous ne sentiez frémir la honte,
Source des malédictions ;

Et que par lueurs éphémères
Vous ne cherchiez à savoir
Si vraiment sont mortes vos mères,
Pour qu'on vous habille de noir.
(Poèmes modernes. Enfants trouvées.)

Voilà de la pitié sincère, intelligente et forte, qui n'a rien à voir avec la sensiblerie bébête ou factice des romances et des romans-feuilletons.

Si le poète découvre, dans la vie monotone des petites gens, un fond de lamentable tristesse, à plus forte raison s'intéresse-t-il aux drames, aux catastrophes qui bouleversent parfois leurs pauvres existences. Lisez « La Nourrice », par exemple; ce n'est pas seulement une suite de tableaux pittoresques et de récits bien faits, c'est la tragédie lugubre et poignante d'un ménage campagnard désorganisé par les vices du père, le travail de la mère loin de chez elle, la mort du petit; le tout en opposition et en parallèle avec la riche famille parisienne où les parents croient remplir tout leur devoir en payant une nourrice, et vont au bal pendant que leur enfant agonise sur les genoux de l'étrangère. A première lecture, ce fait-divers semble un peu mélodramatique ; mais à la réflexion on ne le trouve que trop vrai. Une fois de plus, la sensibilité du poète l'a rendu clairvoyant, et bien avant Eugène Brieux, bien avant René Bazin, il a dénoncé le péril social que constitue l'abus des remplaçantes.

*
* *

Le premier enfin, il a chanté l'héroïsme des petits. Car pour être un héros, point n'est besoin de circonstances extraordinaires. L'accomplissement régulier, patient, infatigable et généreux de besognes obscures, mais utiles, peut devenir tout simplement sublime. Aux faibles épaules, en effet, le devoir pèse d'autant plus lourd qu'il exige un effort plus assidu, en vue d'un résultat plus médiocre. Or, l'existence des humbles est faite de ces travaux ingrats, de ces sacrifices sans gloire. Coppée le savait bien, pour avoir vu tout près de lui le dévouement ingénieux et délicat de saintes femmes, appliquées tout entières, sans souci d'elles-mêmes, au bonheur d'êtres chéris. Aussi, pour chanter ces vertus singulières, il n'a pas besoin d'invoquer la muse ni d'emboucher la trompette épique ; les mots les plus simples conviennent seuls à son récit modeste, et si parfois un frisson d'angoisse vous glace, si un transport d'admiration vous secoue, le poète n'a rien fait pour cela ; chez lui, pas d'artifices mélodramatiques, pas d'habiletés emphatiques, mais une succession de petits détails précis, une accumulation de petits traits exacts, dont la vérité seule fait tout le pathétique :

C'est une vieille fille aux cheveux blancs; elle est
Pâle et maigre ; un antique et grossier chapelet
S'égrène, machinal, sous ses doigts à mitaines...
Droite, elle prie assise au coin d'un feu de veuve..
Le logis est glacé comme elle...
Le lit est étriqué comme un lit d'hôpital...
Et près du crucifix penché comme un fruit mûr,
Deux béquilles d'enfant en croix pendent au mur.
C'est une histoire simple et très mélancolique
Que raconte l'étrange et lugubre relique :
Les baisers sur les mains froides des vieux pa-
La bénédiction tremblante des mourants ; [rents;
Et puis deux orphelins tout seuls, le petit frère
Infirme, étiolé, qui souffre et qui se serre
Frileux, contre le sein d'un ange aux cheveux
blonds ;
La grande sœur, si pâle avec ses voiles longs,
Qui, la veille, devant le linceul et le cierge,
Jurait à ses parents, à Jésus, à la Vierge
D'être une mère au pauvre enfant, frêle roseau ;
Ce sont les petits bras tendus, hors du berceau,
La douleur apaisée un instant par un conte,
L'insomnie et la voix de l'horloge qui compte
L'heure très lentement, les réveils pleins d'effrois,
Les soins donnés, les pieds nus sur les carreaux
froids,
Les baisers appuyés sur la trace des larmes,
Et la tisane offerte, et les folles alarmes,
Et le petit malade à l'aurore n'offrant
Qu'un front plus pâle et qu'uns ourire plus mourant.

Et on ne sait qu'admirer le plus, l'exactitude du tableau ou l'intensité du sentiment. C'est peint comme un Chardin, émouvant comme un Greuze.

*
* *

Dans ce domaine de la littérature populaire, Coppée est bien chez lui. Il a tout ce qu'il faut pour y réussir : la simplicité, le dédain des conventions et des modes, l'esprit moqueur sans sécheresse, le cœur pitoyable sans sensiblerie, quelquefois l'imagination héroïque, l'éloquence enflammée si puissantes sur les foules. Et avec ses qualités et ses défauts, il est à part dans la poésie contemporaine. Que si pourtant nous voulons lui chercher, dans notre littérature, des ancêtres, ou du moins lui trouver par delà les siècles quelque cousinage éloigné, ce grand enfant, cet homme simple, ce railleur sentimental que fut François Coppée me fait penser, malgré moi, à un autre poète, Parisien de Paris, lui aussi, à maître François Villon. Oui, je sais, Coppée fut un Villon plus propre et beaucoup plus honnête ; s'il ne dédaigne pas toujours les amours faciles, il ignora du moins la grosse Margot. Mais je le vois très bien errant dans les ruelles du Paris moyenageux ; le jour, la nuit, il musarde, et plus que la vieille Sorbonne, il hante des cabarets avec d'autres Enfants Sans-Souci ; il sourit aux passantes, joue des farces aux bourgeois et quelquefois rosse le guet ; d'ailleurs, pour folle qu'elle soit, sa jeunesse connaît les nobles et généreuses passions ; il pleure sur la grande misère qui est au pays de France et s'enthousiasme pour

Jeanne la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen.

Et puis il aime Dieu, la Vierge et les saints ; Notre-Dame est un peu sa maison ; il en connaît tous les coins et recoins ; l'éclat des vitraux surtout l'attire, de ces vitraux où l'on voit, au ciel, les élus avec « harpes et luths », et

L'enfer où damnés sont bouillus.

Aussi, au jour des grandes fêtes, il court au théâtre dressé sous le porche principal, se faufile dans les coulisses et envie les acteurs, car son amour de la cathédrale n'a d'égal que son amour du théâtre. Il l'aime tant, le théâtre, qu'il rêve, lui aussi, de grands drames en vers, héroïques et émouvants, riches en péripéties miraculeuses ; et s'il réussit cette grande œuvre d'art et de foi, peut-être que Notre-Dame Marie voudra l'en récompenser un jour, en lui ouvrant elle-même la porte du paradis. Et c'est ainsi que, sur un banc ou contre un décor de théâtre, le poète rêve à la fois de gloire humaine et de salut éternel.

H. GAILLARD.

Le roman du jour

Le barbier Gracchus,
par JEAN DRAULT.

Nous connaissions le Jean Drault des Chapuzot, des Bécasseau, des Bidouille : qui de nous ne s'est désennuyé en parcourant ces histoires faites de bonne humeur et de franche gaîté ? Ce fut donc une surprise de recevoir, il y a quelques jours, un *Barbier Gracchus* dont le sous-titre portait : *roman historique.* Cette seconde manière est tellement éloignée de la première! Avec une curiosité bien légitime, nous en entreprîmes la lecture ; comme nous, tout lecteur sera de suite frappé et conquis par la sévère tenue historique de cet épisode sanglant de la Terreur lyonnaise. D'autres écrivent l'histoire à la façon de romanciers extravagants ; M. Jean Drault a écrit son roman avec la probité d'un intègre historien, donnant aux scènes et aux personnages l'allure que d'autres scènes et d'autres personnages ont certainement revêtu en 1793 à Lyon. L'intrigue amoureuse ne nuit en rien à la sincérité des restitutions révolutionnaires,l'une complétant l'autre; tragique et mouvementée, cette œuvre sera lue et goûtée par tous les amateurs de bonne et saine lecture.

Les fronts têtus,
par SIMON DAVAUGOUR.

M. Davaugour publie, dans la collec-

tion des « Pays de France », une série de contes bretons d'une saveur très originale. Il nous montre les âmes frustes des vieilles races d'Arvor aux prises avec les complications de la vie moderne et y apportant le fonds même de leur caractère : la violence et l'entêtement, en même temps que leur courageuse résistance. Peu d'écrivains nous ont aussi bien présenté la Bretagne et ses enfants ; ces contes, d'une lecture agréable, joignent au ton familier de l'expression une notation très fine des nuances, indiquant ainsi que l'écrivain habile est doublé d'un psychologue très perspicace.

L'immolé,
par Emile Baumann.

L'action de ce roman tragique représente l'évolution d'une âme de jeune homme, prise d'abord dans l'étau du sensualisme, s'affranchissant de cette avilissante plaie, et s'élevant jusqu'à l'héroïsme total du sacrifice. Certes, la thèse est belle, et l'ouvrage bien écrit ; quelques réserves s'imposent quant à certaines pages d'un sentimentalisme trop exacerbé : cela seul nous empêche d'en recommander la lecture à tout le monde.

Aventures de Bécot,
par Paul Leclerq.

Bécot a fréquenté les héros de Wells ; il a leur taille gigantesque et leurs idées abracadabrantes. Pour lui, aucun tour de force ne paraîtra impossible, pas même celui de promener à travers l'Océan une île tout entière, qu'il conduit comme un petit chien. Les aventures de Bécot constituent un voyage fantasmagorique à travers des pays dont nous n'avons aucune idée ; l'auteur a de l'imagination, et il sait écrire : deux raisons qui expliquent le succès de son ouvrage. Nous aimerions voir disparaître d'une prochaine édition deux ou trois bouts de phrases un peu déplacés : le volume y gagnerait de pouvoir être mis entre toutes les mains.

Contes et fantaisies,
par Henri Nicolle.

Ces croquis parisiens nous décrivent certains personnages, trop fréquents, hélas ! et que tous, à Paris et ailleurs, nous avons remarqué autour de nous ; il y a là notamment le parasite aux allures fuyantes, l'ami « sincère » qui ne rate aucune occasion de commettre la forte « gaffe », la femme soupçonneuse et acariâtre, le menteur obstiné, l'homme aux deux liaisons, d'autres encore. Certaines situations sont assez risquées, mais l'écrivain les dessine avec tant de talent et de délicatesse que le lecteur ne songe pas à s'insurger ; ne soyons donc pas sévère jusqu'à l'ostracisme.

La jolie princesse,
par Marie-Anne de Bovet.

Quel triste roman que celui de la jolie princesse Eva. Mariée jeune à un homme qui ne la comprend pas, elle voit bientôt tous ses rêves de bonheur brisés à jamais; comme dernier remède, la séparation s'impose, et avec elle un inévitable cortège de tristesses, de meurtrissures, de déchéances morales et physiques. Blessé à mort, le pauvre petit oiseau s'en vient chercher refuge auprès d'une ancienne gouvernante, et, après un éphémère retour à la vie, s'éteint dans une suprême déception. Il faut tout le talent de Mme de Bovet pour faire accepter du lecteur cette attristante odyssée ; mais que pourrions-nous dire de ce talent qui n'ait déjà été dit et redit ? Mme de Bovet est une de nos femmes de lettres dont la plume est la plus appréciée : son style, d'une grande finesse d'expression, l'a classée au premier rang, et sa *Jolie princesse* ne lui enlèvera pas cette place enviée.

Les deux marquises,
par Champol.

A travers de sombres péripéties, Champol nous mène de l'aïeule aux cheveux blancs, la première marquise, jusqu'à la radieuse fiancée, parée de blanc, elle

aussi, la seconde marquise. Entre elles deux, il y a place pour un drame de famille fait de mystères, d'énigmes, d'événements tragiques. C'est le cadre dans lequel se déroule une charmante idylle, à laquelle le lecteur ne s'attend guère, par exemple, et dont l'heureux dénouement ramène la joie et le bonheur dans tous les milieux. L'écrivain nous raconte tout cela avec sa bonne humeur habituelle, avec charme et une petite pointe de sentiment qui a sa saveur particulière.

L'œuvre d'Edith,
par la bne DE BOÜARD.

Il y a, au manoir de Fonteclose, une petite Mona, enfant terrible et fantasque, dont le caractère vif et primesautier tranche nettement sur tous les personnages assez pâlots qui l'entourent. Survient une institutrice, douce, aimante, qui entreprend la tâche fort ingrate d'endiguer la pétulance de la jeune fille et de tourner vers le bien cette ardeur impérieuse. Nous ne dirons pas que cela va tout seul, mais, à force de patience et de bonté, Edith apprend à Mona le chemin du devoir et en fait une heureuse épousée.

D'un bout à l'autre, l'œuvre est une leçon de haute morale dont profitera certainement notre jeunesse.

Veuve de quinze ans,
par B. de BUXY.

Comme dans tous les romans de cet auteur, dès la première page du volume apparaît une énigme qui n'est résolue qu'à la toute dernière ligne ; le mystère plane pendant plus de trois cents pages, tenant en suspens l'attention du lecteur. Notons chez l'écrivain ses traditionnelles qualités de style, avec, en plus, une très curieuse note de couleur locale.

Une femme supérieure,
par M. DELLY.

Je ne sais pourquoi tous les romans anglais ou dont l'action se passe en Angleterre, ont l'air d'être embrumés comme les bords de la Tamise ; la « Femme supérieure » de Delly est pourtant une œuvre de valeur ; le style en est souple, soigné ; l'action est bien menée, les personnages nettement dessinés. Et malgré tout, l'ouvrage a gardé quelque chose de ce flegme britannique qui fait le désespoir des gens remuants... et le nôtre. Cette impression toute personnelle ne doit pas trop effrayer la jeunesse ; qu'elle lise ce volume, au contraire : elle y verra comment une chrétienne peut et doit se conduire dans la vie.

FR. DUFOUR.

La littérature par l'image

La vulgarisation par l'image est à l'ordre du jour ; dans tous les domaines de l'esprit humain, nous voyons la science et l'érudition se mettre à la portée de tous par des collections illustrées d'un prix le moins élevé possible. C'est dans cet ordre d'idées que nous signalons à nos lecteurs une initiative d'un intérêt à la fois scientifique, artistique, littéraire et pédagogique.

Scientifique, puisqu'elle permet l'étude scientifique de la littérature en replaçant les auteurs et leurs œuvres dans leur milieu exact et à leur date, en ressuscitant pour les yeux les époques et les circonstances où celles-ci ont paru.

Artistique, puisque, s'inspirant de la formule de l'« art à l'école », elle vulgarise les œuvres artistiques où se sont combinées l'inspiration d'un grand artiste et celle d'un grand écrivain.

Littéraire, puisqu'elle offre un moyen nouveau de rafraîchir ou de créer et surtout de faire vivre les souvenirs littéraires, en joignant au plaisir des yeux l'instruction de l'esprit.

Pédagogique enfin, parce que l'esprit, éveillé et frappé par l'image, précisera mieux les idées littéraires : pour lui, ce système nouveau présente les avantages des expériences de laboratoires.

La *Littérature par l'image* comporte une série indéfinie de cartes postales, très artistiquement imprimée en phototypie sur simili-japon. Chaque écrivain a sa pochette, qui contient douze cartes ; la pochette ne coûte qu'un franc.

Nous signalons cette initiative aux membres du corps enseignant ; elle pourra leur rendre d'utiles services.

MARIE-BERTHE.

LE CHANOINE SOSSON

Le chanoine Sosson est né à Châtillon, le 10 août 1844, au sein d'une famille privilégiée dont, de tout temps, l'ardent esprit de foi, le dévouement absolu à l'Église, se sont manifestés par des vocations nombreuses. Le jeune Paulin était remarquablement doué sous le rapport de l'intelligence et de la volonté. De ces talents naturels, il sut tirer profit dès ses premières études, au séminaire de Bastogne d'abord, puis au grand séminaire de Namur.

Ordonné prêtre le 29 août 1869, M. l'abbé Sosson fut destiné par Mgr Gravez à l'enseignement et envoyé au séminaire de Bastogne, où il passa dix-sept années. L'étude de la littérature ne contribua pas peu à développer chez le jeune professeur le talent d'écrivain ; c'est alors qu'il se tailla cette plume sobre et robuste, qu'il acquit ce style vigoureux et limpide grâce auquel devaient être tant appréciés, un jour, ses articles de revues, ses critiques d'art, ses discours. Ces années lui valurent, de plus, des amitiés précieuses ; les menus incidents qui les marquèrent lui revenaient fréquemment au souvenir, agrémentant, dans l'intimité, ses conversations.

Comme fonction secondaire, M. l'abbé Sosson avait la direction du chant ; il s'y appliqua, dès le début, de toute son âme. Il trouvait d'ailleurs à Bastogne une situation prospère pour l'époque : c'est là que, dès 1850, avait été inaugurée la réaction en faveur du chant et de la musique sacrée, sous la direction de MM. les professeurs Fraselle et Germain. Chargé de la poursuivre, l'abbé Sosson arrivait au moment où l'illustre dom Pothier mettait au jour et accréditait l'idée de faire retour à la tradition, tant pour la notation que pour l'exécution du plain-chant. Le disciple sut s'assimiler les idées du maître ; et il fut l'un des premiers à les appliquer à son enseignement, puis à les vulgariser dans la Belgique entière.

C'est à quoi contribuèrent surtout trois actes auxquels M. l'abbé Sosson prit une part importante : la création, en 1879, de l'Institut Lemmens, à Malines ; la fondation, en 1880, de l'Association belge de Saint-Grégoire dont, à la mort de M. le chanoine Van Damme, il devait recueillir la présidence ; la publication, en 1881, de la « Musica Sacra » dont il devait, de même, après M. Van Damme, devenir le rédacteur.

Mais au point de vue des effets à obtenir dans le diocèse, il résulta plus de bien encore de la nomination de M. l'abbé Sosson à la place de professeur de chant et d'archéologie sacrée au grand séminaire, en mars 1887. Un champ mieux préparé s'offrait à son travail ; il pouvait initier à la réforme les novices du sacerdoce, en leur donnant, au point de vue du chant, de la tenue des offices, et aussi de la liturgie, les connaissances sans lesquelles une formation sacerdotale est incomplète. Là était la base de la réforme dans le diocèse. De fait, ce travail ne resta pas longtemps infécond : les idées de goût se vulgarisèrent, les abus disparurent du lieu saint ; bientôt l'on vit surgir de nombreuses sociétés grégoriennes ; les assemblées générales de l'Association diocésaine, d'abord timidement essayées, attirèrent bientôt les foules, désireuses de profiter des auditions types qui y étaient données et d'entendre la parole

du maître sur quelque sujet opportun, parole qui revêtit un caractère officiel lorsqu'il fut élevé, en octobre 1896, à la dignité de grand chantre de l'église cathédrale.

Il est une seconde œuvre, à laquelle, dès ses jeunes années, mais plus particulièrement depuis sa nomination au grand séminaire, il s'appliqua avec une égale sollicitude. Ses connaissances acquises, ses idées de goût, le faisaient gémir sur l'état de déchéance de l'art religieux ; il voyait la nécessité de travailler à la diffusion des vrais principes en matière de construction d'églises, d'ameublements, d'objets du culte, etc. Avec les encouragements de Mgr Decrolière, la « Société d'art chrétien » se fonda. Deux fois en l'année, son zélé président conduisait ses membres auprès des sanctuaires intéressants du diocèse, pour en faire la visite et l'étude ; soigneusement préparées, conduites avec intelligence, agrémentées de conférences parfois remarquables, ces excursions entretenaient la vie de l'Association et étendaient son influence.

A l'occasion de ces assemblées, M. le chanoine Sosson devenait collectionneur. Un seul but l'animait : soustraire au brocanteur ou à la destruction les objets d'art devenus religieux par leur affectation au culte. Heureux était-il lorsqu'il pouvait emporter avec lui telle belle statuette, telle pièce d'orfèvrerie, telle broderie, tel fragment peint ou sculpté qui couraient grand risque de s'égarer ! C'est ainsi que se formait le Musée diocésain, d'abord installé au grand séminaire, puis transféré dans un nouveau et somptueux local, adjacent à la cathédrale, où ces objets figurent à côté des belles pièces du trésor.

En la double matière dont nous venons de parler, comme d'ailleurs aussi en histoire, en liturgie, en littérature, M. le chanoine Sosson possédait des connaissances vastes, solides, qui, en lui conquérant un réel renom de science, le firent hautement apprécier bien au delà des limites du diocèse et le mirent en rapport avec les notabilités les plus en vue. Ces connaissances, il les entretenait, d'ailleurs, et les développait constamment par l'étude, servi qu'il était par une bibliothèque incomparable, dans laquelle sa mémoire heureuse s'approvisionnait à discrétion. L'étude, on peut dire qu'elle fut la passion de sa vie ; et il semblait que rien ne pourrait jamais l'en arracher. Aussi, quand vint le repos forcé, auquel ne contribua pas peu la fatigue des veilles, c'était émotionnant de voir ce vieillard rester, comme auparavant, courbé du matin au soir à son pupitre d'étude, feuilletant encore ses chers livres et se donnant l'illusion d'un travail dont, tout en gardant sa lumineuse intelligence, il était devenu physiquement incapable. Ce fut bien là la grande épreuve morale de ses dernières années : ne pouvoir plus travailler. Contraint d'abandonner successivement la cathédrale, l'Art chrétien, l'Ecole de Malines, la Société de Saint-Grégoire, l'Ecole de chant, et le reste, il en éprouvait une affliction profonde ; et il demandait à Dieu de vivre encore, afin de pouvoir reprendre le soin de ses œuvres.

Tel fut M. le chanoine Sosson. S'il nous fallait donner en quelques mots les traits saillants de sa personnalité, nous dirions qu'il fut jusqu'au bout homme de devoir et de caractère, prudent en ses actes, sûr dans ces décisions, ferme à les exécuter, franc toujours, d'une franchise pleine de rondeur et de bonhomie, peu soucieuse de plaire ; qu'il fut prodigue de son avoir pour les bonnes œuvres et les pauvres ; qu'il fut un ami fidèle ; que, prêtre il fut animé d'une foi aussi robuste que simple, d'une piété éclairée, d'une obéissance pleine de soumission à ses supérieurs.

Le *Glaneur* perd en M. Sosson l'un de ses plus dévoués collaborateurs, et certainement le plus éminent au point de vue de la paléographie musicale ; sa profonde érudition n'avait d'égale que sa

simplicité et son affable bonhomie. Sa disparition laissera dans tous les cœurs une vide immense ; ses amis, et ils étaient nombreux, le regretteront longtemps.

Causerie Musicale

I. — Les Nouveautés.

L'éditeur Bertarelli, de Milan, nous envoie une série de compositions religieuses d'un grand mérite : *Messa « In Nativitate B. M. V. »*, à deux voix et avec accompagnement d'orgue, de G. Camerani ; *Messa « Gloria tibi Domine »*, à trois voix égales et avec accompagnement d'orgue, de F. Cordella ; *Messa in onore di S. Alessandro*, à trois voix et avec accompagnement d'orgue, de A. Albergoni. La première de ces œuvres a été honorée d'une médaille d'or par l'Académie philharmonique de Palerme et approuvée par la commission romaine de musique sacrée ; les deux autres ont été primées aux concours de musique sacrée de 1907 et 1908. Ces hautes distinctions suffiraient à elles seules à prouver la grande valeur de ces compositions ; toutes trois brillent par leurs qualités polyphoniques et le cachet religieux que les auteurs leur ont gardé ; nous les recommandons, à ce double titre, à nos maîtrises, dont elles enrichiront le répertoire.

Le même éditeur a eu la délicate attention de faire revivre les œuvres de Claudio Monteverde, un compositeur italien de la fin du XVIe siècle. Le présent recueil comporte 26 *Canzoni sacre*, motets religieux à trois voix, ramenés à la notation moderne et augmentés des signes dynamiques conventionnels par G. Terrabuggio. Monteverde fut l'élève d'Ingegneri, l'auteur des fameux répons de la Semaine sainte, et tous deux écrivirent dans le style palestrinien. Nous saluons avec plaisir l'heureuse initiative de l'éditeur milanais et nous souhaitons qu'il étende cette renaissance intelligente à tous les compositeurs italiens de cette époque féconde et remarquable.

***

Nous venons de lire le *Lac des aulnes*, ballet-féerie en deux actes et cinq tableaux, de M. Henri Maréchal. On se rappelle qu'il fut représenté pour la première fois le 25 novembre 1907, sur la scène de l'Opéra de Paris, avec, comme interprètes principaux, Mlle C. Zambelli et M. G. Vanara. La légende est bien connue : Goethe l'a chantée, Schubert l'a mise en musique. M. Maréchal a repris ce thème sous forme de ballet-féerie ; la chatoyante harmonie dont il a revêtu sa pittoresque conception artistique vaut d'être signalée : la mélodie se déroule, accompagnant, moulant pour ainsi dire l'action que la mimique des personnages développe sous les yeux. Comme motifs caractéristiques, nous notons, au 1er acte, la danse des papillons, celle des génies, et l'enlèvement de Lulla ; au second acte, on remarquera surtout l'épisode de la séduction et la jolie danse sur les eaux, délicate adaptation musicale de la non moins délicate légende ; l'angelus est aussi d'un bel effet.

L'œuvre est d'une bonne facture et fait espérer que le compositeur ne s'en tiendra pas à cette féerie : un aussi beau talent se doit au public qui désire l'applaudir.

***

La maison Schott vient d'éditer *Cinq pièces* pour orgue, de Jos. Callaerts ; toutes sont des œuvres posthumes du regretté compositeur, dont le talent fut si hautement apprécié de ses contemporains ; les cinq compositions que nous offre l'éditeur retiendront l'attention par leurs sérieuses qualités de facture et d'expression polyphonique, et le cachet vraiment religieux dont elles sont imprégnées.

Du même auteur, chez le même éditeur, un *Album de trente transcriptions* d'œuvres de maîtres classiques et modernes, pour orgue. Cette publication sera goûtée des organistes, qui y puiseront volontiers des motifs pour les cérémonies religieuses : ces transcriptions dénotent chez leur auteur une connaissance approfondie de l'orgue et des ressources variées de cet instrument.

Haendel, Weber, Bach, Mendelssohn, Schumann, Mozart, Haydn, Beethoven, Peter Benoit, figurent dans cet album avec un choix de morceaux des plus brillants.

***

II. — Les concerts.

Mme Thékla Bruckwilder organisait le 9 février, à la salle Patria, une soirée musicale au bénéfice des sinistrés de Sicile. Le succès recueilli récemment chez Durant par la remarquable cantatrice s'est vu confirmé cette fois encore : son interprétation hors pair lui a valu d'interminables ovations. Le public a associé à son triomphe M. Demont, flûtiste, et M. Lauweryns, pianiste, qui prêtaient leur gracieux concours à cette séance. Mlle Jacoba Schumm, violoniste indo-néerlandaise, a eu sa part d'applaudissements, bien que son mécanisme ait été un peu faible : l'archet a une tendance désagréable à ne toucher la corde que trop légèrement.

***

Mlle Tambuyser a recueilli au Conservatoire, il y a quelques années, un succès dont on a gardé le souvenir ; c'est dire avec quelle impatience on attendait la séance du 11 février (salle Patria).

Nous avons retrouvé, fort perfectionnées, de sérieuses qualités de rythme, de sonorité, de mécanisme. Il faut toutefois reconnaître que s'attaquer, pour un début, au *Carnaval* de Schumann est assez téméraire ; malgré de louables efforts, l'interprétation a subi quelques défaillances.

Avec Mlle Callebert, l'artiste a heureusement racheté ce petit ennui par une exécution remarquable de plusieurs œuvres à quatre mains.

***

M. Léon Delafosse est un pianiste français de grand talent, fort applaudi naguère au Cercle artistique et littéraire. La séance du 12 février (salle Patria) nous a permis de constater qu'il était devenu un virtuose étourdissant, d'une technique absolument déconcertante ; mais il vise trop à l'effet, et l'on se demande s'il n'y a pas un peu d'affectation dans ce jeu trop élégant. Nous n'en voulons comme preuve que l'*Intermezzo* de Brahm, dont l'interprétation parut charmante, parce que précisément l'artiste y mit de la sobriété. M. Delafosse abuse aussi de la pédale : d'où un manque de netteté regrettable. Tout ceci non pas comme critique, mais comme simple indication pour l'avenir.

***

Les auditions de pianistes avec orchestre n'ont décidément pas de chance cette année ; cette fois, ce ne fut pas la pianiste, mais l'orchestre qui parut bien insuffisant. Au risque de passer pour grincheux, nous devons avouer qu'il n'a contenté personne ; les mânes de César Franck ont dû maudire ceux qui martyrisaient de pareille façon ses *Variations symphoniques*, si belles, si harmonieuses.

Mlle Lievens, élève de De Greef, n'a pas tout à fait la manière de son professeur, cette souplesse quasi « féminine » qui fait chanter l'âme délicieusement. Son jeu est plutôt énergique, tout en mesure ; c'est une variété de talent qui a sa valeur. L'aimable pianiste connaît à fond les ressources de son instrument ; elle n'hésite pas à aborder les rudes compositions de Bach, et elle triomphe avec aisance des difficultés accumulées. Les habitués de la salle Patria l'ont applaudie avec un bel enthousiasme (18 février).

***

Le troisième concert Durant (Alhambra, 21 février) a été diversement apprécié par la critique ; quelques-uns ont même été assez durs pour notre sympathique capellmeister. Sans prendre les faits au tragique, faisons la part des circonstances et ramenons ces jugements extrêmes à un juste milieu.

L'*Egmont*, de Beethoven, a rallié les applaudissements unanimes de l'auditoire ; l'interprétation en fut correcte, soignée, consciencieuse. L'œuvre, écrite en un style simple, ne prête guère à d'amples développements ; c'est une suite de petits tableaux, exquis de nuances, que l'orchestre a bien détaillé. Nous y avons constaté que Beethoven, pour sonner le glas funèbre, n'a nul besoin de cloche, et l'effet ne laisse pourtant pas d'être fort impressionnant. Une grosse part du succès a été à Mme Archaimbaud, qui a déclamé à la perfection le récitatif servant de paraphrase aux différents morceaux de l'œuvre.

Le *Christ au mont des Oliviers* a été accueilli plus froidement ; la faute en est, il faut bien le reconnaître, aux solistes qui n'ont rien compris à la composition qu'ils avaient à traduire. La personnalité du Christ exige une gravité mystique que l'organe incolore de M. Plamondon n'a nullement mise en relief ; le séraphin (Mme Plamondon) fut aussi terne ; ils chantent tous deux à la manière de la « Scola cantorum », manière qui est de rigueur quand il s'agit des piécettes de Couperin et de Rameau, et des menuets du siècle de Watteau, mais qui se trouve fort déplacée dès qu'il est question de Beethoven. M. Brétiny possède un bel organe, bien étoffé : mais où est donc le Pierre violent de l'Evangile ?

Ajoutons cependant, à leur décharge, que l'oratorio de Beethoven n'a rien du mysticisme de Bach ni de la profondeur des symphonies beethoveniennes : c'est du pur classicisme, passablement compassé, et il y a lieu d'en tenir compte pour l'impression générale. Malgré toute la science de direction de M. Durant, malgré la bonne volonté d'un orchestre hors ligne, la tonalité reste grise, et ainsi s'explique la froideur de l'auditoire. Chœurs et orchestre se sont bien conduits, mais ils n'ont pu vaincre l'indifférence du public ; ils prendront leur revanche au prochain concert du 21 mars, dont le programme nous promet un régal tout à fait artistique.

***

Le deuxième concert du Conservatoire a été un succès personnel pour deux de nos meilleurs talents belges : M. Tinel d'abord, qui avait été acclamé la veille à la Monnaie, à l'occasion de sa *Katharina* ; M. Thomson ensuite, dont le prestigieux archet enlève l'enthousiasme de tous les publics. Nous n'insisterons pas trop sur une *Symphonie n° 7* de Raff, dont la valeur est fort contestable ; l'accueil qu'elle reçut fut plutôt froid.

M. Tinel fut mieux inspiré en nous offrant la *Symphonie italienne* de Mendelssohn : il s'y montra chef d'orchestre parfait, et l'auditoire l'en remercia en d'interminables ovations. Il faut également le féliciter d'avoir exécuté, du même compositeur, un *Concerto* pour violon, un peu délaissé chez nous, bien à tort du reste, et qui permit à

M. Thomson de mettre en valeur les brillantes qualités que nous avons si souvent applaudies.

***

Il se confirme qu'en musique, comme en toutes choses, il y a une mode ; et la mode, cette saison, est aux jeunes prodiges étrangers. Après Von Vecsey et Elman, nous venons d'applaudir Efrem Zimbalist (salle Patria, 3 mars) ; ce jeune violoniste russe avait déjà triomphé au dernier Concert populaire, et reçu du public bruxellois et de la critique musicale le meilleur accueil.

Né à Rostoff-sur-le-Don, où son père, chef d'orchestre de l'Opéra, lui fit faire ses premières études musicales, Efrem Zimbalist fut, au Conservatoire de Saint-Petersbourg, le disciple du célèbre professeur Léopold Auer, qui le garda dans sa classe pendant plus de six ans. Sorti à seize ans du Conservatoire, avec les plus hautes distinctions, il débutait la même année (7 novembre 1907) à Berlin, et se classait d'emblée au tout premier rang des virtuoses de l'archet. Quelques semaines après, il faisait sensation à Londres, dans un concert d'orchestre à Queen's Hall, et fut immédiatement engagé pour une série de concerts qui fut une succession ininterrompue de triomphes. En 1908, il retourna en Russie, où il fut accueilli avec un enthousiasme indescriptible, pour voir enfin consacrer définitivement sa réputation dans une série de concerts à Berlin, Dresde, Cologne, etc.

Nous avons pu constater, par l'audition du 3 mars, que Zimbalist ne manque pas de tempérament ; son jeu brillant sait se plier aux nuances les plus ténues et donner de Chopin et de Paganini notamment une interprétation remarquable. Le public a moins goûté le concerto de Tschaïkowsky, pour l'excellent motif qu'un concerto, écrit pour instrument solo avec accompagnement d'orchestre, n'a rien à gagner à voir ce dernier remplacé par un simple piano ; pour les récitals, contentons-nous des sonates, il y en a assez, et d'assez jolies. Malgré ce petit détail, l'impression générale est bonne : la valeur de Zimbalist promet un bel avenir artistique.

***

MM. Chaumont et Bosquet, répondant aux vœux secrets de tous les amateurs de grand art, ont organisé à la « Scola musicae » trois séances de musique moderne dont les deux premières ont été un joli succès pour les valeureux artistes.

Le 26 février, le programme ayant été légèrement bousculé, nous pûmes applaudir MM. Delcroix et Jongen ; le premier présentait un trio pour piano, violon et violoncelle, bien écrit, d'une belle sonorité : quelques longueurs seraient à élaguer çà et là ; M. Jongen fit admirer une une aimable sonate pour piano et violon, et surtout de ravissantes mélodies, qu'il exécuta lui-même à l'harmonium.

Nous ne pouvons assez féliciter M. Chaumont de l'inlassable dévouement qu'il apporte à la cause des jeunes auteurs belges ; le public nombreux et sympathique qui lui fait fête partout où il le rencontre, se rend bien compte de ces sentiments généreux et, s'il applaudit en lui le virtuose de talent, il veut par ses ovations donner à l'œuvre entreprise les plus larges encouragements.

FR. DUFOUR.

***

III. — Memento.

Le jeudi 11 mars, à 8 1/2 heures, en la salle Patria, concert extraordinaire donné par MM. Alfred Cortot, pianiste ; Jacques Thibaud, violoniste ; Pablo Casals, violoncelliste. Au programme : Trio en *sol* majeur (Haydn) ; trio en *ré* mineur, op 63 (Schumann) ; trio en *mi* bémol, op. 70 nº 2 (Beethoven).

Le dimanche 14 mars, à 2 heures, à la Monnaie, 4e Concert populaire.

Le lundi 15 mars, à 8 1/2 heures, à la Nouvelle Salle, soirée musicale donnée par miss Flora Millard, pianiste ; MM. Henri Shostac, violoniste et Hermann Stettner, violoncelliste.

Le mercredi 17 mars, à 8 1/2 heures, à la Scola Musicæ, troisième séance de musique moderne, organisée par M. Emile Chaumont, violoniste, avec le concours de Mlle Delfortrie, cantatrice.

Le jeudi 18 mars, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, 15e et dernière séance de piano de M. Joseph Wieniawski.

Le dimanche 21 mars, à 8 1/2 heures, à l'Alhambra, 4e concert Durand, consacré à Wagner et Brahms. Au programme : *Requiem* de Brahms, pour soli, chœur mixte et orchestre ; *La Cène des apôtres*, de Wagner, pour chœur d'hommes et orchestre, chanté par la Société chorale : « La Musicale de Dison » (125 exécutants).

Le mardi 23 mars, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, piano-récital de M. Norman Wilks, pianiste anglais.

Le mercredi 24 mars, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, récital organisé par le pianiste Emil Sauer.

***

IV. — Nécrologie.

Clotilde Kleeberg, née à Paris le 27 juin 1866, est morte à Bruxelles le 7 février 1909. Elève, au Conservatoire de Paris, de Mmes Réty et Massart, elle se fit entendre en public pour la première fois au courant de l'hiver 1878 : elle débutait aux Concerts populaires de Pasdeloup en jouant le concerto en *ut* mineur de Beethoven. Depuis lors sa réputation de pianiste à la technique délicate, au goût distingué, s'est répandue à

travers l'Europe, qu'elle a parcourue dans de nombreuses tournées de concerts.

De 1879 à 1883, tout en continuant ses études musicales et littéraires, Clotilde Kleeberg joue, chaque année, soit chez Pasdeloup, à la Société des concerts du Conservatoire, chez Lamoureux, soit chez Colonne. A partir de 1884, elle se fait entendre pour la première fois dans les grands concerts symphoniques de Londres, aux Cristal Palace Saturday Concerts, aux Saturday and Monday Popular Concerts, à la Philharmonie Society, etc. Son succès y fut tel que tous les salons de Londres se la disputèrent. Au cours d'une de ces soirées mondaines, elle joua la *Fantaisie chromatique* de Bach. Hans Richter, se trouvant dans l'assistance, fut tellement charmé qu'il engagea immédiatement Clotilde Kleeberg pour la société philharmonique de Vienne.

Elle eut l'honneur d'être appelée à Londres, à l'occasion du bicentenaire de Bach, pour interpréter avec Joachim des œuvres du vieux maître. En 1887, elle se fait entendre pour la première fois en Allemagne. Hans de Bülow assiste à ses deux premiers concerts de Berlin, et l'engage aussitôt pour les Sociétés philharmoniques de Berlin, de Hambourg et de Brême qu'il dirigeait alors. A la suite de ces concerts, Bülow lui adresse sa photographie avec cette dédicace : «A Clotilde Kleeberg, Clara Schumann II, la pianiste la plus brillante par sa loyauté de musicienne ».

Depuis cette époque, Clotilde Kleeberg s'est fait entendre dans toutes les grandes villes d'Europe, avec un succès triomphal. Nous n'avons pas pu retrouver la date de sa première audition à Bruxelles ; mais nous nous souvenons l'avoir entendue, au premier concert Ysaye, il y a une quinzaine d'années, jouer le *Concerto* de Schumann au Cirque Royal, rue de l'Enseignement.

Elle était la seule femme membre honoraire du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

Clotilde Kleeberg avait épousé en 1900 le sculpteur belge Charles Samuel.

A ces rapides notes biographiques, nous ne pouvons mieux faire qu'ajouter la notice émue que vient de consacrer M. Henry Lesbroussart à la sympathique pianiste dans un récent numéro de l'*Art moderne* :

« Cette femme vaillante aima passionnément son art. Elle entretenait allègrement une foi, des scrupules d'interprète qu'aucun souci de succès facile n'entama jamais. L'acclamation d'un auditoire exaltait son juste amour-propre ; mais sa vraie joie était dans sa conscience. Elle portait en son âme, sans ostentation, une intransigeance naturelle qui s'exerçait dans le choix des œuvres, dans le respect des auteurs. Elle était admirablement modeste, écoutant avec discernement tous les conseils, s'assimilant avec souplesse les indications fournies par ses lectures, son observation aiguë.

» Souvent les femmes qui vouent leur vie à l'art craignent de ne pas grandir si elles ne s'évadent de leur sexe. Clotilde Kleeberg avait compris qu'en le reniant elle s'amoindrirait. Elle était joliment femme, dans la grâce, le soin, la pudeur de son talent ; femme sans mièvrerie, qui avait surmonté énergiquement les périls d'un instrument ingrat, et qui pouvait aborder toute la littérature du piano. On sait avec quelle délicatesse, quelle animation, quelle poésie nuancée elle explorait l'œuvre de Schumann, dont elle joua près de cent fois le concerto. Bach, Mozart, Chopin, Schubert et plus récemment les jeunes maîtres français sollicitaient sa sensibilité claire et pondérée. D'année en année, son talent s'améliorait ; plus elle pénétrait dans la beauté musicale, plus elle était attirée vers les œuvres pensives.

» A cette intelligence active se joignait une exquise bonté d'âme. Elle était sans malveillance et sans amertune. Tous l'estimaient ; beaucoup l'affectionnaient. Elle multipliait à travers l'Europe des courses successives ; la France, l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche la fêtaient avec une sympathie toujours accrue. On la croyait endurcie par une existence sans relâche ; il n'en était rien. Avec entrain, elle poursuivait une âpre vie pour subvenir à des charges pieuses ; secrètement, elle s'épuisait. L'épreuve de la maladie survint, et la brisa ».

(Art moderne).

LE MOIS LITTÉRAIRE

Almanach des âmes du Purgatoire. Un vol. in-8° de 96 pages. Bruxelles, 1908, Société belge de libr. Prix : 0 fr. 60.

Jolie publication, abondamment illustrée, et d'un intérêt réellement curieux ; nous sortons ici de l'habituelle monotonie de l'almanach pour entrer dans le domaine plus intellectuel de l'encyclopédie littéraire.

ANGOT (E.). — *Les rivalités dans la péninsule des Balkans.* In-16 de 32 pages. Paris, 1908, Falque. Prix : 0 fr. 50.

Intéressante brochure, où se trouve fidèlement résumée la situation de la question balkanique.

Annuaire pour l'an 1909, publié par le Bureau des longitudes. Un vol. in-32

de 950 pages. Paris, 1908, Gauthier-Villars. Prix : 1 fr. 50.

L'annuaire des longitudes paraît pour la 113e fois, détenant de loin le record de longévité pour les publications de ce genre. Il contient cette année les tableaux détaillés relatifs à la métrologie, aux monnaies, à la géographie, à la statistique et à la météorologie. Des notices savantes le complètent : les *Étoiles variables*, par M. G. Bigourdan ; *Mouvements et déformations de la croûte terrestre*, par M. Ch. Lallemand.

BAUMANN (Antoine). — *Le cœur humain* et les lois de la psychologie positive. Un vol. in-16 de VIII-350 pages. Paris, 1909, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

M. Baumann appartient à l'école positiviste; c'est donc en positiviste convaincu qu'il étudie le cœur humain. Sa première partie détermine les penchants fondamentaux de notre nature, penchants qui peuvent se combiner jusqu'à établir l'équilibre moral, et dont l'influence sur l'intelligence forme le caractère. Des aperçus originaux, étayés de preuves prises dans la vie journalière, rendent la lecture de ces pages aussi attrayante que facile. La seconde partie est réservée à l'examen de quelques problèmes particuliers, tels la durée de l'attachement, la suggestion hypnotique, le sentiment en art, etc.

Nous le répétons, l'auteur est de l'école positiviste ; nos lecteurs devront donc rectifier eux-mêmes certaines vues du philosophe ; nous nous plaisons pourtant à reconnaître la modération et l'impartialité de M. Baumann : nous l'avons signalée déjà en d'autres occasions, et nous sommes heureux de refaire cette agréable constatation.

BERTHIER (A.). — *La téléphonie et la télégraphie sans fil.* Un vol. in-8° de 256 pages. Paris, 1908, Desforges. Prix : 5 fr.

S'il est une question à l'ordre du jour, c'est bien celle de la télégraphie sans fil ; plus que la navigation sous-marine, elle passionne la généralité des gens instruits. C'est qu'on en attend des services plus immédiats, plus proches de nous ; nous rappellerons pour mémoire l'intense émotion que causa récemment le sauvetage d'un transatlantique grâce à un marconigramme..

L'auteur étudie à fond le problème de la transmission de l'énergie à distance sans fil ; avec une grande précision il nous parle de la production même de l'onde, de son émission et de sa réception ; il passe en revue les nombreux systèmes industriels préconisés à ce jour ; et il nous présente, pour terminer, de très intéressantes expériences de télégraphie et de téléphonie sans fil. C'est un travail de vulgarisation scientifique qui mérite d'être recommandé ; nous eussions peut-être désiré plus de fini du côté graphique : les gravures sont un peu primitives.

BOUGLÉ (C.). — *Syndicalisme et démocratie.* Un vol. in-16 de 228 pages. Paris, 1908, Cornély. Prix : 2 fr.

M. Bouglé a réuni dans ce volume des impressions et réflexions sur le syndicalisme et la démocratie, deux problèmes d'un intérêt brûlant. Les opinions de l'auteur sont parfois assez discutables ; son livre néanmoins doit être lu par ceux qu'intéressent les questions sociales : ils y trouveront des aperçus qu'il faut connaître.

BOULOT (Georges). — *Le général Duphot.* Un vol. in-16 de 274 pages. Paris, 1908, Plon. Prix : 3 fr. 50.

Dans sa préface, M. Boulot se défend d'avoir fait œuvre d'historien en écrivant cette biographie ; son travail est pourtant beaucoup mieux qu'une simple esquisse. Evidemment, le général Duphot ne peut pas être appelé une des « grandes » figures de la Révolution ; cependant, le fait d'avoir été général de brigade à vingt-huit ans témoigne que le porteur du titre n'était pas un homme sans valeur. Nous faisons sa connaissance au moyen de documents puisés aux bonnes sources, et surtout par les papiers de famille que M. Boulot a pu réunir. Nous ne partageons pas en tout point les vues du général, mais nous estimons que sa personnalité mérite mieux que l'oubli : son arrière-neveu a bien fait de s'en souvenir, et de nous présenter cette étude bien écrite et consciencieusement traitée.

CAPUS (M.). — *Pour charmer nos petits.* Un vol. in-8° de 88 pages. Paris, 1908, Nathan. Prix : 2 fr. 50.

La librairie Nathan a inauguré, il y a deux ans, une collection illustrée d'ouvrages destinés à la jeunesse ; nous avons eu le plaisir de parler antérieurement de : *Théâtre et marionnettes pour les petits* (Girardot) ; — *Danses chantées et mimées pour les petits* (Carr et Siquot). Mlle Capus nous présente aujourd'hui ses histoires à lire ou à dire, adaptation très originale des fables de La Fontaine avec, à côté de chacune d'elle, un récit moral bâti sur la même donnée. Nous signalons bien volontiers ce travail, dont l'auteur s'est si bien mis à la portée des jeunes intelligences.

CLARETIE (Léo). — *Sourires littéraires.* Un vol. in-16 de 324 pages. Paris, 1909, Société française d'imprimerie et de librairie. Prix : 3 fr. 50.

A première lecture, l'œuvre de M. Léo Claretie laisse errer sur les lèvres un aimable sourire : ses calembours des gens sérieux et ses mots de la fin dérident la morosité la plus chronique. Si l'on se donne la peine de réfléchir, si, dédaignant le vernis de la surface, on descend au fond des choses par le travail de la pensée, on constate que cette forme enjouée cache souvent une philosophie féconde en leçons ; l'amateur de phrases finement ciselées s'arrêtera aux beautés de la forme, mais le lecteur averti ira plus loin : sous le pittoresque de l'expression, il découvrira des enseignements à méditer, des conclusions à retenir, il méditera les uns et retiendra les autres. Ces *Sourires littéraires* feront penser.

Dodu (Gaston). — *Les principales puissances du monde.* Un vol. in-16 de 518 pages. Paris, 1908, Nathan. Prix : 4 fr.

Ce volume constitue la cinquième année du cours de géographie de M. Dodu ; l'éminent inspecteur d'académie y passe en revue les principales puissances du monde, en s'attachant surtout à leur géographie économique. Ce n'est plus de la géographie proprement dite, ce n'est pas encore de l'histoire ; l'auteur a voulu avant tout nous montrer les puissances mondiales non pas suivant ce que la nature leur a permis d'être, mais plutôt suivant ce que les hommes ont voulu qu'elles fussent. Et il y a remarquablement réussi; son ouvrage est net sans cesser d'être concis, et une heureuse illustration documentaire achève de lui donner un cachet d'inédit qui vaut d'être signalé.

Dutilliet (Henri). — *Petit catéchisme liturgique.* Un vol. in-32 de 228 pages. Paris, 1909, Mignard. Prix : 1 fr.

Le manuel liturgique de M. l'abbé Dutilliet poursuit sa marche fructueuse ; en voici la quarante-sixième édition, à laquelle d'importants compléments sont venus s'ajouter, notamment une table alphabétique et un appendice sur le chant ecclésiastique. J.-K. Huysmans y a joint une préface courte et substantielle. Ce petit ouvrage se recommande à tous les prêtres, tant séculiers que réguliers ; les simples fidèles le consulteront aussi avec fruit.

Fiessinger (Ch.). — *Erreurs sociales et maladies morales.* Un vol. in-16 de 374 p. Paris, 1909, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Chez M. Fiessinger, le médecin se double d'un philosophe ; à cette dualité nous dûmes de signaler, il y a quelque temps déjà, un volume qui eut un joli succès : *Science et spiritualisme.* Le présent ouvrage n'est pas moins intéressant ; il est divisé en quatre chapitres : 1° les erreurs de la science; 2° les erreurs de l'histoire ; 3° les erreurs sociales et morales ; 4° les attitudes ou maladies mal interprétées.

Le programme est vaste ; aussi l'auteur se contente-t-il de dire sur chaque question les choses essentielles, laissant de côté ce qui n'a qu'un intérêt secondaire. Il s'en explique d'ailleurs dans son introduction. Nous ne nous rendons pas à ses raisons : certes, le public ne lit plus, il demande des œuvres condensées ; nous croyons pourtant que l'intérêt de questions supérieurement traitées peut encore le tenter. Aussi souhaitons-nous que l'auteur développe en une série d'ouvrages concis les nombreux sujets dont il nous a donné un si remarquable aperçu.

Grimmiau (P.). — *L'analyse d'un bilan.* In-16 de 80 pages. Bruxelles, 1908, Vanderlinden. Prix : 0 fr. 50.

L'auteur de cette substantielle brochure signale avec la plus grande clarté les principales causes d'obscurité et d'inexactitude des bilans. Ses observations, clairement énoncées et marquées au coin de la plus scrupuleuse exactitude, sont à étudier par tous ceux qui ont pour mission d'établir les situations de sociétés.

Horn (Emile). — *Une nièce de sainte Elisabeth.* La bienheureuse Marguerite de Hongrie. Un vol. gr. in-8° de 64 pages. Paris, 1908, Librairie des Saints-Pères. Prix : 1 fr. 50.

La vie de la Bse Marguerite n'est guère connue du public ; pour beaucoup, ce petit ouvrage sera une révélation. L'auteur ne se borne pas à nous faire connaître ce que fut la fille du roi de Hongrie, offerte en victime propitiatoire pour le salut de la patrie ; il retrace aussi la vie des moniales magyares à cette époque, et poursuit l'histoire du monastère dominicain où vécut la Bienheureuse, jusqu'au moment où le Joséphisme dispersa les ordres religieux.

La précision historique n'enlève rien à la valeur littéraire ni au charme du récit.

Joran (Théodore). — *Au cœur du féminisme.* Un vol. in-8° de XVI-212 pages. Paris, 1908, Savaète. Prix : 3 fr. 50.

M. Joran est un ardent protagoniste de l'antiféminisme ; nous avons signalé de lui une série d'ouvrages d'une combativité énergique. On les a appelés des *philippiques*; pourquoi pas? L'œuvre d'aujourd'hui sera encore une philippique, et nous ne la trouvons pas déplacée. On ne saurait

trop ouvrir les yeux aux femmes chrétiennes : le prétendu féminisme moderne les incite aux pires déchéances, c'est la course à l'anarchie, la ruine du mariage, le marchandage éhonté du divorce et de l'immoralité. Faut-il blâmer ces ardents réquisitoires ? Non, puisqu'ils sont appelés à retenir nos épouses et nos filles sur la pente fatale du vice. Toutes nos félicitations donc à M. Joran.

JOUVIN (O.). — *L'Eglise et la France de 1848 à 1870.* In-12 de 104 pages. Meulan, 1908, Maréchaux. Prix : 0 fr. 75.

M. Jouvin a une façon très spéciale d'écrire l'histoire, inspirée, à n'en pas douter, par un sentiment plutôt anti-amical vis à vis de l'Eglise. Cette « phobie » fausse les appréciations sans aucun souci des plus claires vérités historiques.

KREKELBERG. — *Atlas de l'art.* Un vol. gr. in-4° de 432 pages. Anvers, 1908, Van Os. Prix : 12 fr.

Cet atlas est un recueil de 177 planches, choisies avec le plus grand soin par le chanoine Krekelberg parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture et de la peinture depuis l'époque égyptienne jusqu'à nos jours. Ces planches, superbes reproductions photographiques, sont accompagnées de commentaires succincts extraits des œuvres des meilleurs critiques par M. R. Dubois. Enfin M. Jules Tellier a complété l'ouvrage en lui adjoignant des monographies des diverses époques, de leurs styles respectifs et des écoles qui les ont illustrées.

C'est donc moins un atlas de l'art qu'une sorte d'histoire générale, clairement résumée et appuyée de documents graphiques. Cette heureuse disposition a permis d'éviter l'écueil habituel des manuels, l'aridité d'exposition qui engendre l'ennui : c'est l'enseignement rendu agréable, attrayant, par un habile mariage de l'illustration et du commentaire.

L'éditeur, ajoutons-le, s'est mis en frais pour donner au volume une toilette vraiment artistique; rien n'a été épargné pour lui assurer un cachet de perfection typographique, qui s'allie d'ailleurs admirablement au sujet traité. Les auteurs nous présentent ce chef-d'œuvre comme destiné aux écoles : peut-être la question du prix empêchera-t-elle de rendre ce travail aussi populaire qu'ils le désireraient.

LAFORCE (G.). — *L'éducation des fils de famille.* In-8° de 16 pages. Bruxelles, 1908, Société belge de librairie. Prix : 0 fr. 25.

Cette brochure, écrite au point de vue de l'expansion civilisatrice, est un résumé de conclusions pratiques, tirées d'observations personnelles et de l'examen impartial des sources les plus autorisées.

LANSON (Gustave). — *L'art de la prose.* Un vol. in-16 de 304 pages. Paris, 1909, Librairie des Annales. Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. Lanson se compose d'études que nous avions lues déjà dans les *Annales* ; c'est donc moins un traité dogmatique qu'une sorte de contribution scientifique à l'étude de la langue, une réunion d'impressions, d'essais destinés à frayer la voie vers un travail complet sur l'art d'écrire. L'auteur a voulu, avant tout, se mettre à la portée du public de moyenne culture, qui porte quelque intérêt à la littérature ; son livre développera le goût des lettres, et, en affinant le sentiment esthétique, fournira aux amateurs de belle prose un élément intellectuel nouveau, né de la comparaison des méthodes.

LECIGNE (C.). — *Du dilettantisme à l'action.* Première série. Un vol. in-16 de 340 pages. Paris, 1908, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est le premier volume d'une série qui doit en comprendre trois ou quatre. M. Lecigne y étudie le mouvement des idées contemporaines ; chacun de ses chapitres est un portrait littéraire dans la manière de Sainte-Beuve et de M. E. Faguet. Tour à tour, il dresse devant nous les figures de Taine, de Brunetière, de P. Bourget, de J. Lemaître, de M. Barrès, d'A. France. Ce sont les héros de la bataille. Il esquisse leurs origines intellectuelles, leur évolution religieuse et morale. Il les suit pas à pas de leur entrée dans la carrière jusqu'à leur dernier livre. Il analyse leurs idées, décrit leurs attitudes successives. On sent en lui le disciple de Mgr Baunard.

LEVRAULT (Léon). — *Maximes et portraits.* Un vol. in-12 de 144 pages. Paris, 1908, Delaplane. Prix : 0 fr. 75.

La collection des « Genres littéraires » poursuit sa route avec succès ; M. Levrault vient d'y ajouter un nouvel opuscule sur la maxime et le portrait, dont il étudie l'évolution générale. Avec concision, et aussi avec clarté, il nous parle des précurseurs de ce genre, notamment de Montaigne ; il décrit la vogue du portrait dès le XVIe siècle, il en poursuit les modifications jusqu'à son apogée, personnifié dans La Bruyère. Après l'auteur des *Caractères*, c'est le déclin de la maxime : quelques timides tentatives se font jour pour lui rendre vie, mais sans succès. Comme ses prédécesseurs, cet opuscule sera goûté des gens de lettres.

LHANDE (Pierre). — *Autour d'un foyer basque*. Un vol. in-16 de 152 pages. Paris, 1908, Nouvelle librairie nationale. Prix : 2 fr.

Sous une forme élégante et très littéraire, ce petit volume introduit le lecteur au foyer d'un paysan basque, « près de la chandelle de résine qui chante sous l'auvent ». Là il apprend les ruses des vieux laboureurs pour transmettre intact à leur héritier le domaine qu'ils reçurent de leurs aïeux. Là il surprend au vif cette économie délicate, cette hiérarchie traditionnelle de la famille stable, telle que Le Play l'avait conçue. Il assiste au conseil du soir ; il écoute les récits de chasse, les contes de sorcières et le babillage musical des enfants à la veillée.

MACQUAT (Paul). — *Evasion et survie du fils de Louis XVI*. Un vol. in-16 de 168 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 2 fr. 50.

La question Louis XVII est de celles qui ne sauraient laisser indifférent quiconque veut étudier l'histoire de France. Bien des publications ont traité cette question, et les résultats obtenus depuis quelques années sont merveilleux. Le livre qui paraît aujourd'hui est l'œuvre d'un Naundorffiste d'origine suisse ; d'une conception toute nouvelle, il est appelé à un gros succès.

MARÉCHAL (C.). — *Les animaux exotiques de rapport*. Un vol. in-16 de 112 pages. Bruxelles, 1908, chez l'auteur. Prix : 2 fr.

Nous avons naguère parlé avec éloge de l'étude de M. Maréchal sur le sucre ; le travail qu'il vient de nous envoyer est une précieuse contribution à la vulgarisation des sciences naturelles. En une centaine de pages, l'auteur passe en revue tous les animaux dont la domestication présente quelque importance : éléphant, dromadaire, chameau, lama, yak, buffle, taureau, renne, etc. De nombreux clichés photographiques ajoutent encore à l'intérêt de ce travail.

NICOLAÏDÈS (N.). — *Etude comparée de la formation et du développement de l'empire ottoman*. Un vol. in-18 de 136 pages. Bruxelles, 1908, Dewarichet. Prix : 1 fr.

Ce cinquième volume de la « Petite Bibliothèque de l'Orient » étudie l'empire ottoman depuis ses origines jusqu'à la prise de Constantinople. Travail bien compris et bien écrit, quoique un peu trop laudatif.

PERDIEUS (Clément). — *Georges Ramaekers*. In-16 de 42 pages. Bruxelles, 1908, Société belge de librairie. Prix : 0 fr. 50.

Le second volume de la «Collection Diamant» est consacré au poète Ramaekers ; étude consciencieuse et fouillée, qui met en relief le beau talent du jeune écrivain belge.

PESNEL (Marie). — *Marie Jenna intime*. Un vol. in-16 de 160 pages. Paris, 1908, Librairie des Sts-Pères. Prix : 2 fr.

Avec Eugénie de Guérin, Marie Jenna forme un des anneaux, et non le moindre, de la littérature française contemporaine. Marie Jenna fut une chrétienne d'élite et une muse gracieuse. Chétienne, elle passa sur la terre en faisant le bien, en semant autour d'elle les bons exemples, en travaillant avec joie au bonheur de ceux qui l'approchèrent ; écrivain, elle nous a laissé des élévations poétiques d'un profond mysticisme : sa foi éclairée, sa délicatesse d'âme, sa bonté se font jour dans ses écrits, et laissent entrevoir ce que Victor de Laprade appelait si bien une *muse chrétienne*. Mlle Pesnel nous dit tout cela en un style sobre, attachant, empreint de la plus pure admiration : on peut dire qu'elle a écrit cette étude *avec amour*, et nous le comprenons.

PICARD (Edmond). — *Le droit pur*. Un vol. in-16 de 404 pages. Paris, 1908, Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le titre de l'ouvrage pourrait être remplacé par cet autre : *Philosophie du droit*. Cette philosophie est exposée avec une originalité qui ne nous étonne pas de la part de l'éminent jurisconsulte belge ; nous connaissons le style pittoresque qui a valu au sénateur Picard autant d'admirateurs que de contradicteurs, mais nous connaissons aussi son acuité de vue, et nous comprenons qu'aussi bien doué sous ce double rapport il ait pu nous présenter si brillamment les données fort abstraites de la science juridique. L'étude que nous venons de lire s'impose à l'attention par son caractère encyclopédique, par la précision méthodique du juriste, par l'harmonie élégante du littérateur. Nos hommes de loi feront bien d'avoir toujours cet ouvrage sous la main.

PISANI (P.). — *L'Eglise de Paris et la Révolution*. I. 1789-1792. Un vol. in-16 de 352 pages. Paris, 1908, A. Picard et fils. Prix : 3 fr. 50.

La librairie Picard prit naguère l'initiative de constituer une « Bibliothèque d'histoire religieuse », dont chaque volume serait confié à une

notabilité savante. Le premier ouvrage, l'*Histoire du dogme de la Papauté*, fut signé par l'abbé Jos. Turmel. Voici que paraît le tome premier de l'*Eglise de Paris et la Révolution*, dû à la plume experte de M. le chanoine Pisani, le distingué professeur de l'Institut catholique de Paris. Comme il fallait s'y attendre, c'est avant tout une œuvre de profonde érudition et de consciencieuse impartialité; l'auteur étudie notamment la législation religieuse de la Constituante, qui aboutit à la confiscation des biens du clergé et à la suppression des couvents. Autre question résolûment abordée : la constitution civile du clergé. Ce sont là autant de points de l'histoire ecclésiastique qui méritaient d'être élucidés ; à côté de l'érudit, nous trouvons donc l'historien, tous deux doublés d'un littérateur averti. C'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès de l'ouvrage.

PORTE (A.). — *L'envoûtement*. Un vol. in-32 de 64 pages. Paris, 1908, Daragon. Prix : 0 fr. 90.

Le docteur Papus, dans sa préface, nous avertit que ce livre ne doit pas être mis entre les mains de personnes ignorantes de certains faits vitaux, sous peine d'occasionner des désordres épouvantables. Après lecture de l'opuscule, nous ne pouvons que confirmer cette prohibition.

Rayons eucharistiques. Un vol. in-32 de 254 pages. Turin, 1908, Arneodo. Prix : 1 fr. 20.

Excellent opuscule de dévotion, comprenant une triple série de méditations sur l'Eucharistie : préparation à la sainte communion, action de grâces, visites au saint sacrement. Tous les fidèles goûteront ces élévations spirituelles, bien faites pour leur inspirer une ardente dévotion à Jésus-Hostie.

RENAULT (Paulin). — *Léon de Monge*. In-18 de 48 pages. Bruxelles, 1908, Société belge de librairie. Prix : 0 fr. 50.

La Société belge de librairie inaugure, par cette esquisse biographique, sa nouvelle collection des « Lettres et Arts belges » ; cette œuvre de vulgarisation littéraire mérite les plus sympathiques encouragements. M. Paulin Renault nous parle, en termes délicats, de Léon de Monge, dont la mémoire mérite d'être sauvée de l'oubli.

RIOTOR (Léon). — *Les arts et les lettres*. Troisième série. Un vol. in-16 de 508 pages. Paris, 1908, Lemerre. Prix : 5 fr.

Cette troisième série des arts et lettres continue d'heureuse façon l'histoire anecdotique et critique de l'art contemporain. Les volumes précédents avaient recueilli un succès dont leur successeur héritera certainement ; ce dernier nous parle de la maison de Victor Hugo, devenue un véritable musée commémoratif ; des primitifs français et des œuvres qu'ils nous ont léguées; de la dentelle ancienne et moderne ; du salon de 1906 ; des legs artistiques, etc. La majeure partie est consacrée à trois sujets des plus intéressants : les décorateurs, dont la défense est présentée avec une convaincante énergie ; les éducateurs, suite de pointes sèches sur les célébrités des divers domaines de l'art ; enfin les habituels camaïeux, qui terminent les volumes de cette série, et où défilent devant nous les noms illustres de la peinture, de la sculpture, de la musique, des lettres. Nous ne nous attarderons pas à vanter les qualités de l'œuvre ; M. Riotor est un éminent critique d'art, doublé d'un écrivain de talent : c'est assez dire que tous les amateurs de fine littérature feront bien de le lire.

ROUJON (Henry). — *En marge du temps*. Un vol. in-16 de 268 pages. Paris, 1908, Hachette. Prix : 3 fr. 50.

Nous avions tous remarqué, dans les colonnes du *Temps*, ces spirituels « En marge », délicates esquisses où sont évoquées de curieuses figures de tous les mondes ; nous savons aujourd'hui qu'elles sont de M. Henry Roujon, le distingué secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Sous leur forme charmante et enjouée, elles cachent un grand fond de perspicacité et une rare aptitude à juger gens et choses. Ce volume nous reparle notamment du citoyen David, de Beethoven, d'Erckman-Chatrian, d'Octave Gréard, de la sémillante Jenny Lind, d'Urfé, du baron Taylor, sans oublier l'aviation, Rambouillet et Madame Sans-Gêne. A bientôt une seconde série, non moins brillante.

SCHEFFLER (Hippolyte). — *Sept nouvelles*. Un vol. gr. in-8° de 64 pages. Nice, 1908, Editions de « Horéal ». Prix : 4 fr.

SCHEFFLER (Hippolyte). — *La tendresse surannée*. Gr. in-8° de 16 pages. Nice, 1908, Ed. de « Horéal ». Prix : 1 fr. 50.

Deux très élégantes plaquettes, recueils de jolis contes écrits de spirituelle façon, et agréablement illustrés. Il est regrettable que quelques phrases un peu légères déparent ce bel ensemble.

Septième année. — N° 10 10 avril 1909

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : L'enseignement de l'histoire de la littérature (Paul Halflants). — Propos de théâtre (Marie-Berthe). — Jésus inspirateur des prophètes, *poésie* (Madeleine Lépine). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Madame Henriette Ronner. — Le musée du conservatoire (O. M.). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Sommaire des sommaires.

L'enseignement de l'histoire de la littérature

Comment faut-il enseigner l'histoire de la littérature ? Cette question en suppose une autre : *Faut-il*, dans les humanités, enseigner l'histoire de la littérature? N'est-ce pas là un cours à réserver aux études supérieures ? Et n'est-il pas préférable de ne faire que de l'histoire occasionnelle, à propos des œuvres qu'il s'agit d'analyser ?

Je crois qu'un cours méthodique s'impose. Il est nécessaire, aujourd'hui plus que jamais, de renseigner les jeunes gens sur les auteurs les plus célèbres. Il ne suffit pas d'analyser l'une ou l'autre de leurs œuvres ; l'idée que l'élève en garderait serait souvent tout à fait contraire à la réalité. Si l'on se contente, pour Victor Hugo, de commenter deux ou trois de ses plus belles pièces, on ne donnera qu'une connaissance très incomplète de cet écrivain. Ne convient-il pas qu'un rhétoricien ait des notions exactes sur des romans tels que les *Misérables* et *Notre-Dame de Paris*, ou des drames comme *Hernani* ?

Et comment lui faire comprendre la moindre pièce d'un Lamartine ou d'un Musset sans situer ces auteurs dans leur cadre historique ? Le faire occasionnellement, c'est servir à l'élève des éléments éparpillés, sans lien logique entre eux, et difficilement assimilables.

Pour se rendre compte d'une œuvre littéraire, il est indispensable, comme pour toute production artistique, de la rattacher à l'ensemble de son siècle. On n'explique pas un Memling en l'isolant de son milieu gothique du moyen âge, ni un Rubens en le séparant du grand mouvement de la Renaissance ; il est tout aussi impossible d'apprécier Racine en dehors du cadre de la cour de Louis XIV, ou Chateaubriand isolé de son ancêtre Jean-Jacques Rousseau : les artistes et les littérateurs se donnent la main à travers les âges, et, si l'on ne tient pas compte de l'évolution de leurs œuvres littéraires, on n'aura jamais une connaissance sérieuse de leur caractère spécial.

L'histoire de la littérature est donc indispensable à l'étude littéraire des auteurs.

***

Mais évitons tout excès ; voilà pourquoi, il faut, semble-t-il, dans cet enseignement, observer trois points essentiels :

1° Sauvegarder la morale ;

2° N'étudier que les auteurs principaux;

3° En donner de longs extraits.

Qu'il faille sauvegarder la morale — et j'ajoute : la vraie doctrine — cela ne veut pas dire qu'on doive passer sous silence les auteurs mauvais ou qu'on ne puisse louer leur mérite littéraire. Au contraire, c'est souvent parce qu'ils sont dangereux qu'il faut en parler. Il y a une grande illusion à croire que l'élève ignorera toujours les écrivains que nous n'au-

rons pas voulu lui faire connaître. Leurs noms vibrent continuellement à ses oreilles et, arrivé à l'Université, ou même auparavant, il sera tenté de lire leurs œuvres pour suppléer à une ignorance dont il estime, à tort ou à raison, devoir rougir. Que de jeunes gens se sont perdus pour s'être rués sur des livres malsains avec la curiosité que des maîtres expérimentés n'avaient pas assez éclairée!

Au contraire, si vous mettez les élèves au courant, avec prudence, mais sans pudibonderie, des œuvres les plus remarquables de certains écrivains comme Musset, Flaubert ou Zola ; si vous leur en donnez le sommaire et des extraits; si vous situez ces passages dans l'ensemble de l'ouvrage et ces auteurs dans l'ensemble du siècle — en faisant d'ailleurs toutes les restrictions qu'exigent la morale et l'art bien entendus — vous aurez rendu aux jeunes gens le service de les renseigner assez abondamment sur ces œuvres pour les dispenser de les lire en cachette. Ils en connaîtront assez pour ne pas être ignares en la matière.

Vous aurez peut-être donné à l'un ou à l'autre le goût de lire des productions malsaines, et c'est là assurément un résultat déplorable. Mais du moins, l'élève sera prévenu par les fortes réserves morales que vous aurez faites ; et si, malgré vos avertissements, il s'obstine à boire la liqueur empoisonnée, c'est qu'il était tout disposé à l'avaler, et celui-là en tout cas l'eût absorbée : ce n'est pas l'occasion qui lui aurait manqué. En marquant d'une tête de mort les flacons dangereux, vous avez fait votre devoir mieux que ceux qui se dispensent d'y mettre une étiquette sous le fallacieux prétexte que personne n'y touchera.

***

En second lieu nous ne devons étudier que les auteurs principaux.

Il faut, comme le disait Brunetière, « désencombrer » la littérature (1), c'est-à-dire s'attacher aux écrivains les plus marquants seulement, à ceux qui caractérisent le mieux leur époque littéraire. Qu'est-il nécessaire, après avoir étudié Bossuet, Bourdaloue, Corneille, Racine, Molière, Boileau, de citer encore Mascaron, La Rue, Pradon ou Campistron? Laissons ces auteurs secondaires aux docteurs ès lettres. Il ne s'agit pas de donner aux élèves une connaissance encyclopédique de la littérature, mais simplement de leur faire connaître, par l'étude des étoiles de première grandeur, les constellations et les mouvements du firmament littéraire. Vouloir tout cataloguer, n'omettre aucun astre de second ordre serait compliquer si bien la carte du ciel que l'élève n'y verrait plus qu'une nébuleuse.

***

Si, au contraire, l'on s'en tient aux auteurs principaux, on se donne le loisir de les étudier d'une manière plus approfondie. Et surtout, on pourra en lire des extraits, ce qui est indispensable.

Les citations doivent être la base du cours ; à la rigueur, elles pourraient suffire, car elles seules permettent le travail personnel de l'élève ; les détails biographiques qu'on ajoutera ne tendent qu'à les éclaircir ; le résumé de l'œuvre complète ne sert qu'à les encadrer, et le commentaire — toujours sobre — dont on les entourera, ne doit marquer que des points de repère qui guident l'étude des citations elles-mêmes.

Au professeur à veiller constamment à ce que son commentaire soit contrôlé par le jugement personnel de l'élève, que jamais il ne devienne un pur exercice de mémoire. Voilà pourquoi les citations seront assez longues pour servir de base suffisante d'appréciation, et choisies de façon à caractériser le mieux la manière de chaque auteur.

Alors, le cours d'histoire littéraire donnera à l'élève une excellente formation du jugement et du goût littéraire ; il permettra aussi ces études comparatives sans

(1) *L'évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle*, tome II, p. 190.

lesquelles on ne pourrait avoir une idée distincte des genres et de leurs évolutions. Il fera discerner le style si particulier des différents siècles et des diverses écoles ; il mettra à même de rattacher immédiatement tel passage à telle époque littéraire. La meilleure analyse littéraire des auteurs n'est-ce pas celle qui montre ainsi la place que leurs idées, leurs sentiments et leur style occupent dans l'histoire de la littérature, et même dans l'histoire générale ?

Je pense que, ces trois conditions observées, le cours d'histoire de la littérature rentre dans le programme des études d'humanités.

Ce que j'en ai dit n'est pas particulier à la littérature française, mais s'applique aussi bien aux lettres néerlandaises et à toutes les autres.

*
* *

Je n'ajoute plus qu'un mot.

Comme il ne serait pas sensé de donner un cours d'histoire de la littérature néerlandaise sans parler de nos auteurs flamands, tels que Guido Gezelle ou Stijn Streuvels, ainsi il serait déraisonnable, dans le cours de littérature française, de négliger les auteurs belges, tels qu'Émile Verhaeren, Albert Giraud, Ywan Gilkin et tant d'autres qui valent bien les poètes d'Outre-Quiévrain. Il y a pour le moment un mouvement en Belgique pour faire une place plus grande à la littérature nationale. Effervescence bien légitime. Nous avons eu le tort de graviter trop longtemps autour de Paris, comme si de là seulement pouvait nous venir la lumière. Sachons reconnaître ce que nous avons de bon, et quand en Belgique éclôt une œuvre de belle tournure littéraire, applaudissons des deux mains, sans attendre que l'ouvrage ait reçu l'estampille du succès parisien.

D'autre part, pas d'emballement prématuré ! C'est ici surtout qu'il faut de la prudence. Beaucoup de nos écrivains belges ont poussé à l'extrême le cynisme de leurs descriptions réalistes et l'audace de leur irréligion. La jeunesse doit être prémunie contre certaines de leurs productions dont l'immoralité mérite d'être énergiquement stigmatisée.

Et ne négligeons pas les écrivains catholiques. Godefroid Kurth, Henry Carton de Wiart, Eugène Gilbert, Firmin Van den Bosch et les autres ne doivent pas être laissés dans l'ombre sous prétexte qu'ils prennent moins de liberté avec les dogmes ou la morale. Si les littérateurs chrétiens sont moins nombreux — il faut bien reconnaître ce fait — la faute en est, en partie, à notre enseignement d'il y a vingt ans qui ne prenait pas assez contact avec la moralité moderne, ni, comme l'a dit M. l'abbé De Smet, avec « l'air de chez nous, la senteur du terroir » belge.

Aujourd'hui les jeunes sont nombreux qui sentent passer sur eux le souffle de l'art ; c'est parmi eux que doivent éclore les talents futurs ; nous qui formons les générations de l'avenir, nous pouvons, moins que n'importe qui, nous abandonner à la routine. Encourageons les initiatives de la jeunesse, dirigeons ses efforts sur le Beau. Alors, grâce à notre enseignement actuel, mieux entendu que celui d'antan, nous aurons, espérons-le, dans quelques années, une abondante floraison de littérateurs catholiques.

PAUL HALFLANTS.

Propos de théâtre

Le théâtre chrétien n'est donc pas un mythe ! M. Paul Vroncourt a réussi à nous le prouver. Sous le titre d'*Ames chrétiennes*, il se propose de publier une série de livrets destinés à la scène qui se respecte. Un premier volume comprend : *Luc Blasset* et *Les Egarés*.

L'une et l'autre de ces comédies tend à montrer la manière dont est comprise en France la liberté d'enseignement (elle existe encore de nom !) ; nous ne connaissons pas, en Belgique, cette mainmise de l'universitarisme maçonnique sur l'enseignement à tous ses degrés ; grâce à Dieu, nos maîtres d'école ont encore le droit d'avoir une conscience et d'aller à la messe. Pourtant, nous conseillons à tous les catholiques de lire et de

faire lire l'œuvre de M. Vroncourt, ne fût-ce que pour les mettre en garde contre des catastrophes possibles.

Au point de vue littéraire, quelques longueurs seraient peut-être à élaguer, certaines scènes gagneraient à être plus concises ; l'ensemble est bien pourtant, et sera avantageusement présenté à nos amis des cercles et patronages.

***

M. Florian-Parmentier, dans ses *Deux vengeances*, fait vibrer en même temps la corde patriotique et l'irréductible sévérité de la conscience. Son roman-théâtre (et nous signalons en passant cette heureuse innovation consistant à réunir intimement deux genres distincts), son roman-théâtre en trois parties nous reporte aux sombres jours de l'année terrible, en plein champ de bataille de Montereau. C'est là que s'amorce le terrible drame qui cause la mort d'un innocent ; la trahison triomphe de l'héroïsme et, pendant de longues années, jouit de biens lâchement acquis, jusqu'au jour où le remords tue à son tour le criminel.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux nobles pensées qui ont guidé l'écrivain, et nous recommandons à tous cette œuvre aussi bien écrite que vigoureusement charpentée.

***

Karl Héjan (un pseudonyme, évidemment) vient de publier un *Episode de la Révolution belge;* ce drame en trois actes nous reporte à 1830 : son but est de dénoncer les causes multiples qui amenèrent la révolte des provinces belges et de décrire les journées qui précédèrent et préparèrent les événements du 24 août. L'auteur a essayé d'y mettre une teinte de couleur locale, en intercalant deci delà des mots de terroir : nous devons lui signaler toutefois qu'ils ne cadrent guère avec les mœurs et coutumes de Bruxelles, ce n'est pas là le langage de nos gens du peuple. Cette réserve faite, nous pouvons louer l'initiative patriotique de l'auteur ; son œuvre est à retenir, et nous la recommandons aux sections dramatiques des collèges, patronages, cercles ouvriers, etc. : elle rappellera aux auditeurs les origines de la patrie belge et excitera chez tous le désir de la maintenir grande et forte.

MARIE-BERTHE.

Jésus, inspirateur des prophètes

L'œil brûlant de David aperçoit le Messie,
Et sa douleur éclate en cette prophétie :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avoir abandonné !
» D'une troupe de chiens je suis environné,
» Contre moi les taureaux ont dirigé leurs cornes;
» Seigneur, délivre-moi des cornes des licornes ;
» Les méchants ont sifflé, le lion a rugi,
» Et nul consolateur près de moi n'a surgi !
» Je me tais, c'est toi seul que mon cœur troublé nomme,
» Je suis un ver de terre et n'ai plus rien d'un homme ;
» Je chancelle, accablé des terreurs de la mort,
» Mes ennemis joyeux jettent ma robe au sort :
» S'il t'aime, disent-ils, que l'Eternel te sauve !
» Mon Dieu, délivre-moi de la gueule du fauve !
» Ourdissant leurs complots pendant que je priais,
» Ils ont percé mes mains, ils ont percé mes pieds... »

— Semblable au pélican, au hibou solitaire,
Ainsi pleurait David sur la montagne austère.
Soudain, il tressaillait de joie et de ferveur,
Car ses yeux contemplaient la gloire du Sauveur :

« — En vain, ils m'ont donné du fiel pour nourriture,
» Et du vinaigre à boire ; ils m'ont mis au rebut :
» Eveille-toi, ma harpe, éveille-toi, mon luth,
» Dieu m'a sorti vivant du lieu de sépulture.

» Portes, élevez vos linteaux,
» Haussez-vous, portes éternelles,
» Voici le Roi de gloire, il guérit tous les maux,
» Chantez, enfants, chantez ses bontés paternelles.

» Comme un cerf brâme après les eaux,
» Je soupire après Dieu, j'ai soif de sa tendresse...
» Mon Dieu, le Seigneur t'oint d'une huile d'allégresse,
» Il te met au-dessus des princes les plus beaux.

» Sortez de vos palais d'ivoire,
» Fille des rois, venez à lui ;
» Tyr, offre tes présents à ce Roi plein de gloire,
» Il te donnera son appui.

» Son nom sera célèbre, et son règne durable,
» Juge équitable et saint des peuples assemblés,
» Il tend aux malheureux une main secourable,
» Il dit aux oppresseurs : Tremblez !... »

— Ainsi chantait David, et les Esprits sublimes,
Et le cèdre, et l'hysope, et l'homme, et l'animal
Répondaient à sa voix ; et des vallons aux cimes
Montait, montait toujours le concert triomphal !

MADELEINE LÉPINE.

Le roman du jour

Terre promise,
par MARIO DONAL.

La terre promise, en l'occurrence, c'est évidemment le mariage imprévu de Li-

liane et de Richard, l'union heureuse du dévouement filial et de la noblesse de cœur. Comment arriver à cette terre promise ? Le sentier n'en est pas large, et les roses y sont moins fréquentes que les épines ; mais la difficulté ne rebute pas deux âmes aussi bien trempées que celles de nos héros, et leur triomphe est d'autant plus enviable. L'auteur, sous ce récit enjoué, a caché une forte dose de morale dont tout le monde pourra profiter suivant son âge et sa condition.

Ecrit sur de l'eau,
par FRANCIS DE MIOMANDRE.

Ouvrage couronné par l'Académie des Goncourt! Est-ce possible? N'y a-t-il plus de morale pour cette illustre assemblée ?

Voici l'appréciation de notre confrère, *Romans-revue* :

« Plaisanterie et amusement d'esthète qui a beaucoup lu les poètes ultra-modernes, qui a passé par leurs cénacles et les décrit en une lente digression; caricatures qui esquissent des personnages falots, des fantoches peu vivants, mais originaux jusqu'au ridicule : le héros, jeune écrivain précieux, poète et miséreux, rêveur et fantasque ; le père, maniaque qui cherche la fortune dans des mines d'alcool dénaturé, vain amasseur de songes et de nuages ; la servante, qui nourrit de rien un vautour pelé et une tortue famélique ; bien d'autres encore, tous les autres. »

Ouvrage couronné par l'Académie des Goncourt !

Par dessus les vieux murs,
par CLAUDE MANCEY.

Vieux murs ! les absurdes délimitations que le snobisme des petites villes de province a établies et maintient entre les classes sociales. Vieux murs ! les préjugés ineptes des gens qui, dans la maison du voisin, distinguent les personnes qui sont ou non « de leur monde ». Vieux murs ! la morgue du nobillon, la fatuité du parvenu, tous ces sentiments enfin qui sont l'apanage de l'homme qui veut sortir de sa sphère au prix des pires compromissions. Il faut passer par dessus tout cela pour vivre une vie large, saine, heureuse, chrétienne : car il n'y a de grandeur que celle de l'âme, il n'y a de noblesse que celle du cœur et de l'intelligence.

Telle est la conclusion qui s'impose, quand on ferme le roman de Claude Mancey. Il y a beaucoup d'observation dans cette œuvre, beaucoup de délicatesse, une morale élevée, un style simple et coquet, tout ce qu'il faut enfin pour faire du bien.

En passant,
par Y. D'ISNÉ.

Pierre l'Ermite et Jean des Tourelles font école ; voici, d'une autre plume, alerte et vaillante aussi, une série de nouvelles écrites *en passant*. Beaucoup d'entre elles touchent de très près aux graves problèmes dont les économistes français cherchent en ce moment la solution ; les mœurs du temps s'y retrouvent, dans leur attristant terre-à-terre. L'auteur, en médecin décidé, met à nu les plaies sociales de sa patrie et, sous un air de bonhomie pittoresque, il suggère les remèdes ou les laisse deviner.

Les bons livres sont rares ; excellent motif pour insister sur ceux que nous rencontrons. Qu'on lise donc ces contes attrayants : ce sera tout gain pour l'esprit et pour le cœur.

L'anneau fatal,
L'écrasement,
par CHARLES FOLEY.

Dans l'*Ecrasement*, Charles Foley chante le dévouement, avec ses amertumes et sa fécondité : on ne peut nier qu'en nos temps d'égoïsme il soit bon de rappeler ce principe moral. Plus que jamais, l'or est devenu l'ennemi des initiatives généreuses, des ardeurs productrices : pour beaucoup la possession des richesses équivaut à l'écrasement des caractères, la France en sait quelque chose. Aussi recommandons-nous instamment l'œuvre puissante du brillant écrivain : sa lecture s'impose à la jeunesse comme à l'âge mûr.

D'un tout autre genre est l'*Anneau fatal*, récit coloré et vibrant, d'une charmante fantaisie. Une jeune Française, très moderne d'allure, mais correcte toujours, y tient le nœud d'une intrigue assez mystérieuse, dont le dénouement... mais ne dévoilons rien : nos lecteurs aimeront mieux le connaître en lisant ce joli roman.

C'est faiblesse que d'aimer,
par KERLYS.

Nous n'oserions pas conseiller ce volume à toutes les jeunes filles. Au point de vue littéraire, nous n'avons rien à redire, c'est parfait ; le côté moral n'a, lui non plus, aucun reproche à subir. Et pourtant, nous n'aimons guère le caractère rêveur, trop langoureux de l'héroïne : malgré toutes ses qualités, cette Antoinette n'est pas un modèle à suivre ; il nous faut des femmes viriles au sens de l'Evangile, prudentes sans mièvrerie, énergiques sans brusques à-coup. Après bien des déboires, la jeune fille comprend qu'il n'y a pour l'âme aucune joie comparable à la générosité dans le sacrifice. C'est mieux, et c'est sur ce point que nos lectrices voudront surtout s'attarder.

Vers plus de joie,
par ANDRÉ GODARD.

Roman philosophique, roman social, roman prophétique : tout ce que l'on voudra. L'auteur nous donne un aperçu de la vie humaine en 1995 : tout a évolué, le sentiment religieux comme la politique et la sociologie ; la carte du monde est remaniée de fond en comble, les conditions de l'existence sont devenues bizarres, grâce aux progrès des sciences dans tous les domaines. Il y a du Verne et du Wells là-dedans. La note générale est morale et chrétienne, bien que certaines pages ne soient pas destinées à la jeunesse. L'impression générale est plutôt pessimiste : nos petits-enfants n'auront pas la vie gaie en 1995. FR. DUFOUR.

Madame Henriette Ronner

Une femme peintre de chats

Une grande artiste, dont presque toute la vie s'écoula en Belgique, vient de disparaître, chargée d'ans et de gloire : Mme Henriette Ronner est décédée, à l'âge de 88 ans, en son home familial de la rue Gachard, à Ixelles.

Néerlandaise d'origine, elle appartenait à une lignée de peintres. Son grand-père, Nicolas-Frédéric Knip, et son père, Auguste Knip, avaient acquis une réputation solide. Elle naquit à Amsterdam le 31 mai 1821, et toute petite encore elle s'essaya à peindre dans l'atelier paternel. Lorsque, en 1832, Auguste Knip perdit la vue, la fillette contribua, par son talent naissant, à faire vivre la famille. A 16 ans, elle avait exposé déjà, elle avait conquis un nom : ses intérieurs, ses sujets rustiques étaient recherchés en Hollande et en Allemagne.

Knip mourut en 1847. Trois ans plus tard, sa fille épousait à Amsterdam M. Feico Ronner, avec lequel elle vint se fixer à Bruxelles. Son mari était de santé délicate, et ce fut elle encore qui dut pourvoir, pour la plus grande part, aux besoins du ménage. Pendant quinze années elle multiplia les paysages, les natures mortes, et surtout les attelages de chiens — qui avaient conquis la vogue. En 1860, un de ses tableaux fit sensation à l'exposition de Bruxelles : «La Mort d'un ami», où elle avait représenté un pauvre marchand de sable sanglotant, à genoux, devant le cadavre de son chien...

C'est vers 1870 que Mme Ronner essaya pour la première fois ses féconds, ses infatigables pinceaux à la peinture des chats... Elle avait définitivement trouvé sa voie, et l'on sait quelles admirables évocations de la vie féline elle nous a données depuis lors. Toute la merveilleuse souplesse de son talent s'est déployée dans ces ravissants tableautins, chefs-

d'œuvre d'observation, d'imagination aussi. La plupart des souverains, les plus importants musées en possèdent aujourd'hui ; et en Angleterre, l'engouement de la société aristocratique pour le « peintre des chats », membre du Royal Institut des aquarellistes, n'a point cessé.

Depuis 1887, Mme Ronner était chevalier de l'ordre de Léopold. La reine Marie-Henriette et la comtesse de Flandre la tenaient en haute estime, et l'on sait avec quelle jolie verve elle a portraituré leurs bichons et leurs griffons.

La *Vie Heureuse* donnait naguère, sur cette intéressante artiste, de curieux détails que nous allons brièvement résumer :

Il faut aux chats, pour s'y installer, des civilisations parfaitement assises. Ils s'abstiennent des époques troublées ; il a fallu tout l'effort de pacification intérieure des règnes de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, pour que « Grisette » consente à venir familièrement s'asseoir sur les genoux de Mme Deshoulières. Mais au XIXe siècle seulement, les chats ont senti la société assez stable pour se risquer à fonder des établissements chez les hommes. Ils ont élu domicile à l'angle des foyers et sur la table des écrivains hommes; ils se sont enfin choisi deux peintres, un élève de Delacroix, Lambert, — et une Hollandaise fixée en Belgique, Mme Henriette Ronner, dont l'histoire est simple, émouvante et singulière.

L'enfant, née à Amsterdam, le 31 mai 1821, fille, petite-fille et nièce d'artistes, fut d'abord écartée de la peinture. Son père, le peintre J.-A. Knip, était devenu précocement aveugle. Il en accusait son art et redoutait le même sort pour son enfant. Il essaya de la détourner de la profession héréditaire. Elle cependant, qu'animait le génie de la race, résistait si énergiquement que le père céda. Le 1er avril 1832, comme elle venait d'avoir onze ans, il lui annonça qu'elle pouvait aller acheter elle-même des panneaux et des couleurs, et l'apprentissage commença.

Singulières leçons que celles de cet aveugle ! Il ne voulut point que sa fille eût d'autre professeur.

Il développa jalousement, et seul, ce jeune talent dont il ne pouvait pas voir l'effet. Ses conseils y suffirent. Il lui répétait de regarder la nature.

Il la contraignait à un labeur violent, la forçant à se lever à l'aube pour dessiner jusqu'à la nuit. « Il lui expliquait, dit M. Havard, que la possession de l'art ne peut s'acheter par trop de sacrifices. » Acuité et sincérité de la vue, travail, esprit de noblesse et d'abnégation, en vérité, il n'y a rien de plus à enseigner à un peintre, et un aveugle suffit à former un grand maître.

L'enfant exposa à quinze ans, avec succès. Le père mourut, et en 1850, la jeune fille épousa M. Ronner. Elle fut pour son mari, et bientôt pour ses enfants, dévouée fidèlement et complètement comme elle l'avait été à son père. Sa santé l'obligea à se fixer à Bruxelles. Elle vécut pauvre, isolée, presque sauvage, enfermée dans la fierté et l'esprit de devoir, pendant de cruelles années, se demandant parfois le matin, en s'asseyant devant son chevalet, comment elle paierait, le soir, le dîner de toute sa couvée. Enfin, cette opiniâtreté acharnée, cette abnégation jamais démentie, eurent leur récompense : l'artiste, qui avait conquis une sûreté, une rapidité extraordinaires, eut la gloire et le bien-être.

Elle est elle-même une conquête que le chat a faite sur le chien. A son arrivée à Bruxelles, elle avait vu ces chiens énormes, attelés à des charrettes et qui tiraient à plein gosier. Elle aima ces braves bêtes ardentes, dévouées et fidèles. Un jour elle en vit un fléchir entre les brancards, tomber et mourir. Emue, elle en fit un tableau peint, en grandeur nature, dans une manière sensible et pathétique. La bête expirait, et son maître, agenouillé, recevait douloureusement son dernier souffle. Le tableau s'appelait « la Mort d'un ami ». Or, tandis que Mme Ronner peignait des chiens, une chatte entra

chez elle. On sait que ces animaux, quand ils ont inspecté et choisi une demeure, finissent généralement par la conquérir. On chassa la bête, on la toléra, on l'accepta, on l'aima. La grâce de ses mouvements, son égoïsme, sa splendeur indolente, sa propreté et son indifférence intéressèrent et amusèrent l'artiste. Elle eut une portée de chatons, minois éveillés, lourds et légers, en fête perpétuelle. Et voilà comment Mme Ronner devint peintre de chats. Elle a peint avec une sûreté, une franchise et une vivacité merveilleuses ces étonnantes familles. La mère, assise, la queue sagement ramenée autour des pattes, rêve ou débarbouille un de ses chatons d'une langue propre, rose et rude. Et eux, tous les extravagants minets, aux yeux lumineux, délirent et folâtrent, escaladent les consoles, bondissent, grimpent en tendant leurs reins râblés sur une sphère de géographie, dégringolent, égratignent les cordes d'une guitare, s'aplatissent, dorment, s'étirent, se détournent, s'abattent, puis tout à coup empoignent le panache de leur queue, la maintiennent avec une férocité vigilante, et, lassés de tout, s'en vont à petits pas, le dos courbé, d'un air philosophe, on ne sait où... Mme Ronner a reçu les plus grandes distinctions et deux des ordres les plus enviés de la Belgique. Mais des petits êtres dont elle a écrit avec le pinceau l'histoire charmante et changeante, elle reconnaît qu'aucun soin, aucune tendresse ne lui ont valu la moindre reconnaissance. Il a fallu qu'elle fasse construire une cage de verre pour les enfermer quand elle veut qu'ils posent ; sans quoi, ils lui tournaient le dos quand elle avait besoin d'eux, et couraient chasser les souris.

Le Musée du Conservatoire

Un don fait par M. Louis Cavens a enrichi de quatre cent trente-sept pièces nouvelles la collection, déjà si importante, d'instruments anciens que possède le Musée du Conservatoire de Bruxelles et qui compte plus de trois mille numéros.

Mais l'accroissement dû à M. Cavens a plus qu'une valeur numérique. Les instruments qu'il a offerts au Musée, et qui furent réunis par le patient collectionneur gantois César Snoeck, résument en quelque sorte toute l'histoire de la fabrication des instruments de musique en Belgique depuis le XVIe siècle. La lutherie y est représentée par une précieuse série de violons, altos et violoncelles signés par les plus habiles spécialistes de Bruxelles, Gand, Tournai, Anvers. Les instruments à vent de Teurlinckx et de Dupré, les cuivres de Sax et de Mahillon voisinent avec les clavecins de Ruckers, Grauwels, Britsen, Delin, qui illustrèrent l'industrie néerlandaise, avec les pianos d'Ermel, Lichtental, Fétis, instaurateurs de la fabrication des instruments à clavier en Belgique. Des orgues, des sonnettes anciennes, des spécimens curieux d'instruments populaires à percussion et à vent complètent ce remarquable ensemble, qu'il était urgent de sauver de la dispersion.

Les salles dans lesquelles ont été installés ces glorieux vestiges archéologiques porteront le nom du donateur, dont la libéralité dote Bruxelles d'une collection sans équivalent qu'il ne serait guère possible de former aujourd'hui. Mais une autre mesure s'impose : celle d'abriter le Musée dans des galeries dignes des richesses qu'il renferme, protégées contre les dangers d'incendie et largement ouvertes au public. Le *Guide musical* a publié à cet égard les édifiantes informations suivantes : « Le Musée du Conservatoire occupe, rue aux Laines, deux immeubles, le nº 11 et le nº 7, communiquant entre eux, mais séparés cependant par un troisième immeuble occupé par un particulier. Ce ne sont pas des bâtiments *ad hoc*, mais des maisons d'habitation appropriées tant bien que mal. L'ensemble comporte 29 (nous disons bien vingt-neuf)

chambres — et non *salles* — généralement mal éclairées, où les instruments sont entassés les uns sur les autres au point que les visiteurs, en certains endroits, ne peuvent se mouvoir sans risquer d'accrocher quelque chose, et qu'il a fallu limiter à un maximum d'une douzaine de personnes les visites en corps. Dans l'immeuble principal, le n° 11, — le Musée proprement dit, — l'installation d'un calorifère et l'aménagement des cheminées écartent plus ou moins les risques d'un incendie qui, dans ces bâtiments vétustes, aurait des conséquences terribles ; rien de semblable n'a été fait dans l'annexe du Musée, au n° 7, qui reste à la merci du moindre accident.

Mais il y a mieux. Le personnel chargé de la surveillance les jours d'ouverture comporte en tout et pour tout cinq hommes. Cinq hommes pour vingt-neuf chambres où les objets — la plupart de petites dimensions — sont exposés, faute d'armoires pour les contenir, à portée de la main ! La prudence la plus élémentaire commandait de prendre à ce sujet des mesures sévères. Mais si elles sont efficaces, elles n'en sont pas moins regrettables. Qu'on en juge. L'annexe du n° 7 (contenant notamment les « salles Louis Cavens ») reste constamment fermée. On y conduit les visiteurs qui en font la demande, ainsi que les personnes spécialement compétentes, artistes, archéologues, etc. Au Musée proprement dit (n° 11), le rez-de-chaussée (comprenant notamment les bureaux du conservateur en chef et du conservateur-adjoint) reste également fermé ; on se borne à ouvrir *alternativement* les premier et deuxième étages, comprenant respectivement les instruments anciens (artistiques européens) et la collection ethnographique (instruments exotiques et folklore européen) : en résumé, *le quart* environ du Musée est accessible aux visiteurs.

Il n'était peut-être pas inutile de préciser cette situation, pleine d'inconvénients de tous genres, dont le moindre est de susciter, avec des réclamations et des incidents continuels, l'étonnement et la gaîté des étrangers. »

Nous joignons nos protestations à celles de notre confrère et souhaitons que l'État prenne promptement les mesures que commande la situation. Le nouveau directeur du Conservatoire aura à cœur, nous l'espérons, de réaliser cette réforme.

O. M.

Causerie Musicale

I. — Les Nouveautés.

Nous recevons de M. Lussan-Borel un petit manuel intitulé : *Méthode nouvelle de lecture vocale à vue*, que nous recommandons à tous les débutants. Grâce à une ingénieuse combinaison, l'auteur a trouvé le moyen de faire chanter automatiquement, à première vue, les morceaux les plus compliqués, sans chiffres ni transcription aucune ; avec ce système, rien de plus facile que de « trouver l'air d'un morceau ».

***

Chez Faes, à Anvers, une amusante pochade : *Congoleesche Keuken*, paroles et musique de René Vermandere. Elle aura un succès de fou rire partout où on l'entendra.

***

Dans la collection des «Maîtres de la musique», M. Brenet vient d'évoquer la figure du grand compositeur allemand HAYDN.

Haydn naquit dans un pauvre village de la Basse-Autriche ; longtemps il connut les difficultés d'une médiocrité plutôt accentuée, puis il fut, pendant vingt-huit ans, au service du prince Estherhazy en qualité de maître des concerts. Ce ne fut qu'en 1797, à l'âge de 68 ans, que la fortune parut lui sourire ; le fameux Salomon l'emmena à Londres, où l'attendait un succès retentissant. En 1792, il rentre à Vienne, épuisé par une effrayante surproduction ; un nouveau voyage à Londres, en 1794, lui valut tout ce qu'un homme peut rêver d'honneur et de fortune. Son cœur était pourtant à Vienne : il se hâte d'y revenir, pour y tenir cénacle ; Beethoven, Pleyel, Neukomm s'honorent de ses distinctions : leur affection le suivit jusqu'à sa mort, en 1809.

L'œuvre immense de Haydn se répartit en quatre séries bien distinctes : les *opéras*, dont aucun ne sort de l'ordinaire ; — la *musique religieuse*, dont nous avons à regretter la note nettement mondaine. Malgré la vivacité de ses sentiments religieux, Haydn subit l'emprise du milieu

aristocratique où il passa une longue partie de son existence ; cette antinomie choquante se remarque dans toutes ses compositions religieuses, exception faite pour les *Sept paroles du Christ*, un vrai chef-d'œuvre ; — les *oratorios ;* à ce genre de musique, il donna une allure nouvelle, mi-religieuse, mi-descriptive, tout en y infusant beaucoup de probité et une saine vigueur; — enfin la *musique instrumentale ;* ici, Haydn est bien chez lui, son travail méthodique et réglé lui permet une production dont les chiffres seuls peuvent nous donner une idée ; on relève notamment : 104 symphonies, 12 ouvertures, 80 menuets, 50 concertos, 83 quatuors à cordes, 83 trios divers, 52 sonates, 200 pièces pour baryton. Joignez à cela 16 opéras, 42 canons à plusieurs voix, 12 messes, 5 oratorios, et des centaines de lieders, ballades, motets, mélodies, nocturnes, sérénades, etc.

Voilà, brièvement résumée, l'œuvre que M. Brenet nous convie à analyser avec lui ; il le fait de main de maître, avec sa haute compétence de musicologue et de critique. Ce beau travail notera parmi les meilleurs hommages rendus à la mémoire de Haydn.

***

L'importante « Procure générale de musique religieuse » d'Arras nous envoie un remarquable travail de M. Collin, intitulé : *Voix mystiques de l'orgue*. Le distingué compositeur, organiste de Notre-Dame, à Rennes, y a réuni cent vingt pièces de différents genres, préludes, sorties, offertoires, bénédictions, etc., d'un grand charme mélodique joint à la plus grande distinction.

Dans un rapide aperçu analytique, M. P. Chassang nous signale que rien, dans ce recueil, n'est négligé ; toutes les pièces sont d'un bon goût recommandable, écrites en un style canonique conforme aux récentes indications romaines, et d'une facilité qui les rend accessibles à tous.

Nous ne pouvons guère analyser dans le détail une œuvre aussi volumineuse; nous nous contenterons d'en signaler l'immense variété ; on y trouve des versets pour le *Magnificat*, des antiennes grégoriennes, des marches, des préludes, des grands chœurs. Nous avons tout spécialement remarqué un choral-introduction d'imposante allure, et deux communions (l'une en *mi b*, l'autre en *si mineur*) d'expression délicate.

En résumé, l'ouvrage est agréable et pratique : agréable, parce que rien n'est insignifiant ni inabordable ; pratique, puisque l'organiste pourra y puiser pour n'importe quelle cérémonie liturgique. Nous eussions pourtant aimé que tous les morceaux d'une même catégorie, tous les offertoires par exemple, fussent groupés de façon à faciliter encore les recherches.

Nous recommandons ce bel ouvrage à tous nos maîtres de chapelle : il doit trouver place dans leur bibliothèque, à côté des compositions des grands maîtres.

Nous parlerons en détail, dans notre prochaine chronique, d'une autre nouveauté de la même maison, le magistral ouvrage de M. L. Raffy : *Ecole d'orgue ou d'harmonium*.

***

II. — Les Concerts.

M. Leonid Kreutzer nous a donné, le 8 mars, un concert avec orchestre (salle Patria) : comme morceaux de résistance, deux concertos de Brahms et de Rachmaninoff. Le pianiste allemand les a enlevés de façon à satisfaire les plus difficiles ; il possède un mécanisme surprenant, un jeu puissant et coloré, une sincérité d'expression que la critique a rarement l'occasion d'applaudir. Il était d'ailleurs fort bien secondé par le petit orchestre que dirigeait avec soin M. Van Dam.

Personnellement, nous avons de beaucoup préféré l'artiste interprétant au piano de délicates mélodies ; le célèbre *Tambourin* de Rameau, et une étude de Scriabine lui ont valu un succès très personnel et six rappels consécutifs.

***

Séance de sonates, le 9 mars, à la salle allemande ; comme interprètes, M. Alphonse Barthelemy, violoniste, et Mlle Henriette Eggermont, pianiste. Au programme, trois sonates de Bach, Beethoven et Fauré, c'est-à-dire, en raccourci, l'histoire de l'évolution du genre, depuis le classicisme traditionnel jusqu'au modernisme de bon ton. M. Barthelemy possède de sérieuses qualités, il manie l'archet avec aisance ; nous n'avons guère à signaler que l'une ou l'autre défaillance dans le mécanisme, minimes défauts que l'expérience fera disparaître.

Mlle Eggermont a retrouvé ici le succès de sympathie que lui ont valu d'antérieures auditions : beau rythme, bonne interprétation. Comme son collaborateur, elle semble surtout prédisposée pour la musique moderne. N'y aurait-il pas là une indication pour l'avenir ?

***

Cortot, Thibaud, Casals : réunir ces trois noms sur une affiche, c'est évidemment annoncer un succès merveilleux ; la soirée du 11 mars fut ce succès. Nous ne voyons pas bien ce que nos éloges, si sincères soient-ils, pourraient ajouter à la gloire des trois virtuoses ; nous tenons néanmoins à signaler la remarquable cohésion, la parfaite homogénéité de cet ensemble de talents de premier ordre : comme nous, le public qui les a si copieusement ovationnés a ressenti une impression d'art tellement rare, tellement profonde, que le souvenir en est jalousement gardé dans le meilleur coin du cœur.

Haydn, Schumann, Beethoven composaient le programme, et ont partagé le glorieux triomphe de leurs interprètes.

***

Ce n'est pas sans un bien vif regret que nous rendons compte de la quinzième et dernière séance donnée le 18 mars, à la Grande Harmonie, par M. Joseph Wieniawski. Le maître vient de clôturer, avec cette audition, la tâche qu'il s'était imposée de présenter au public de ses concerts l'ensemble de la littérature du piano ; cette fois encore, la sympathie de l'auditoire s'est manifestée dès les premiers accords : c'est que depuis vingt-huit ans, une intime communion s'est établie entre le virtuose, dont la consciencieuse probité artistique s'est si souvent manifestée, et la nombreuse assemblée fière d'ovationner le musicien si jeune encore d'élan et d'exubérance. Malgré l'inévitable mélancolie de cette soirée d'adieux, l'enthousiasme débordait dans la salle, et le maître gardera un délicieux souvenir du triomphe qu'il a cueilli.

Pour cette ultime manifestation de son beau talent, M. Wieniawski avait mis une sorte de coquetterie à nous présenter un programme d'un rare éclectisme : Bach, Schubert, Chopin, Schumann, Beethoven, Wagner, Liszt, Rubinstein, y voisinaient dans un élégant coude-à-coude. Chaque page du programme fut un nouveau succès pour l'interprète, dont la prodigieuse mémoire ne subit jamais de défaillance, dont le talent séduit et enlève les plus irréductibles. Applaudissements, ovations prolongées, rappels multipliés, tel est le bilan de la soirée.

A l'issue de la solemnité, une touchante manifestation réunit dans la salle d'accords les amis et les élèves de M. Wieniawski ; M. Devleeschouwer, l'organisateur de ses concerts depuis 28 ans, lui remit, au nom de tous, une superbe lyre fleurie, en lui redisant l'affection profonde et émue dont elle était le symbole. Un des jeunes élèves du maître, M. Firquet, lui offrit un superbe album-souvenir contenant les programmes de tous les concerts qui composent sa longue et glorieuse carrière artistique. Qu'il nous soit permis de nous joindre à cette manifestation spontanée, et de redire à l'éminent professeur toute notre admiration pour le beau talent que nous avons si souvent applaudi, en même temps que notre regret de nous voir privés si tôt du remarquable enseignement intuitif qu'était chacune de ses séances pianistiques.

***

Le quatrième concert Durant (21 mars) a eu, suivant l'expression populaire, « une meilleure presse » que son prédécesseur : il faut ajouter qu'il lui était infiniment supérieur et comme choix des morceaux et comme exécution.

Le célèbre *Requiem* de Brahms ouvrait la séance; on sait que cette œuvre fut composée vers 1867, et que la première exécution complète en eut lieu le 10 avril 1868, dans la cathédrale de Brême. Elle n'a rien de commun avec notre messe de requiem : c'est une suite de textes choisis dans l'Ecriture sainte et adaptés par le compositeur à sa vision esthétique. L'audition que nous venons d'entendre à l'Alhambra marquera certainement parmi les événements musicaux de cette saison ; à part l'*andante* du second passage, joué sur un temps trop rapide, l'interprétation fut en tous points parfaite. Supérieurement entraîné par une direction vigoureuse, l'orchestre en détailla les beautés avec un ensemble admirable. Une partie du succès est dû aux deux solistes : M. Auguste Bouilliez, un baryton montois à la voix chaude, bien étoffée, d'une belle pureté, et Mlle Suzanne Beaumont, une soprano de beaucoup de talent, au timbre ferme et bien stylé.

Comme intermède, l'ouverture du *Tannhaüser* : l'interprétation de cette page wagnérienne nous a quelque peu bouleversé par l'étrangeté du rythme adopté par M. Durant ; nous engageons le sympathique chef d'orchestre à ne pas trop abuser de certaines innovations dans lesquelles le public ne voit que fantaisie peu heureuse.

Puis les masses chorales de la « Musicale de Dison » envahissent l'estrade, pour la fameuse *Cène des Apôtres* de Wagner, et M. Voncken monte au pupitre. La phalange disonienne est déjà célèbre dans le monde artistique ; on en a fort admiré la parfaite homogénéité et la belle prestance. L'une des attaques causa pourtant une seconde d'effarement : l'entrée, mal calculée, faillit jeter le désarroi, mais ce ne fut qu'une alerte, rapidement oubliée par l'imposant prélude des cuivres annonçant la venue de l'Esprit.

L'ensemble du concert a laissé une belle impression : une fois de plus, M. Durant a triomphé, et nous sommes heureux de constater que les amateurs de bonne musique tiennent à encourager de leurs chauds applaudissements sa vaillante initiative.

***

Un brillant disciple de Frédéric Lamond, M. Norman Wilks, nous est revenu avec un talent complètement transformé ; il a tenu à démontrer qu'il était mieux qu'un élève, qu'il avait en lui un superbe tempérament d'artiste probe et énergique, un peu trop énergique peut-être : certains accords de basse faisaient tressaillir l'auditoire. Douze études symphoniques de Schumann, la sixième *Rhapsodie hongroise* de Liszt, Beethoven, Chopin, ont tour à tour fourni au jeune virtuose l'occasion d'enlever son public et de recueillir une ample moisson de bravos.

***

M. Emile Sauer semble vouloir accaparer tous les triomphes en Belgique ; nous l'applaudissions naguère dans un grand concert d'orchestre ; puis, le Cercle artistique lui ouvrit ses portes. Enfin, nous l'entendîmes le 24 mars, à la Grande Harmonie. Et partout nous avons retrouvé la même technique parfaite, la même sonorité tantôt puissante comme le tonnerre, tantôt délicate et harmonieuse comme le souffle des harpes.

La séance s'ouvrait par cinq sonates de Scarlati, un peu précieuses, mais si musicales dans leur archaïsme ! Le pianiste les détaille à ravir, aussi bien que les pièces détachées de Schumann et de Chopin. Nous avouons même avoir une préférence pour l'interprétation de celles-ci : elles donnent plus de relief à la sensibilité artistique de M. Sauer.

Le programme était malheureusement trop fourni, et, grâce aux retardataires, la séance ne put commencer qu'à neuf heures : d'où un peu de fatigue vers la fin de cette audition prolongée.

***

III. — Communiqués.

— M. Jan Kubelik donnera, le mercredi 28 avril, à 8 ½ heures, à la Grande Harmonie, un récital de violon. Au programme : la *Trille du diable*, de Tartini ; la *Chaconne*, de Bach ; le *Concerto* nº 1, de Wieniawski, et des œuvres de Dvorak, Hubay, Paganini.

— Le cinquième concert Durant aura lieu le dimanche 2 mai, à 2 h. ½, à l'Alhambra. Il sera consacré aux auteurs belges. Au programme : les *Chants d'amour*, d'Arth. Degreef ; une *Symphonie en sol majeur* de Fél. Durant ; les *Gnomes du Rhin*, d'Aug. De Boeck ; *Patrie et liberté*, de Paul Gilson. Soliste : le ténor Swolfs.

Fr. Dufour.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Adam (Paul). — *Les disciplines de la France.* Un vol. in-16 de 222 pages. Paris, 1908, Vuibert et Nony. Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Adam aborde dans cet ouvrage des questions fort variées, et dont la réunion pourra paraître étrange à première vue ; l'auteur nous parlera par exemple de l'œuvre de Richelieu, de la mévente des cercueils, de la psychologie de la publicité, de la peine de mort, sujets fort disparates, n'ayant entre eux aucun lien apparent. L'écrivain nous présente des aperçus qui ne manquent pas d'originalité, et dont l'exposé pittoresque dénote une excellente tenue littéraire. De temps en temps, un peu de la foi socialiste de l'auteur perce à travers ses périodes finement ciselées ; le lecteur y prendra attention et rectifiera de lui-même ce qui pourrait être taxé d'exagération. Pour beaucoup, ce livre est instructif.

Almanach du bon Français. 1909. In-18 de 72 pages. Paris, 1908, Société bibliographique. Prix : 0 fr. 15.

Excellente publication, dont la diffusion se recommande pour le bien moral qu'elle est appelée à produire.

Almanach du Pélerin. 1909. Gr. in-8º de 128 pages. Paris, 1908, Bonne Presse. Prix : 0 fr. 50.

L'un des meilleurs parmi les almanachs de cette année ; il se recommande par son illustration et la variété des sujets qu'il traite.

Almanach du rire. 1909. In-8º de 96 pages. Paris, 1909, Juven. Prix : 0 fr. 60.

Almanach satirique, spirituel, souvent mordant, parfois un peu leste ; une abondante illustration lui donne un cachet très spécial.

Barbier (Paul). — *L'Eglise de France devant le gouvernement et la démocratie.* Un vol. in-16 de 128 pages. Paris, 1909, Lethielleux. Prix : 0 fr. 60.

Depuis 1880, tous les ministères qui ont présidé aux destinées de la France n'ont avoué qu'un but, écraser le catholicisme. En présence de cette guerre acharnée, M. Barbier se demande si le gouvernement sera le plus fort, si le triomphe de la démocratie emportera l'Eglise ; sa réponse à cette double question mérite d'être lue, et, même en Belgique, nos dirigeants feront bien de la méditer s'ils veulent éviter à notre patrie les pires catastrophes.

Brémont (Léon). — *L'art de dire et le théâtre.* Un vol. in-16 de 240 pages. Paris, 1908, Delagrave. Prix : 3 fr. 50.

On a beaucoup écrit sur l'art de dire ; des écrivains de grande valeur ont tenté de codifier cette science très spéciale avec plus ou moins de succès. Ce n'est donc pas du neuf que M. Brémont nous apprend. Mais son travail présente une qualité trop essentielle pour que nous n'en fassions pas mention : c'est la clarté d'exposition ; l'auteur s'est tracé un plan concis en même temps que complet, et il s'en tient à ce plan, développant chacune des parties avec une rare limpidité, et, ajoutons-le bien vite, avec une exceptionnelle compétence. Son enseignement de la diction est clair et lumineux, il s'appuie sur des exemples

judicieusement choisis, et, en maints endroits, il redresse pas mal d'erreurs consacrées par une aveugle tradition.

Le livre est destiné aux professionnels de la scène, mais il sera profitable au même degré aux conférenciers, aux avocats, à tous ceux qui sont appelés à parler en public : à tous ceux-là, nous le recommandons chaudement.

CALLET (Charles). — *Un oublié du XIXe siècle : Auguste Callet.* Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1909, Daragon. Prix : 1 fr. 50.

Ces notes et souvenirs, malgré leur concision, nous donnent une idée assez complète d'Auguste Callet, écrivain et artiste ; Callet fut toute sa vie un sacrifié : malgré d'indéniables qualités, il ne parvint pas à la notoriété, alors que les audacieux qui démarquaient ses œuvres se faisaient un nom. Ainsi en va-t-il souvent pour les esprits dont la droiture ne sait pas se plier aux compromissions. Il y a plus d'une leçon à retirer de cette biographie.

COPIN-ALBANCELLI. — *La conjuration juive contre le monde chrétien.* Un vol. in-16 de 534 pages. Lyon, 1909, Vitte. Prix : 3 fr. 50.

Dans son premier volume, M. Copin-Albancelli a inauguré contre la franc-maçonnerie une tactique qui a eu le don de provoquer la fureur de l'adversaire : c'est celle du pur raisonnement scientifique appliqué à la pénétration des secrets maçonniques. Par l'emploi de cette méthode, il nous a prouvé qu'il existe un pouvoir occulte. Il nous a montré comment ce pouvoir occulte est constitué, grâce à quel mécanisme il peut fonctionner, et enfin quelle est l'œuvre de destruction qu'il a déjà réalisée.

Il restait à démontrer par quels procédés l'esprit et l'âme de la France catholique ont pu être transformés comme nous les voyons ; qui a opéré cette transformation ; autrement dit, quel est le pouvoir occulte, vers quel but définitif il veut nous conduire. Voilà ce que les lecteurs trouveront exposé dans la *Conjuration juive contre le monde chrétien*, avec cette logique inflexible et cette force d'argumentation qui font de M. Copin-Albancelli le plus redoutable adversaire de la franc-maçonnerie.

Cours de calcul mental, intuitif et chiffré. Première année. In-16 de 48 pages. Namur, 1908, Dupagne. Prix : 0 fr. 15. — — Deuxième année. In-16 de 48 pages. Namur, 1908, Dupagne. Prix : 0 fr. 15.

Ce nouveau livre, basé sur les principes de la concentricité et de la pénétration des cours, facilitera considérablement la tâche de l'instituteur, amusera beaucoup l'enfant par ses jolies gravures, fixera définitivement dans sa mémoire les quatre opérations sur les 100 premiers nombres et le rendra apte à se servir des mesures tout en cultivant ses diverses facultés.

DÉROULÈDE (Paul). — *Pages françaises.* Un vol. in-16 de LX-404 pages. Paris, 1909, Bloud. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons enfin une anthologie de Paul Déroulède ; depuis longtemps nous nous demandions pourquoi le lecteur français en était privé. Pourtant, si Déroulède fut un vaillant patriote, il fut aussi un littérateur de grande valeur : poésie, conte, drame, discours, il a abordé tous les genres avec un égal succès. Nous savons bien que ses adversaires n'y ont vu que l'expression d'un chauvinisme suraigu, des détracteurs l'ont accusé d'exploiter l'enthousiasme éphémère des foules ; ce sont là dires d'envieux. L'écrivain aima la France au-dessus de tout, et c'est cet amour-là qui l'inspira toujours ; ses *Feuilles de route*, ses *Chants du soldat*, ses *Refrains militaires* sont autre chose qu'une vaine déclamation : c'est toute une âme, c'est tout un cœur qui s'exhale pour la patrie. Et vraiment ces pages choisies sont bien des *Pages françaises*.

FERRETTI (Aug.), S. J. — *Il problema morale.* Un vol. in-8° de 164 pages. Rome, 1909, Civiltà cattolica. Prix : 1 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur a réuni un certain nombre d'articles qui poursuivent l'examen critique des nombreux systèmes philosophiques sur la morale ; nous y étudions avec lui les doctrines de saint Thomas d'Aquin, de Bentham (édonisme), de Stuart Mill (utilitarisme), de Kant (rationalisme), de Darwin et de Spencer (évolutionisme), de Guyau (morale scientifique), de Nietzche (immoralisme), de Schopenhauer (pessimisme), d'Adam Smith (sentimentalisme), de Vauvenargues (sociabilité). Avec l'écrivain, il faut conclure que, de tous les critères de moralité que nous proposent les philosophes, il n'y a guère que celui de saint Thomas d'Aquin qui réponde adéquatement aux désirs de l'âme humaine.

GASPARRI (Aristide). — *Manuale liturgicum.* Un vol. in-12 de 212 pages. Rome, 1909, Desclée. Prix : 3 fr.

Les rubricistes sont parfois embarrassés quant à l'application des canons liturgiques ; grâce au remarquable travail de M. Gasparri, ils pourront en toute facilité établir rapidement le calendrier

ecclésiastique et rédiger les ordinaires du temps. L'auteur s'est occupé des rubriques du bréviaire, du missel, de l'antiphonaire, du vespéral, en tenant compte des récents décrets de la Congrégation des Rites. Tous les membres du clergé devraient posséder un ouvrage aussi utile, d'une doctrine sûre, d'un exposé clair et documenté.

GIBON (Fénelon). — *Les instituteurs sans foi.* In-8° de 28 pages. Paris, 1908, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 25.

GIBON (Fénelon). — *L'ignorance obligatoire.* In-8° de 22 pages. Paris, 1908, chez l'auteur. Prix : 0 fr. 25.

Ces deux brochures, signées par le secrétaire de la Société générale d'éducation, sont à lire par tous nos catholiques belges ; ils y trouveront d'utiles leçons et pourront profiter des funestes expériences de la France. Le danger n'est peut-être pas aussi proche chez nous, mais il se dessine, et il faut le prévoir pour le combattre efficacement. Nos cercles ouvriers feront donc bien d'en activer la diffusion dans tous les milieux.

LUSSAN-BOREL. — *Traité de danse.* Un vol. in-8° de 244 pages. Paris, 1908, Labrousse. Prix : 3 fr. 50.

Il existe de nombreux traités sur la danse ; les uns, trop succincts, n'offrent pas d'intérêt sérieux; les autres au contraire sont tellement développés que le public leur fait grise mine. Le mérite du présent travail est précisément d'avoir évité ce double écueil ; il nous offre l'ensemble des danses classiques d'un usage constant, auxquelles sont jointes quelques danses nouvelles consacrées par l'usage. Les démonstrations sont précédées des principes généraux de tenue et de maintien et accompagnées de nombreuses figures explicatives. Enfin à chaque danse est jointe sa musique.

MARYEL. — *Cendrillon.* In-18 all. de 24 pages. Paris, 1908, Bonne Presse. Prix : 0 fr. 25.

Le titre seul de cette saynète est emprunté au conte de Perrault ; sur un thème tout menu, l'auteur a composé une jolie petite chose. D'une représentation très facile, cette piécette, écrite pour trois personnages, fera la joie des cercles, patronages et écoles de jeunes filles.

Mon almanach. 1909. In-16 de 96 pages. Paris, 1908, Bonne Presse. Pr. : 0 fr. 15.

Sous un volume réduit, ce petit opuscule contient toute une encyclopédie littéraire et scientifique ; le succès de cette quinzième année n'étonnera personne.

MUN (Albert de). — *Ma vocation sociale.* Un vol. in-12 de 324 pages. Paris, 1908, Lethielleux. Prix : 4 fr.

Mieux que toute analyse, l'avant-propos de l'auteur indiquera le but et la portée de ce livre appelé à un gros succès.

«Au milieu des douleurs qui accablent, à l'heure où j'écris, les âmes religieuses, rien ne me paraît plus propre à les réconforter et à pénétrer les cœurs d'une immortelle confiance dans les destins de la France chrétienne, que l'histoire du grand mouvement catholique et social qui entraîna, il y a trente-sept ans, beaucoup d'hommes de ma génération et décida de leur vie.

» Pour l'écrire dans son ensemble, les documents authentiques, les éléments d'information précise ne sont pas encore assez nombreux. Il faut d'abord en réunir les matériaux, c'est-à-dire les récits et les souvenirs personnels de ceux qui en furent les témoins et les acteurs. J'apporte les miens.

» L'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, à la fondation de laquelle j'ai alors participé, eut, dans ce mouvement, une part importante. C'est d'elle que je parlerai, offrant ainsi ma petite contribution à l'histoire de mon temps. Je ne ferai pas un vaste exposé d'idées générales : je dirai très simplement ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé, et ce qu'il a plu à Dieu d'accomplir en se servant de quelques hommes de bonne volonté. »

PAPUCHON. — *La colonie acadienne du Poitou.* Un vol. in-8° de 62 pages. Poitiers, 1908, Juliot. Prix : 2 fr. 75.

L'auteur, d'origine acadienne, expose comment la colonie acadienne dite de la Grande-Ligne, sise sur les paroisses d'Archigny, Cenon, La Puye et Maillé, fut constituée par des familles de colons français établis en Acadie (Amérique du Nord), et expulsés brutalement par les Anglais lors de la perte du Canada, de 1756 à 1760.

Lue dans la séance des «Antiquaires de l'Ouest» du 30 avril 1908, cette notice fut signalée comme suit : «Cette très importante étude historique, économique et agricole ne sera pas moins prisée au Canada qu'en France. Le souvenir des persécutions anglaises qui, en pleine paix, motivèrent cet exode des Acadiens, est resté vivace dans la mémoire des Canadiens. Il a inspiré un grand nombre d'œuvres littéraires dont la plus célèbre est l'*Evangéline* de Longfellow. Nul doute que ce travail n'y soit apprécié, comme il ne peut manquer de l'être en France. »

PERREAU (Joseph). — *La guerre russo-japonaise.* In-8° de 54 pages. Lyon, 1909, Echo républicain. Prix : 1 fr.

N'est-il pas trop tard pour publier un récit de la guerre russo-japonaise, après tant de savants et touffus commentaires, parus dans toutes les langues ? Non, car ce récit est un précis. Sacrifiant les détails techniques des opérations militaires et maritimes, il présente du conflit un dessin à grands traits, quelque chose comme la silhouette d'un paysage compliqué.

En revanche, par l'opposition des civilisations et des races, par l'imprévu des rapprochements et des conclusions suggérées, cette étude est de nature à plaire à de nombreux lecteurs.

PISCETTA (Al.). — *Theologiæ moralis elementa.* Quatre vol. in-8° de 394, 346, 500 et 396 pages. Turin, 1908, Officina salesiana. Prix : 8 fr.

Les *Eléments de théologie morale* de Piscetta comportent quatre volumes, dont la matière est délimitée comme suit : tome premier, les actes humains, la conscience, les lois, les péchés, les censures ecclésiastiques ; tome second, les vertus théologales, la vertu de religion, la prudence, la tempérance, la force ; tome troisième, la justice et le droit, les injustices, la restitution, les contrats, les obligations ; tome quatrième, la restitution, les contrats. L'éminent professeur du séminaire de Turin fait preuve, au cours de ce long travail, d'un remarquable talent d'exposition ; la disposition logique des matières traitées, la clarté et l'élégante concision du style, et surtout la solidité de l'argumentation font de ce manuel une œuvre de tout premier ordre, qui aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques théologiques. Les élèves, aussi bien que leurs professeurs, y trouveront de précieux enseignements et une doctrine de tout repos.

POURMARIN (Camille). — *Beautés mystiques de la Santa-Casa.* Un vol. in-16 de 130-LXXVI pages. Notre-Dame-du-Laus, 1908, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 75.

L'auteur poursuit la publication de ses ouvrages sur les gloires de Marie ; le dernier paru n'est pas le moins beau : il nous parle de la maison de Lorette avec un respectueux enthousiasme. Quatre-vingt pages d'approbations épiscopales terminent le volume.

PRIMROSE (Deb.) und ZEPLER (Marg.). — *Die Schönheit der Frauengestalt.* Un vol. in-16 de 152 pages. Esslingen et Munich, 1908, Schreiber. Prix : 2 fr. 50.

La gymnastique de chambre est entrée dans les mœurs, et les résultats obtenus par cette méthode nouvelle sont assez probants pour attirer l'attention de tous les éducateurs. Les auteurs du coquet manuel que nous venons de lire ont surtout en vue l'éducation physique de la femme; leur ouvrage s'applique à l'enfance et à la jeunesse, dont il poursuit le développement par une série méthodique d'exercices d'assouplissement. Les mouvements violents sont soigneusement éliminés, de façon à obtenir le but désiré sans léser en quoi que ce soit la constitution plus délicate de la femme. L'ouvrage est à recommander ; il plaira d'autant plus qu'une abondante illustration joint à l'enseignement théorique les avantages de la méthode intuitive.

RENÉ DE NANTES. — *L'indulgence de la Portioncule* et la critique moderne. In-8° de 40 pages. Couvin, 1908, Maison Saint-Roch. Prix : 1 fr.

Répondant aux critiques de Sabatier, du P. Van Ortroy, du Dr Kirsch et de l'abbé Paulus, le Père René établit irréfutablement que l'indulgence de la Portioncule remonte bien à saint François d'Assise ; il se base sur d'authentiques documents, tels les récits des quatre principaux témoins les plus proches de l'événement, et la lettre encyclique de l'évêque d'Assise écrite vers 1310. Cette étude serrée sera bien accueillie des fidèles, dont elle affermira une des plus fructueuses dévotions.

RODRIGUE (G.-M.). — *Fernand Séverin.* In-18 de 36 pages. Bruxelles, 1908, Le Thyrse. Prix : 0 fr. 50.

Le *Thyrse* publie sur le lauréat du prix quinquennal de littérature, le poète Fernand Séverin, une substantielle étude par Rodrigue. La plaquette est élégamment éditée et illustrée d'un beau portrait du poète.

SAGEHOMME (G.). — *Les histoires de Pierre Lingeon.* Un vol. in-12 de 242 pages. Namur, 1908, Dupagne. Prix : 1 fr.

Pas banales du tout, ces histoires de Pierre Lingeon ; sous son apparente bonhomie, le conteur recèle un grand fond de bon sens, une rude perspicacité de paysan matois ; disons le mot, Lingeon est un pince-sans-rire de première force, qui possède le talent de voiler ses boutades sous un extérieur littéraire fort soigné. Boutades, oui, mais leçons aussi de haute morale, de foi convaincue ; à recommander à nos jeunes, qui s'en amuseront et en profiteront.

SERRE (Joseph). — *L'Eglise et la pensée.* Un vol. in-16 de XII-132 pages. Lyon, 1908, Vitte. Prix : 1 fr. 50.

On accuse souvent l'Eglise d'être peu favorable à la pensée, à la science, à la largeur et à la liberté de l'esprit. L'orthodoxie donne à beaucoup, même parmi les croyants, l'impression d'une sorte de veto intellectuel ou moral, d'une défense sacrée de penser, d'aimer ou d'agir au-delà d'une certaine limite. Or, une telle conception paraît à M. Joseph Serre le résultat d'un malentendu philosophique. Son étude, illustrée de nombreux exemples et d'une clarté limpide de style, laisse entrevoir sous un jour inattendu et original non seulement la mentalité de l'Eglise, mais l'essence de la pensée elle-même, et intéresse ainsi les philosophes aussi bien que les croyants.

TAULER. — *Les institutions.* Un vol. in-16 de XXIV-392 pages. Paris, 1909, Tralin. Prix : 4 fr.

L'écrivain allemand Jean Tauler s'est acquis une place de marque parmi les théologiens mystiques du XIVe siècle; ses contemporains l'avaient surnommé : *Doctor sublimis et illuminatus.* Ses *Institutions* sont une sorte de résumé, la synthèse méthodique de nombreux ouvrages qu'il a publiés; nous ne pouvons que louer l'initiative de l'éditeur qui vient de nous donner une nouvelle édition d'une œuvre aussi remarquable. Cette traduction, à n'en pas douter, porte l'empreinte du XVIIe siècle : la solennité un peu maniérée du texte l'indique clairement ; l'intérêt n'en est qu'augmenté.

TOULU (G.). — *Les lectures attrayantes.* Un vol. in-16 de 144 pages. Paris, 1908, Nathan. Prix : 0 fr. 70.

La librairie Nathan s'est fait une spécialité des éditions classiques ; le livre de lecture que nous annonçons est destiné au cours préparatoire et élémentaire ; il contient une série de récits choisis dans les meilleurs auteurs pour l'enfance. Une heureuse disposition typographique a permis de varier les impressions du texte, ce qui repose l'œil et l'intelligence du jeune lecteur.

Traduction et commentaire des grandes antiennes de l'Avent et de l'office de Noël. Un vol. in-18 de 194 pages. Paris, 1908, Oudin. Prix : 3 fr.

Publié après l'admirable *Année liturgique* et le *Livre de la prière antique*, ce nouveau volume de la « Bibliothèque bénédictine » n'est que l'ébauche d'une étude qui embrassera le bréviaire tout entier. Il est édité, comme ceux qui l'ont précédé, dans le seul but de faire connaître davantage la liturgie ; souvent on se plaint de ne pas voir les fidèles suivre avec attention les cérémonies de l'Eglise ; la cause en est qu'ils ne connaissent pas assez la beauté des offices religieux. Sous ce rapport, le livre qui vient de paraître fera du bien aux âmes en leur découvrant les richesses renfermées dans les chants et les prières liturgiques du saint temps de Noël.

TYRRELL (G.). — *Lettre à un professeur d'anthropologie.* Un vol. in-16 de 102 pages. Paris, 1908, Nourry. Prix : 1 fr. 25.

Traduction française de la lettre désormais célèbre qui amena la Compagnie de Jésus à se séparer de l'un de ses membres. Nous n'avons pas à insister sur ce document, ni à le discuter : d'autres, plus compétents, l'ont fait ailleurs, et de façon à ne pas devoir revenir sur la question.

Utile (l'). In-32 de 100 pages. Bruxelles, 1908, Bosquet. Prix : 0 fr. 75.

Cet agenda, d'une disposition très pratique, se recommande spécialement aux professeurs, chanteurs, artistes-musiciens ; il est daté du 1er septembre à la fin de l'année suivante, comprenant ainsi toute la période utile correspondant à la saison des leçons, des concerts, des théâtres.

VINCENT (Ad.) et GIRARDOT (A.). — *Pour ceux de la petite classe.* Un vol. in-16 de 128 pages. Paris, 1908, Nathan. Prix : 0 fr. 60.

Recueil de récits originaux, de poésies inédites, destiné à nos tout petits. Il est signé de deux noms dont la compétence n'est plus contestée. Les illustrations sont du meilleur goût,

VONCKEN (Hubert). — *Livre d'or de Notre-Dame de Lourdes.* Un vol. in-8° oblong de 168 pages. Anvers, 1908, Van Os. Prix : 3 fr.

L'éditeur Van Os se spécialise dans les éditions de grand luxe ; cet album de Lourdes est certainement le plus beau souvenir qu'il soit possible de rêver. Une abondante illustration, un texte sobre et soigné lui donne la valeur d'un chef-d'œuvre : on ne pouvait mieux perpétuer le cinquantenaire des apparitions que par ce délicat et artistique hommage à la Vierge miraculeuse.

Septième année. — N° 11 10 mai 1909

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : La ligue scolaire catholique (Passim). — Abnégation (Jehan d'Estrécelles). — Un congrès de parents et de professeurs. — Quelques vers (Marie-Berthe). — Eugène Plasky (Fr. L.). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — L'Education. — L'école d'orgue (P. Chassang). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire. — Dictionnaire musical. — Mimosas. — Pages oubliées : Rome (Lacordaire). — Sommaire des sommaires.

LA LIGUE SCOLAIRE CATHOLIQUE

Le samedi 29 février dernier, a eu lieu à l'archevêché de Malines la réunion constitutive de la « Ligue scolaire catholique » destinée à promouvoir en Belgique, sous la direction de notre épiscopat, toutes les œuvres d'enseignement catholique.

S. Em. le cardinal Mercier a présidé cette réunion, à laquelle assistaient de nombreux dignitaires ecclésiastiques et des délégués laïques de toutes les provinces.

Dans une éloquente allocution, S. Em. le cardinal-archevêque, après avoir montré l'importance primordiale de la question scolaire, a rappelé les admirables enthousiasmes des luttes de 1879 à 1884 ; il a mis les instituteurs et les catholiques en général en garde contre l'inaction vers laquelle on pourrait être entraîné depuis que le gouvernement est aux mains de nos amis : il a montré que le gouvernement ne peut pas tout faire ; que force lui est de laisser un vaste champ ouvert aux initiatives de la liberté.

Ces initiatives ont surgi, depuis quelque temps, dans tout le pays : des ligues, des comités, des œuvres scolaires spéciales se sont fondées. C'est le besoin de coordonner ces efforts épars qui a donné aux évêques l'idée de fonder la « Ligue chrétienne de l'enseignement national », dont, après réflexion, le titre a été changé en celui de « Ligue scolaire catholique », qu'exprimeront dorénavant les initiales L. S. C.

L'éminent prélat a ensuite défini la mission de la Ligue ; il a précisé la doctrine de l'Eglise en ce qui concerne la neutralité scolaire, doctrine d'où découle, pour ceux qui ont charge d'âmes, l'obligation :

a) De fonder et encourager, autant qu'ils peuvent, des écoles franchement catholiques ;

b) D'employer les moyens les plus efficaces pour conjurer l'action délétère des écoles non catholiques ;

c) Enfin, de seconder, sous ce double aspect, l'action des évêques, chargés, par le Pape et primordialement par Jésus-Christ lui-même, de conduire les âmes à leur éternelle destinée.

Quant à l'organisation de la Ligue, elle comprendra une section religieuse, s'occupant du catéchisme de première communion, de l'assistance à la messe, du chant religieux, des cours d'apologétique, des bibliothèques ; une section juridique, chargée de contrôler l'observation de la loi scolaire existante, d'en tirer les avantages qui s'y trouvent, d'examiner quand et comment il y aura lieu de la reviser, de servir de conseil à ceux qui fondent et acquièrent des écoles ; une section technique, pour la construction des bâtiments scolaires, leur ameublement, etc. ; une

section pédagogique, ayant en vue le progrès scientifique des écoles libres ; une section financière, pour le recouvrement des ressources et leur répartition ; une section du personnel ; une section de propagande et de presse ; une section des œuvres postscolaires.

Parlant ensuite du fonctionnement de la Ligue, Son Eminence a annoncé qu'elle aura un comité central, dont la présidence a été conférée à M. Frédéric Belpaire.

Dans ce comité figureront, comme délégués ecclésiastiques des évêques, les inspecteurs diocésains principaux de l'enseignement primaire de chaque province, qui formeront comme un « conseil central » sous la présidence de S. Gr. Mgr Legraive, avec M. le chanoine Timmerman comme secrétaire général.

Une deuxième catégorie de membres comprendra un ou deux laïcs par province, désignés par les évêques.

Le secrétariat comprendra, outre un secrétaire ecclésiastique, MM. Valentin Brifaut, de Bruxelles; Gaston de la Faille de Leverghem, d'Anvers ; Pierre Verhaegen, de Gand. D'autres encore seront à nommer ultérieurement.

Le comité central devra avoir au moins un de ses membres dans chaque section.

Le comité central se réunira une fois par mois.

« Travaillons donc énergiquement, a dit le cardinal en terminant : il n'y a pas de temps à perdre ; l'avenir du pays est dans nos mains. Toutefois, ne nous contentons pas de travailler. Le succès des choses profanes peut dépendre du seul effort humain, mais pour les choses divines, le succès dépend de Dieu. Il faut prier, et je compte beaucoup sur la « Ligue de prières » de toutes les âmes croyantes, et spécialement des communautés religieuses, pour assurer le succès de notre Ligue. »

L'assemblée a décidé de laisser au comité central le soin de former les différentes sections. PASSIM.

Abnégation !

Le soleil inondait de sa chaude lumière le parc de V... ; les jeunes malades du sanatorium se promenaient, aspirant à pleins poumons l'air vivifiant. Sur le visage de l'une d'elles la joie rayonnait.

— Ma sœur, confiait-elle à une religieuse, le docteur a été bien consolant ce matin ; il m'a dit qu'il est fort probable que je guérirai complètement.

— C'est bien ce que nous pensons toutes, chère enfant; votre fièvre est tombée, et vous ne toussez plus depuis quelque temps.

— Combien j'ai remercié Dieu tantôt ! J'étais transportée de bonheur. Vivre ! ma sœur, quelle ivresse de penser à cela, quand on a dix-huit ans, et qu'on a vu la mort vous suivre pas à pas !...

— Nous prierons avec vous, ma petite Suzanne ; nous sommes si heureuses à notre tour, quand nous voyons le divin médecin aider nos faibles soins, et rendre la santé à nos chères malades.

La démarche légère, la Sœur allait de l'une à l'autre, encourageant, conseillant ou consolant. Les pauvres petites poitrinaires l'accueillaient d'un regard reconnaissant, et il était rare qu'un sourire ne fût pas sur leurs lèvres, quand la religieuse les quittait.

Suzanne continua seule sa promenade ; elle craignait que sa joie fût cruelle aux autres ; il y avait tant de visages pâles et émaciés où se lisait la certitude d'un dénouement fatal et prochain ! Tant de questions étaient posées journellement par ces infortunées qui, atteintes d'un même mal, semblent vouloir apprendre chez les autres les secrets de leur propre destinée !...

S'enfonçant dans une allée de sapins où elle ne pourrait ni voir, ni entendre, elle se laissa pénétrer toute par cet espoir qui venait de rentrer en elle après les tristes résignations d'hier... Avoir un avenir, elle aussi ! Être jeune enfin ! Car,

est-on jeune quand on sent sa fin toute proche ?... Arrière, noires prévisions ! c'est le bonheur qui arrive avec la santé ! Quand elle sera guérie, elle aidera quelques années sa mère, veuve ; les petites seront grandes alors... ; et ensuite... mais oui, pourquoi Suzanne n'aurait-elle pas un foyer à elle, comme les autres ?...

Comme les autres ! Quelle magie il y a dans ces trois mots pour certains déshérités !

Pendant huit jours, elle vécut dans un beau rêve dont elle avait peur de se réveiller.

Hélas ! Le réveil vint ! Un matin, une lettre lui arriva de la maison, tracée, Dieu sait comme, par les mains malhabiles de la petite sœur de 11 ans. La mère prise de fièvre avait dû cesser le travail ; on était sans pain !...

Frappée au cœur, Suzanne resta longtemps immobile, sans pensées.

Elle n'aurait pu savoir, quand elle revint à elle, ce qui dominait dans sa souffrance, ou de la détresse du logis, ou du sacrifice qu'elle entrevoyait...

Machinalement elle se dirigea vers la chapelle et là, s'effondrant sur un banc, elle pria...

Ce fut une prière qui ressemblait à celle du Sauveur au jardin des Olives : « Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi !... m'en aller en pleine convalescence, c'est courir à la mort !... laisser cette pauvre mère et mes petites sœurs dans leur détresse, c'est les vouer à mourir aussi !... Faut-il détruire volontairement l'œuvre de résurrection que vous ébauchiez en moi, mon Dieu ? Faut-il me replonger vive dans le gouffre du trépas ? Est-ce le devoir ?... Non, ce n'est pas le devoir rigoureux ; mais quand vous avez passé sur la terre, Seigneur Jésus, nous avez-vous donné seulement l'exemple du devoir strictement accompli, ou une leçon de dévouement jusqu'à la mort et la mort de la Croix ?.... »

Et longtemps, avec des flots de larmes, s'exhalait de cette âme la prière qui fait passer dans notre misère la force du Tout-Puissant. Quand elle se releva, ses yeux brillaient d'une flamme ardente. Elle demanda à voir la Supérieure.

— Ma mère, lui dit-elle, je vous remercie des bons soins qui m'ont été prodigués ici, mais il faut que je vous quitte, on a besoin de moi à la maison.

Stupéfaite, la religieuse objecta : —Vous ne songez pas, pauvre petite, à reprendre déjà le travail ? Certes, vous allez beaucoup mieux ; mais il s'en faut que la guérison soit complète.

— Je le sais, ma mère.

— Vous la compromettrez, je vous le dis franchement, si vous cessez de vous trouver, comme ici, dans des conditions tout à fait spéciales à votre maladie. Le grand air, la suralimentation vous sont encore nécessaires pour longtemps.

Le regard au loin, comme fixé sur une vision d'héroïsme, Suzanne répondit encore :

— Je le sais. Mais maman est malade, je ne veux pas que les enfants meurent de faim. Je travaillerai jusqu'à ce que ma mère soit en état de le faire. Je verrai alors s'il est encore temps de revenir me soigner ici.

— Vous y serez toujours reçue à bras ouverts, ma chère enfant ; mais avez-vous pensé à une éventualité possible ?... Une rechute se produira et si elle allait entraîner un mal pire que celui que nous sommes en train d'enrayer, un mal qui ne pardonnera pas ?

Un long frisson secoua la jeune fille, mais aussitôt elle se raidit :

— J'ai prévu ce cas, ma mère, il est probable, il est même certain, mais je ne serai pas la première... Sa voix s'étrangla.

— La première victime du dévouement, acheva la religieuse, c'est vrai, Dieu vous soit en aide, ma bonne petite !

Et Suzanne a quitté les côteaux ensoleillés de V..., et l'hospitalière maison de santé qui a rendu la vie de l'âme et du corps à tant de déshéritées. Elle est retournée dans la mansarde à peine éclai-

rée, où montent les odeurs délétères des cours parisiennes, torride l'été, glaciale l'hiver. Suzanne a mangé les pauvres aliments qu'elle avait à peine de quoi payer, à peine le temps de préparer ; elle a travaillé tard la nuit, penchée sous la faible clarté de sa petite lampe. Ses fraîches couleurs ont fait place au rouge de la fièvre qui l'a minée sans merci ; la toux l'a ressaisie, toujours plus fréquente. Mais la mère, qui avait semblé revivre à la vue de sa fille, la mère bien soignée, au bout de quelques mois a pu reprendre graduellement son travail. Quand les soucis du pain quotidien furent apaisés, Suzanne songea à retourner au sanatorium.

Les larmes montèrent aux yeux des Sœurs quand elles la revirent : c'était un cadavre ambulant ! Mais elle arrêta toute réflexion attristée par ces mots :

— Je ne regrette rien ; vivre n'est pas tout, il y a le Ciel !...

Quelques mois après, elle mourait comme une sainte et le Dieu qui a donné sa vie pour ceux qu'Il aimait, la recevait dans la joie éternelle où Il place ses disciples.

Une voix éloquente a proposé dernièrement à l'admiration d'un public d'élite l'abnégation sublime de notre jeune héroïne ; car cette histoire est trop belle pour avoir été inventée.

En fait de dévouements, la réalité surpasse toujours l'imagination de tout ce que la grâce qui les inspire domine l'infirmité humaine !...

JEHAN D'ESTRÉELLES.

Un congrès de parents et de professeurs

Les parents, les professeurs, les délégués des sociétés et établissements d'éducation, etc., se réuniront en 1910 au grand congrès international de l'éducation familiale à Bruxelles. Les rapports peuvent être rédigés en anglais, allemand, italien, espagnol et français ; ils comporteront 9 volumes, qui seront envoyés à ceux qui auront remis leur adhésion (10 francs) à M. Pien, 44, rue Rubens, Bruxelles. *(Communiqué.)*

Quelques Vers

Le luth d'amour, de M. Yvon Sthel, est un luth bien accordé, malgré que les sons en soient fort mélancoliques ; qui dit poésie ne dit pas obligatoirement élégie. Lisez les titres des pièces : vous n'y trouverez que regrets, complaintes, tristes accords, douleurs, bonheur enfui ; c'est trop, beaucoup trop. Un talent comme celui de M. Sthel devrait bien chanter aussi la joie, le bonheur, l'amour : et nous espérons bien que ses prochains poèmes seront dédiés à une muse plus joviale.

***

Notre sympathique collaboratrice, Mme Madeleine Lépine, vient d'éditer deux jolies plaquettes : *Je le veux,* scène allégorique de forme dialoguée, et *Les villes détruites*, émouvante élégie se rapportant aux désastres de Sicile et de Calabre. Nous n'insisterons plus sur un talent poétique dont les lecteurs du *Glaneur* ont pu maintes fois juger la haute envolée ; le poète, parnassien d'école, est ici doublé de la douce sentimentalité d'une âme chrétienne. Le fait est rare à signaler ; nos versificateurs n'osent guère donner une note religieuse à leurs poèmes : ils redoutent par dessus tout le sourire railleur de la critique. Mme Lépine ne cède pas à ce chimérique respect humain, et nous l'en félicitons.

***

Fleurs de l'ombre, de M. Jules Kauze, est un recueil de vers joliment présenté, et d'une valeur littéraire qui peut nous étonner chez un fonctionnaire de l'enregistrement. Il est vrai que ce dernier est lauréat de la Coupe de Gyptis, obtenue

aux Jeux floraux de Provence, ce qui est une bonne recommandation pour les amateurs de poésie. L'auteur, en tous cas, ne rougit pas de ses sentiments religieux ; ses vers sont, pour le surplus, souvent harmonieux, toujours d'une facture soignée et attrayante.

*
* *

Dans sa *Rose entr'ouverte*, M. René Turpin (un jeune, à n'en pas douter), se révèle poète des intimités ; sa lyre est délicieusement accordée, il en tire des accents délicats, charmants, ensorceleurs. Peut-être lui reprocherons-nous d'être un peu païen dans le ton, de sacrifier trop pleinement à la sensibilité langoureuse ; c'est en tout cas le regret qu'émettront beaucoup de lecteurs, tout en reconnaissant que l'écrivain est un artiste sincère, religieusement amoureux de la forme.

MARIE-BERTHE.

Eugène PLASKY

Dans une récente réunion, le Collège échevinal de Schaerbeek a donné le nom d'Eugène PLASKY à la partie de l'avenue de Cortenberg comprise entre la place de Jamblinne de Meux et la chaussée de Louvain. Pour tous ceux qui connaissent les jolies toiles de ce maître du paysage, qui savent avec quelle passion il aimait les arbres, avec quel sentiment poétique et subtil il interprétait leur vigoureuse structure, la décision du Collège apparaîtra comme un pieux hommage rendu au talent d'un peintre merveilleux : son âme d'artiste revivra désormais sous d'opulentes frondaisons, évocatrices de ses beaux rêves et de ses heureuses réalisations.

Avant de suivre les cours de l'Académie de Bruxelles, Eugène Plasky eut la rare bonne fortune de recevoir de précieuses indications de notre illustre Wiertz ; le chevalier Alfred de Knyff l'aida également de ses conseils. Mais il était dit que ce tempérament d'artiste, avide de liberté, possédant des dons naturels surprenants, subjugué par la poésie des bois, la limpidité des eaux, l'irradiation du ciel et des clairières, serait réfractaire à toute empreinte d'école : son expansion naturelle ne devait pas connaître d'obstacle et son art ne subir que l'influence de la nature. Il dut ainsi à lui-même une érudition artistique très marquée, scellant ses œuvres d'une technique et d'un sentiment bien personnels. Ce sont autant de poèmes de nuances délicates et fines, savamment harmonisées.

Plasky fut un fidèle interprète de la nature, scrutant ses ingénieuses complications, s'inspirant de sa poésie pénétrante, recherchant le merveilleux de ses sites, transposant ses coins les plus pittoresques en leur maintenant leur note sereine, touchante ou mélancolique et nous communiquant l'émotion saine et fraîche qu'il ressentait.

Le littoral, la Campine, nos plus coquettes bourgades brabançonnes sollicitèrent sa palette ; nous leur devons ces toiles admirables : *L'Estacade brisée, Barques échouées, Marais en Campine, Le Zand-Berg à Zandheuvel, Marais du Furnes-Ambacht, Coucher de soleil en Campine, Le Cornet d'Uccle, Le Canal de Willebroeck* et un grand nombre de jolis coins de Machelen, Dieghem, Vilvorde, etc. Auderghem le retint plus longtemps et la plupart de ses meilleurs tableaux y virent le jour, tels notamment : *L'Etang maudit, Lisière de bois, La Source de l'Empereur, Le Tambour, Rouge-Cloître, Les Trois-Fontaines, La Sablonnière, Allée de châtaigniers, Le Val-Duchesse.*

Il parcourut l'Allemagne et le grand-duché de Luxembourg et nous donna, entre autres, *La Vallée de l'Aehr* et *Le Hallerbach,* deux superbes toiles de grande envergure. Il visita également la Norvège, s'engagea dans les fjords et planta son chevalet au pied des crêtes aiguës. L'immensité de ce formidable et fantastique chaos fascina son esprit et conquit immédiatement son enthousiasme : il travailla

sans relâche et rapporta au pays un bagage considérable d'études fortes et captivantes. Ici encore se retrouvent le dessinateur et le coloriste consciencieux, scrupuleux à l'excès, doublé d'un virtuose remarquable.

Mais la maladie minait cruellement ce beau talent ; il ne fit plus que quelques toiles, au prix d'un courage et d'une énergie héroïques. Ses dernières œuvres sont tout à fait supérieures : on dirait que l'artiste, conscient de sa fin prochaine, voulait se surpasser et laisser derrière lui des toiles d'une intensité extraordinaire, qui allaient consacrer sa réputation de paysagiste des plus distingués par sa grande habileté, son sentiment de la nature et sa puissance d'exécution. De cette époque datent ses *Vieux Tilleuls,* qui furent, tout récemment encore, universellement admirés, et deux œuvres inédites et de toute beauté : *Coin d'étang à Notre-Dame de Bonne-Odeur* et *L'Etang de Nederover-Hembeek.* Il mourut à Schaerbeek en 1905, à l'âge de 54 ans, en pleine force de sa maîtrise sincère, puissante et fine.

Plasky participa aux Triennales belges et aux Expositions universelles de Paris, Londres, Edimbourg, Munich, Vienne, Amsterdam, La Haye, Port-Adelaïde, Melbourne, Barcelone, Chicago, etc. Il obtint un grand nombre de distinctions des plus flatteuses, médailles d'argent et médailles d'or.

Il serait excessivement intéressant de voir une exposition d'ensemble de l'œuvre de Plasky, en y comprenant ses études et pochades, toutes fort curieuses et qui révèlent par excellence la souplesse et la virtuosité de son pinceau ; ces ébauches feraient mieux et plus immédiatement connaître l'homme, pris ainsi sur le vif. Ce desideratum a été trop souvent formulé pour que nous hésitions à le reproduire.

Le Musée de Courtrai possède de Plasky le *Marais en Campine;* les départements ministériels et les gouvernements provinciaux de la Flandre occidentale et du Hainaut gardent précieusement plusieurs de ses grandes peintures : *Déclin du jour, Le Chemin de Putdael, Clairières sous bois, L'Angelus,* etc.

Le Musée de Schaerbeek, dont le développement se poursuit si heureusement et qui réunit déjà un grand nombre de tableaux et de sculptures signées des noms les plus en vue, ne possède pas d'œuvre d'Eugène Plasky. L'Exposition d'Art rétrospectif, organisée récemment par le jeune Cercle des Sciences, des Arts et des Lettres de Schaerbeek, a mis de nouveau en relief la parfaite harmonie de lignes et de tons, la pureté très lumineuse et la belle impression de nature qui se dégagent des toiles du maître. Sa notoriété est donc définitivement consacrée et il est à souhaiter que soit réservée à Plasky une place digne de sa personnalité.

FR. L.

Le roman du jour

Roosje,
par DIDIER DE ROULX.

Il n'y a pas grand chose dans ce roman : une suite de lamentables tableautins, sans vigueur, empreints de désespoir et de deuil. Trop de réalisme parfois, au point que l'œuvre risque de devenir carrément malsaine. C'est bien maigre, et il y a mieux à faire que ce chaotique amoncellement de mots sans âme.

Un conte bleu,
par PIERRE GRASSET.

Ce n'est pas un conte bleu que nous écrit M. Pierre Grasset, c'est un conte noir. Deux jeunes époux s'en vont passer la lune de miel sur les bords de la Méditerranée ; après huit jours à peine de mariage, le mari succombe à une embolie. La veuve jure une fidélité éternelle au souvenir du disparu ; mais que peuvent les meilleurs serments contre les secrètes aspirations de la jeunesse ? Toute douleur a une fin ici-bas, et pour les veuves aimantes il y a les joies d'un re-mariage.

Bleu du rêve, noir du deuil, gris de l'oubli. En bon écrivain, l'auteur sait donner à tout cela une allure vive, colorée, sentimentale; mais son sentimentalisme manque des hautes inspirations spiritualistes, et beaucoup le regretteront.

Les nuages s'amoncellent,
par Claude Lorris.

Nous savions déjà, par les déclamations des tenants du socialisme, que les nuages s'amoncelaient sur les trônes; l'auteur de ce roman a pris une autre voie pour nous insinuer les mêmes prophéties : il nous transporte dans la vie même des puissants du monde, il nous fait vivre dans l'intimité des têtes couronnées. Mais pourquoi faut-il que les femmes et les filles de ses princes se conduisent toutes en filles de joie ? Ces histoires voluptueuses n'ont rien de commun avec l'art de bien écrire ; laissons-les dans la boue qui est leur milieu. Le talent de M. Claude Lorris vaut mieux que cela, et son livre n'a rien à gagner à l'évocation d'images aussi licencieuses.

Par le dur chemin,
par Jean Ducluseau.

Jean Chouan,
par Roger Duguet.

La « Nouvelle série Bijou » vient de s'augmenter de ces deux ouvrages. Le premier nous raconte la vie d'un malheureux ouvrier, trop confiant dans les vaines déclamations socialistes ; accusé d'un horrible crime, il court les champs pour échapper à la justice, jusqu'au jour où la vérité est connue ; en même temps le fugitif, recueilli dans un château, réfléchit à sa sottise, revient à des sentiments plus sérieux, se convertit, et se trouve un beau jour à la tête d'une superbe installation industrielle. — Le roman de M. Duguet nous reporte au temps de la Chouannerie, dont il narre un épisode resté historique.

La moralité de ces deux récits est bien différente ; l'un nous fait toucher du doigt l'inanité des doctrines prétendûment génératrices du socialisme ; l'autre s'adresse à l'âme française, dont il veut réchauffer le patriotisme. Tous deux sont bien écrits, agréablement présentés, et peuvent être recommandés à tout le monde.

Fleurs de pommier,
par la Vsse Ulric de Pontavice.

L'auteur veut sauver de l'oubli les vieilles légendes, « broderies tissées sur une page d'histoire, attirante et fruste », les vieilles légendes qui sont le reflet de l'âme d'autrefois ; il nous le dit dans sa préface, il faut des contes aux petits et aux grands enfants. Aux grands enfants curieux du mystérieux jadis, il livre ces contes, qu'encadre un joli pays, aux fleurs joyeuses de pommier. Il aime la Normandie, sur laquelle « flotte, avec l'haleine de la mer et l'arome de la terre, un peu de poésie et beaucoup de richesse ». Lecteurs, vous l'aimerez aussi.

Le petit roi d'ombre,
par Victor Margueritte.

Le petit roi d'ombre, vous l'avez deviné, c'est Louis XVII, l'enfant prisonnier du Temple. M. Victor Margueritte nous raconte à sa façon (façon aimable, émue) la vie du petit roi dans sa prison, et l'histoire de la substitution qui lui sauva la vie. Le récit est dramatisé, des personnages fictifs viennent ajouter une note originale aux données de la tradition historique. Le poignant intérêt de la sombre tragédie du Temple en est augmenté, d'autant que l'auteur a traité son sujet avec la maîtrise dont il est coutumier. Tous liront avec émotion la douloureuse histoire du petit roi d'ombre.

La petite don Quichotte,
par Roger Dombre.

Voilà bien l'histoire la plus abracadabrante qu'il soit possible d'imaginer. Un échappé de cabanon se réfugie au château d'Hormay, où la présence d'esprit d'Arlette Mirguelle le sauve de ses ennemis. Emue par la lamentable histoire du jeune homme, elle n'hésite pas à consacrer à sa

défense son temps et son esprit inventif ; après bien des échecs, le malheureux réussit à faire reconnaître le bon état de son cerveau ; il n'est pas fou, et il aime Arlette : conclusion peu banale d'une aventure moins banale encore. Roger Dombre nous met sous les yeux une jeune fille élevée à l'américaine, libre d'allures, prompte à la décision. Il ne faudrait pas exagérer un système d'éducation qui peut devenir inquiétant à certains jours ; mais il y a du bon dans la méthode américaine : prenons-le. FR. DUFOUR.

L'EDUCATION

La librairie Vuibert et Nony vient de faire paraître le premier numéro d'une revue nouvelle, *L'Education,* qui est assurée d'une rédaction exceptionnellement brillante.

Les maîtres les plus autorisés s'accordent à déplorer qu'ayant tout fait, en France, pour l'enseignement, on s'y soit si peu soucié de l'éducation. Constatation douloureuse mais nécessaire : on a négligé la formation de l'âme et du corps de l'enfant, dont l'éducation s'est poursuivie le plus souvent sans méthode, sans discernement.

Les créateurs de la nouvelle revue ont voulu combler cette lacune en publiant un organe dont le nom seul, *L'Education,* définit l'objet. Ils se sont proposé de venir en aide aux parents qui attachent un grand prix à l'éducation de leurs enfants, mais qui ont rarement le savoir nécessaire pour s'y consacrer avec fruit. L'éducation, en effet, est une science infiniment délicate, qui embrasse tout un monde de connaissances et exige des années d'études.

Grâce à la collaboration d'un grand nombre d'éminents pédagogues, de professeurs et de médecins des deux mondes, *L'Education* espère devenir l'un des auxiliaires les plus précieux des pères et mères de famille éclairés.

L'École d'Orgue

J'achève de parcourir l'*École d'orgue* de L. Raffy : je suis émerveillé ; cette *méthode d'harmonium* est excellente à tous les points de vue et va faire le bonheur des jeunes artistes qui ne demandent qu'à s'instruire. Le livre est savamment gradué et contient tout ce qu'un bon organiste doit savoir. Quatre parties le composent : la première contient la description de l'harmonium et initie l'élève à la connaissance approfondie de l'instrument qu'il aura à toucher.

La deuxième partie est théorique et pratique ; après quelques notions élémentaires de musique et une étude du clavier, elle prend la main novice et sans souplesse et, par des exercices bien compris, assouplit les doigts et les prépare insensiblement à aborder les premières pièces de l'orgue.

Bientôt ce sont des leçons à deux parties, d'une sage facilité, bien écrites, intéressantes et parfois signées des meilleurs maîtres : c'est Rinck, c'est Herzog, c'est Oberhoffer, c'est Hændel que l'élève est fier d'étudier ; ces pièces sont choisies avec un goût exquis et scrupuleusement doigtées. L'auteur donne aux modèles fournis la forme que doivent revêtir les vraies pièces d'orgue, l'*imitation*, le *style canonique* et *fugué*, qui sont le fond du style d'église. Dès le début, les morceaux revêtent cette forme noble et religieuse, et sont déjà pour le goût de l'élève un élément nourricier.

Après l'étude des diverses mesures, voici les exercices et les leçons à trois et à quatre parties. Viennent ensuite les diverses tonalités majeures et mineures, et pour chacune d'elles des formules choisies, des pièces de maîtres. Les exercices pour l'assouplissement des doigts, à main posée ou par déplacement, contiennent une foule de formules de doigtés par contraction, par extension, par substitution, et toute une série de gammes dans

tous les tons et à différents intervalles : à l'octave, en tierces simples, doubles, en sixtes, en dixièmes, gammes chromatiques, gammes harmonisées, etc... ; ils sont suivis de courtes leçons dans lesquelles sont reproduites, sous une forme attrayante, les difficultés travaillées. Tous les exemples sont doigtés en vue d'une exécution *très liée*, la seule qui convient à l'harmonium et à l'orgue.

D'excellentes pages sur la modulation, des études de style et de mécanisme, quelques données succinctes sur le *choral*, l'*imitation*, la *fugue*, avec modèles, achèvent la seconde partie de l'ouvrage.

La troisième partie fait connaître les différents genres de compositions pour orgue, *entrée*, *offertoire*, *élévation*, *communion*, *sortie*, *antiennes*, *versets*, définit le rôle de chacun d'eux au point de vue liturgique, et en donne des exemples : tour à tour nous voyons passer L. Boëllmann, C. Franck, Guilmant, Th. Dubois, Cl. Loret, Rinck, J.-S. Bach, etc.

La quatrième partie traite de l'accompagnement du plain-chant. En d'excellents tableaux, tous les matériaux qui peuvent entrer dans la composition d'un soubassement harmonique des divers modes sont exposés. L'élève n'a qu'à prendre et à disposer. Et pour joindre l'exemple au principe, l'auteur lui offre d'abord des pièces harmonisées *note contre note*. Puis, vient une exposition brève de la seconde manière, celle qui admet des *notes étrangères* et n'harmonise que les principaux nœuds mélodiques. Suivent des modèles des meilleurs grégorianistes, tels que P. Wagner, Delpech, Mathias, Bordes, de la Tombelle, L. Raffy.

Deux chapitres, avec tableaux, traitent de la transposition des modes et de la lecture des notes en transposant. Et, pour terminer, voici une belle série de *morceaux dans la tonalité grégorienne* que nous donne l'auteur en la docte compagnie de Guilmant, Gibout, Froment, Carissimi, P. Spiess.

La valeur intrinsèque de cette *méthode* est incontestable. Nous la croyons féconde en beaux résultats ; aussi voudrions-nous la voir entre les mains des débutants, entre les mains de ceux qui ont déjà une certaine pratique du clavier, et même entre les mains de ceux qui enseignent l'étude de l'orgue ou de l'harmonium. Le jeune séminariste, souvent livré à lui-même, sans guide et sans contrôle, trouvera là un conseiller, un ami ; et le maître y rencontrera un aide sûr qui facilitera sa tâche en lui assurant le succès.

Ce qui double l'intérêt pratique de l'ouvrage, c'est que l'auteur a choisi ses exemples de façon que, tout en instruisant, ils puissent servir de morceaux à jouer au cours des offices religieux ; ils sont donc à la fois didactiques et pratiques.

P. Chassang.

Causerie Musicale

I. — Les Nouveautés.

M. Alphonse Moortgat, le distingué maître de chapelle de Hal, vient de faire paraître deux nouveaux volumes :

Het kerkelijk zangboek voor iedereen; ce fascicule, publié en vue du chant à l'unisson des fidèles, renferme 133 textes flamands s'adaptant à plus de 300 mélodies contenues dans les deux volumes de *Geestelijke liederkransen*, du même auteur. Son bon marché excessif (0.40 fr. l'ex.) le met à la disposition de tous les fidèles ;

Manuale cantus, comprenant 90 textes latins s'appliquant à plus de 250 mélodies choisies dans les deux volumes que nous venons de citer. Ce recueil peut servir de répertoire pour les messes et les saluts.

Nous sommes heureux de rappeler que, le 20 janvier dernier, M. Moortgat a reçu de Rome la croix d'or *Pro Ecclesia et Pontifice*, témoignage d'estime donné par l'Eglise à l'éminent compositeur belge.

***

M. Paul Magnette a entrepris de nous présenter les grandes étapes de l'œuvre de Berlioz. Son premier fascicule s'occupe de la *Symphonie fantastique ;* en 54 pages serrées, il s'efforce d'abord de situer cette œuvre et d'en démontrer l'importance. Il nous donne ensuite le développement historique de la composition et sa relation intime avec les événements qui marquèrent la vie de

Berlioz vers 1830. Vient ensuite la partie la plus intéressante : M. Magnette y dissèque pour ainsi dire la fameuse symphonie, dont les quatre parties traduisent presque jour par jour les épisodes de l'existence du maître. Pour terminer, quelques pages sur le rôle de la *Symphonie fantastique*.

Telle est, en dix lignes, la matière de cette curieuse étude; nous attendrons que l'œuvre de M. Magnette soit finie pour émettre sur sa portée un jugement d'ensemble. Il sera, nous semble-t-il, favorable.

***

II. — Les Concerts.

M. Jan Kubelik a le don d'ubiquité, ou presque : il se fait applaudir, à quelques heures de distance, à Paris et à Bruxelles. Paris lui avait réservé le 26 avril un accueil enthousiaste, à tel point que la salle Gaveau était, chose assez rare, devenue trop petite pour le public emballé. Bruxelles ne fut pas en reste le 28 : la Grande Harmonie regorgeait de monde.

Un programme admirablement choisi permit à l'artiste de cueillir tous les hommages qu'il désirait : la *Danse des sorcières* de Paganini, la *Chaconne* de Bach, une *Czarda* de Hubay, et surtout le fameux *Trille du diable* de Paganini. M. Kubelik possède toutes les qualités du parfait violoniste, technique étourdissante, ampleur de son, aisance superbe ; aucune difficulté ne le rebute, et pour bien marquer qu'il ne craint pas le danger, il court au devant de lui, il le fait naître pour le vaincre royalement. Tartini par exemple aurait difficilement reconnu son œuvre dans l'extraordinaire galop que nous a donné le virtuose, tant la fidélité du texte original avait été compromise par une insolite multiplication des trilles, dont beaucoup étaient passés à l'octave (l'artiste les trouvait trop aisés !) ; ajoutez que le mouvement était accéléré avec un entrain endiablé, et vous comprendrez pourquoi l'auditoire, électrisé par de pareilles prouesses, ne se contenait plus.

De la part d'un pareil maître de l'archet, nous avons trouvé un peu puérile la réclame faite autour de cette soirée. On ne doit pas traîner le nom d'aussi beaux virtuoses sur des voitures-réclames, comme une vulgaire marchandise à deux sous. Quant à l'histoire du Russe qui s'est suicidé après un concert du virtuose, nous n'y croyons pas : elle est démodée. Fr. Dufour.

***

Le cinquième concert Durant était réservé aux compositeurs belges, et nous en félicitons l'organisateur : cet hommage à notre art national sera apprécié du monde musical tout entier.

De M. Aug. De Boeck, nous avons entendu, et applaudi, de larges extraits symphoniques des *Gnômes du Rhin* ; cette œuvre est bien connue des habitués du Théâtre flamand d'Anvers, où elle a laissé un souvenir brillant. Le prélude fut surtout remarqué, avec la jolie chanson de cor qui lui sert de thème. Très goûtée aussi l'imitation, sur harpe, du travail souterrain des gnômes. L'ensemble de la partition est très coloré, avec, parfois, un peu de recherche.

Les *Chants d'amour* de De Greef sont écrits pour ténor et orchestre ; ils sont, faut-il le dire, d'une inspiration plus douce, plus séduisante, presque féminine : c'est bien l'âme de notre grand pianiste, passée tout entière dans cette évocation musicale de l'amour sublime jusqu'à l'abandon de soi. Ce petit drame intime et pénétrant a déjà recueilli pas mal de succès à l'étranger, et c'est justice. Que peut-on imaginer de plus délicieux, par exemple, que ce ravissant et pittoresque chant des cloches, si joliment rendu par la harpe et le célesta ? Toute la partition est d'ailleurs chatoyante, fine, tenue, presque raffinée.

M. Félicien Durant présentait sa *Symphonie* en sol majeur. On a reproché à cette composition d'obéir trop exclusivement à une préoccupation polyphonique, d'être touffue par cela même : il est vrai que deux ou trois motifs pourraient se dessiner plus clairement, mais nous ne pouvons cependant refuser à l'ensemble une valeur remarquable, valeur d'inspiration et de facture à la fois. Si l'andante plaît moins pour la raison signalée plus haut, l'allegro con brio a recueilli tous les suffrages par le savoir-faire qu'il dénote ; et l'allegro molto nous a rappelé par sa forme charmante à ravir les menuets qui faisaient les délices de nos aïeules. Cette symphonie peut hardiment soutenir la comparaison avec bien des pages des meilleurs compositeurs étrangers : le parallèle sera en sa faveur.

Pour clôturer cette séance, le *Ludus pro patria*, de Paul Gilson ; cette cantate est bien connue : nous n'y reviendrons pas. Signalons toutefois au chef d'orchestre que les chœurs qui l'ont exécutée étaient trop maigres pour pouvoir lutter avec la vibrante envolée des cuivres et des archets : ils étaient littéralement noyés dans ce beau déluge d'harmonies larges et colorées.

M. De Boeck et De Greef, qui dirigèrent eux-mêmes leurs compositions, furent acclamés autant qu'il est possible de l'être : sans être des professionnels du pupitre directorial, ils sont parvenus à conduire leurs ouvrages avec un grand talent et un souci très caractérisé de la nuance. M. Durant, qui dirigeait la seconde partie du concert, s'est montré, comme toujours, un entraîneur remarquable, et l'auditoire l'a généreusement acclamé.

De cette séance de clôture, le public emportera l'impression bien nette que le vaillant directeur reste fidèle au programme qu'il s'est tracé depuis trois ans, programme qui veut qu'avant toute autre chose les auditions données soient une

œuvre d'enseignement musical profonde et durable. Et il est curieux de constater que, loin de nuire à cette initiative hardie, la fidélité au but primordial ne fait que tenir en haleine l'attention pourtant si fragile de la foule. Ce succès peu ordinaire engagera certes M. Durant à persévérer dans son entreprise, et à la continuer la saison prochaine avec un nouvel entrain.

INTÉRIM.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Almanach de la chasse illustrée. Un vol. gr. in-8° de 144 pages. Paris, 1908, 30, rue Jacob. Prix : 1 fr.

Cet almanach forme le second volume d'une série nouvelle, précieuse entre toutes, qui contiendra l'encyclopédie de toutes les connaissances indispensables aux chasseurs, aux veneurs et aux amateurs de chiens. Il faut lire d'intéressants articles sur l'arquebuserie, le gibier d'eau, les races de chiens employées à la chasse, la chasse à l'alouette, l'art d'empailler, etc. ; on y trouve encore le texte complet de la loi sur la chasse et des tableaux d'inscription pour les battues.

BARBIER (Paul). — *La crise intime de l'Eglise de France.* Un vol. in-16 de 128 pages. Paris, 1909, Lethielleux. Pr. : 0 fr. 60.

Trois facteurs principaux déterminent cette crise intime : les abbés démocrates, les sillonnistes, les hypercritiques ; qu'ils ne présentent aucun danger, il serait malaisé de le nier : il y a donc lieu de les analyser de près. C'est ce que veut M. Paul Barbier ; à la lumière de faits précis et notoirement reconnus, il expose avec clarté, sans aucun parti pris, l'état de ces trois groupes, jugeant la situation plutôt que les doctrines. Peut-être l'auteur cède-t-il parfois à un excès de bienveillance pour les uns et les autres ; son travail est néanmoins utile à consulter pour ceux qui tiennent à se documenter sur les événements religieux contemporains.

BARLET (F.-CH.). — *L'occultisme.* Un vol. in-8° de 134 pages. Paris, 1909, Librairie hermétique. Prix : 3 fr.

Nous trouvons, dans cet ouvrage, la définition, les méthodes, la classification et les applications de l'occultisme ; le grand mérite de l'auteur est d'avoir exposé avec netteté et précision l'état des connaissances modernes sur ce sujet controversé. Il ne nous appartient pas de discuter ici les théories occultistes : nous laisserons ce soin aux professionnels de la dialectique ; nous nous contenterons de signaler l'ouvrage aux amateurs d'hermétisme : ils y apprendront la nature et le but de l'occultisme moderne, qui n'a rien de commun, quoi qu'on en ait dit, avec le magnétisme, l'hypnotisme, la magie ou la sorcellerie.

BEAUNIER (André). — *Contre la réforme de l'orthographe.* Un vol. in-16 de 132 pages. Paris, 1909, Plon. Prix : 1 fr. 50.

La langue française courait un réel danger par le fait des tendances d'une presse et d'une littérature livrées sans défense à l'invasion des primaires et des demi-lettrés. Mais voilà que M. Doumergue annonce l'intention d'en bouleverser la constitution intime, les règles essentielles, de décréter, sur le rapport de fonctionnaires incompétents ou prévenus, une orthographe des temps nouveaux. C'est le moment de lire le plaidoyer que vient de publier, en faveur des façons de parler et d'écrire consacrées par une noble tradition, M. André Beaunier. L'historique de la campagne saugrenue entreprise, avec l'agrément des pouvoirs publics, la portée pratique des propositions soi-disant réformatrices, sont retracés et déduits avec une verve cinglante.

BLANCARNOUX (Paul et Pierre). — *Constructions rurales.* Un vol. in-18 de 272 pages. Paris, 1908, Laveur. Prix : 2 fr.

Dans cet ouvrage, les auteurs ont su grouper et mettre à la portée du cultivateur une foule de renseignements pratiques relatifs à l'édification et à l'entretien des constructions rurales. Après une étude détaillée de la maçonnerie, de la charpenterie et de la couverture, de la menuiserie et de la serrurerie, ils traitent de la maison d'habitation, des logements des animaux et des bâtiments destinés à abriter les récoltes. Pour chacune de ces catégories, ils décrivent les conditions d'établissement, les détails de construction, les dispositions d'hygiène, en donnant comme exemple des types de chaque genre.

Ce volume abonde en renseignements pratiques qui permettront au cultivateur d'exécuter économiquement une foule de petits travaux.

BOISSIÈRE (Albert). — *Un crime a été commis.* Un vol. in-16 de 282 pages. Paris, 1908, Lafitte. Prix : 3 fr. 50.

Un crime a été commis. Quel est l'assassin ? Quel est l'assassiné ? Sherlock Holmès aurait pu dépenser toute sa perspicacité à débrouiller ce problème. Deux frères jumeaux se ressemblent tellement que personne n'arrive à les distinguer ; or, l'un d'eux disparaît, assassiné par l'autre. On juge de l'imbroglio d'une pareille affaire, imbroglio d'autant plus complet que l'instruction en

est conduite par un magistrat d'une nullité révoltante ; il commence par arrêter un innocent, et finalement, n'y voyant plus clair, il classe le crime. C'est écrit à la manière ordinaire de M. Boissière, avec vivacité et entrain ; le roman se lit avec plaisir, mais on ne le donnera pas aux demoiselles en robe courte.

BRUNHES (Bernard). — *La dégradation de l'énergie.* Un vol. in-16 de 394 pages. Paris, 1908, Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Quand le public cultivé parle de «conservation de l'énergie», il croit en général à la conservation de « l'énergie utilisable » ou de la « capacité de produire du travail ». Non content de dénoncer ce contresens, ce livre en recherche les origines historiques et en explique la genèse. Quelles sont les diverses formes de l'énergie ; comment il y a des formes supérieures, utiles, et des formes inférieures, qui sont comme les énergies de rebut; comment les phénomènes naturels accusent un sens constant dans les transformations de l'énergie, c'est ce qu'expose avec détail une suite de chapitres consacrés au frottement, à la diffusion, aux tourbillons des cours d'eau, aux réactions chimiques et aux phénomènes qui ont pour siège les êtres vivants ou les corps radio-actifs.

En retraçant les aspects successifs qu'a pris, depuis Carnot, cette idée capitale d'un sens, toujours le même, imposé à la marche du monde, l'auteur donne les raisons de ses préférences pour l'expression de Tait : «dégradation de l'énergie». Quelle est la portée de *ce principe de la dégradation de l'énergie ?* Est-il compatible avec une explication mécanique du monde physique ? C'est à quoi répondent une étude minutieuse sur la « crise du mécanisme » et une discussion serrée sur la prétendue loi de « l'instabilité de l'homogène » de Spencer, et sur l'application de la critique des sciences aux principes de la science de l'énergie. La conclusion est que, s'il convient de n'étendre qu'avec réserve au monde matériel entier la loi de la dégradation de l'énergie, et si la prudence doit faire abandonner la formule de Clausius sur « l'accroissement de l'entropie de l'univers », il faut du moins renoncer à la formule mensongère, génératrice d'un optimisme dangereux : « Rien ne se perd ».

CHARTON (Paul). — *Madeleine. — La hache de jade. — L'alambic. — Marchand de tafia. — Cabaretier. — Le petit manteau bleu.* Six brochures in-16 de 16 pages. Paris, 1908, Ligue nationale contre l'alcoolisme. Prix : la broch., 0 fr. 10.

On nous demande de tous côtés des brochures de propagande antialcoolique pratiques et intéressantes ; nous avons évidemment pas mal de tracts, mais la plupart sont de la pure théorie, et leur sécheresse nuit à leur diffusion. Cette série de nouvelles vient donc à point ; M. Paul Charton y a réuni de courts récits, moraux, bien présentés, d'une lecture agréable : voilà certes le modèle du genre, et nous recommandons volontiers ces fascicules à nos œuvres belges.

CONSTANTIN (Yves de). — *Stéphen Liégeard.* Un vol. in-16 de 72 pages. Paris, 1909, L'Edition. Prix : 1 fr. 50.

Que l'on considère, en M. Stéphen Liégeard, l'homme politique, l'orateur, le prosateur, le poète, une note bien caractéristique retient l'attention : l'amour du Bien ; ce fut l'idéal d'une existence déjà longue, dont tous les actes furent inspirés par la bonté. En nos jours de prosaïsme, pareils exemples méritent d'être proposés aux générations qui se lèvent, et nous félicitons M. de Constantin de son heureuse initiative.

DE BRINDES (Laurent). — *Prophéties* sur Lyon, la France et le monde entier. Un vol. in-12 de 40-56-60 pages. Paris, 1909, Ficker. Prix : 3 fr.

M. Laurent De Brindes, l'archéologue bien connu, vient, au cours de ses investigations, de mettre la main sur de très anciens textes prophétiques qu'il nous présente aujourd'hui. Ils tendent à démontrer que les temps sont venus où l'Europe va être envahie de nouveau par l'Islam. De ces documents ignorés l'auteur rapproche des prédictions populaires qui viennent confirmer leurs menaçantes prévisions.

Ce curieux travail, œuvre d'un infatigable chercheur, d'un savant incontesté, attirera d'autant plus l'attention que les événements actuels des Balkans semblent lui donner un commencement de réalisation.

Du connu à l'inconnu. In-18 de 92 pages. Paris, 1908, Lethielleux. Prix : 0 fr. 30.

Cet humble travail n'a d'autre but que de dissiper la contrainte et le malaise qu'inspire à l'esprit l'étude du catéchisme, telle qu'elle a été présentée jusqu'ici. Prenant l'homme à son berceau, elle éclaire la vie tout entière au flambeau de la foi, montre la logique de l'enseignement catholique, la simplicité des dogmes, l'opportunité des pratiques religieuses et les consolations qu'elles donnent. Tout cela, dans un langage clair et accessible à tous. Ce petit livre est tout indiqué pour les catéchismes préparatoires.

ESY. — *Jehanne la bienheureuse.* Un vol. in-8° de 64 pages. Tours, 1909, Cattier. Prix : 1 fr. 50.

Au moment où Rome va procéder à la béatification de Jeanne d'Arc, nous nous plaisons à attirer l'attention du clergé et des directeurs de maisons d'éducation sur cette pièce historique, en trois actes et quinze tableaux. L'auteur, s'écartant des données habituelles du drame lyrique, nous présente son sujet en une suite de tableaux vivants, accompagnés de chœurs dont la musique est dûe à un compositeur distingué, M. Borrel. Cette particularité d'exposition donne à l'ensemble une allure plus grave, plus majestueuse, et a permis aux auteurs de rendre avec plus de grandeur le caractère surnaturel de la mission libératrice de Jeanne d'Arc. On ne pouvait mieux fêter la future bienheureuse qu'en mettant ainsi sous les yeux des spectateurs les faits caractéristiques de son existence féconde en enseignements. Toutes nos félicitations aux deux collaborateurs.

EUGÈNE, O. M. C. — *Mois séraphique de saint Joseph.* In-18 de 160 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 0 fr. 60.

Un contretemps regrettable nous a empêchés de recommander en temps utile à nos lecteurs cet ouvrage de haute piété ; les amis de saint Joseph en retiendront certainement le titre, s'ils sont désireux de sanctifier particulièrement le mois consacré au vénéré patriarche.

EYMIEU. — *La bienheureuse Sophie Barat.* Un vol. in-8° de 72 pages. Lyon, 1908, Impr. Paquet.

Nos lecteurs se rappelleront que le R.P.Eymieu est l'auteur de plusieurs ouvrages dont nous avons parlé à cette place avec éloge ; citons pour mémoire : *Païens*, — *Visions d'espoir*, — et surtout le *Gouvernement de soi-même*, qui en est à la 12e édition et dont les mérites ont été vantés hautement par toute la presse.

La présente plaquette comporte trois panégyriques de la bienheureuse Sophie Barat; l'orateur sacré étudie la vénérable religieuse sous trois points de vue : comme fondatrice d'ordre, comme protectrice de l'Eglise, comme modèle proposé aux moniales. Nous n'avons pas à insister sur la valeur littéraire de ces pages éloquentes : ce fut un plaisir de les entendre, c'est un non moindre bonheur de les lire ; elles contiennent en outre pour tous les fidèles de hautes leçons de morale et de foi, de précieux encouragements dans la lutte quotidienne contre les ennemis du dedans et du dehors, l'enseignement des plus sublimes vertus, en un mot le code succinct de la vie chrétienne en religion et dans le monde.

GRAND-CARTERET (John). — *Le César allemand.* Un vol. gr. in-8° de 32 pages. Paris, 1908, L'Edition. Prix : 1 fr.

Dans cet album humoristique, M. Grand-Carteret a réuni 58 caricatures allemandes, autrichiennes, italiennes et anglaises sur l'empereur Guillaume ; il accompagne plusieurs d'entre elles de gloses amusantes. Ce document aura, auprès du public, le même succès que ses devanciers ; on se rappellera notamment l'engouement provoqué par un volume du même auteur : « *Lui !* », dont les éditions furent enlevées avec une déconcertante rapidité. La satire bien comprise, comme celle-ci, instruit en récréant.

HOEBRECHTS (J.). — *Symptômes d'empoisonnement* de tous les médicaments. Un vol. in-16 de 268 pages. Paris, 1909, Baillière. Prix : 6 fr.

Les erreurs sont de tous les temps et de toutes les professions ; mais qui, plus que le médecin ou le pharmacien, est exposé à des erreurs graves, puisqu'il s'agit toujours de mort de personne.

L'erreur peut provenir soit d'une prescription illisible, où on peut confondre un mot avec un autre, un chiffre avec un autre ; soit d'une erreur du pharmacien ou de son aide ; soit du malade qui ne suit pas les indications.

Pour parer à ces malheurs, l'auteur a réuni dans ce petit volume tous les médicaments actuellement en usage. Il présente, dans l'ordre alphabétique latin, la substance médicamenteuse suivie de la dose maxima pour adulte, la solubilité dans l'eau et l'alcool. Chaque médicament est suivi des incompatibilités chimiques, ainsi que de la symptomatologie des intoxications tant aiguës que chroniques et de leur traitement.

HUBERT (R. P.). — *L'œuvre de sainte Thérèse.* Un vol. in-12 de 32 pages. Lierre, 1908, Van In. Prix : 0 fr. 25.

HUBERT (R. P.). — *Notre-Dame de Lourdes.* Un vol. in-12 de 64 pages. Lierre, 1908, Van In. Prix : 0 fr. 50.

La première de ces conférences, donnée le 4 mars 1908, à la salle Patria, nous expose l'histoire du Carmel réformé et son opportunité sociale actuelle. Le second opuscule renferme les sept conférences données à l'occasion du cinquantenaire des apparitions de Lourdes, en l'église des Pères Carmes de Bruxelles. Dans l'une comme dans les autres, on retrouve les qualités habituelles du R. P. Hubert : clarté d'exposition, style châtié, et surtout foi ardente, généreuse, éclairée. Les hommes de caractère trouveront là de quoi se retremper.

LEDOS (Eugène). — *Les criminels et la criminalité.* Un vol. in-12 de 210 pages. Paris, 1908, Librairie des Saints-Pères. Prix : 5 fr.

Les moralistes ont fait le meilleur accueil au célèbre *Traité de la physionomie humaine* de M. Eugène Ledos ; ce criminaliste distingué avait laissé d'importantes études, qui devaient, dans sa pensée, constituer un nouvel ouvrage après une mise au point nécessaire. L'importance actuelle des questions criminelles vient de décider son fils à publier ce travail, malgré qu'il soit inachevé ; et nous l'en remercions.

Le présent volume comporte trois parties principales : la critique des théories anthropologistes modernes, l'exposé du système physionomique de l'auteur, l'étude des principaux types criminels. On peut appliquer à ce volume l'appréciation que la critique émettait à propos du *Traité de la physionomie :* aucune étude physiologique n'a atteint la justesse et l'exactitude des travaux de M. Ledos. C'est que l'auteur, dans ses diagnostics, est servi par une remarquable faculté d'intuition, secondée par une rigoureuse méthode scientifique. Comme application de ses théories, quelques pages curieuses sur Caserio et Louis XI terminent le volume.

LEGRAND (Hubert). — *Conseils pour l'hygiène de la grossesse.* Un vol. in-16 de 84 pages. Paris, 1908, Paulin. Prix : 1 fr. 50.

Voici un livre que toutes les jeunes mères devraient lire et méditer ; la plupart des ouvrages écrits sur cette matière sont bourrés de théories scientifiques auxquelles la majorité des femmes ne comprennent rien. Le docteur Legrand a évité cet écueil : il a réussi à résumer, en quelques pages concises, claires, attrayantes même, tous les devoirs de la future mère ; son enseignement est toujour sûr, marqué au coin d'une expérience éprouvée. C'est vraiment le manuel pratique, appelé à rendre des services précieux et à redresser bien des préjugés détestables.

MARIANUS. — *Neuvaine en l'honneur du Saint-Esprit.* In-16 de 64 pages. Paris, 1908, Lethielleux. Prix : 0 fr. 30.

Excellent opuscule dont la lecture constitue une excellente préparation à la fête de la Pentecôte.

MATROD (Henri). — *Le voyage de Fr. Guillaume de Rubrouck* (1253-1255). In-8° de 128 pages. Couvin, 1909, Maison Saint-Roch. Prix : 2 fr.

Voici une nouvelle version du récit que fit, au XIIIe siècle, le franciscain Guillaume de Rubrouck de son voyage en Tartarie ; l'auteur l'a puisée dans les récents travaux de Rockhill, savant anglais qui a parcouru naguère les contrées visitées par le célèbre moine. L'importance de ce document n'échappera à personne.

MOURA. — *Voix et chant.* Deuxième édition. In-12 de 32 pages. Pamiers, 1909, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 25.

M. le Dr Moura nous envoie la deuxième édition de sa brochure sur la voix et le chant ; il y a fait disparaître les imperfections qui déparaient un peu le précédent opuscule. Les théories de l'auteur méritent de retenir l'attention ; mais pourquoi employer le vers pour en établir les règles : l'œuvre y perd en clarté. Nous préférerions de beaucoup un bon traité en simple prose : il serait plus accessible à la généralité.

NIC. — *Le lycée corrupteur.* Un vol. in-16 de 160 pages. Paris, 1909, La Renaissance française. Prix : 2 fr. 50.

Nous savions, par les récriminations de la presse honnête, que les lycées étaient des foyers de corruption. L'auteur du réquisitoire que nous venons de lire nous apprend que c'est pis que cela : il nous parle, avec une véhémente indignation, des bourbiers infects où se distribue un enseignement prétendûment neutre. Et pour qu'on ne l'accuse pas d'exagération, il fait appel aux témoignages les plus avérés, ceux des malheureux élèves auxquels on enseigne tout, sauf la morale et le respect d'eux-mêmes, auxquels on conseille par l'exemple et la parole la vie large et sans scrupules, disons le mot, la prostitution. Que peut-on attendre de générations élevées dans de pareils cloaques ? L'auteur a bien fait de dénoncer ces horribles choses : la France comprendra-t-elle ? Se réveillera-t-elle enfin pour secouer tant d'ignominies ?

Poésie (la) *symboliste.* Un vol. in-16 de 252 pages. Paris, 1909, L'Edition. Prix : 3 fr. 50.

Trois « chefs » du mouvement symboliste ont réuni sous ce titre leurs entretiens au Salon des Artistes Indépendants de 1906. Ils y ont joint, avec de nombreux renseignements sur l'état et les origines de la poésie moderne, tous les poèmes marquant dans l'histoire littéraire depuis l'origine du mouvement symboliste jusqu'à ses plus récentes manifestations.

Ce volume, qui est plus et mieux qu'une anthologie, constitue non seulement un document que

l'historien de l'avenir n'aura pas le droit de négliger, mais encore un intéressant livre de critique. On y trouvera, à côté des idées, des leçons et des doctrines des trois conférenciers, les plus beaux morceaux lyriques de la fin du XIXe et du commencement du XXe siècle.

RASTOUL (A.) — *Le P. Ventura.* Un vol. in-16 de 190 pages. Paris, 1906, Librairie des Saints-Pères. Prix : 2 fr.

La vie du P. Ventura n'avait pas été écrite jusqu'ici ; l'illustre Théatin s'est pourtant acquis une certaine célébrité dans la chaire sacrée, où son éloquence enthousiasma maintes fois Paris; à la tribune publique, où il joua un rôle en 1848; et à l'école, où il fut l'initiateur de la renaissance scolastique. On a reproché au religieux des exagérations dangereuses, des écarts condamnables : à distance, ces fautes perdent beaucoup de la gravité qu'on leur prêtait, et elles sont rachetées par les beaux exemples d'humilité que donna le grand prédicateur en se soumettant au jugement de ses supérieurs. Le souvenir de cette vie ne pouvait périr, et M. Rastoul a bien fait de le conserver aux générations à venir.

RIS-PAQUOT. — *Trucs et ficelles d'atelier.* Un vol. in-12 de 76 pages. Paris, 1908, Mendel. Prix : 1 fr. 25.

Dans cet opuscule, M. Ris-Paquot démontre la possibilité d'utiliser les négatifs les plus insignifiants, en les complétant par l'addition d'éléments empruntés à d'autres négatifs, eux-mêmes incomplets ou sans caractère propre. Suivant ses indications, le photographe opèrera, comme le peintre et le dessinateur, puisant dans des collections de documents, amassés au cours d'études poursuivies sans but déterminé et, de ces éléments sans lien apparent formant un tout homogène dont les différentes parties concourent au but final que s'est assigné l'artiste.

SERRE (Joseph). — *La religion de l'esprit large.* Un vol. in-16 de 246 pages. Paris, 1908, Nourry. Prix : 2 fr. 50.

En 1894 eut lieu à Chicago un congrès des religions qui fut salué avec un délirant enthousiasme : les naïfs croyaient enfin tenir l'unité religieuse du monde, scellée dans une généreuse et fraternelle entente. Il fallut déchanter, hélas ! et le rêve tant caressé s'effondra piteusement. Nous avons bien peur que la religion de l'esprit large ne soit aussi une utopie ; il n'y a pas d'autre synthèse catholique que l'Evangile, et l'enseignement du Christ n'a rien de commun avec la prétendue religion universelle que l'on croit découvrir au fond de toutes les croyances.

SONOLET (Louis). — *G. Lenotre.* Un vol. in-16 de 72 pages. Paris, 1909, L'Edition. Prix : 1 fr. 50.

A de nombreux titres, ce petit volume mérite les plus larges félicitations. D'abord, la personnalité même de M. G. Lenotre : cet historien probe et consciencieux s'est acquis dans le monde scientifique une renommée bien méritée et une sympathie profonde ; c'est que peu d'historiens ont su émouvoir comme lui, évoquer avec un talent particulier la sombre époque révolutionnaire, restituer par des fouilles longues et arides le cadre exact où se murent tant de personnages de la Terreur. Si l'homme est intéressant, son biographe n'est pas moins bon écrivain : il parle avec amour d'un sujet dont il est plein, et son étude est un joyau de littérature.

TYM FLOC. — *L'abbé Loisy, Monsieur Le Dantec, Monsieur Clémenceau font leur prière.* Un vol. in-8° de 72 pages. Paris, 1908, La Renaissance française. Prix : 1 fr. 50.

Commençons par dire que le volume n'est pas écrit pour jeunes filles ; il doit être réservé aux hommes d'action, car c'est une œuvre de combat avant tout, et de rude combat. Les dénommés Loisy, Le Dantec et Clémenceau sortent mal arrangés des terribles griffes de Tym Floc, pince-sans-rire de première force : ces trois gr-r-r-andes figures sombrent sous le ridicule que leur inflige un ironiste dont la verve est cinglante comme un coup de fouet. Que vont dire les trois victimes ? Leur riposte serait intéressante, mais ils n'oseront pas, vous le verrez, fournir à Tym Floc l'occasion d'exercer une seconde fois à leurs dépens sa mordante perspicacité. A moins que Tym Floc ne récidive sans leur autorisation ! Nous en serions charmés.

VERNET (Nancy). — *Dix ans de coulisses.* Un vol. in-16 de 440 pages. Paris, 1908, De Rudeval. Prix : 3 fr. 50.

Si Mme Nancy Vernet fut une excellente artiste, elle est un écrivain non moins charmant. L'ouvrage qu'elle nous présente résume dix années de vie théâtrale, dix années qui virent d'étonnants succès et des aventures bien émouvantes. Ce ne sont pas seulement des souvenirs de coulisses, comme le titre semble le faire croire, mais des récits pittoresques de voyages, de luttes, de peines et de joies. Délicieusement femme, Mme Vernet nous parle de Madagascar et de Carthage, de Clovis Hugues et d'Hélène Vacaresco, d'Antoine et de Réjane ; la prétention est exclue de tout

cela, faisant place à la plus aimable simplicité. Voila certes de quoi enthousiasmer le lecteur.

VOLAND (Gabrielle). — *Comment un universitaire d'autrefois scrutait les évangiles.* In-8° de 68 pages. Couvin, 1909, Maison Saint-Roch. Prix : 1 fr.

Brochure d'actualité ; les tenants du modernisme feront bien de la lire : ils y trouveront une réfutation avant la lettre de leurs procédés de critique exégétique.

Dictionnaire musical

Do. — Partie du corps que les imbéciles vous scient.

Ré. — Poisson de mer qu'on se trace dans les cheveux.

Mi. — Intérieur du pain.

Fa. — Qui est sans esprit (puisqu'on dit le *sot fa*).

Sol. — Autre poisson de mer sur lequel nous marchons.

La. — Adverbe très fatigué.

Si. — Affirmation très embêtante et à plusieurs dents.

Ut. — Habitation sauvage.

MIMOSAS. — Revue mensuelle de littérature et d'art, publiée sous le patronage de MM. Pierre Loti, Théodore Botrel, Mlle Violette Bouyer-Karr, etc.

« *Mimosas* » publie dans chaque numéro des articles (nouvelles, poésies, poèmes en proses, actualités littéraires, récits de voyages...) des meilleurs écrivains. Elle contient plusieurs pages de musique, de caricatures, de dessins humoristiques ou de compositions originales.

Des chroniques théâtrales, musicales, bibliographiques, artistiques (peinture, sculpture...), des échos littéraires complètent chaque numéro.

Le programme de la Revue est de favoriser les débuts des jeunes écrivains par tous les moyens à sa disposition. Elle organise chaque année plusieurs concours littéraires gratuits.

La revue n'accepte que les œuvres originales, inédites et purement littéraires. Les pseudonymes sont acceptés.

« *Mimosas* » décline toute responsabilité au sujet des œuvres publiées. Les manuscrits, dessins, pages de musique... non insérés ne sont pas rendus.

M. Ph. de Magneux, directeur, répond à toute lettre contenant *un timbre pour la réponse.*

« *Mimosas* » demande à toutes les personnes s'occupant de littérature, d'envoyer les adresses de personnes susceptibles de collaborer, de s'abonner, en un mot de s'intéresser d'une façon quelconque à la revue.

« *Mimosas* » *demande partout collaborateurs-correspondants à qui il est fait des conditions sérieuses et avantageuses.*

A toute personne qui procure trois abonnements, « *Mimosas* » est servi gratuitement pendant un an.

Tout ce qui concerne « MIMOSAS » doit être adressé à M. Ph. de Magneux, Draguignan.

Pages oubliées

Rome

Tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte ; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit :

Que me voulez-vous ? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde : l'astronomie a changé, la chimie a changé, la philosophie a changé, l'empire a changé ; pourquoi êtes-vous toujours la même ? — Parce que je viens de Dieu et que Dieu est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres : nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée ; l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites, le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeunie. — Eh bien ! voici la moitié de ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi l'*Alleluia* et le *De profundis*, qui ne changent jamais.

LACORDAIRE.

Septième année. — N° 12 10 juin 1909

LITTÉRATURE . . MUSIQUE . . BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION . . . SCIENCES . . BEAUX-ARTS

Sommaire : Les proses liturgiques (L. Guillaume). — Les flammes, *poésie* (Madeleine Lépine). — Bambine (abbé Gayraud). — Pages oubliées : Le rayon d'une étoile (Lamartine). — Le roman du mois (Fr. Dufour). — L'âme des petits (Passim). — Un congrès international d'éducation familiale. — Le mois littéraire. — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Table des matières. — Sommaire des sommaires.

LES PROSES LITURGIQUES

Dans la liturgie catholique on chante à la messe un *Alleluia* à la suite du graduel. Ce cri de joie cesse de retentir pendant les jours consacrés au deuil et à la pénitence, c'est-à-dire depuis la Septuagésime jusque Pâques. De bonne heure, à une époque que la science n'est pas encore parvenue à déterminer exactement, dans le but de donner au diacre le temps de se préparer et de monter à l'ambon pour chanter l'Évangile, on prolongea, à l'aide de vocalises, le chant de la dernière voyelle du mot *Alleluia (1)*. Cette série de notes joyeuses (*neumæ, jubili*), formant la *sequentia* ou le cortège de l'*Alleluia*, présentait, faute de texte, de grandes difficultés pour les chantres. L'idée vint donc d'appuyer ces mélodies, souvent interminable, sur un texte écrit en rapport avec les sentiments exprimés par la liturgie de la fête. C'est de ce texte, qui dans le principe n'avait qu'un but mnémotechnique, que sont nées les premières *Proses*.

Le mot *Sequentia*, *Séquence*, est un terme purement musical, qui désigne scientifiquement les neumes alléluiatiques.

Le mot *Prosa, Prose*, au contraire, est le nom dont on se sert pour désigner les paroles destinées à soutenir les mélodies et à en rendre l'exécution plus facile. Avec plus ou moins de précision, on donne encore aux *Proses* les noms de *cantilenæ, cantica, odæ, hymni, carmina, laudes*.

Ce fut vraisemblablement dans l'abbaye de Jumièges que furent composées les premières proses. Lorsque, au IXe siècle, cette abbaye fut dévastée par les Normands, un moine fugitif s'en vint demander l'hospitalité au monastère de Saint-Gall, en Suisse. Pour tout bagage, il apportait un *Antiphonaire* qui révéla aux religieux de Saint-Gall l'heureuse innovation introduite dans le monastère de Neustrie. Un de ceux-ci, nommé Notker Balbulus ou le Bègue, s'empara de l'idée et remplaça les paroles sans suite et même d'assez mauvais goût de l'antique antiphonaire par de véritables chants, où se montre un certain art.

Telle est l'origine des proses dites *Notkériennes*, du nom de leur auteur. Elles eurent un immense succès en France, en Italie, mais principalement en Allemagne. Ces proses de Notker, dit le savant abbé Misset, « froides, compassées, sans relief, le plus souvent sans mouvement, dignes, si l'on veut, mais d'une dignité pesante et toute germanique, n'ont qu'un rapport très indirect avec les poésies d'Adam

(1) Saint Bonaventure *(de Expos. Missæ*, II) donne à ce fait une explication plus mystique. « Nous avons coutume, dit-il, de multiplier les notes sur la dernière syllabe de l'*Alleluia*, parce que la joie des saints dans le ciel est indicible et interminable ».

de Saint-Victor, éminemment légères et gracieuses ». La variété de race ne suffirait pas à expliquer la différence profonde qui sépare ces poésies d'un usage identique. Entre les deux auteurs le même temps a marché, apportant successivement à cette forme nouvelle de littérature liturgique les divers éléments qui devaient un jour l'amener à sa perfection.

Ce travail de transformation graduelle fut opéré par un grand nombre de poètes liturgiques. Citons seulement : au xe siècle, les deux Ekkehard ; au xie, Robert le Pieux, roi de France, Godescalc, prévôt d'Aix-la-Chapelle, Wipon, prêtre de la cour de Conrad II, Herman Contract, Pierre Damien ; au commencement du xiie, le trop fameux Abélard et saint Bernard.

L'homme de génie était proche : dès la seconde moitié de ce siècle apparaîtra notre Adam, qui, comme le dit l'abbé Misset, « recueillera tous ces éléments épars d'harmonie et de beauté, les groupera et, l'inspiration aidant, réalisera cet accord parfait du rythme, de la forme et de la pensée, qui fait le charme indéfinissable de toute poésie ».

Adam sera le dernier et suprême législateur de cette poésie rythmique, que dans leurs hymnes célèbres saint Hilaire et saint Ambroise avaient inaugurée aux premiers jours du moyen âge, et sous sa plume l'humble *Prose* du ixe siècle achèvera de se développer et de s'épanouir.

A sa suite le xiiie siècle verra fleurir Innocent III, Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Thomas de Celano et Jacopone de Benedictis, appelé aussi, du lieu de sa naissance, Jacopone de Todi. Ce sont là de grands, de très grands artistes encore, qui resteront les scrupuleux observateurs de la poétique nouvelle, mais bientôt après eux, sous l'influence de causes diverses, l'efflorescence des proses s'échappera des règles et des limites tracées par la liturgie, leur perfection littéraire ira s'amoindrissant de jour en jour ; elles finiront par tomber dans le discrédit.

Nous arrivons ainsi au seuil de la Renaissance, qui profitera de cette décadence trop évidente, non point pour la remonter en ramenant la poésie chrétienne à sa véritable source et à ses véritables modèles, mais pour la précipiter et donner à cette poésie le coup de mort, en voulant la plier à des idées et à des formes pour lesquelles elle n'était point faite.

On sait combien fut violent le courant qui entraîna le xvie siècle vers l'étude et l'amour de l'antiquité : ce n'était point de l'engouement, c'était de la folie, du délire. Et ce délire ne s'étendit pas seulement aux plus honnêtes gens, il atteignit jusqu'aux chrétiens les plus pieux et les plus intelligents. En présence d'un mouvement qui menaçait de tout emporter, qu'elle avait favorisé elle-même au début, parce qu'il avait du bon, et dont elle chercha à s'emparer pour le contenir et le diriger, l'Eglise crut devoir faire momentanément aux goûts artistiques de l'époque les concessions permises que réclamaient le bien de la religion et le salut des âmes. C'est ainsi qu'on vit successivement plusieurs papes faire appel aux littérateurs classiques les plus en renom, pour essayer d'adapter dans une certaine mesure aux nouvelles exigences littéraires la forme par elle-même très belle, mais alors véritablement démodée, du bréviaire romain.

Malheureusement la principale commission nommée à cet effet fut composée d'hommes, à la vérité instruits et capables d'ailleurs, mais aussi infatués de « la belle Antiquité » qu'ignorants des principes et des règles qui avaient présidé à la création des anciens chants liturgiques. Elle dépassa le but. Sans doute dans leurs belles hymnes, qui occupent une si grande place au bréviaire, saint Ambroise, saint Grégoire, Fortunat, etc., avaient tenu compte des règles de la métrique ancienne, la seule connue jusque-là, mais venus dans des temps nouveaux, appelés à parler à un peuple nouveau, à exprimer des pensées et des sentiments nouveaux,

ils avaient cru devoir, selon le besoin, apporter des modifications à la forme antique, et c'est ainsi que souvent, dans leurs vers, ils avaient supprimé l'élision, introduit l'assonance et remplacé la quantité par le syllabisme : ce n'était ni ignorance, ni manque de goût, c'était au contraire habileté, *non inscitia, sed arte peccabant*, comme disait le poète antique.

Que fit la commission ? Ne connaissant et ne voulant reconnaître d'autres règles que les règles pures de la métrique ancienne, elle se flatta, après mûr examen, d'avoir découvert dans ces hymnes ni plus ni moins que 960 fautes de quantité et elle se mit en devoir de les corriger consciencieusement au moyen d'emprunts faits à Horace et autres poètes du siècle d'Auguste.

Naturellement la restauration fut déplorable : elle n'aboutit qu'à donner à ces antiques et vénérables monuments de la liturgie catholique la physionomie étrange et de mauvais goût, que gardèrent jusqu'au commencement de ce siècle nos églises ogivales restaurées ou transformées par les artistes d'alors.

Les *Hymnes* subsistèrent donc au bréviaire, mais mutilées, défigurées. Quant aux *Proses*, basées entièrement sur la rythmique, que la commission ne connaissait pas, elles n'obtinrent pas de grâce auprès de celle-ci. Déclarées barbares sans autre forme de procès, elles furent supprimées d'un trait de plume. On n'en laissa subsister que cinq, trop vénérables sans doute et trop populaires pour qu'on osât y toucher : la prose de Pâques, *Victimæ Paschali* (Wipon) ; la prose de la Pentecôte, *Veni Creator Spiritus* (Innocent III) ; le *Lauda Sion* de saint Thomas ; le *Stabat Mater* de Jacopone de Todi et le *Dies iræ* de Thomas de Celano, prose qui, pour le dire en passant, à l'origine se chantait non aux messes des morts, mais le premier dimanche de l'Avent, où l'Eglise appelait l'attention des fidèles sur le jugement dernier.

Ce fut ainsi que disparurent les proses d'Adam de Saint-Victor : de tant de chefs-d'œuvre, qui avaient enchanté et édifié nos pères, à peine resta-t-il quelques traces dans des offices particuliers. Au siècle dernier, l'Eglise de Paris elle-même n'en gardait plus que deux : le *Jerusalem et Sion filiæ*, dont l'authenticité est même contestée par L. Gautier, et le *Gaude prole, Græcia*, en l'honneur du patron saint Denis.

(A suivre). L. GUILLAUME.

Les Flammes

Parmi les cris de la tempête,
Char hurlant que sa voix arrête,
Les pieds de Dieu se sont posés
Sur les Sinaïs embrasés :
Brûle, mon âme, brûle encore,
Non comme Sodome et Gomorrhe,
Comme les tentes d'Abiron,
Mais comme le buisson splendide,
Où Celui dont la voix nous guide
Apprit au Prophète son nom.

Le Sinaï, l'Horeb en flammes
Tremblaient quand l'Ame de nos âmes,
L'âme immense du Créateur
S'inclinait vers son serviteur ;
Et du milieu de la fournaise
Sortait la voix du Dieu qui pèse
L'univers entier dans sa main...
Brûle, mon âme, brûle encore,
Désert, que ton front se colore
Sous le rayon de l'œil divin.

Les prophètes à l'âme ardente
N'avaient point l'allure prudente
De l'orfèvre et du constructeur,
Pareils à l'Exterminateur,
Ils montraient leur pâle figure
A l'insensé qui se figure.
Etre le seul maître ici-bas,
Et soudain, poussière et fumée,
Se dissipait la renommée
Des vains dominateurs d'états.

Feu vivant, flamme inextinguible
Qui rendez l'âme incorruptible,
Dans le cœur tremblant des pêcheurs,
Vous répandîtes vos ardeurs ;
Esprit divin, j'ouvre mon âme,
Que l'or pétillant de ta flamme
Couronne mon front de clarté,
Jette tes rubis sur ma tête,
Et qu'à tout souffrir je sois prête
Pour l'amour de la vérité.

MADELEINE LÉPINE.

BAMBINE

Elle est jolie à croquer, et elle s'en doute un peu, Bambine !

Sa petite tête de lutin rieur, aux grands yeux fendus en amande, où brillent deux diamants noirs qui rayonnent d'espièglerie malicieuse, est encerclée d'un nuage de cheveux en frisettes et tire-bouchons qui s'éparpillent et s'ébattent follement sur son front, sur ses joues, sur ses oreilles, sur son nez, sur son cou, sur ses épaules, et qu'elle chasse d'un geste mutin, avec une grâce de jeune déesse. Ses amies, pour la taquiner, l'appellent « mamzelle Caniche ». Quand elle daigne paraître piquée de leur jalousie, elle les traite de « chien mouillé ».

Bambine est dans ses sept ans depuis Noël. Quoique petite pour son âge, elle a conscience d'être une personne raisonnable. On cite d'elle des mots charmants.

Un jour, au catéchisme, M. le vicaire interroge :

— Pourquoi Eve a-t-elle mangé la pomme ?

Bambine lève le doigt.

— Répondez, mon enfant, dit l'abbé.

— Parce qu'elle l'a trouvée mûre, dit Bambine avec tranquillité.

Une autre fois, encore au catéchisme, elle est priée de raconter l'histoire de Caïn et Abel.

— Caïn, dit-elle, invita son frère Abel à faire une promenade à bicyclette.

L'éclat de rire de M. le vicaire ne déconcerta nullement Bambine.

— Quand mes frères vont se promener, reprit-elle, c'est comme ça.

Et elle se rassit avec une moue dédaigneuse et digne.

***

Le père de Bambine est un magistrat « nouveau siècle », un arriviste qui veut faire son chemin. Dans les nombreux litiges que l'application des lois anti-congréganistes fit affluer à son tribunal, aucun juge ne montra plus de passion aveugle et de parti-pris éhonté. L'issue des procès était certaine avant toute audition et plaidoirie. Sans manquer jamais, par une sorte de déclic automatique, l'arrêt tombait sur les Frères, les Sœurs ou leurs amis, hommes, femmes, jeunes filles, prêtres, séminaristes, nobles, gens du peuple, avec la régularité impitoyable et fatale d'une machine à juger manœuvrée par le Bloc :

Le juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer condamnant un pervers.

Et les « pervers », à ses yeux, c'étaient tous individus hostiles à la politique de M. Combes, tous ceux dont l'innocence et le bon droit reconnus auraient peut-être fait obstacle à son avancement. Cet homme est infecté d'une âme de valet de bourreau. Fouquier-Tinville devait composer son tribunal d'assassins avec de pareils juges.

Un jour, par ordre du ministre de l'injustice, valetaille de robin suspect de pratiques louches, un procureur de la République, franc-maçon du bon cru, traîna devant le tribunal de Louisville un pauvre diable de brave homme que la police, stylée par le sous-préfet, après dix jours de réflexion, accusait, sous serment et malgré l'évidence du contraire, d'avoir outrageusement arrosé le chapeau du commissaire ou le képi de Pandore ou l'uniforme galonné du chef de l'arrondissement. La calomnie ne résistait pas à une minute d'examen. L'énergique dénégation du

paysan était appuyée par des témoins d'une honorabilité hors de pair, et, de plus, l'auteur de l'arrosage se dénonçait lui-même et déclarait avoir agi seul et sans complice. Un magistrat n'eût point hésité à faire justice en renvoyant l'accusé absous et sans dépens. Le « bon juge » de Louisville n'hésita pas non plus à obéir au ministre, au sous-préfet et au procureur ; il frappa l'innocent de plusieurs mois de prison et d'une forte amende. Sa conscience servile, anesthésiée par une ambition sans scrupule, ne lui reproche pas de pareils services.

Tel est le père de Bambine.

*
* *

La gentille enfant aime bien son papa, qui en raffole.

Mais elle adore sa mère, de qui elle tient et l'esprit et le cœur. C'est par les larmes surprises dans les yeux de maman que Bambine a deviné, il y a quelques jours à peine, que son petit papa est méchant pour les Sœurs, pour les chères Sœurs qu'elle a tant de plaisir à rencontrer, qu'elle trouve si aimables et qu'elle admire. Par une de ces intuitions féminines qui déconcertent notre raison virile, et qui tiennent plus de l'art du devin que des procédés de la dialectique, elle saisit brusquement le rapport des larmes cachées de sa mère avec certains propos de table, qui lui semblaient fort mystérieux, et dont le sens lui apparut soudain. Sa tête mutine avait travaillé depuis lors. C'est donc à cause de son papa que maman ne va plus à la réunion des dames chez les Sœurs de charité, où l'on travaille pour les pauvres et où les petites filles amenées par leurs mères jouent avec tant d'entrain et sont l'objet de si aimables chatteries. Bambine n'avait-elle pas entendu, plus d'une fois en quelques semaines, des dames chuchoter en regardant sa mère : « Pauvre femme, comme elle doit souffrir, elle si bonne, si chrétienne, si pieuse ! » N'avait-elle pas vu aussi qu'on la regardait elle-même d'un air de pitié en murmurant : « La pauvre petite » ? Elle avait été blessée et elle souffrait de ces paroles, Bambine, sans les comprendre, sans oser en parler à sa mère, car elle sentait bien que maman en aurait de la peine. Ah ! maintenant, tout est clair dans sa tête d'enfant. Maintenant elle devine pourquoi l'une de ses compagnes a refusé de s'amuser avec elle en lui disant : « Va-t-en mettre en prison les chères Sœurs ! » Elle sait maintenant pourquoi sa mère l'a fait entrer vivement chez une amie un jour que des gens en foule venaient de la rue du tribunal en criant : « Vivent les Sœurs ! A bas... » un nom que sa maman ne lui laissa pas entendre. Oui, à cette heure, Bambine comprend tout.

Et Bambine, qui aime bien son papa, pleure avec sa maman.

*
* *

Bambine en veut à son père, et sûrement elle ne se tiendra pas de le lui faire sentir. La charmante fillette ne sait pas maîtriser la moindre démangeaison de dire une sottise. Quand l'envie de parler lui prend la langue, ce qui arrive fort souvent, rien ne la peut détourner de son idée ni l'empêcher de l'émettre à voix haute. Que de fois, enfant terrible, elle a mis sa maman dans le plus grand embarras par ses saillies soudaines et foudroyantes ! Les salons de Louisville retentissent encore du cri qu'elle jeta un jour, malgré sa mère effarée, au milieu d'une société nombreuse et attentive qui se pressait autour d'une dame étrangère, vénérable et distinguée. Dans le silence général, le mot fusa comme une bombe étincelante. — « On dirait qu'elle est bossue », s'écria la terrible espiègle, que sa pauvre maman, rouge de honte, entraîna dehors pour la punir. Bambine, du reste, n'a pas compris encore pourquoi maman l'a punie d'avoir proclamé cette vérité.

Dans sa colère, quelles paroles vengeresses et cinglantes vont sortir de sa bouche mignonne ? Voilà huit jours qu'elle

porte et qu'elle rumine son secret ! Elle n'a rien dit à sa mère, car elle sent bien dans sa naïve délicatesse que sa maman souffrirait un peu plus de la savoir instruite de ce qui lui cause un si cuisant chagrin ; et que ne ferait-elle pas pour éviter une peine à sa maman chérie ? Mais chaque jour enfonce davantage en son petit cœur et le dépit de la honte que son père leur inflige et la résolution de lui dire qu'elle est, elle Bambine, avec sa maman, pour les Sœurs.

C'était à l'après-midi tombante d'un beau jour d'été. Sous les belles allées des marronniers centenaires, orgueil de la cité, le tout Louisville paradait, minaudait, regardait, critiquait, médisait, se promenait en humant l'air frais des dernières heures du jour. Un peu à l'écart, fillettes et garçonnets jouaient, en plusieurs groupes, à la corde, au balcon, à cloche-pied ou à la danse. C'étaient des ébats joyeux et bruyants, où Bambine faisait avec ardeur sa partie.

Tout à coup, dans l'allée même réservée aux jeux des enfants, apparaissent deux petites Sœurs grises, qui s'avancent d'un air modeste et timide. Par un effet du hasard, tous les groupes de promeneurs se trouvent massés en même temps de ce côté. Le père de Bambine est au premier rang avec quelques amis. Les Sœurs approchent ; chacun les reconnaît : ce sont des expulsées de la semaine précédente. Déjà fillettes et garçons ont cessé leurs ébats ; les dames et les messieurs se disposent à saluer leurs dévouées servantes des pauvres. Plus d'un regard malin se porte vers le magistrat inique et persécuteur.

Mais où va Bambine ?

L'une des premières elle a vu les Sœurs grises et, sous les battements précipités de son cœur, son sang n'a fait qu'un tour, empourprant ses joues, enfiévrant ses membres, brouillant ses idées, la jetant en avant d'une poussée irrésistible. Elle s'élance en tête de ses compagnes, et se trouve seule à deux pas des bonnes Sœurs, point de mire de tous les yeux. Alors, de son air résolu et crâne de petite femme et de sa voix éclatante qui tremblait un peu, dans le silence grave de la foule surprise et intriguée, sous les yeux de son père dont le visage était blême et de sa mère pâle et défaillante, la terrible enfant s'écria :

— Vivent les Sœurs !

Ce fut irrésistible : une longue acclamation répondit à Bambine, réfugiée sur le cœur ému et consolé de sa maman.

Abbé Gayraud.

Pages oubliées

Le rayon d'une étoile

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?
Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux,
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui t'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?
Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus ;
Je songe à ceux qui ne sont plus,
Douce lumière, es-tu leur âme ?

Lamartine (1791-1869).

Le roman du mois

Méprise,
par M. Maryan.

Un jeune homme, Bertin, rencontre une jeune fille, France : tous deux sont charmants, ils s'aiment ; brusquement, les événements les séparent. Et voici que Bertin, au retour d'une campagne en

Orient, se laisse prendre aux filets d'un banquier, qui veut lui passer sa fille ; le jeune homme, aveuglé par l'éclatante beauté de Livia,croit l'aimer, et le mariage va avoir lieu, lorsque vient la déconfiture complète de la banque. Pour sauver son beau-père de l'infamie, le fiancé offre de sacrifier sa fortune personnelle : le failli et sa fille lui rient au nez. Quelle déception pour cette âme chevaleresque. Heureusement, France se retrouve : là seulement est le bonheur pour Bertin.

L'auteur a évidemment voulu, dans ce roman, nous montrer les mœurs révoltantes de la finance, mœurs caractérisées par le manque de franchise, par le manque de scrupules, par le manque de cœur et d'honneur. Les caractères de ses personnages sont bien dessinés, l'action ne languit pas un instant,l'intérêt se soutient jusqu'à la dernière ligne. Il y a beaucoup à glaner dans cette œuvre.

L'irrésistible force,
par Jeanne de Coulomb.

Roman un peu touffu, aux allures mystérieuses ; bien écrit, bien pensé. Conclusion naturelle : le bonheur ne consiste ni dans la richesse, ni dans l'honneur de la particule (le petit *de !*), ni dans l'orgueil des grandeurs. Nous insistons surtout sur le côté moral du livre : l'auteur a voulu que sa lecture fût profitable, et elle l'est. Nous lui en saurons gré.

La joie du capitaine Ribot,
par Armando Palacio Valdès.

L'auteur est espagnol, c'est donc en Espagne qu'est situé son roman ; la trame en est bien simple. Un capitaine de navire sauve de la noyade une vieille dame dont la fille est un parangon de beauté ; fasciné par les yeux charmeurs de celle-ci, le vieux loup de mer se laisse aller à une amitié qui devient bientôt de l'amour. Mais la jeune femme est mariée. En honnête homme, le capitaine brise le rêve qu'il avait formé, et se venge de sa déception en servant avec un généreux dévouement les intérêts de celle qu'il adore en silence. En cette belle langue castillane, chaude comme un rayon de soleil, le roman du capitaine Ribot doit être d'une délicieuse poésie ; comme toute traduction, celle-ci n'a pas le charme de l'original : elle est pourtant très suffisante, et l'œuvre, telle qu'elle est, nous paraît recommandable et d'une lecture facile et attrayante.

Quentin Durward,
par Walter Scott.

Réédition d'une excellente traduction du célèbre romancier anglais ; nous n'avons rien à dire de l'auteur : sa réputation est établie. Pourtant nous signalons volontiers ce roman historique, où nous revivons l'époque de Louis XI et de son *cher* cousin Charles le Téméraire ; les aventures du jeune archer écossais nous valent une leçon d'histoire fort agréable.

Au pays des binious,
par G. Sévrette.

Vient de paraître dans la « Bibliothèque du Petit Français ». L'auteur nous fait connaître les mœurs et les coutumes de la vieille Bretagne, de celle qui croit encore aux Korrigans, aux ronds-de-lune, aux sorciers, aux prédictions des cartes ou du marc de café. C'est la tradition, cela ; à côté, il y a le gai soleil, la mer aux effluves réconfortantes, les campagnes fleuries, tout un peuple mélancolique, mais doux et bon ; voilà le cadre : l'histoire elle-même, je ne vous la dirai pas, vous n'auriez plus la joie de la savourer. Ecrite pour les petits Français, elle sera aussi bien goûtée par les grands.

Le chéri des dames,
par Spada.

Roman gai, nous dit le sous-titre. L'auteur y raconte l'histoire d'un gentilhomme de province qui s'en vient à Paris faire ce que l'on est convenu d'appeler la haute noce. En dix mois, le jeu, les femmes et les usuriers lui ont mangé sa fortune, et il est très heureux, nouvel enfant

prodigue, de retourner auprès de son vieux père et d'y trouver le gîte et l'oubli de ses malheurs. On se doute bien, d'après ces dix lignes, que le roman n'est pas destiné aux petites filles ; l'écrivain nous décrit, avec un réalisme peu gazé, les mœurs de la haute société parisienne: elles ne sont pas fort édifiantes.

L'école des pique-assiettes,
par ALPHONSE CROZIÈRE.

La profession de pique-assiettes n'est pas de celles que tout le monde peut embrasser : ses aspirants doivent s'habituer à perdre toute notion du scrupule. L'auteur, il est vrai, nous présente un spécimen de la race qui n'est pas trop perverti, il reste même honnête homme assez longtemps, et s'il succombe à la tentation, c'est que celle-ci est réellement trop violente. Le roman est alerte, vivant, gai ; mais il n'eût pas été moins gai sans cette chute *in extremis* ; pour notre part, nous eussions préféré que le héros restât honnête homme jusqu'au bout.

Les deux jumeaux,
par ESY.

Un peintre de renom voit mourir sa femme, minée par des chagrins domestiques dont il est la première cause. Infidèle au souvenir de la mort, il se remarie immédiatement avec une actrice juive, intrigante de bas étage, qui lui rend la vie impossible et le conduit lui-même au tombeau. L'âme du roman est la fille du peintre, Suzanne, dont le caractère fortement trempé est la providence des jeunes orphelins, ses frère et sœur. Voilà bien le modèle de nos filles et de nos épouses : elles sont rares, les femmes chrétiennes et viriles qui savent puiser dans l'ardeur de leurs convictions le courage de vaincre les plus rudes difficultés. Nous proposons ce noble modèle à nos lectrices : il leur sera sympathique.

Fiancés vendéens,
par M. DE HARCOËT.

Les luttes de la religieuse Vendée contre le jacobinisme de la Révolution sont toujours un cadre émouvant pour une idylle d'amour noble et généreux. L'auteur de ce récit, en nous racontant quelques épisodes de la résistance vendéenne, a tenu à leur garder une impressionnante couleur locale, et c'est au milieu des péripéties les plus terribles que nous voyons deux fiancés, chacun héros à sa manière, rester fidèles à la foi jurée et atteindre le bonheur après l'avoir vu fuir bien longtemps. C'est la note patriotique et chrétienne qui domine ici, auréolant d'une sereine beauté le courage énergique des jeunes gens. Belle école pour la jeunesse de là-bas et d'ici.

La route a des épines,
par M. AIGUEPERSE.

Ce livre, nous dit M. Paul Quesne dans la *Revue bibliographique belge*, nous narre une destinée de jeune fille qui, désabusée, trompée dans ses plus chères illusions, dans ses rêves les plus intimes, trouve une paix sérieuse en dépensant, au chemin de la vie, l'extraordinaire vitalité de son cœur à cicatriser les blessures d'âmes, à relever les courages, à soulager les infortunes, à panser toutes les plaies, à ramener les désespérés vers les espoirs nécessaires.

Livre consolant et beau comme un poème, où l'auteur a mis la marque de son talent, et nous ajoutons : de son cœur. FR. DUFOUR.

L'âme des petits

La surveillance

La surveillance est indispensable, a dit un maître en matière d'éducation, mais pour ne pas devenir une cause d'abaissement des caractères, elle doit s'affirmer avec loyauté et s'exercer avec tact et discrétion. En effet, l'enfant qui se sent surveillé peut être exposé : ou à chercher à déjouer la surveillance par un manque

de sincérité, disons le mot, par hypocrisie, ou à n'avoir dans sa conduite d'autre mobile que le regard du maître, et par conséquent à perdre toute initiative propre, tout sentiment de responsabilité personnelle. Il y a, par ailleurs, dans l'âme même enfantine, un sentiment intime et délicat qui est froissé par la surveillance quand celle-ci manque de droiture et de loyauté.

Quand nous étions écoliers, il existait, dans la cloison de notre salle d'étude, un trou, de la grosseur d'un petit pois, dont un de nos maîtres usait pour la surveillance de nos petites personnes. Cette ouverture propice n'était pas, je crois, le fait d'un artifice, mais celui de la nature elle-même ; elle occupait dans la planche la place d'un nœud. Quoi qu'il en soit, la direction ne se faisait pas faute d'employer cet orifice à ses fins policières et les élèves ripostaient silencieusement en le bouchant à l'aide de noyaux de cerises ou d'autres matériaux, mais inutilement. Les meilleurs d'entre nous se souviennent encore, j'en suis sûr, de cette malencontreuse ouverture. La persistance de ce souvenir, dans notre mémoire, emporte avec soi la condamnation de ce procédé ridicule et surtout maladroit de surveillance.

Combien nous lui préférons cette attitude d'un autre de nos maîtres qui, devant s'absenter pour dix minutes et nous laisser seuls, seuls ! à l'âge des gamineries, nous disait tout bonnement, faisant appel à notre point d'honneur : « Je dois m'éloigner pour quelques instants, j'ai confiance en vous, je suis convaincu que le bon ordre sera observé en mon absence comme si j'étais présent. » Pas un de nous ne bougeait seulement la tête.

Les Anglais, dont l'éducation a été beaucoup vantée en ces dernières années, ont adopté un système de surveillance réputé meilleur que le nôtre et qu'il convient d'indiquer aux maîtres plutôt qu'aux parents. Pour beaucoup de papas et de mamans, ce ne sera pas une nouveauté. Il est de tradition dans nos familles, en l'absence momentanée des parents, de remettre, sans grand apparat d'ailleurs, l'autorité aux mains du frère et de la sœur aînés. Les grands sont chargés de surveiller les petits.

Tout se passe dans l'ordre le plus parfait et il est presque sans exemple que des petites révolutions aient éclaté pendant cet intérim du pouvoir paternel ou maternel ou que les enfants aient mis à sac le sucrier ou l'armoire aux friandises. Habituellement, le nouveau pouvoir est plus tyrannique que l'autre : le grand frère, la grande sœur pêchent plutôt par sévérité que par mollesse.

Ce système, qui nous paraît rationnel, a été étendu en Angleterre de la famille à l'école, pensionnat ou collège.

Le directeur d'une importante école anglaise disait à un Français :

« Nos meilleures auxiliaires sont les élèves les plus âgées ; sans leur concours notre œuvre serait bien plus difficile, sinon impossible. »

En Angleterre, les aînés sont à la tête des principaux services de la maison d'éducation : bibliothèques, collections, jeux, jardinage, etc., etc. Ils sont responsables du bon ordre et de l'entretien de toutes ces choses.

Dans toute circonstance, un élève plus jeune doit obéissance à un élève plus âgé, à moins que celui-ci n'ait démérité soit par une injustice vis-à-vis de ses camarades, soit par une mauvaise conduite. Dans ce cas, il est en quelque sorte déclassé et soumis à l'autorité d'élèves plus jeunes. C'est là la punition la plus dure et la plus déshonorante. « Ainsi, dit un auteur, l'école est vraiment confiée aux élèves, elle est leur chose ; ils ont la responsabilité de l'ordre, de la bonne tenue ; la confiance et le respect qu'on leur témoigne développent en eux la confiance en eux-mêmes et le respect d'eux-mêmes. »

On ne connaît pas, chez les Anglo-Saxons, ces procédés compromettants

pour la dignité humaine et condamnés par des maîtres soucieux de la noblesse de caractère de leurs élèves : de l'espionnage ou de la délation érigée en système.

Un jeune Français, élevé en Angleterre, et auquel on posait la question suivante :

— Qu'est-ce qui t'a le plus étonné dans ta nouvelle école ?

— Oh ! on ne ment jamais.

— Pourquoi ne ment-on jamais ?

Après un moment de réflexion :

— Ce n'est pas nécessaire, on n'est pas espionné. Et puis, si un élève mentait, il serait obligé de quitter l'école, parce que les autres garçons ne voudraient plus lui parler. Quand un professeur demande quel est celui qui a fait une faute, le coupable dit : « C'est moi. » PASSIM.

Un congrès international d'éducation familiale

aura lieu à Bruxelles, en 1910, à l'occasion de l'Exposition universelle. Tous ceux qui s'intéressent à l'amélioration de l'humanité par l'éducation de la jeunesse, se rencontreront à ce congrès. Une section s'occupera de l'étude de l'enfance, une autre de l'éducation dans la famille, une troisième des enfants anormaux, une quatrième des œuvres diverses ayant trait à l'enfance et une cinquième et dernière de la bibliographie et de la documentation relative à ces questions. La cotisation de membre (10 francs) donnera droit aux rapports et aux comptes-rendus qui comporteront 9 volumes. Les cotisations doivent être envoyées, en temps opportun, au secrétaire-général, M. Pien, 44, rue Rubens, Bruxelles (Belgique), qui enverra sur demande le programme du congrès et tous autres renseignements.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ANDEGAVA. — *Rêve de Noël.* In-18 all. de 14 pages. Paris, 1909, Bonne Presse. Prix : 0 fr. 25.

Jolie saynète, qui fera les délices de nos tout petits pour les fêtes récréatives de Noël.

BARBIER (Paul). — *L'Eglise de France et la réparation.* Un vol. in-18 all. de 116 pages. Paris, Lethielleux. Prix : 0 fr. 60.

Raconter la vivante histoire de l'Église, n'est-ce pas encore faire son apologie ? C'est ce que fait M. Barbier en nous remémorant la lutte du sacerdoce et de la République française. Elle remonte déjà loin, cette lutte ; n'est-ce pas en 1879 qu'en fut posé le premier acte, lors de l'exclusion des prêtres des bureaux de bienfaisance ? Depuis lors les événements ont marché, et l'on peut prévoir le jour prochain où les églises seront converties en temples maçonniques, pendant que curés et vicaires iront célébrer leurs messes dans des granges, dans des caves, au milieu des bois. Voilà ce que résume l'auteur, tout en laissant espérer des lendemains de victoire.

BELMON (C.). — *Pour le sanctuaire.* Un vol. in-32 de 164 pages. Paris, 1909, Bonne Presse. Prix : 0 fr. 50.

Petit manuel de vie sacerdotale, dans lequel l'auteur expose les préliminaires de la vocation, la grandeur et les motifs de celle-ci, les obstacles qui pourraient empêcher quelques-uns d'entendre l'appel de Dieu, enfin les soutiens et les préservations de la vie ecclésiastique. Sous un volume restreint, beaucoup de bonnes choses sont condensées : les séminaristes feront bien de les méditer.

BENSON (Robert). — *Par quelle autorité ?* Un vol. in-16 de 620 pages. Paris, 1909, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50.

Prêtre catholique, l'auteur a voulu nous décrire l'Angleterre d'Élisabeth, l'établissement définitif de la Réforme dans l'île des saints, les exils, les emprisonnements, les supplices, et, rayonnante dans ses fers, la conscience des martyrs qui savent que leur sang est une semence et que ce germe lèvera. Il l'a fait avec un rare bonheur. Son livre est un des plus réconfortants que l'on puisse lire.

Le roman de Benson ne pose pas seulement le problème religieux en face de la conscience du fidèle. Il exprime avec force la douloureuse antinomie qui, du jour où la rupture fut complète entre l'Église et l'État, déchira l'âme de tout bon citoyen. « Choisir entre son souverain et Dieu ! » Telle est l'alternative qui se pose devant le loyal Nicolas Maxwel. Elle devient atroce lorsqu'éclate la Bulle qui déclare Élisabeth déchue

de ses droits royaux et ses sujets déliés du serment d'allégeance. Félicitons l'auteur d'avoir su être à la hauteur de sa tâche d'historien fidèle.

BOCQUIER (Edmond). — *Les légendes de la nuit en Vendée.* Un vol. in-8° de 60 pages. Fontenay-le-Comte, 1908, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 50.

M. Edmond Bocquier a réuni, dans cette brochure, un certain nombre de contes que la tradition et les superstitions locales ont perpétués en Vendée. L'auteur les rapporte dans leur fraîcheur native, tels que les gars du Bocage se les transmettent à la veillée ; aucun commentaire ne les accompagne : ce serait chose superflue d'ailleurs, et l'œuvre folklorique n'y gagnerait rien. Ces légendes de nuit ont surtout trait au garou, à la galipote, à la garache ; c'est la classification qu'adopte M. Bocquier pour les grouper. Son travail est une utile contribution à l'étude ethnologique des populations vendéennes : il nous donne une idée exacte du caractère naïf et superstitieux du paysan de là-bas.

BONNAYMÉ. — *La force psychique.* Un vol. in-16 de 220 pages. Paris, 1908, Librairie du Magnétisme. Prix : 3 fr.

Le docteur Bonnaymé, qui étudie depuis de longues années les manifestations de la *force psychique* sous ses différents aspects, ainsi que les instruments qui permettent de constater son action physique, a publié l'année dernière une petite étude sur ce sujet qui fut rapidement épuisée. C'est la deuxième édition de cet ouvrage, considérablement augmenté, qui vient de paraître en un volume élégamment relié.

Après avoir exposé ce que l'on entend par *force psychique* et *agent magnétique*, il montre que cette force, cet agent ont été observés dans tous les temps, puis il étudie longuement les divers *instruments servant à les mesurer*, ou plus exactement à constater leur action.

BOURRET (Charles). — *Pronostic fœtal éloigné* des principales interventions chirurgicales. Un vol. gr. in-8° de 124 pages. Trévoux, 1908, Jeannin.

L'auteur, ancien interne des hôpitaux de Lyon, étudie ici l'avenir réservé aux enfants nés à la suite des interventions obstétricales que l'on peut considérer comme traumatisantes. S'appuyant sur de nombreuses observations interventionnelles, il examine d'abord les lésions principales résultant de l'emploi de moyens mécaniques ; et, comme corollaire, il s'efforce d'établir l'avenir réservé aux enfants considérés comme non-traumatisés à leur naissance. Cet important travail sera lu avec un égal intérêt par les partisans et les détracteurs des interventions obstétricales : il conciliera bien des théories opposées, et remettra au point certains préjugés trop facilement acceptés par les neuropathologistes.

CANTECOR (G.). — *Kant.* Un vol. in-18 de 144 pages. Paris, 1909, Delaplane. Prix : 0 fr. 90.

Dans un avertissement liminaire, l'auteur nous prévient qu'il ne faut chercher dans ce petit livre qu'une introduction à la lecture des œuvres de Kant. Dans cet ordre d'idées, « on y trouvera les renseignements indispensables sur la personne de Kant et sur son caractère, sur l'objet et l'ordre de ses recherches, sur l'intention, le plan ou l'esprit de ses principaux ouvrages, sur la façon dont ils s'enchaînent et se complètent les uns les autres, et par suite aussi sur l'orientation et le terme de sa pensée ». Ce sera assez pour donner au lecteur une vue générale du kantisme et lui en faire soupçonner l'intérêt.

CLARKE (Richard), S. J. — *La passion de Jésus-Christ.* Un vol. in-32 de 96 pages. Avignon, 1909, Aubanel. Pr. : 0 fr. 75.

Rien de plus pratique que cet excellent opuscule, conçu en vue du bien des âmes, et qui leur sera plus utile, dans la brièveté de ses suggestions, que beaucoup de gros livres. Chaque méditation tient sur deux pages : chacune est divisée, avec une merveilleuse clarté, en trois points. Même au plus fort des occupations de la vie, on peut en une minute lire la douzaine de lignes composant chacune des trois parties de la méditation, et avoir là un aliment fécond pour la réflexion.

CLARKE (Richard), S. J. — *La sainte enfance.* Un vol. in-32 de 64 pages. Avignon, 1908, Aubanel. Prix : 0 fr. 50.

Gracieux petit volume, qu'aimeront les âmes attirées auprès de la crèche par les charmes de l'Enfant Jésus. Il sera pour elles l'expression des pensées et des sentiments que la vue de Jésus faisait naître dans leur cœur.

DE LA FRÊNAIE (Mary). — *Les contes de Tantichette.* Un vol. gr. in-8° de 186 p. Paris, 1908, Paulin. Prix : 2 fr. 50.

Voilà certes un ouvrage que nous recommanderons volontiers pour les distributions de prix ; écrit pour les enfants de dix à douze ans, il leur inculque à chaque page des leçons de morale, de dévouement, d'honnêteté, et cela en les récréant. C'est évidemment la meilleure manière de graver

dans les jeunes intelligences les premières notions des vertus morales et civiques qui seront plus tard leur règle de conduite. Tantichette a su remplir ce sérieux devoir en amusant ses petits neveux ; ses contes sont joliment écrits et bien illustrés.

DEVAS (Charles). — *L'Eglise et le progrès du monde*. Un vol. in-16 de 312 pages. Paris, 1909, Gabalda. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, M. Devas a voulu faire œuvre de *sociologue* et d'*apologiste* au sens le plus large de ces mots, qui répondent bien d'ailleurs aux deux parties de son ouvrage. Dans la première, il pose le problème de la société humaine considérée dans son évolution, et l'énorme point d'interrogation auquel il aboutit. Quel est le sens de l'histoire et du progrès du monde ? Le *théisme* (par opposition au monisme panthéiste ou matérialiste), sous la forme du *christianisme*, a en sa faveur les plus fortes présomptions historiques et sociologiques. Quant aux difficultés qu'il comporte, l'Eglise catholique prétend les résoudre ; mais elle-même a ses difficultés ou plutôt ses *antinomies* qu'il faut expliquer. Un exposé rapide, substantiel et clair, basé sur des principes sûrs et des faits historiques, aboutit à reconnaître dans l'Église une grande exception aux lois naturelles, un grand *miracle*, par lequel sont expliqués en principe les autres miracles que ne sauraient supprimer des négations *a priori* et que doit expliquer l'histoire.

L'auteur se proclame disciple de Newman, et c'est le meilleur de ce grand esprit qu'il a fait sien pour démontrer, autant qu'il est loisible en pareille matière, que l'histoire et le progrès de l'Église, c'est l'histoire et le progrès du monde.

DOUSDEBÈS (Charles). — *La journée blanche*. Un vol. in-12 carré non paginé. Paris, 1909, Librairie des Annales. Pr. : 2 fr.

Tout est singulier dans cette plaquette : les vers, les illustrations, jusqu'au format et aux caractères. Mais la singularité n'est pas l'originalité, et cette journée blanche reste vraiment blanche, nous disons qu'il n'en reste que fumée.

DRIVE (A.). — *Allons à l'Eucharistie*. In-32 de 32 pages. Avignon, 1909, Aubanel. Prix : 0 fr. 10.

Excellente brochure de propagande, que le clergé fera bien de distribuer à foison.

ESTÉBAN (L.). — *La photo-peinture des agrandissements de paysage*. In-12 de 40 pages. Paris, Mendel. Prix : 0 fr. 60.

Peu de gens ont les loisirs nécessaires pour acquérir la science du dessin, sans laquelle il est à peu près interdit de se livrer, même en amateur, à ce passe-temps charmant qu'est la peinture. D'aucuns le regrettent : c'est à ceux-là que s'adresse la brochure de M. Estéban.

La photographie, en effet, lorsqu'elle est faite par un homme de goût, nous offre en général un dessin correct, et une traduction acceptable de ce qu'on appelle *les valeurs* dans un tableau, c'est-à-dire des rapports du sombre au clair, abstraction faite des couleurs.

L'auteur expose comment il comprend la photo-peinture appliquée au paysage, en commençant par quelques principes absolument nécessaires à quiconque veut faire œuvre de coloriste.

ESTRADE (J.-B.). — *Les apparitions de Lourdes*. Un vol. in-16 de x-336 pages. Lourdes, 1908, Impr. de la Grotte. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, on se le rappelle, fut l'un des témoins favorisés des apparitions de la Grotte ; il était à cette époque de résidence à Lourdes, en qualité d'employé dans l'administration des contributions indirectes. Ainsi qu'il le raconte lui-même dans son avant-propos, il resta d'abord indifférent devant les manifestations surnaturelles de Massabieille ; petit à petit, sa conviction se forma, il entra en relations familières avec Bernadette, et put ainsi recueillir et ordonner de nombreuses et intéressantes notes, dont il a formé, à la demande de Mgr Langénieux, l'historique spécial que nous venons de lire. Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs cette narration nouvelle de faits dont on vient de commémorer solennellement le cinquantième anniversaire ; cet hommage de filiale piété envers l'Immaculée Conception mérite le meilleur accueil.

JEAN (Sigismond). — *Les timbres de l'Uruguay*. Un vol. in-12 de 112 pages. Paris, 1908, Mendel. Prix : 2 fr.

Dans cet ouvrage, qui va jusqu'en août 1908, l'auteur, qui a longtemps habité l'Uruguay et a pu ainsi se documenter sur place, a étudié, d'une façon très complète, toutes les émissions de cet intéressant pays ; il indique toutes les variétés, l'historique des émissions, les falsifications, les cotes successives des timbres rares et complète son étude par des documents intéressants sur l'organisation postale.

LANCELIN (Ch.). — *L'au-delà et ses problèmes*. Un vol. in-16 de 304 pages. Paris, 1907, Librairie du Magnétisme. Prix : 3 fr. 50.

Après un récit qui est comme la mise en œuvre de toutes les forces ignorées du public, récit basé sur l'occultisme, l'auteur en reprend une à une toutes les affirmations ; il passe successivement en revue les évocations des morts, les fantômes des vivants, la psychométrie, la télépathie, la voyance, la magie, la divination, l'alchimie, etc., en en établissant la réalité par des faits contrôlables. Bien plus, voulant donner une preuve absolue de l'existence de tous ces phénomènes que repousse encore la science ordinaire, il analyse tout particulièrement un ordre de faits relativement assez simple : la voyance ; il indique la composition des principaux *miroirs magiques* et établit la théorie scientifique de la vision dans l'au-delà.

Nous laissons aux savants le soin de discuter ces affirmations ; il nous paraîtrait ridicule de les rejeter *a priori*, parce qu'elles sont étranges ; mais avant de les admettre, un contrôle sérieux des faits s'impose ; plus que partout ailleurs, l'impartialité est ici indispensable. L'hypnotisme a fait un premier pas vers la découverte de forces nouvelles : rien n'indique que l'on s'arrêtera là.

LEGOUIS (Emile). — *Pages choisies de Auguste Angellier*. Un vol. in-18 de LVI-184 pages. Oxford, 1908, Clarendon Press. Prix : 5 fr.

On sera peut-être surpris de constater qu'une étude sur le poète Angellier n'ait jamais été tentée en France, et que ce soit l'Angleterre qui en ait l'initiative. Si la critique a fait silence autour de ce nom, c'est que Angellier lui-même la dédaignait au point de ne lui faire aucune avance : crime impardonnable, que les éditeurs d'Oxford ont tenté de réparer en nous présentant, sous la signature d'Emile Legouis, une anthologie de l'écrivain français.

En quelques pages concises, M. Legouis nous retrace la vie de son devancier, presque son contemporain : il le fait avec amour, en homme qui sait ce qu'il doit admirer. Ce travail, joliment écrit, sera apprécié à sa juste valeur dans tous les pays de langue française. Un choix judicieux d'œuvres en prose et en vers complète d'heureuse façon cette étude, et confirme par une documentation littéraire les appréciations du biographe.

MAIGUE (Louis). — *Le prisme des heures*. Un vol. in-16 de 148 pages. Paris, 1908, Sté française d'imprimerie et de librairie.

Ce recueil de vers répond au titre que lui donne le poète ; comme le prisme brille de mille feux lorsqu'on l'expose aux rayons du soleil, ainsi les poésies de Louis Maigue semblent autant d'étincelles, telle *l'Ame des logis :*

Ce qui fait l'âme des logis,
Ce sont les souvenirs de joie,
Les échos, les parfums surgis
Devant le foyer qui rougeoie.

Telle la *Poussière :*

Comme un manteau d'amour qui flotte et se dépose,
Duvetant les contacts et les rugosités,
La poussière aux doigts fins vole sur toute chose
Et patine le rêve et la réalité.

Tels encore les *Papillons :*

J'ai vu, dans le jardin tranquille
Où sommeillaient les fleurs d'été,
Deux papillons au vol agile
Se poursuivant en liberté.

Le poète s'entend aux descriptions finement ciselées, aux paysages délicats, aux douces visions du cœur. On comprend qu'il chante que

.. Vivre de silence, et d'amour, et de foi...
N'est-ce point là la vie heureuse ?

MERCIER (cardinal). — *Le modernisme*. Un vol. in-16 de 48 pages. Bruxelles, 1909, Action catholique. Prix : 0 fr. 50.

Cet important opuscule en est à sa quatrième édition : c'est dire son opportunité et le succès qu'il a recueilli auprès de tous les catholiques belges. Le cardinal Mercier y établit de façon nette et précise la position du modernisme vis-à-vis de la science, et il en justifie la condamnation dont l'a frappé le pape Pie X. Nous recommandons vivement ce travail aux membres du clergé et aux hommes d'étude : il leur est indispensable pour tenir tête aux attaques dirigées de partout contre nos dogmes religieux.

MORTON (Ralph). — *Comment on devient détective*. Un vol. in-12 de 78 pages. Paris, 1909, La Nouvelle Populaire. Prix : 0 fr. 50.

En sous-titre, l'auteur note : « Initiation pour une profession nouvelle, honorable et lucrative, à l'usage des gens intelligents, énergiques et ambitieux. » Evidemment, la profession de détective est aussi honorable que beaucoup d'autres, et nous ne nions pas qu'elle soit lucrative ; elle est malheureusement assez dangereuse, ce qui refroidit beaucoup de gens énergiques. Pour réduire à leur minimum ces dangers, en même temps que pour donner aux candidats les « tuyaux » du métier, Ralph Morton nous fait part de son expérience personnelle, et ses notes policières sont d'un intérêt empoignant. A côté des aventures fantaisistes de Sherlock Holmès, nous avons maintenant les tablettes quotidiennes d'un véritable détective, et celles-ci valent bien les autres.

PÉRÈS (J.-B.). — *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé.* Un vol. in-18 de 64 pages. Paris, 1909, L'Edition bibliographique. Prix : 1 fr.

Amusante allégorie, parue pour la première fois en 1827 : sous une forme finement ironique, l'auteur a voulu montrer le danger des explications allégoriques en matière d'histoire. M. Davois vient de rééditer cette spirituelle boutade, en l'accompagnant de notes bio-bibliographiques.

PIERRET (Emile). — *Vers la lumière et la beauté.* Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1909, La Renaissance française. Prix : 3 fr. 50.

Nous nous croyons avancés dans la marche de la civilisation. Si nous réfléchissons, au contraire, aux détestables conditions d'existence qui sont faites à la plupart des hommes, nous nous apercevons vite que l'état des peuples barbares est plus enviable que celui de beaucoup de nos ouvriers et de nos paysans. Notre petite bourgeoisie elle-même est absolument ignorante des principes hygiéniques les plus élémentaires, et plus éloignée encore des idées esthétiques qui doivent présider à la conception du logement, du vêtement, de la façon d'entendre et de régler sa vie. Sans être des artistes, nous pouvons veiller à la sauvegarde de la beauté que la nature répand sans compter autour de nous par la protection des campagnes que l'on souille, des paysages que l'on profane, des forêts que l'on dévaste. Ce sont ces questions si hautes d'hygiène et d'esthétique sociales, que M. Pierret aborde dans son nouveau livre, en recherchant les remèdes au mal et en indiquant les efforts faits dans le sens du progrès en France et à l'étranger.

RÉCAMY. — *Gerbe de lys eucharistiques.* Livre I : Jésus et les enfants dans l'Evangile. Un vol. in-16 de 90 pages. Avignon, 1908, Aubanel. Prix : 1 fr.

L'auteur dédie aux petits enfants de France cet humble ouvrage, qui aidera à la préparation des jeunes âmes. En détachant l'un après l'autre les lys de cette gerbe, en lisant l'histoire des héros chrétiens, l'enfant se préparera de loin au grand acte de la première communion. Il serait superflu d'insister sur l'importance de ce résultat, l'avenir moral de toutes nos générations dépendant de cette préparation première.

RICHET (Etienne). — *Voyage au Maroc.* Un vol. in-16 de 264 pages. Paris, 1909, Vasseur. Prix : 2 fr.

Le voyage de M. Richet au Maroc n'a rien d'une excursion d'amateur ni d'une expédition à la Stanley. C'est presque un voyage diplomatique, en ce sens que l'auteur fut chargé par Waldeck-Rousseau de préparer la double mission de Si Mohammed el Guebbas et du général Cauchemez ; son rôle se bornait donc à prendre des notes sur les tribus de la frontière. Mais l'explorateur sommeille toujours en M. Richet, tout autant que l'écrivain : il sait voir, aucun détail n'échappe à son œil fureteur, et de simples aperçus rapidement relevés il a su composer une œuvre littéraire, intéressante, où la vivacité des impressions nous sauve de la banalité du lieu commun. Ajoutons un mot : la *sincérité* des impressions ; l'auteur avait prévu l'inutilité de la mission qu'il préparait, et les événements lui ont donné raison.

SAYN-WITTGENSTEIN (psse de). — *Souvenirs.* 1825-1907. Un vol. in-12 de 182 pages. Paris, 1909, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50.

Il y a dans ces *Souvenirs* des pages singulièrement attachantes : l'avénement de l'empereur Nicolas, les émeutes de Paris en 1848, la Révolution de Berlin, le séjour de la princesse à Düsseldorf pendant la guerre, sa sollicitude pour les prisonniers français, sa liaison avec l'impératrice Augusta, ses rapports avec Mgr Dupanloup, avec Mme Craven, autant de révélations qui, sous leur forme familière et intime, éclairent l'histoire contemporaine de la plus vive lumière. La princesse y parle comme elle pense, avec une entière liberté, donnant ainsi la mesure de l'indépendance de son esprit et de la générosité de son cœur. Elle écrit et décrit d'une plume alerte, naturellement habile à rendre, sans effort, la vie aux choses du passé, et à évoquer, dans un cadre de vérité, des physionomies oubliées.

STIRLING (André). — *Les extases.* Un vol. in-16 de 120 pages. Paris, 1908, Bibliothèque générale d'édition. Pr. : 2 fr. 50.

C'est « les parfums des bois et les souffles des grèves » que chante M. Stirling dans ces poèmes d'extase, en une langue généralement harmonieuse et imagée. Le poète appartient à l'école positiviste : c'est dire que ses jugements philosophiques diffèrent des nôtres sur plus d'un point ; mais nous n'avons ici qu'à juger l'œuvre poétique, qui est belle, impressionnante ; bien que l'expression paraisse paradoxale, c'est de la *poésie poétique*, et non un vain alignement de mots baroques et vides de sens.

D'un sonnet sur la *Mouette*, les vers suivants :

Je suis allé voir jusqu'à l'estacade
Les flots cahotant les rocs engloutis
Et mordant rageurs les vieux pilotis
Monter à l'assaut de la barricade.

C'est bien l'assaut furieux de la mer en colère. Voyez d'autre part ce que sont nos rêves si souvent déçus :

Nous sommes comme des enfants,
Nous rêvons de lointains mirages;
Pourquoi sont-ils à tous les vents
Eparpillés dans les orages?

On retiendra le nom du poète Stirling.

TROMBERT (Albert). — *Le drapeau.* Un vol. in-16 all. de 68 pages. Paris, 1909, Chaix. Prix : 1 fr. 50.

Cette jolie plaquette fait suite aux *Souvenirs d'Alsace*, du même auteur. Nous y trouvons les souvenirs de la 1re Légion de marche d'Alsace-Lorraine, ceux du 36e de ligne et ceux du 22e territorial. En bon patriote, l'écrivain veut glorifier le drapeau national, en racontant, avec simplicité et amour, les événements où il fut mêlé. Nous ne saurions trop applaudir à d'aussi nobles initiatives, en ce moment surtout où une campagne ignoble d'antipatriotisme est menée par un groupe de Français sans cœur et sans honneur. Oui, il est bon de rappeler que le drapeau est l'emblême du devoir et de tous les nobles sentiments, et nous félicitons M. Trombert de le faire en termes aussi purs, aussi français.

VINCENT (Eugène). — *Considérations sur les troubles psychiques liés à des lésions des capsules surrénales.* Un vol. in- 8o de 78 pages. Toulouse, Dirion. Prix : 2 fr.

Les glandes à sécrétion interne jouent dans l'organisme un rôle considérable ; l'action des capsules surrénales, notamment, doit être importante, car elles sont fréquemment lésées dans les infections ou intoxications ; ces altérations anatomiques s'accompagnent en certains cas de troubles psychiques qu'il importe de bien déterminer. M. le docteur Vincent, avec une rare compétence, étudie ces modifications biologiques, en concentrant son attention sur les troubles mentaux résultant de l'insuffisance capsulaire ou de l'hyperfonctionnement des capsules surrénales.

Causerie Musicale

I. — Nouveautés.

Parmi les nombreuses nouveautés du mois, nous nous plaisons à signaler trois éditions de la maison Schott :

Le départ des gymnastes, chœur à l'unisson, avec évolutions gymnastiques rythmées. Les paroles, dûes à notre collaborateur, M. Gillewijtens, ont été mises en musique par M. Ant. Gilis. Cette composition sera la bienvenue dans les établissements d'éducation, où elle rehaussera les fêtes patronales, les distributions de prix, etc.

Deux *Chœurs* à deux voix, écrits par Mme Anna De Boodt sur des poésies de M. Gillewijtens. *Chanson de printemps* et *Saison des roses* sont d'une allure fraîche et bien cadencée; ils se recommandent à l'attention du monde scolaire par leur belle simplicité et leur aimable entrain. Voilà de quoi enrichir un répertoire souvent à court.

De M. Weyts, *Enchanteresse*, une agréable valse chantée sur une poésie de M. Gillewijtens. L'éloge de la musique de M. Weyts n'est plus à faire : tous nos dilettanti lui font depuis longtemps le meilleur accueil.

II. — Nécrologie.

La mort fauche sans pitié dans les rangs de nos artistes ; hier c'était le vieux maître Gevaert, aujourd'hui c'est Emile Agniez, qui nous est enlevé à la fleur de l'âge (49 ans) par une hémorragie cérébrale presque foudroyante. Cette fin prématurée a vivement ému le monde musical belge, dans lequel Agniez ne comptait que des amis ; car, chose assez extraordinaire pour être notée, cet artiste probe et consciencieux avait pour tous ses confrères une inépuisable bienveillance : il éprouvait une sincère jouissance de leur être utile de quelque façon. A Pavlosk, par exemple, rien ne lui était plus agréable que de faire connaître les œuvres de ses compatriotes. Jamais on ne lui reprocha ni jalousie ni médisance ; c'était un brave cœur dans toute l'acception du mot.

Emile Agniez est né à Bruxelles, le 9 juin 1859; il était proche parent du célèbre Louis Agniez (1833-1875), chanteur et compositeur, qui remporta de nombreux et brillants succès : on se rappelle encore son opéra *Harnold le Normand* ; Haendel lui doit la naturalisation de ses oratorios à Londres. Le jeune Agniez était donc à bonne école ; il commença ses études de violon avec Vieuxtemps et Wieniawsky; pour la composition, il reçut les leçons de Ferdinand Kufferath, de Gevaert, de Benoît.

Comme virtuose, il se fit rapidement un nom en Belgique et à l'étranger : il maniait le violon et l'alto avec une véritable maîtrise. Ce fut surtout la musique ancienne qui eut ses préférences; la viole d'amour était son instrument favori : il en possédait à fond la technique si compliquée ; aussi les séances de musique ancienne où il pa-

raissait étaient-elles assidûment suivies par les dilettantes bruxellois.

Ses brillantes qualités lui valurent, en 1878, la place de moniteur de la classe d'alto au Conservatoire de Bruxelles. En 1891, Gevaert l'appela aux fonctions de professeur adjoint de la classe d'ensemble instrumental, situation qu'il occupait encore à sa mort.

Nous le retrouvons aussi aux séances de musique de chambre organisées au palais de la rue de la Régence. Rappelons qu'il fut le premier professeur de violon de la princesse Elisabeth.

A l'étranger, sa réputation n'était pas moins bien établie. Joachim se tint très honoré de le compter pendant un certain temps dans son quatuor. En Russie, où il conduisit plusieurs saisons de concerts, ses talents de chef d'orchestre étaient fort appréciés et lui valurent de nombreuses marques de sympathie.

Comme compositeur, Emile Agniez nous a laissé une œuvre assez étendue. Citons d'abord *Pierrot trahi*, alerte pantomime jouée avec succès au théâtre des Galeries ; plusieurs ballets, parmi lesquels *Zanetta*, qui recueillit à la Monnaie un brillant succès ; et une opérette inédite, restée en manuscrit, qu'un Mécène intelligent fera bien de tirer des cartons où elle reste enfouie. A côté de ces compositions, il convient de placer nombre de mélodies d'une facture délicate, des cantates et chœurs pour fêtes scolaires, de multiples travaux d'orchestration pour sa classe du Conservatoire, des études pour le violon et la viole d'amour, etc.

Emile Agniez laisse parmi nous d'universels regrets ; sa carrière, si pleine de promesses, fut trop courte au gré de tous. Mais sa mémoire survivra dans les cœurs : ce sera le pieux hommage que recueillera de lui la génération prochaine.

FR. DUFOUR.

Table des matières

ADAM (Maître). — Rondeau, *poésie* . . . 38
BRUNETIÈRE (Ferdinand). — La renaissance du paganisme en morale 1
CHASSANG (P.). — L'école d'orgue . . . 168
D'ARTOIS (C.). — M. Thureau-Dangin . . 65
DÉROULÈDE (Paul). — En avant ! *poésie* . 86
D'ESTRÉELLES (Jehan). — Abnégation . . 162
— Azor 81
DONNAY (Maurice). — Feuilles 55
DOUMIC (R.). — Le poète des humbles . . 25
DUFOUR (Fr.). — Causerie musicale . . . 6, 57 73, 87, 111, 122, 136, 153, 169, 191
— Le roman du jour . . 4, 19, 38, 52, 75, 85, 100, 131, 148, 166, 182
— Nos expositions 87
— Propos de théâtre . . . 70
— Quelques vers 119
EBBOG (O.). — Vacances d'enfants . . . 121
EMMANUEL (M.). — La musique populaire grecque 17, 36, 56
FOURIER (dom). — Petit nid, *poésie* . . . 35
— Sur mer, *poésie* . . . 19
GAILLARD (H.). — L'originalité de François Coppée 129
GAUTIER (Théophile). — Les landes . . . 53
GAYRAUD. — Bambine 180
GUILLAUME (L.). — La littérature grecque chrétienne 113
— Les proses liturgiques 177
— Romanos le mélode 23, 40, 53
HALFLANTS (Paul). — L'enseignement de l'histoire de la littérature 145
L. (Fr.). — Eugène Plasky 165
LACORDAIRE. — Rome 176
LAMARTINE. — Le rayon d'une étoile, *poésie* 182
LECIGNE (C.). — Victorien Sardou . . . 102
LÉPINE (Madeleine). — Jésus inspirateur des poètes, *poésie* 148
— L'asile du beau, *poésie* 100
— Le manteau bleu, *poésie* 2
— Les flammes, *poésie* 179
— Suavité, *poésie* 68
MARIE-BERTHE. — La littérature par l'image 133
— Les almanachs 84
— Propos de théâtre 147
— Quelques vers 164
MASSART (J.). — Hervéistes, *poésie* . . . 51
MIGNET. — Mazarin 25
Mois (le) littéraire . . . 7, 28, 41, 58, 77, 89, 105, 124, 139, 156, 171, 186
O. M. — Le musée du Conservatoire . . 152
PASSIM. — Il n'y a pas d'amis trop petits . 5
— L'âme des petits 184
— La ligue scolaire catholique . . 161
— Le chanoine Sosson 134
— Les nouveaux académiciens . . 3
— Madame Henriette Ronner . . 150
PIERRE L'ERMITE. — Alors, cap'ral . . . 71
— La bonne scie . . . 33
— Plus que tout . . . 97
PRUNIÈRES (L.). — Le rôle du livre dans l'éducation 73
RENAULT (J.). — Un poète de l'enfance . . 49
RICHEPIN. — La flûte, *poésie* 102
ROUSSE. — Le président Séguier 6
SANDARRE. — De l'utilité des journaux américains 22

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.